RUSSIE PITTORESQUE.

HISTOIRE

ET

TABLEAU DE LA RUSSIE,

PAR

Jean CZYNSKI.



TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ PILOUT, SUCCESSEUR DE POSTEL,

RUE DE LA MONNAIE, N° 22.

Quant à la *Russie Pittoresque*, c'est une véritable révélation. Les livraisons qui ont déjà paru sont pleines de choses neuves sur ces lointaines contrées, si peu connues encore, et dont le mystère même occupe l'imagination des nations occidentales. Quelque soit le rôle que ce peuple soit appelé à jouer dans l'avenir, il est important de connaître dès aujourd'hui ses usages, ses mœurs, ses ressources, son histoire, ses espérances. Sous ce rapport, la publication de M. Czynski unit à l'intérêt du passé tout l'intérêt de l'avenir, et la nouveauté des tableaux présentés par lui frappe comme quelque chose de merveilleux.

DE LAMENNAIS.



PARIS.—IMPRIMERIE DE WITTERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY.

AVANT-PROPOS.

L'histoire de Russie forme une partie importante de notre ouvrage; elle se suit sans interruption depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous devons ajouter qu'elle est écrite d'après les annalistes russes et les chroniqueurs polonais; toutefois, elle ne ressemble en rien, pour l'esprit qui la dirige, à tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur cette matière. Les écrivains des deux pays, aveuglés par un faux patriotisme, se sont presque toujours laissé guider par leurs préjugés et par leurs préventions; les historiens polonais, zélés pour la religion catholique romaine, voudraient chasser de l'Europe les Russes schismatiques, comme les Russes voudraient appuyer la domination de Pétersbourg et Moscou sur les ruines de la nationalité polonaise. Notre opinion se rapprochant davantage du véritable esprit du christianisme, a pour principe la tolérance, et ne se laisse point influencer par les haînes religieuses. Nous croyons que la Pologne régénérée peut exister à côté des Russes devenus libres, et que ces pays, tous deux slaves d'origine, au lieu de se déchirer, devraient, au contraire, contribuer mutuellement à leur prospérité. Partant de ce principe, notre plume ne s'est point abaissée à une basse flagornerie, non plus qu'elle ne s'est laissée égarer par d'absurdes préventions. Nous rendons justice aux grands hommes de la Russie , aux bienfaiteurs du peuple , comme nous n'épargnons point le blâme à ceux qui le maintiennent dans la barbarie; heureux si, à l'aide de nos travaux, nous faisons jaillir quelques lumières sur une contrée qui, par son extension et son influence toujours croissantes, attire aujourd'hui l'attention générale.

L'histoire de Russie commence chaque livraison; l'autre partie de l'ouvrage offre la description de ses mœurs, usages et coutumes; des recherches statisques et des détails sur la littérature, le commerce et les armées, enfin tout ce qui peut faire connaître la situation de ce vaste pays, composé de tant d'élémens différens.

Les Vignettes qui accompagnent chaque livraison, en offrant des sujets historiques tirés du texte, ont le mérite de reproduire les portraits des tsars et des grands hommes de la Russie, d'après des médaillons dont la plupart ont été conservés dans le précieux Atlas de Le Clerc : les costumes et les monumens portent le cachet fidèle de l'époque.

Nous osons dire que notre travail n'a point été fait légèrement, mais qu'il est le produit de longues veilles et d'études consciencieuses.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.



NESTOR.



J.B Gatti.

Imp. d'Aubert, paris

Premier annaliste Russe

LA
RUSSIE PITTORESQUE.

INTRODUCTION.

Le prince Joury Dolgorouki allait de Kief à Vladimir par la rivière nommée Moskwa. La beauté pittoresque des environs attira son attention, et il contemplait, avec le plus vif intérêt, ces contrées inconnues, lorsque son admiration se changea en fureur. Le terrain où il s'arrêta appartenait à un certain Etienne Koutchko, seigneur indépendant qui ne voulut pas quitter son habitation pour rendre hommage au prince. Joury, en colère, donna ordre de le noyer, et sur les cendres de ses domaines bâtit une ville chétive qui, de la rivière, prit le nom de Moscou.

Au dire des historiens, cela dut arriver vers le milieu du douzième siècle.

Cent soixante ans après, cette ville denint la résidence des grands ducs de Moscou, qui, au seizième siècle, prirent le titre de tsars, et dont le vaste empire s'étend aujourd'hui dans trois parties du globe, depuis la mer glaciale jusqu'à la mer Caspienne.

Tous les états qui environnaient Moscou, les principautés, les royaumes, les républiques, les peuples chrétiens ou païens, civilisés ou sauvages, tous furent divisés, envahis, démembrés, assujettis par les tsars. Les glaces inaccessibles ne purent défendre les Kamtchadales; les cataractes inabordables ne purent sauver les Kosaks. Les montagnes du Caucase ne couvrent plus les Géorgiens; l'aigle noir à deux têtes, serrant le globe dans ses griffes, plane du Nord en Orient.

N'est-il pas du plus haut intérêt de connaître les sources de cet agrandissement? Est-ce la suite d'un hasard? Est-ce le résultat d'un principe, d'un système suivi? La Russie est-elle arrivée à son apogée de puissance? Quel chemin a-t-elle encore à parcourir? Voilà des questions importantes, que l'on ne peut résoudre qu'à l'aide d'études profondes sur l'histoire de Russie.

Ce travail touche d'assez près l'Europe au présent et à l'avenir, pour qu'on lui consacre ses veilles.

Nos investigations n'ont pas été cependant sans charme et sans intérêt, car l'histoire de Russie est pleine de vie et de mouvement, tout en renfermant des enseignemens salutaires.

Si, au premier abord, nous a frappés cette politique des tsars qui date d'Ivan Vasilewitch, et qui consiste à concentrer le pouvoir, pour l'étendre ensuite sur le peuple et sur les nations voisines, à côté des efforts des princes, se présentait, avec un intérêt tout particulier, la résistance héroïque du peuple et des peuples fuyant devant les chaînes et défendant leurs droits *jusqu'au désespoir.*

Nous voyons des populations qui ont préféré l'extermination à l'esclavage, comme la cité de Nowgorod qui, dans ses jours de liberté et de gloire, comptait 800,000 habitans, et qui n'en a aujourd'hui que quelques milliers: Plus d'un demi-million de Kalmucks aima

mieux s'expatrier et se réfugier en Chine, que de rester à la merci d'un lieutenant envoyé par l'impératrice Catherine.

Que dire de la résistance des Kosaks, des insurrections des enfans de la Vistule, qui ne déposent leurs armes que pour les ressaisir avec plus de vigueur?

L'omnnipotence des tsars ne s'est pas non plus consolidée à l'intérieur sans lutte. Et l'examen de son autorité démontre que c'est une forme de gouvernement également dure pour les gouvernans et pour les gouvernés.

Les boïars russes, ne pouvant manifester librement leur volonté, ont perfectionné dans les ténèbres l'art des conjurations. Tout en se prosternant le jour devant leur souverain, ils lui préparent la mort dans leurs réunions nocturnes. Que de fois un meurtre a ôté la vie à un prince, dont tout le crime était de nourrir des projets qui déplaisaient aux grands de l'empire. Nous verrons aussi que les malheureux esclaves n'étaient pas toujours des instrumens dociles d'absolutisme. Poussés au désespoir, ils déclaraient souvent une guerre terrible aux seigneurs. De faux tsars, de prétendus imposteurs, les conduisaient à la victoire. Et on peut assurer que sur aucun point du globe, il ne se versa autant de sang, pour l'abolition de l'esclavage, que sur les bords du Don, du Wolga et de la Newa.

Le clergé russe joue aussi un beau rôle dans l'histoire du Nord. Il contribua pour beaucoup à affranchir la Russie du joug tatare. Après la délivrance du pays, il défendit ses prérogatives contre le trône, et ne se laissa asservir qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance.

Si donc, en tournant nos regards vers le Nord, nous sommes frappés de ce rapide agrandissement de la Russie; si c'est avec un sentiment pénible que nous y voyons avec le despotisme, l'esclavage et l'oppression des peuples conquis, c'est toujours avec une sorte de consolation, que nous y rencontrons les germes d'une régénération future.

Dans cet espoir, nous garderons, vis-à-vis de la Russie, l'impartialité la plus sévère. Loin d'être animés d'une haine qui, dans tous les cas, nous est étrangère, nous recueillerons avec soin tout ce que la Russie, dans son histoire, présente de poétique et d'élevé; mais en même temps, nous n'omettrons rien de ce qui la retient au-dessous de la civilisation européenne.

Toutefois l'étude historique de la Russie ne nous offre pas seule la connaissance complète de la Russie elle-même.

Il faut étudier son état social, le caractère, les mœurs, la religion de ses habitans, ainsi que le caractère, les mœurs, les religions des peuples nombreux enfermés dans ses larges limites. C'est pour suppléer autant que possible au manque de renseignemens précis que nous avons résolu de publier les produits de nos veilles, sous le titre de RUSSIE PITTORESQUE.

Quant à la méthode que nous avons résolu d'adopter, elle se bornera à faire en sorte que chaque livraison contienne un chapitre de l'histoire de la RUSSIE, un article sur les mœurs, coutumes, etc., des différens peuples conquis, et enfin des notices biographiques, des anecdotes, ou des descriptions des principaux monumens.

Notre ouvrage sera donc de l'histoire et de la littérature, de la statistique à côté des produits de l'imagination, des chiffres en regard de la poésie, enfin une œuvre qui, sous une apparence encyclopédique, présentera un tout homogène.

Ce travail est purement littéraire, purement scientifique; nous l'écrivons pour tous les hommes désireux de connaître la Russie, quelle que soit leur opinion, à quelque pays qu'ils appartiennent : heureux si en offrant nos recherches, sous un aspect agréable, nous parvenons à être utile à l'Europe et à la Russie elle-même.

J. C.

POPULATION ACTUELLE DE LA RUSSIE.

La Russie contient 368,000 à 375,000 milles carrés, de quinze au degré, 100,000 en Europe, plus de 243,000 en Asie et le reste en Amérique.

Cet empire se compose de la moitié de l'Europe et du tiers de l'Asie; il comprend, à lui seul la neuvième partie de la terre ferme.

Sa population n'est pas en rapport avec son étendue.

Son sol européen est couvert de plus de 50,000,000 habitans; sa partie d'Asie de 2,000,000; sa partie américaine de 50,000 seulement. Mais ces chiffres ne sont établis qu'approximativement. Il y a des contrées, où il est très difficile de relever la population avec exactitude, d'autres où le gouvernement lui-même, à cause des impôts et des charges personnels, ne peut arriver à la connaissance de chiffres vrais.

Balbi fait monter la population de la Russie, en 1822, à 54,000,000; Hassel, en 1823, à 59,000,000; Veydemeier, en 1828, la fait redescendre à 53,000,000; Schnitzler n'a pas encore terminé ses recherches.

Nous présentons comme approchant le plus de la vérité, le tableau suivant, basé sur des rapports officiels et sur les notions les plus récentes.

	ÉTENDUE. en milles c.	POPULATION.
1° LA RUSSIE PROPREMENT DITE autrefois le grand-duché de Moscou.		
Gouvernt. de Moscou.. . . .	474	1,300,000
— Wladimir. . . .	879	1,100,000
— Nijni-Nowgorod.	880	1,200,000
— Kostroma. . . .	1,428	880,000
— Jaroslaw.	600	1,000,000
— Kalouga.	395	810,000
	4,656	6,290,000
2° CONQUÊTES SUR LES SLAVES, professant la religion grecque.		
Gouvernement de Tver..	1,135	1,300,000
— Nowgorod. ..	2,200	800,000
— Pskow.. . . .	1,045	638,000
— Riazan... . .	723	1,200,000
— Toula.... . .	531	1,100,000
— Tambof.. . .	1,158	1,400,000
— Orel... . . .	788	1,300,000
— Koursk.. . .	740	1,600,000
	8,320	9,338,000
3° CONQUÊTES SUR LES OURALIENS, LES FINOIS ET LES SUÉDOIS.		
Gouvernt. de St.-Pétersbourg.	784	850,000
— l'Estonie. . . .	324	230,000
— Finlande. . . .	5,300	1,200,000
— Arkhangel. . . .	11,970	200,000
— Olonetz.	2,943	212,000
— Vologda.	8,406	750,000
— Viatka...	2,500	1,300,000
— Perme.	5,996	1,200,000
	38,223	5,942,000
4° CONQUÊTES EN ASIE ET SUR LE CAUCASE.		
Gouvernement de Tobolsk.. .	28,500	600,000
— De Tomsk..	15,000	350,000
— Jallousk.. .	23,000	630,000
— Jemisel. . .	44,000	185,000
— Caucase.. .	1,750	135,000
	112,250	1,900,000
5° CONQUÊTES SUR LES TURCS, LES MONGOLS ET LES TATARS.		
Gouvernt. de Kasan.. . . .	1,124	1,000,000
— Simbirsk. . . .	1,402	1,100,000
— Penza..	777	900,000
— Saratof. . . .	3,620	1,100,000
— Astrakhan. . .	3,826	313,128
— Orenbourg. . .	5,626	1,000,000
	16,375	5,413,128
6° CONQUÊTES SUR LA POLOGNE.		
Provinces Polonaises, Lithuaniennes et Russiennes.	14,622	18,243,488
Provinces Kosaques, Tatares et Valaques.	9,481	5,290,953
	24,103	23,534,441
7° Les populations de la Gourie, de la Mingrelie, du Daghestan, etc. (La Pologne et la Russie en 1836, par J. B. Gluchowski.).. .		4,000,000

RÉCAPITULATION.

1° La Russie connue jadis sous le nom du Grand-Duché de Moscou.	6,290,000
2° Conquêtes sur les Slaves professant la religion grecque.	9,338,000
3° Conquêtes sur les Ouraliens, les Finois et les Suédois.	5,942,000
4° Conquêtes en Asie et sur le Caucase.	1,900,000
5° Conquêtes sur les Turks, les Mongols et les Tatars indépendans..	5,413,128
6° Conquêtes sur la Pologne.	23,534,441
7° Conquêtes de la Gourie, etc.	4,000,000
Total.	56,417,569

Ce vaste empire, en 1462, sous le règne d'Ivan Ier, ne comptait que 18,474 milles carrés. Lorsque Pierre-le-Grand monta sur le trône, en 1689, il ne possédait que 263,900 milles avec 16,000,000 d'habitans. Et cependant, ce progrès de la population n'est pas le résultat d'une sage administration; on ne doit l'attribuer qu'aux conquêtes. Il est certain au contraire, que sur le territoire que la Russie occupe aujourd'hui, territoire fertile, riche, productif, coupé par des rivières et des lacs, entouré de mers, hérissé de riches montagnes, elle pourrait contenir une population quatre fois au moins plus nombreuse, plus riche et plus heureuse.

J. D.

LES TATARS.

On a donné le nom de *Tatars* à des peuples de l'Asie placés au nord de la Perse, de l'Inde et de la Chine, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan oriental; mais ces peuples adoptent de préférence la dénomination de *Turks*, de *Troukmènes* ou de *Tourouks*. Tantôt soumis aux Mogols, tantôt leurs alliés, les Tatars ne jouèrent un rôle important que lorsqu'ils eurent pour chef Tchinguis-Khan, le fondateur de leur domination. Avant ce conquérant, chaque tribu avait son souverain particulier; après lui, ils se séparèrent encore, recommencèrent à briller sous Tamerlan, et après avoir subjugué l'Asie, épouvanté l'Europe, tombèrent divisés sous le joug des puissances étrangères, auxquelles ils avaient commandé.

Longtemps on a cru, et c'était une erreur, que les Tatars n'avaient point de villes, qu'ils réunissaient leurs tentes de manière à former un camp entouré de leurs chariots. De nombreuses ruines de villes, de murailles, de châteaux, de forteresses, répandues encore dans les pays qui furent jadis soumis à leur joug, attestent au contraire qu'ils en possédèrent de considérables; tels sont, près du Caucase, les débris de Madjir; tels encore ceux de l'ancienne Astrakhan; enfin on peut ajouter pour preuve, dans la Sibérie même, les fossés de Saratchik, les vestiges de Sibir, et les murs de Tontoura.

Les Tatars sont idolâtres ou mahométans; ceux-ci sont instruits, ont conservé à leur langue toute sa pureté; ils emploient pour écrire les caractères arabes; quant aux idolâtres, ils ne savent pas lire, ont laissé corrompre leur idiome, et vivent dans la plus complète ignorance.

Généralement les Tatars sont petits, leur maintien est timide; sur leur physionomie réside la douceur; ils ont la figure allongée, le nez sec et saillant, des yeux petits, noirs et perçans; ils jouissent d'un tempérament sain et vigoureux. Leur caractère, malgré cette apparence de timidité que nous venons de signaler, est empreint d'orgueil et de fierté; ils se font remarquer par une excessive politesse entre eux et envers les étrangers; leur salut consiste à se serrer mutuellement les deux mains, en disant : La paix soit avec vous!

Chez eux, la vieillesse a droit à un respect sans bornes; aussi jouit-elle d'une manière absolue de la prérogative de donner les conseils, d'accorder les différends, de réciter les prières, d'être partout placée au premier rang.

Les Tatars de Kazan ont des maisons de bois qui sont toutes de la même dimension et peintes des mêmes couleurs; ces maisons, carrées et surmontées d'un toit plat, sont appelées *iourtes* par les Russes, d'un mot tatar qui signifie *habitation;* elles se composent d'une chambre ayant une porte sur la rue, et percée de fenêtres régulièrement disposées, fermées chez les gens riches par des vitrages de verre ou de talc. Autour de cette chambre sont des bancs qui servent à la fois de siéges, de lits et de tables; des ustensiles de labourage, des outils, des couvertures en feutre, quelques tasses, un peu de vaisselle, tel est le mobilier complet de cet appartement plus que modeste, où le Tatar vit heureux, habitué qu'il est à se contenter du nécessaire et à ne s'occuper en aucune manière du superflu.

Les habitations des Tatars du Tobol offrent cette différence que, plus pauvres, elles servent d'asile en même temps aux hommes, aux enfans, aux femmes et aux bestiaux; on n'en compte souvent que dix dans un même village, et le nombre de cinquante n'est jamais dépassé. Cette pauvreté se fait également remarquer chez les Tatars du Tom et de l'Obi et les Touraliniens.

Ces peuples ont un costume qui, de même que leurs maisons, ne varie que selon le degré de leur aisance ou de leur pauvreté. Ils se rasent entièrement la tête, à l'exception d'une houppe de cheveux et des moustaches; leurs vêtemens se composent d'une chemise, de larges culottes, de bas de peau, de bottines, d'une calotte quelquefois brodée en or, pardessus laquelle ils mettent un bonnet plat garni de pelleterie: ils ont un habit de drap orné d'une bordure ou d'un galon, et une grande robe de dessus que serre au milieu le ceinturon de leur sabre; à ce ceinturon pendent leur tabagie, leur pipe et leur couteau; cette robe de dessus est ordinairement en soie; les riches la font faire d'étoffe d'or ou d'argent.

Les femmes sont, à peu de chose près, vêtues comme les hommes; leur robe de dessous se distingue par une broderie sur la poitrine; celle de dessus a des boutonnières brodées en or, des olives et des franges; leur ceinture est de soie ornée de broderies d'argent; sur leur sein et sur leur bonnet sont disposés des coraux ou des pièces de monnaies; elles en mettent aussi avec des rubans à leurs cheveux tressés en nattes qu'elles laissent pendre par derrière; à leurs oreilles pendent des anneaux attachés par une longue chaîne qui retombe sur l'épaule et dans laquelle elles enfilent des pièces de monnaie; elles portent aussi de ces anneaux aux doigts et quelquefois aux narines; au cou, elles portent des colliers de grains de verre; leurs bottines diffèrent de celles des hommes en ce qu'elles se terminent en pointe. Les femmes tatares d'Orenbourg ont en outre des épaulettes terminées par de grosses houppes de fil d'or et d'argent, auxquelles elles attachent des clous de girofle, et qu'elles laissent flotter sur leur poitrine; leurs cheveux sont partagés en deux tresses; elles se couvrent le front d'un tissu de perles, et portent sur la tête un bonnet à longues oreilles garni de pièces d'or et d'argent simulant des écailles de poisson. Ce premier bonnet, dans les jours de parure, est surmonté d'un second plus élevé, bordé de pelleterie précieuse. Dans les classes pauvres, la robe est de nankin et le bonnet est remplacé par un voile rejeté en arrière.

Les Tatars sont sobres; ils vivent de chair de cheval, de riz, de boulettes de farine pétries dans du beurre et cuites à l'eau; ils aiment le lait et par-dessus tout celui de jument; ils ont adopté l'usage du thé qu'ils font bouillir dans des chaudrons en y ajoutant du beurre et du sel. Il est défendu à ceux qui sont mahométans de manger des quadrupèdes carnassiers, des oiseaux de proie, des cochons, des insectes, des reptiles, et de boire des liqueurs fortes; cependant leur boisson ordinaire est un hydromel plus enivrant encore que le vin. L'habitude du tabac est générale; un enfant tatar tiendrait tête au plus intrépide fumeur d'Europe.

Industrieux, mais sachant se contenter du nécessaire, les Tatars se procurent toutes

les aisances de la vie, sans s'astreindre à des travaux trop longs ni trop fatigans; dans chacun de leurs villages, on trouve des tanneurs, des teinturiers, des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers et des forgerons; c'est aux femmes qu'est réservé le soin de fabriquer les étoffes et les toiles; quant à la culture du sol, ils s'y entendent parfaitement; ils élèvent aussi beaucoup d'abeilles et tirent un grand sucre de leur miel. Le commerce chez eux se fait principalement par échange; pour vendre leurs marchandises, ils les portent eux-mêmes aux étrangers, et se réunissent en caravanes pour traverser les déserts et aller établir leurs relations commerciales avec les autres peuples de l'Asie. Les Tatars du Tobol trouvent dans la nature de leur pays un obstacle invincible à l'éducation des abeilles; ils ne peuvent non plus se livrer à la chasse, et de fréquentes épizooties les empêchent d'élever des bestiaux; aussi sont-ils extrêmement pauvres. Ceux du Tom ont, pour chasser, les montagnes boisées de Kouznetz. Par un contraste frappant avec les autres, les Tatars de l'Obi sont maladroits et paresseux; possesseurs d'un sol excellent, ils n'en savent rien tirer et se livrent presque exclusivement à la chasse et à la pêche. Les Touraliniens sont à la fois cultivateurs et pasteurs; ils élèvent aussi des abeilles; l'été, ils vont à la pêche, l'hiver à la chasse, et, pour ce dernier exercice, ils emploient en guise de patins, sur la neige, des planches longues de sept à huit pieds; ils sont économes et font des épargnes quelquefois considérables.

Comme tous les peuples soumis à l'*Alcoran*, les Tatars ne peuvent avoir plus de quatre femmes légitimes dont l'entretien est toujours coûteux et dont le prix ou *kalym* est élevé; aussi les pauvres, renonçant à jouir des bénéfices de la loi, en ont-ils rarement plus d'une; mais il est également rare de rencontrer parmi eux des célibataires. Afin d'éviter les querelles intérieures que ne manqueraient pas de susciter plusieurs femmes ayant les mêmes droits, la plupart des Tatars, même parmi les riches, se sont restreints à deux épouses; encore ne prennent-ils le plus souvent la seconde que quand l'âge a rendu la première stérile. L'épouse infidèle est ordinairement renvoyée et cédée à son amant par son mari qui en choisit tranquillement une nouvelle; les Tatars sont en cela plus sages que nous qui voyons notre honte dans une action qui n'a pas dépendu de notre volonté.

La demande en mariage se fait par l'entremise d'un ami chargé de discuter le kalym, qui est au moins de cent francs pour les plus pauvres et de cent louis pour les riches; le kalym se paie en bestiaux, en habits et en argent; le moullah ou prêtre célèbre les fiançailles, et le mariage est annoncé dans la mosquée. Quelques jours avant la cérémonie, les compagnes de la fiancée vont pleurer avec elle la perte de sa virginité; la veille, elle est portée dans la maison où sera scellée son union; le moullah s'y rend, demande aux deux parties si elles sont consentantes, récite une courte prière, et tout est dit. Plusieurs jours de festins et de danses suivent et célèbrent cet heureux événement.

Les femmes, dans la classe riche, ne sont point admises à la table de leurs maris; elles ne peuvent sortir sans être voilées, et ne se montrent aux étrangers, même dans leur maison, que sur l'ordre du mari, quand celui-ci veut honorer son hôte. Elles sont regardées comme impures pendant le temps de leurs couches, et doivent, pour se purifier aux relevailles, avoir recours au bain et aux prières du moullah. L'enfant, après le septième jour de sa naissance, est porté à la mosquée et présenté au moullah qui lui donne le nom du mois courant; il en a déjà reçu un de son père, au moment où il a vu le jour. Ce n'est qu'entre sa septième et sa seizième année qu'il est circoncis, et cette opération n'est pas pratiquée par le prêtre, mais par un opérateur nommé *abdal*, qui court de village en village, et gagne sa vie en exerçant son ministère. Le jour de la circoncision est célébré par des divertissemens et des courses de chevaux; ces mêmes plaisirs ont encore lieu lorsqu'on rase la tête du nouveau circoncis.

Les enfans sont élevés et instruits avec soin; dans chaque village, il y a une école

comme il y a un temple; on trouve même des écoles de filles dans les villes et dans les grands villages; toutes ces institutions sont sous la direction du chef des moullahs, qu'on nomme l'*agoun*.

Il n'est pas rare de voir un père choisir lui-même des concubines pour son fils; le concubinage est considéré comme une espèce de mariage domestique, et les enfans qui en résultent sont admis à partager tous les droits des enfans légitimes. La stérilité est considérée comme une honte; les autres femmes accablent de leur mépris celle qui a le malheur d'être stérile, et la font tomber dans une sorte de servitude.

Les Tatars se regardent comme assurés du Paradis, s'ils mènent une conduite honnête, s'ils font l'aumône et observent les jeûnes prescrits. Ils croient à la prédestination, se purifient par le bain et par la prière; leurs ablutions sont fréquentes, et si l'eau leur manque, elle doit être remplacée par de la terre ou du sable. Ils vont cinq fois par jour à la prière; s'ils sont retenus par quelque affaire urgente, ils prient chez eux après avoir quitté leurs souliers et s'être dépouillés de leurs vêtemens sur lesquels ils s'étendent. Les prières sont récitées par le moullah en langue arabe; chaque fois que revient le mot *Alla,* tous les assistans soupirent, inclinent la tête, ferment les yeux et se bouchent les oreilles.

Le serment d'un Tatar consiste à se frapper trois fois la poitrine avec l'*Alcoran*, en disant : « Si je fais un faux serment, que mon parjure retourne contre moi. »

Il n'y a dans les mosquées qu'une tribune où se place le moullah pour faire la lecture; le plancher est recouvert d'un tapis; avant d'entrer, les assistans sont tenus de quitter leurs souliers sous le péristyle.

Les moullahs n'ont point de traitement; ils ne vivent que de dons volontaires; chez les Tatars du Tobol, les Abis (qui sont également leurs prêtres) retirent un assez grand produit de la vente d'amulettes dont la propriété est, disent-ils, de conserver la santé des enfans.

Les Tatars Touraliniens ont abjuré le mahométisme et se sont convertis à la religion chrétienne; mais ils n'ont ni écoles, ni culte public; ils ont seulement cessé de prendre plusieurs femmes et de se faire circoncire; on pourrait plutôt dire d'eux qu'ils ne sont d'aucune religion.

Lorsqu'un Tatar meurt, on lui lave le corps et on l'enveloppe de bandelettes en lui laissant la tête découverte; le prêtre lui attache sur la poitrine un billet sur lequel est écrit: « Il n'est qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » Puis on le porte au cimetière dans un cercueil, la tête la première; on le retire du cercueil pour le descendre dans une fosse profonde, d'où on le fait sortir pour le placer dans une seconde fosse qu'on ne recouvre point de terre, dans la persuasion que deux anges viendront le chercher pour le conduire au jugement. Au-dessus de cette fosse, les riches élèvent un petit édifice en bois sur lequel on grave, du côté de la tête du mort, son épitaphe ou au moins sa signature.

Voici une épitaphe trouvée près d'Oufa, au bord de la Diouma :

« Gass-Goussiam-Bek, juge plein d'équité, instruit de toutes les lois, est mort.
« Nous te prions, Dieu unique, d'avoir pitié de lui et de lui pardonner ses péchés.
« Il est mort l'an 744 (de l'hégire), dans la septième nuit du mois sacré.
« Il a projeté, il voulait exécuter; mais la mort s'oppose aux vains projets des hommes.
« Personne sur la terre n'est exempt de la mort.
« En approchant de ce tombeau, souviens-toi de ta fin. »

H. D

MAISON DE PLAISANCE D'ORANIENBAUM.

Dans tous les pays despotiques, il est facile de rencontrer des individus que le caprice du prince tire de la condition la plus humble pour les élever aux honneurs. Mais il est rare de trouver une vie plus aventureuse, plus exposée aux vicissitudes de la fortune, que celle de Menzikow.

C'était, suivant Castera, le fils d'un pâtissier, et il commença d'abord par suivre le métier de son père. Il portait des gâteaux de maison en maison, sans se douter quel avenir l'attendait, sans rêver même, certainement, à la haute position qu'il devait atteindre. Un jour, le hasard le mit dans la confidence d'une conjuration, où il ne s'agissait de rien moins que d'ôter la vie à Pierre-le-Grand. Le jeune homme courut auprès du Tsar pour l'avertir du danger qui le menaçait, et c'est à cet avertissement qu'il dut sa fortune.

Dès ce moment le Tsar prit le jeune pâtissier dans son palais et il en fit son favori. Créé prince, il influa par ses talens sur le sort de l'Empire et acquit un tel crédit parmi les grands de Saint-Pétersbourg, qu'après la mort de Pierre, ce fut lui qui plaça Catherine I[re] sur le trône de la Russie. Pendant la minorité de Pierre II, Menzikow régnait en son nom.

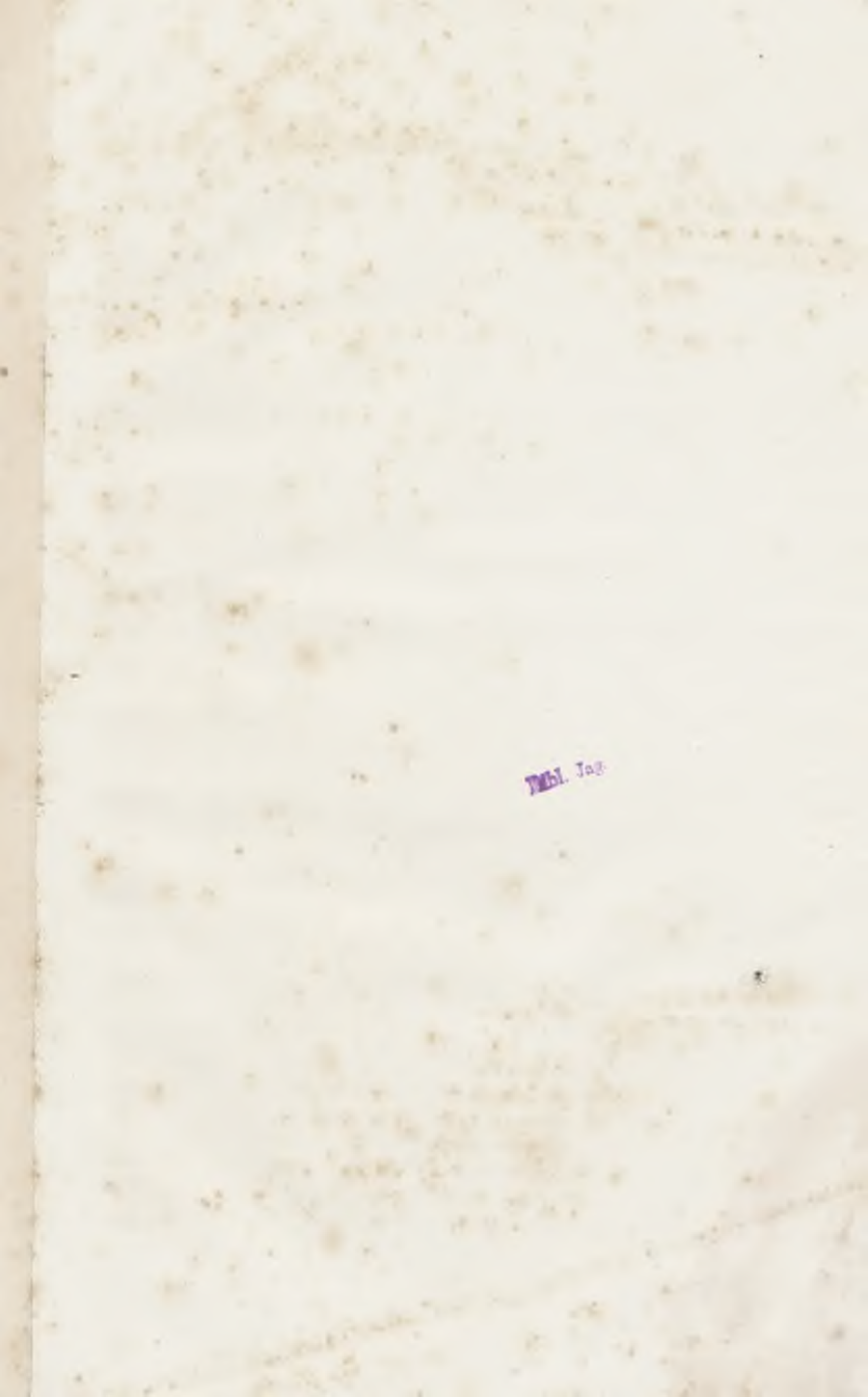
Mais son étoile devait pâlir; son ambition, ses richesses, le luxe qu'il étalait et surtout son origine, que la vieille noblesse ne pouvait lui pardonner, excitaient l'envie contre sa fortune. On travailla sourdement à le perdre dans l'esprit de Pierre II qui, à son tour, voulait s'affranchir du joug de Menzikow. Enfin on s'y prit si bien, qu'un jour Menzikow sortit de Saint-Pétersbourg tout-puissant, et n'y rentra le soir que pour se voir chargé de fers et exilé en Sibérie. Il y mourut en 1729.

Le palais dont nous donnons la vue perspective fut bâti par Menzikow au moment le plus brillant de sa puissance. En le construisant il ne se doutait guère qu'il le faisait bâtir pour les Tsars. Mais tels sont les retours des gouvernemens absolus: l'homme le plus riche n'y est pas sûr de sa fortune. Ce palais fut bâti en 1727, sur le golfe de Finlande à 40 werstes ou quatre myriamètres de Pétersbourg et à sept werstes seulement de Kronstadt. Il s'élève sur une terrasse en gradins, exhaussée de 15 toises au-dessus du niveau de la mer. Dans l'une des ailes de ce bâtiment, on trouve la chapelle; dans l'autre, des appartemens richement décorés; il y en a un dont les murailles sont revêtues de porcelaines; un autre est dans le goût chinois, en laque noir et en or. Le corps de logis est remarquable par son fronton et ses deux toits superposés l'un à l'autre.

Le château est situé entre une vaste cour, fermée d'une grille, dont une partie est disposée en jardin, et le grand jardin dans lequel on admirait les orangeries, la tour de porcelaine, la montagne russe et l'élégant ermitage de Catherine II. Un canal, large de dix toises, conduit les yachts et les chaloupes depuis les terrasses du château jusqu'au golfe ou à la baie de Kronstadt.

L'impératrice Elisabeth, voulant se débarrasser de la présence du Grand-Duc, qui régna depuis sous le nom Pierre III, lui fit présent de ce palais. Là, délivré de la présence de sa tante et bannissant toute contrainte, il s'y amusait à costumer ses Holstenois d'un uniforme allemand et à leur commander l'exercice à la prussienne. Il y était, lorsque Catherine-la-Grande lui envoya des assassins, qui lui arrachèrent la couronne et la vie.

Selon l'opinion du comte Fortia de Piles, le palais d'Oranienbaum mérite la préférence sur toutes les maisons de campagne impériales. On y découvre en plein Pétersbourg, Kronstadt, le golfe et la côte septentrionale. Lorsque nous ferons l'histoire de Catherine, nous reviendrons sur ce monument.



Oranienbaum.



Alex. Baujean

Imp. d'Aubert paris.

MAISON DE PLAISANCE DU TSAR, BÂTIE PAR MENZIKOW.

HISTOIRE DE RUSSIE.

NOTIONS PREMIÈRES SUR LES PEUPLES QUI HABITAIENT LE NORD-EST DE L'EUROPE. LES SCYTHES, LES SARMATES, LES SLAVES.

Le nord-est de l'Europe fut longtemps inconnu au reste des habitans de cette partie du globe. Les peuples qui y séjournaient, vivant de la chasse, de la pêche, de l'éducation des bestiaux, menaient une vie pastorale et nomade. Attachés à leur indépendance, à leur liberté sauvage, ils n'avaient aucun penchant pour les métiers, pour les arts, pour la civilisation de leurs voisins; satisfaits de leur état, sans rien envier aux autres peuples, ils se souciaient aussi peu de l'histoire de leurs ancêtres que du jugement de leurs descendans. Chez eux, non seulement point de monumens historiques, mais même pas de villes, pas de vestiges qui puissent manifester leur existence.

Les historiens polonais et les savans russes n'ont pu découvrir aucune tradition, aucun renseignement national sur l'antiquité des peuples qui habitaient jadis leur patrie respective. S'ils veulent avancer quelques notions à cet égard, ils les puisent chez les écrivains grecs et romains qui, longtemps eux-mêmes, n'eurent point une exacte connaissance du nord, et dont les récits remplis de fables, pleins de poésie et d'imagination, semblent destinés à amuser les lecteurs plutôt qu'à les instruire.

Les anciens Grecs désignaient par le nom de Scythes les peuples qui habitaient le nord-est de l'Europe, de même qu'ils appelaient Celtes ceux qui séjournaient à l'occident. Cette dénomination cependant fut purement arbitraire, car il est notoire qu'aucun peuple ne se la donnait lui-même. Souvent les différentes tribus de ces peuplades nomades prenaient le nom des chefs choisis par elles, ou de ceux qui en cas de guerre les conduisaient au combat. Du reste, accoutumés à changer d'habitation, forcés même de se transplanter d'une contrée à l'autre pour suffire aux besoins de leurs bestiaux, ils n'attachaient aucun prix à la dénomination des endroits qu'ils venaient occuper ou qu'ils abandonnaient.

Quoique les anciens Grecs entendissent par Scythie tous les pays placés au nord-est de l'Europe, ce nom, plus tard, fut donné au terrain situé entre la mer Noire, le Don, le Dnieper et le Niester. Les colonies grecques y déployèrent bientôt les richesses du commerce, la splendeur des arts, enfin toute la supériorité que la civilisation donne sur les populations plongées dans l'ignorance.

Au milieu d'une de ces colonies, dans la ville d'Olbie (Obliopolis), Hérodote a acquis des connaissances plus exactes sur l'état de la Scythie; le premier des écrivains grecs il a jeté quelques lumières sur les ténèbres qui enveloppaient la connaissance du nord.

Selon lui, la Scythie proprement dite, commençait à l'embouchure de l'Yster, aujourd'hui le Danube, qui coulait au midi de cette contrée. Le Tanaïs, maintenant le Don, la baignait à l'orient. Les peuples de Neures se trouvaient à l'occident; enfin au nord de la Scythie habitaient les Mélanchlènes, ainsi nommés à cause des manteaux noirs qu'ils portaient: peut-être était-ce une sorte de bourka dont les peuples septentrionaux se sont servis jusqu'à nos jours.

Les premiers, qu'il nomme *agricoles*, occupaient toutes les contrées de l'Ukraine actuelle, entre le Borystène et le Tyras, c'est-à-dire, entre le Dnieper et le Niester.

Les seconds s'étendaient du Borystène au Gerrhus, rivière que l'on prend pour le Donetz d'aujourd'hui: il les appelle Scythes nomades.

Les troisièmes, établis sur les rives du Tanaïs, s'appelaient Scythes royaux. Ces der-

niers se croyaient supérieurs à ceux des autres tribus et les regardaient comme soumis à leur domination.

Cependant le gouvernement des Scythes ne ressemblait ni aux monarchies modernes, ni aux républiques de la Grèce et de Rome. C'était une forme à part, un mélange d'institutions démocratiques, combiné avec l'existence de chefs héréditaires qui, pendant la paix, prononçaient sur les différens, et, la guerre venue, les conduisaient aux batailles. Le prince héréditaire était supérieur aux autres chefs (Skeptuchi), lesquels, cependant, avaient tant d'autorité qu'ils pouvaient détrôner le chef suprême. Nous devons croire que les femmes scythes n'étaient pas exclues du gouvernement; il est même probable qu'elles ne fuyaient point les périls de la guerre, surtout si nous nous rappelons que l'histoire incertaine de la Perse contient les souvenirs d'événemens analogues. Cyrus aspirait à la main de la célèbre Tomyris qui régnait en Scythie; quand celle-ci eut rejeté sa demande, il voulut se venger sur les Scythes du mépris de leur reine. D'abord vainqueur, il ne fait qu'irriter par le succès de ses armes la fière et belliqueuse Tomyris. Elle rassemble des hordes innombrables, les commande elle-même, détruit l'armée de Cyrus, s'empare de sa personne, ordonne qu'on lui tranche la tête, et la faisant jeter dans un vase plein de sang humain : "Repais-toi, maintenant, dit-elle, de ce sang dont tu fus insatiable."—Si nous rapportons ce fait raconté par Hérodote, contesté par d'autres historiens, ce n'est pas que nous y accordions une foi entière, c'est pour maintenir ce que nous avons avancé, savoir, que les femmes n'étaient point écartées du gouvernement, et que souvent elles partageaient les fatigues et les dangers de leurs époux.

L'expédition de Darius contre les Scythes, entreprise pour laquelle il arma toute la population de l'Asie-Mineure, a plus de certitude. A l'injonction qu'il leur fit de reconnaître sa souveraineté, ils répondirent en lui envoyant un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Le sage Gobryas expliquait ainsi aux Perses le sens de cette mystérieuse allusion : " Si vous ne vous envolez dans l'air comme des oiseaux, si vous ne vous cachez sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, mais vous périrez par ces flèches."—Bientôt la menace fut accomplie : la disette se fit sentir, les soldats de Darius tombèrent par milliers, et le reste des envahisseurs fut forcé d'évacuer le pays en offrant l'affreux spectacle d'une horrible catastrophe.

Les Scythes agricoles étaient peu nombreux. Tous les autres, dans leur vie nomade, s'occupaient à faire paître les troupeaux multipliés qui constituaient leurs richesses. Des chariots couverts tenaient lieu de maisons; les hommes passaient à cheval des journées entières; c'est pendant la nuit seulement qu'ils cherchaient asile ou sur les chars, ou sous les tentes couvertes de cuirs. Le lait et la viande étaient leur nourriture; ils avaient l'arc et la flèche pour armes, des peaux et des fourrures pour vêtemens.

Ils n'avaient, nous l'avons dit, ni villes, ni forteresses, et le seul point fixe de réunion était la contrée de Gerrhus consacrée à la sépulture de leurs rois. Solennité triste et barbare! les ministres du monarque, sa femme favorite, son cheval préféré s'engloutissaient dans la tombe avec lui; puis on élevait un tertre à la mémoire du mort.

Le roi pouvait avoir plusieurs femmes, ses sujets se contentaient d'une seule.

Ce peuple pendant la paix était hospitalier, probe, humain; en un mot, il offrait au milieu de ses déserts, l'image du bonheur et de la vertu; mais, pendant la guerre, il se montrait terrible. Alors, certains usages tendaient à perpétuer parmi ces hommes un esprit de férocité qui les rendait redoutables et horribles; ils s'abreuvaient du sang du premier ennemi renversé; aux autres ils abattaient la tête qu'ils écorchaient ensuite, et ils se faisaient des trophées de ces dépouilles sanglantes : les coupes où ils buvaient, c'étaient les crânes des vaincus. Le guerrier qui, après la campagne, n'avait pu déposer devant le

chef, au moins une tête d'ennemi, ne prenait aucune part au butin et perdait le droit de boire avec le prince au festin solennel qui avait lieu chaque année.

" S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, dit Hérodote, ils lui pré-" sentent les têtes de leurs ennemis, racontent comment ceux à qui elles appartenaient " les ont attaqués, comment ils ont été vainqueurs, et se glorifient de ces exploits."

Ces contrastes dans un même caractère, humain, doux en temps de paix, cruel, sanguinaire tant que durait la guerre, ont été peut-être la première source des opinions opposées qu'on a émises sur les Scythes. Ils étaient pour quelques-uns le plus heureux, le plus vertueux des peuples; pour d'autres, le type achevé d'une barbarie profonde.

Il suffit de citer une ode d'Horace en regard d'une élégie d'Ovide pour saisir toute la différence des jugemens qu'on portait sur ces hommes singuliers. Voici dans quels termes le poëte de Vénuse, indigné de la démoralisation qui pénétrait à Rome, établit un parallèle entre ses compatriotes et les Scythes, et se prononce en faveur de ces derniers.

" Plus heureux, s'écrie-t-il, vivent les Scythes sauvages, qui roulent sur des chariots " leurs cabanes errantes, et les Gètes, endurcis par la rigueur de leur climat! La terre " qu'ils n'ont jamais arpentée, leur prodigue en commun ses trésors; ils ne cultivent que " pendant une année leur champ, confié ensuite, pour le même espace de temps, aux soins " d'un autre laboureur. Là, une belle-mère veille sur les jours des enfans d'un premier " lit. On ne voit point de femme richement dotée tyranniser son époux, ni prêter l'oreille " aux vœux d'un séduisant adultère: la dot précieuse qu'elle a reçue de ses parens, c'est " l'exemple de leurs vertus et l'inviolable chasteté qui a horreur des embrassemens d'un " autre homme." (1)

Après cette description charmante, n'est-il pas étonnant qu'Ovide ne parle du même peuple qu'en le chargeant de malédictions!

" Pays odieux, dit-il, que l'homme heureux ne doit jamais aborder! pays tel que la " terre n'offre pas de séjour plus triste, dont les habitans, à peine dignes du nom d'hommes, " passent les loups en férocité. Ils ne craignent pas les lois; chez eux la justice cède à la " violence; le droit se décide avec le fer. Vêtus de peaux, à peine garantis d'un froid " rigoureux par les bandes dont leurs cuisses sont enveloppées, le désordre de leurs che-" veux les rend encore plus terribles à voir.

" Sur le rivage funeste de cette mer faussement nommée hospitalière, errent cent tri-" bus barbares, accoutumées à vivre de pillage. On a peine à se défendre de leurs attaques " imprévues, dans les retranchemens que l'art et la nature du lieu peuvent faire ima-" giner. Pareils à des troupes d'oiseaux voraces, ils viennent tout à coup fondre, en " nuées, sur nos paisibles élémens. On n'y cultive la terre qu'en tremblant; et l'infortuné " laboureur tient d'une main la charrue et de l'autre le javelot." (2)

Il est vrai qu'Ovide, exilé sur les frontières des Scythes, pouvait, mieux qu'Horace, juger des mœurs et du caractère de ce peuple; mais, relégué parmi des hommes incapables d'apprécier son beau talent, soupirant après les triomphes auxquels il était habitué, le poëte n'a-t-il pas pu écrire sous l'influence de ses tourmens, et assombrir les couleurs du tableau qu'il peignait! Quoi qu'il en soit, ces deux fragmens de poésie sont une évidente preuve de l'incertitude où vivaient les romains sur la véritable situation des habitans du nord en général.

Mais, si leurs notions relatives aux Scythes furent incomplètes, ils ignorèrent encore davantage l'état des peuples les plus rapprochés des contrées septentrionales. Le peu qu'ils en surent était obscurci, défiguré par les fictions et les exagérations poétiques. Par

(1) Hor. Lib. III, Ode 24. (Traduction de Lessur.)
(2) Trist. Lib. V, Eleg. 10. (Traduction de Lessur.)

exemple : ils disaient que, dans ce pa ys, l'hiver durait six mois pendant lesquels l'air était rempli de plumes légères, pour dire des flocons de neige; puis, que durant un certain temps, les habitans se métamorphosaient en loups, pour exprimer que, pressés par le froid, ils se couvraient des peaux, des fourrures de ces animaux. Enfin, dans ce qu'ils racontaient de peuples endormis tous les ans pendant six mois, qui ne reconnaîtrait les populations malheureuses qu'afflige cette longue absence du soleil, et que la rigueur du climat contraint à s'enfermer dans leurs huttes misérables la moitié de l'année ?

J. C.

DES SORCIERS.

Toutes les religions viennent originairement d'une même idée, d'une idée grande et vraie : celle d'un créateur, d'un régulateur universel; mais pour rendre palpable aux sens de la multitude cette vérité toute abstraite, ceux qui, les premiers, en ont eu la conception, se sont empressés de lui donner une forme et une couleur; ils l'ont matérialisée.

Quelle que soit en effet la religion qu'on étudie, on s'aperçoit bientôt qu'elle se rattache par sa pensée à des principes communs de philosophie et de morale; il n'y a de différence que dans les images qui la représentent et dans les pratiques instituées pour consolider et perpétuer son existence.

On peut remarquer également que, moins les peuples sont avancés en civilisation, plus sont absurdes et grossières les images et les pratiques qu'ils ont adoptées; d'où il nous paraîtrait raisonnable d'arriver à cette consolante conclusion, que la civilisation doit un jour réunir les peuples dans une même croyance, simple et dégagée de tout alliage matériel.

Ces réflexions nous sont venues en étudiant les religions diverses des peuples soumis à la domination russe; nous nous proposons de faire connaître dans une série d'articles, ce que ces religions offrent de bizarre et de curieux, surtout dans leurs pratiques extérieures.

Nous allons, comme l'indique notre vignette, commencer par les sorciers.

Ceux-ci se rencontrent d'autant plus nombreux, qu'il y a dans le peuple plus d'ignorance et d'abrutissement; car c'est alors seulement que ces prêtres de toute religion encore dans l'enfance, trouvent assez de crédulité et de superstition pour que l'exploitation du merveilleux leur soit une source féconde de puissance et de richesses. Aussi les sorciers sont-ils surtout en honneur chez les Kamtchadales, les Samoïèdes, les Toungouses, les Koriaks, les Ostiaks, les Votiaks, les Lapons idolâtres, les Kalmuks, les Bouriates, les Kirguis et les Bachkirs.

Leur caractère commun, en Russie, consiste dans la singularité de leur costume et dans les fatigues qu'ils se donnent pour en imposer à la multitude. Ils portent, mais seulement dans les circonstances où ils sont appelés à exercer leur art, un long vêtement de cuir, couvert d'idoles de tôle, de chaînes, d'anneaux, de sonnettes, de morceaux de fer, de queues d'oiseaux de proie, de bandes de fourrure; ils ont la tête coiffée d'un bonnet orné de la même manière, et que surmontent des plumes de hibou.

L'instrument qu'ils ont adopté pour l'exercice de leurs prestiges, est un tambour de forme ovale, long de trois pieds, recouvert d'un côté seulement par une peau sur laquelle sont dessinées des images d'idoles, d'astres et d'animaux; sous cette peau sont attachées plusieurs petites clochettes dont le bruit aigu se mêle au son grave et lugubre qu'ils produisent en frappant le tambour avec une baguette enveloppée de peau.

Lorsqu'un sorcier va se livrer à la pratique de son art mystérieux, il commence par choisir une hutte souterraine qu'éclaire seulement la pâle lueur d'un foyer, puis il aspire

avec force de la fumée de tabac, afin de se procurer une ivresse que le peuple ne manque pas de considérer comme sainte; alors il se met à faire des grimaces et des contorsions effrayantes, il tourne autour du feu en faisant de grands sauts et frappant des mains, il pousse de grands cris, appelle les dieux par leurs noms, fait mouvoir ses yeux et sa bouche d'une manière horrible; bientôt un tremblement général s'empare de ses membres, et il paraît enfin tomber dans un profond évanouissement.

Ce moment est celui qui inspire aux assistans le plus de terreur et d'anxiété; car c'est une croyance généralement répandue que l'ame du devin se sépare alors de son corps pour aller converser avec les dieux malfaisans et obtenir d'eux la connaissance de l'avenir. Et, en effet, c'est en sortant de cet état de prostration simulée que le sorcier répond aux demandes qui lui ont été faites, et rend ses oracles.

Il arrive fréquemment que les mouvemens imprimés à leurs yeux dans les convulsions auxquelles ils se livrent ont pour résultat de produire chez les sorciers une cécité prématurée; mais cette infirmité est considérée comme une faveur céleste par le peuple qui, pour cette raison, les entoure encore de plus de soins et de respects.

Dans le Kamtchatka, ce sont des femmes qui font les fonctions de prêtresses ou de sorcières; elles ne portent point le costume que nous avons décrit et ne font pas usage du tambour; toute leur magie consiste à prononcer quelques paroles à voix basse sur des ouïes ou des nageoires de poissons, et à consulter les linéamens de la main; au moyen de ces sortiléges plus simples et moins fatigans, elles prétendent guérir les maladies, expliquer les songes et lire dans l'avenir.

Les Samoïèdes donnent à leurs sorciers le nom de *Tadib*, les considèrent comme des médiateurs entr'eux et les divinités, et leur laissent le soin d'implorer et de servir les puissances bienfaisantes ou malignes.

Les Toungouses regardent comme appelés au sacerdoce par une vocation divine, ceux de leurs enfans qui sont sujets aux convulsions et aux saignemens de nez.

Les sorciers koriaks n'ont point un costume particulier; pour en imposer au peuple, ils se contentent d'immoler un chien ou un renne et de frapper sur un tambour pendant le sacrifice.

Chez les Ostiaks, les sorciers ont le nom de *Totébi*; ils sont aussi médecins et savent employer, outre leurs sortiléges, quelques moyens thérapeutiques.

Les Lapons idolâtres attribuent à leurs sorciers le pouvoir d'évoquer les esprits, d'appeler ou de chasser les insectes, de vendre le vent et la pluie, de disposer enfin de toute la nature.

Un des moyens le plus en usage parmi les sorciers kirguis consiste à jeter dans le feu l'os d'une épaule de mouton et à lire l'avenir dans les fentes qui s'y sont formées; ils observent aussi pour les guider dans leurs prédictions les vibrations de la corde d'un arc qui se détend.

Les sorciers, chez les Bachkirs, se vantent de savoir conjurer les malins esprits; ils les voient, les poursuivent, les combattent et les blessent.

Un voyageur raconte qu'une femme bachkire, ayant été attaquée de tranchées spasmodiques, sur la fin de sa grossesse, on fit venir un sorcier pour chasser l'esprit malfaisant dont la présence avait causé cette maladie. Une foule de jeunes gens des deux sexes fut rassemblée dans la hutte de la malade, afin d'en imposer à l'esprit malin; après un léger repas, ils se mirent tous à danser en jetant des cris perçans; au milieu d'eux, le sorcier, armé d'un sabre et d'un mousquet, se faisait remarquer par une danse plus animée, par des cris plus aigus et par d'horribles contorsions; il fit tenir les pans de son habit par les trois hommes les plus vigoureux de l'assemblée, en leur recommandant bien de ne pas le lâcher pendant qu'il combattrait l'esprit. Ces préliminaires terminés, et un profond silence ayant

succédé au tumulte, on vit ses traits s'altérer, et la fureur se peindre sur son visage; tout-à-coup, il s'approcha de la fenêtre, mit en joue l'esprit qu'il feignit d'apercevoir, tira, s'élança hors de la chambre, courut en poussant des hurlemens affreux et frappant l'air de son sabre, et revint, assurant qu'il avait blessé l'esprit malfaisant.

Quelques instans après, la malade mourut; le bruit et la frayeur l'avaient tuée.

Mais au moins ce triste dénouement n'était-il que le résultat d'une imprudence, tandis qu'on a vu, dans beaucoup d'autres circonstances, ces imposteurs se servir de leurs jongleries dans le seul but de faire du mal et d'exploiter la terreur publique au profit de leur cupidité.

La famine désolait la province de Rostof; deux sorciers d'Yaroslaf, voyant dans ce fléau une occasion de se rendre redoutables et de s'enrichir, se mirent à parcourir les villages situés sur les rives du Volga; partout ils déclarèrent qu'il fallait attribuer aux femmes la calamité qui pesait sur le pays, et que dans leur corps, elles cachaient du pain, du miel et du poisson. Les habitans indignés s'empressaient d'amener devant eux leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs, leurs filles, auxquelles ces magiciens tailladaient les épaules; et faisant alors adroitement sauter de leurs propres manches des grains de blé qu'ils y avaient cachés, ils s'écriaient : voyez ce qu'elles avaient sous la peau! — On comprend à quels excès devait se livrer une populace crédule sous l'influence de pareilles instigations.

Quelquefois aussi, mais trop rarement, il est arrivé à ces jongleurs de rencontrer des incrédules, et d'être même cruellement démasqués en face de la multitude. Ceux, par exemple, dont nous venons de parler, furent pendus à un chêne, comme criminels d'état, par l'ordre du boïar Yan. M.

CHOIX DES TSARINES.

Vers la fin du quinzième siècle, les russes, devenus maîtres de Kazan et d'Astrakhan, empruntèrent aux peuples d'Asie une partie de leurs mœurs et de leurs coutumes. Ce fut à cette époque que les tsars commencèrent à choisir leurs épouses exclusivement parmi leurs sujettes, et cet usage fut continué jusqu'au dix-huitième siècle.

La manière dont ce choix était fait, offre un rapprochement curieux avec ce qui se passa en France, au commencement du neuvième siècle, pour le mariage de Louis-le-Débonnaire, avec sa seconde épouse, Judith, fille d'un seigneur bavarois.

Lorsque le tsar avait résolu de se marier, il s'occupait d'abord d'obtenir le consentement du patriarche; cette formalité n'était, on le pense bien, ainsi que beaucoup d'autres démarches du même genre, qu'une feinte déférence envers les ministres de la religion, afin de leur conserver sur l'esprit du peuple une influence dont le souverain avait souvent besoin. Aussi ne trouve-t-on point d'exemple qu'un patriarche ait jamais refusé son agrément au mariage d'un tsar.

Ce premier devoir rempli, le monarque annonçait au sénat sa résolution et donnait l'ordre aux princes et aux boïars de tenir leurs filles à sa disposition. Des envoyés parcouraient les provinces, examinaient toutes les jeunes filles nobles, choisissaient les plus belles et les amenaient à Moscou. Là, se trouvait préparé pour les recevoir un édifice magnifiquement décoré, dans lequel on avait distribué un grand nombre de dortoirs; chacun de ces dortoirs se composait de douze lits destinés à autant de prétendantes. Le soin de diriger, de nourrir et de surveiller ce joli troupeau, était confié à la surintendante du palais dont les fonctions délicates n'étaient pas toujours sans danger pour elle de la vie ou de la liberté.

Cependant si le tsar avait, par cette réunion des plus belles filles de son empire, ma-

nifesté son intention de trouver d'abord de la beauté dans son épouse, il ne s'ensuivait pas toujours que ce seul mérite suffît pour déterminer son choix. Afin de s'assurer par lui-même des qualités morales de chacune de ces jolies aspirantes, il lui arrivait souvent d'assister au repas qu'elles faisaient en commun, sous le costume d'un boïar ou même d'un simple domestique; quelquefois désireux d'être aimé pour lui et non pour sa grandeur, il les mettait à l'épreuve en faisant revêtir par quelqu'un de ses favoris les insignes de la souveraineté, et se tenant caché sous le costume d'un courtisan.

Enfin arrivait le jour fixé par le tsar pour faire son choix; un trône était préparé dans une salle réservée pour cette cérémonie, et le monarque venait s'y asseoir, accompagné d'un vieux boïar. Alors défilaient devant lui, l'une après l'autre, toutes les jeunes filles revêtues de riches parures. Au moment où, parvenue au pied du trône, chacune d'elles se prosternait, le tsar lui jetait sur le sein nu un mouchoir couvert de broderies d'or et dont la bordure était faite de perles et de diamans. Il fallait bien, dans une pareille lutte, accorder quelque dédommagement aux vaincues, celles-ci surtout se trouvant appartenir pour la plupart aux familles les plus puissantes; si la victoire était glorieuse, on ne voulait pas que la défaite eût rien d'humiliant. Le tsar Ivan Vassiliévitch, à son dernier mariage qui se fit de cette manière, distribua de l'argent et des terres aux concurrentes malheureuses.

Le choix du souverain demeurait secret jusqu'au jour où en présence des grands, des sénateurs et du clergé, on apportait la parure nuptiale à la nouvelle tsarine qui seulement alors avait connaissance de son triomphe et de son élévation.

Ce fut une cérémonie pareille qui porta au trône l'épouse de Michel Romanow; elle se nommait Eudoxie, était fille d'un pauvre gentilhomme nommé Streshnew, confiné dans sa terre à environ deux cents werstes de Moscou, et occupait l'emploi de dame d'honneur chez le sénateur Scheremetow. Streshnew était occupé à labourer les champs avec ses domestiques, lorsqu'un chambellan, accompagné d'une suite nombreuse, vint lui remettre de magnifiques présens et l'inviter au nom du tsar à se rendre à Moscou. Le pauvre noble campagnard croyait être le jouet d'un rêve, et il lui fallut lire la lettre de la tsarine sa fille, pour être convaincu de la réalité de son bonheur.

Le tsar Alexis, père de Pierre-le-Grand, voulut se dispenser de se conformer à l'usage; il trouvait plus prompt et surtout plus naturel d'obéir sans préliminaire au sentiment qui s'était emparé de son cœur.

Matvéef, celui de ses courtisans qu'il affectionnait le plus, avait recueilli et élevait avec la même tendresse que s'il eût été son père, une jeune parente nommée Nathalie, fille de Narichkin, gentilhomme que sa pauvreté obligeait de vivre à la campagne. Alexis, un jour qu'il était entré chez Matvéef, aperçut Nathalie, en devint amoureux et résolut de l'élever au rang de son épouse. Le favori, à la première ouverture que lui en fit le tsar, fut transporté de joie; mais la réflexion lui fit bientôt entrevoir tout ce qu'un pareil événement amasserait d'envie et de haine sur sa tête, de la part des autres courtisans jaloux déjà des bontés que lui témoignait le souverain. Effrayé à cette pensée, il se jeta donc aux genoux d'Alexis et le supplia de ne point s'écarter, en cette circonstance, de l'usage reçu.

Alexis, comprenant la justesse des raisonnemens de Matvéef, se rendit à ses instances et donna l'ordre de réunir, suivant la coutume, les plus belles filles de la noblesse moscovite. Mais toute la cérémonie ne fut qu'une scène jouée pour ménager la susceptibilité des boïars, et il n'est pas besoin de dire qu'au jour fixé ce fut sur Nathalie que tomba le choix du monarque.

Parmi les tsarines qui durent leur élévation à ce singulier usage, il en est quelques-unes dont le nom est demeuré cher à la Russie. Telles furent cette Eudoxie dont nous avons parlé, et l'épouse d'Ivan-le-Terrible, Anastasie dont les vertus et la beauté parvinrent à adoucir le caractère de l'homme le plus féroce qui se soit assis sur le trône de la Russie.

H. D.

MANUFACTURES D'ARMES EN RUSSIE.

La Russie, malgré les grands efforts qu'elle a faits, sous le rapport des établissemens d'artillerie, est très inférieure aux autres puissances européennes. L'accroissement continuel de ses manufactures d'armes ne la met pas encore en état de subvenir à ses besoins, et elle a acheté, il y a cinq ans, 200 mille fusils à Birmingham. L'état d'extrême ignorance, d'extrême misère, d'extrême avilissement des esclaves est la cause de la stagnation des arts et métiers qui s'y fait remarquer. On peut initier des serfs aux procédés mécaniques, mais on ne parvient jamais à en former des artistes. La Russie a donc eu besoin de recourir aux étrangers, qui y sont presque les seuls directeurs et les principaux ouvriers de tous les établissemens de ce genre.

Jusqu'au commencement du XVIIe siècle, il n'existait point en Russie de fabriques de fer et de fonte, et le gouvernement était obligé d'acheter des armes à l'étranger. Le Hollandais André Vinius établit des fabriques de fer et de fonte, mues par la puissance de l'eau. Le premier établissement de ce genre fut fondé en 1632, sur la petite rivière de Toulitza, près du Tula. Depuis lors, on en forma plusieurs autres dans les gouvernemens de Tula, de Kalouga et de Moscou. En 1764, un Hambourgeois éleva les premières fabriques de fer et d'acier à Olonetz. La première manufacture hydraulique pour la fabrication des fusils fut construite en 1648, à Moscou, par l'armurier Franakin. Une autre manufacture s'éleva, en 1653, par les soins du Hollandais Akema et de Marcellius, dans le village de Fehentsof. Nikita Demidof Antonief transporta, en 1700, la manufacture d'armes à feu et de fonte, sur la Neva, en Sibérie.

Actuellement les principales fabriques d'armes se trouvent non seulement à Tula, mais encore à Votka, Sesterbeck, Zlatoust. La fabrique de Tula, fondée en 1712, par Pierre Ier, fut augmentée successivement; mais son état le plus florissant ne date que de 1817, époque à laquelle l'Anglais John Jones en prit la direction. La quantité d'armes à feu qu'elle peut fournir par an s'élève à 50,000 fusils ou mousquetons, et à 25,000 armes blanches. Les principales armes qui sortent de cette manufacture sont des fusils pour l'infanterie, des carabines de cavalerie, des mousquetons, des pistolets, des baïonnettes et des piques.

Le total des ouvriers du sexe masculin qui y sont employés est de 7,071, et de 9,613 du sexe féminin, non compris 3,562 esclaves dans les dépendances de la manufacture. Son entretien coûte 128,168 roubles. La Sibérie lui fournit 70,000 pouds de fer et 10,000 d'acier brut.

La manufacture de Votka est située dans le gouvernement de Viatka, district de Sarapoul, sur la rivière d'Isch. Jusqu'en 1807, ce n'était qu'une usine, qui tirait sa mine de fer de Kuselova. On consacra 1,700,000 roubles et 7,000 recrues pour l'exécution de ses premiers travaux, et 142,000 roubles pour son entretien. En 1812, elle livrait déjà 7,000 fusils par an; ce nombre s'élève aujourd'hui au double: le nombre des ouvriers qui y sont employés peut être porté à 3,000.

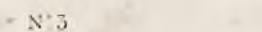
La manufacture de Sesterbeck, près de Pétersbourg, a reçu des machines sur le modèle de celles établies à Tula; elle est en état de fournir annuellement 12,000 armes à feu, et autant d'armes blanches.

La manufacture de Zlatoust, en Sibérie, fournit principalement les sabres de la cavalerie et les sabres des pionniers; on estime qu'elle n'en confectionne pas moins de 50,000 par an.

Il se trouve en Russie, outre ces manufactures d'armes, cinq fonderies de canons: à Pétersbourg, Moscou, Riga, Kief et Kasan; deux poudreries à Ochta et à Schotersk; et des raffineries à Pétersbourg et à Moscou.



PÊCHE DES COSAQUES DE L'OURALSK



N°3

Russie pittoresque

J.B. Guill. — Imp. d'Aubert, paris

Ils considèrent comme le plus grand malheur de retirer avec leurs crochets une grenouille au lieu d'un poisson.

NOTIONS PREMIÈRES SUR LES PEUPLES QUI HABITAIENT LE NORD-EST DE L'EUROPE. LES SCYTHES, LES SARMATES, LES SLAVES.

L'histoire a conservé le souvenir des guerres que les Scythes soutinrent contre les Mèdes, les Perses et les Macédoniens. Alexandre le Grand, après avoir soumis à sa puissance vingt nations, voulut les subjuguer aussi. Peut-être, jaloux de la renommée guerrière que ce peuple s'était acquise, tenait-il à prouver qu'il n'était point invincible. Les habitans des steppes, apprenant l'approche du conquérant, lui envoyèrent une ambassade pour le détourner de cette guerre injuste. Quinte-Curce, en racontant les événemens de cette époque, nous a transmis quelques traits caractéristiques de ce peuple, et en même temps le discours de ses ambassadeurs.

« Les Scythes, dit-il, n'ont pas, comme les autres barbares, l'esprit grossier et sans culture. On dit qu'il en est parmi eux qui s'appliquent aux études autant que le peuvent des gens toujours armés. »

Certainement, c'est pour donner plus d'appui à cette assertion, qu'il met dans la bouche des ambassadeurs scythes, des expressions pleines de dignité, de poésie et de chaleur.

« Qu'avons-nous à démêler avec toi? disait le plus âgé à Alexandre; jamais nous n'avons « mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à des hommes qui vivent dans de vastes « forêts, d'ignorer qui tu es, d'où tu viens. *Nous ne pouvons obéir, et nous ne voulons « commander à personne.* Le ciel a fait présent à chacun de nous, afin que tu saches à « quoi t'en tenir sur la nation scythe, d'une paire de bœufs, d'une charrue, d'un javelot, « et d'une coupe: avec nos amis nous partageons les fruits du travail de nos bœufs; avec « eux nous offrons du vin aux dieux dans notre coupe; nos ennemis, nous les combattons « de loin avec la flèche, de près avec la pique. C'est ainsi que nous avons vaincu le roi de « Syrie, ensuite celui des Perses et des Mèdes, et que nous nous sommes ouvert le che- « min jusqu'en Égypte.»

«..... Passe aujourd'hui le Tanaïs, tu verras combien les Scythes sont étendus : néan- « moins tu n'arriveras jamais jusqu'à eux : notre pauvreté sera plus agile que ton armée « qui traîne après elle les dépouilles de tant de nations: dans un autre moment où tu nous « croiras bien loin, tu nous verras dans ton camp : c'est avec la même agilité que nous « poursuivons et que nous fuyons.—J'entends dire que des plaisanteries sur les solitudes des « Scythes ont passé en proverbes chez les Grecs; mais ces déserts, ces plaines incultes, « nous les aimons mieux que les villes et les plus riches campagnes! » (Trad. de Bauzée.)

La fière voix des Scythes n'arrêta pas le conquérant; il poursuivit la guerre, les vainquit, mais, soit par noblesse de caractère, soit par l'inspiration d'une politique sage qui lui commandait de ménager ce peuple guerrier et pauvre, il le traita, après la victoire, avec générosité.

Pour que ce tableau des Scythes soit complet, nous devons rappeler qu'ils étaient tellement attachés à leur liberté, à leurs mœurs et usages, qu'ils tuèrent à coups de flèche le philosophe Anacharsis qui voulait introduire dans leur patrie les lois de la Grèce.

Quant à leur croyance, elle était payenne. Sous la forme d'un glaive ils adoraient le dieu de la guerre comme le plus puissant de tous les dieux. Longtems redoutables pour leurs voisins, ils furent enfin vaincus par les Sarmates. Ce peuple qui habitait en Asie, près du Don, après avoir envahi la Scythie, extermina la plus grande partie de la population, et

consolida sa conquête à ce point, que le nom des Scythes disparut de l'histoire pour être remplacé par celui des Sarmates (1).

Au nord-est de l'Europe est un peuple qui a conservé une ressemblance frappante avec les anciens Scythes, malgré l'éloignement des temps, malgré les révolutions que subirent ces contrées; c'est le peuple kosaque. Ce sont encore les mêmes occupations, la même vie inséparable, pour ainsi dire, du cheval. Attachement aux steppes, amour de l'indépendance, esprit guerrier, manière de combattre, promptitude dans la fuite, acharnement dans la poursuite, tous ces traits sont restés les mêmes. Si quelques Scythes se livraient à l'étude, nous trouverons aussi parmi les Kosaks des chefs, des atamans qui se distinguaient, non seulement par leur génie militaire, mais qui se signalaient par l'éloquence et le savoir, dressaient des cartes et des rapports de leurs voyages et de leurs découvertes. Pour que la comparaison soit plus saisissante, nous ajouterons que, même le discours des envoyés scythes à Alexandre, s'est renouvelé chez les Kosaks, sous Pierre-le-Grand, quand ce monarque attaqua leurs priviléges. Peut-être les lecteurs ne nous en voudront-ils pas si nous reproduisons ici ce document mémorable. Il égale en patriotisme le fier langage des Scythes et ne lui cède rien en énergie, tout comme en élévation de sentimens.

« Sire, lui dit-il, je sais et je vois bien que sans aucune raison, mais uniquement par « les malignes suggestions du fier Menzikow, vous voulez perdre ma patrie; vous « prétendez anéantir les priviléges que vos prédécesseurs et vous, avez solennellement « confirmés, soumettre à des impositions arbitraires une nation dont vous avez reconnu « la liberté; vous forcez les Kosaks aux travaux les plus pénibles et les plus humilians, « comme s'ils étaient vos esclaves; vous les condamnez à creuser des canaux à l'extrémité « de vos états, *et, ce qu'il y a de plus affligeant pour nous, vous voulez nous priver du plus « précieux de nos droits, celui d'élire librement notre ataman et nos chefs. Au lieu de laisser « aux magistrats de notre nation le pouvoir de rendre la justice à leurs compatriotes,* vous « nous donnez pour juges, des sujets de la Grande-Russie qui, méconnaissant ou feignant « de méconnaître nos droits et nos priviléges, ne cessent de les violer en toute occasion. « Est-ce donc en nous refusant toute justice, que votre majesté peut témoigner à Dieu sa « reconnaissance de tous les succès qu'il lui a accordés? Vous n'êtes frappé que de l'éclat « de sa grandeur et de sa libéralité, sans penser à sa justice. Qu'il me soit permis, Sire, « de vous le déclarer pour la dernière fois, vous ne tirerez aucun avantage de la perte « d'une nation entière; et il vous sera infiniment moins glorieux de commander par la « force et les supplices à de vils esclaves, que d'être le chef et le père de tout un peuple « qui, pénétré de vos bontés, sera toujours prêt à verser son sang pour vos intérêts et « pour votre gloire. *Je sais que les fers m'attendent, et qu'enfermé dans les horreurs d'un ca- « chot ténébreux,* on m'y laissera mourir de faim, selon l'usage des Russes; mais peu « m'importe : *je parle pour ma patrie, et je préfère la mort la plus cruelle à la douleur de « voir la ruine totale de ma nation.* Réfléchissez-y, grand prince, et soyez certain que vous « rendrez compte un jour au souverain de tous les rois, des injustices que vous exercez « envers un peuple que vous avez pris sous votre protection. »

Mais, si le discours du Kosak égale en énergie celui des Scythes, la conduite des deux monarques fut tout-à-fait différente. Le vainqueur de Charles XII se montra bien inférieur à celui de Darius. Alexandre écoute les ambassadeurs avec une sorte de respect et les traite après la victoire avec humanité; Pierre-le-Grand couvre de fers les députés kosaques, et dans son emportement ordonne la confiscation de tous leurs biens! (2).

J. C.

(1) Diodore de Sicile. (2) Schérer, Lesur, tom. II, 151.

LA PÊCHE CHEZ LES KOSAKS DE L'OURALSK.

La pêche n'est, chez nous, qu'un exercice agréable, ou bien le métier toujours pénible et souvent périlleux de quelques hommes isolés. Le riche achète un batelet commode et va jeter ses filets en lieu sûr; l'habitant des côtes s'aventure dans une barque vermoulue, et brave le caprice des vents pour nourrir sa pauvre famille. La pêche aux harengs, aux morues, celle de la baleine qui est un véritable combat, quoiqu'elles exigent une assez considérable réunion d'individus, n'offrent cependant rien dont on ne puisse se rendre compte. Mais à l'égard de ce qui se passe en ce genre chez les Kosaks de l'Ouralsk, il n'en est point ainsi: c'est sur les bords du beau fleuve qui coule au milieu d'eux, qu'il faut se transporter pour jouir de l'un des plus beaux spectacles qu'on puisse jamais contempler. Là, ce ne sont plus quelques navires épars, quelques centaines de matelots disséminés par groupes plus ou moins nombreux: il s'agit d'une solennité nationale à laquelle participe une population entière.

Nos rivières les plus poissonneuses, même en en centuplant le produit par l'imagination, ne peuvent donner aucune idée de la fécondité de certains fleuves du nord-est. Par exemple, dans l'Ouralsk, le plus abondant peut-être de l'univers, les esturgeons, à des époques particulières, remontent par myriades de la mer Caspienne jusqu'à la ville d'Ouralskaia. Ils iraient plus haut encore si l'on n'avait soin de tendre d'énormes filets pour mettre un terme à leur voyage. Cependant, telle est quelquefois leur prodigieuse quantité, qu'ils brisent le filet et renversent tous les obstacles. Quel moyen parvient donc à repousser ces envahisseurs d'une nouvelle espèce? le voici; il peut à lui seul, faire comprendre la puissance de ces rassemblemens inouïs: on fait avancer des canons, et, cette fois au moins, ce n'est pas sur des remparts désolés, sur de malheureuses victimes de la rage des conquêtes que s'élancent les boulets, mais contre des masses de poissons avides qu'ils rompent et dispersent (1).

D'après ce fait, on conçoit que des peuplades placées au milieu de lacs poissonneux et de steppes arides, aient pu devenir presque ichthyophages. Bien que, grâce aux plaines situées aux bords des rivières, l'éducation des bestiaux soit pour elles une ressource, la pêche est leur occupation la plus importante, le premier élément de la subsistance publique, le principe de la richesse générale. Aussi est-elle précédée de préparatifs curieux, soumise à des lois sévères, scrupuleusement observées et qu'on ne rencontre qu'en ce pays. Elle revient quatre fois par année; mais en octobre et en décembre avec moins d'éclat. De ces deux dernières, l'une a lieu pour l'approvisionnement des habitans, l'autre pour entretenir les tables de la Cour impériale.

Celle qui se fait au printemps n'est pas aussi lucrative que celle d'hiver, mais elle donne moins de fatigue et présente plus d'agrément. Depuis le poste d'Antonowskoi, elle descend, en neuf haltes successives, le cours de l'Ouralsk jusqu'au point où ce beau fleuve verse, par trois embouchures, ses eaux dans la mer Caspienne. Rien de pittoresque, rien d'attrayant pour l'œil comme l'endroit où la pêche s'arrête et prend position. L'espace d'une rive à l'autre paraît couvert d'une forêt de lances parées de longues banderoles dont le vent agite et déploie les mille couleurs. Une multitude de petites barques formées de troncs de peupliers noirs ou blancs enduits d'asphalte, vont, viennent, se croisent en tous sens, cherchant les places supposées les meilleures. Des milliers de Kosaks préparent, jettent leurs filets, et les retirent quelquefois avec peine, tant est grande l'abondance des

(1) Pallas, Took, Lesur.

poissons. L'agitation de cette foule immense, les cris, le tumulte qui s'en échappent, cet appareil de fête et de travail, inconnu dans nos contrées, composent un tableau qu'il faut voir mais renoncer à décrire.

Cependant, le caractère, la poésie de ce peuple singulier se développent peut-être plus encore dans la grande solennité d'hiver.

Les Kosaks inscrits pour le service militaire ont à peu près le privilége des quatre pêches: ils sont douze mille, environ, sur trente mille en état de porter les armes. Lorsque l'époque approche, on leur distribue des billets: un aux simples Kosaks, deux aux divers officiers civils et militaires, trois aux Starschines, quatre aux atamans. Mais comme tous ont la faculté de vendre ou de céder ces billets. les hommes réformés ou exclus peuvent acheter le droit de la pêche pour une année.

Les premiers jours de janvier voient commencer les mesures définitives. Déjà le mouvement est partout. Les Kosaks inscrits sont rassemblés. Tel qu'on savait parti pour un voyage est-il de retour? Tel qui était malade est-il guéri? On s'informe des lieux où le poisson paraît en plus grand nombre. Les pêcheurs expérimentés communiquent leurs observations. Suivant ces redoutables exterminateurs de biélougas et d'esturgeons, quand vient le moment où se forme la glace, les poissons sautent et jouent à l'endroit où ils veulent s'établir pour s'engourdir et prendre leur quartier d'hiver. Tous les avis reçus et discutés, on fixe l'ouverture de la pêche.

Enfin le jour arrive, ce jour si impatiemment attendu! Des salves d'artillerie l'annoncent. Chacun s'apprête et se hâte. De tous côtés on exprime des vœux, des espérances, même des craintes : où ne trouve-t-on pas des maladroits et des malheureux? puis, on redoute la rencontre de certains pronostics, de certaines circonstances de mauvais augure; mais on refoule ces appréhensions au fond du cœur; c'est la joie, c'est l'espoir qui dominent.

Voici venir les Kosaks porteurs de billets. Levés avant le soleil, ils accourent de toutes parts, montés sur leurs traîneaux rapides. Armés de crocs en fer de toutes les longueurs, ils se rangent en ligne à mesure qu'ils arrivent au lieu indiqué pour le rendez-vous. Là, un ataman, élu par eux spécialement pour la saison, les passe en revue, examine si les crocs sont en bon état, si rien n'est oublié. Après la revue les Jeassouls ou aides-de-camp de l'ataman, font les dispositions nécessaires pour conserver l'ordre dans cette foule turbulente, et l'on se met en marche vers le premier endroit désigné. Le fleuve, dans la partie destinée à cette pêche extraordinaire, parcourt une étendue de quatre cents verstes, à peu près cent lieues: chaque jour on transporte l'exploitation sur un point nouveau, déterminé la veille.

En abordant les stations convenues, le peuple pêcheur se répand sur la glace. Tout Kosak choisit à son gré l'emplacement qui lui sourit le mieux, ou le quitte pour un autre qui vient d'être abandonné. Des échanges librement débattus, s'établissent entre les voisins; ce sont les préliminaires du grand acte; mais nul n'a le droit de commencer la pêche isolément. De l'ataman seul doit venir l'ordre: tout le monde l'attend.

Bientôt une décharge de mousqueterie se fait entendre. Hourra! C'est le signal. Alors commence un branle-bas général. Chacun fait dans la glace une ouverture dont les dimensions sont fixées d'avance par les réglemens. On enfonce le plus long des crochets jusque dans la vase du fleuve, quelquefois à une profondeur de quinze ou seize brasses; avec un second on tourmente le poisson qui, réveillé de son engourdissement, veut plonger, et retombe sur le premier que le Kosak retire avec une dextérité rare, et, saisi de la sorte, est amené sur la glace. Qu'on se figure le mouvement inexprimable de la foule; qu'on se représente les innombrables incidens soulevés par le succès, l'espoir ou le dés-

appointement. Souvent un Kosak, aux prises avec un biélougas énorme, appelle ses voisins à son secours et partage avec eux la capture. Il en est, de ces biélougas, dont le poids, fort embarrassant pour les crochets, excède huit cents de nos livres. Certains pêcheurs heureux prennent jusqu'à dix esturgeons par jour, dont plusieurs pèsent plus de cent soixante livres ou cinq *pouds*. Mais là, comme partout, la fortune a ses faveurs étranges, ses cruelles injustices. À quelques places les poissons gissent par milliers; ailleurs règne un vide désastreux. De pauvres diables sont parfois plusieurs jours sans rien prendre, et leur ignorance attribue constamment à des maléfices la déplorable disette dont ils sont accablés.

Voyez ces hommes qui d'un air consterné interrompent brusquement le travail et désertent la glace! Auraient-ils, pour quelque violation des réglemens, reçu l'ordre de se tenir à l'écart? non. Quelques-uns de leurs parens, de leurs amis ont-ils été précipités dans le fleuve? non sans doute. Ce n'est point le sentiment d'une perte douloureuse qui assombrit ainsi leur front. Mais le destin vient de se révéler à eux par un signe fatal: ils ont retiré des profondeurs de l'Ouralsk une grenouille embarrassée dans leurs crochets. D'après un tel présage, malheur à celui dont le courage imprudent continuerait la pêche!

Souvent encore, cette fourmilière de pêcheurs prend soudainement un aspect dramatique et terrible. De bruyantes clameurs s'élèvent; on entend des cris de colère et d'alarme; des coups de feu retentissent; qu'est-ce donc? C'est une attaque des Kirghis: voisins pillards, ennemis implacables; ils ont profité de la gelée pour s'approcher en traversant les marais. Mais les Kosaks sont toujours en garde contre de pareilles surprises; tous sont venus armés comme pour la guerre; on fait face aux agresseurs, on les contraint à fuir, et, le combat terminé, on emporte avec orgueil un butin devenu précieux par la victoire dont il semble être le prix.

Dès qu'une saison de pêche est écoulée, toutes les mains se mettent à l'œuvre. Il faut saler le poisson, apprêter le *caviar*, sorte de préparation faite avec les œufs d'esturgeon; enfin, on se hâte de fabriquer la colle que les marchands viennent acheter de toutes les parties de la Russie. Les produits de ce dernier objet de commerce sont tellement considérables, qu'ils suffiraient à maintenir l'armée kosaque dans une large abondance, si l'industrie du peuple savait faire valoir les ressources du pays

Arthur G.

CHATEAU IMPÉRIAL DE PÉTERSHOFF.

Pétershoff est situé sur la baie de Kronstadt, à six lieues et demie environ de Pétersbourg. Pierre-le-Grand fit commencer vers 1720 la construction de cette résidence à laquelle chacun de ses successeurs sembla se faire un devoir d'apporter son tribut d'embellissement. La direction des travaux fut confiée d'abord à l'architecte François Leblond qui y trouva la mort, grâce à la haine de Menzikow et à la brutalité de Pierre. Était-ce comme étranger ou parce que sa fierté ne lui permettait pas d'être servile comme un courtisan russe, que l'artiste s'était attiré la colère du puissant ministre? on l'ignore; mais l'histoire rapporte que celui-ci, cherchant tous les moyens de nuire à un homme que le souverain comblait de faveurs, et qui, pour cela même, lui devenait encore plus odieux, ne rougit pas de descendre plusieurs fois jusqu'à la calomnie. Bien des tentatives avaient échoué déjà, et la canne de l'autocrate avait caressé les épaules de Menzikow, en récompense de ses perfides inventions,—car Pierre en agissait avec ses ministres aussi cavalièrement qu'aurait pu le faire, avec son valet, un marquis du XVII siècle. Un jour enfin, une

circonstance se présenta, que tout autre eût regardé comme absurde de vouloir exploiter, et dont s'empressa de profiter le favori parvenu, qui connaissait bien la vivacité et l'irréflexion de son maître. Leblond venait d'ordonner une taille nécessaire dans la belle plantation de Petershoff; au moment même où les ouvriers commençaient leur travail, Menzikow se hâta d'aller trouver Pierre, et, feignant un grand courroux, accusa Leblond de faire abattre la plantation. Pierre qui affectionnait par dessus tout cette partie du parc, court aussitôt à Petershoff; jugeant, à la vue des échelles dressées contre les arbres et des ouvriers qui jonchent la terre de branches, que Menzikow lui a dit la vérité, il entre dans une violente colère, cherche Leblond et le frappe de sa canne en l'accablant d'injures.

Outré de l'infâme traitement qu'il vient de subir, le malheureux artiste rentre chez lui, la rage dans le cœur; bientôt la fièvre le saisit. Il était couché, lorsque Pierre, mieux informé et repentant, lui envoya faire des excuses; démarche inutile; la blessure faite au corps pouvait guérir; il n'en fut pas de même de la blessure faite à l'âme. Les excuses de Pierre n'apportèrent aucun adoucissement au chagrin de Leblond qui ne fit plus que languir, et mourut l'année suivante. Ce facile oubli de toutes les convenances, cette impétuosité dans la colère, ce passage subit de l'affront à la réparation, formaient les principaux traits caractéristiques de Pierre-le-Grand.

Le château de Pétershoff est bâti sur un monticule élevé de 60 pieds au dessus de la mer. Un frontispice à trois étages, dominant un terrassement à gradins; de chaque côté et un peu en arrière de l'alignement, une aîle à un étage; à chaque extrémité, un grand pavillon en forme de dôme: telles sont les cinq parties dont se compose la façade principale qui est du côté de la terre et tournée vers les jardins. La vaste terrasse qui règne devant le château, est soutenue par des voûtes d'où s'échappent deux volumes d'eau considérables; ceux-ci vont, de cascade en cascade, se réunir dans un bassin de marbre et s'écouler ensuite dans la mer; c'est du milieu de ce bassin que s'élève, entourée de mille jets d'eau, la grande gerbe de Neptune; nymphes, tritons, dauphins, rochers d'or et d'azur, rien n'a été épargné pour décorer somptueusement cette partie des jardins; le goût est la seule chose qui y manque; on dirait qu'on a voulu faire une copie de Versailles. Avouons toutefois que, sous un rapport, la copie est supérieure à l'original : les eaux n'y tarissent jamais. Parmi toutes ces sculptures et tous ces jets d'eau, nous citerons seulement un morceau dont l'effet est original et qui n'a pu être conçu que par une imagination bizarre : c'est un bassin dans lequel sont deux gladiateurs, non pas armés de l'épée et du bouclier, mais dirigeant l'un contre l'autre une paire de pistolets d'où jaillit avec impétuosité une eau bouillonnante.

Le luxe des appartemens répond à la magnificence des jardins; on remarque surtout la chapelle où l'on arrive par une petite terrasse, et la salle d'audience, longue de 78 pieds sur 44 de largeur, dans laquelle sont les portraits de Pierre Ier, de Catherine Ire, d'Anne, d'Élizabeth et de Catherine II; cette dernière est représentée vêtue de l'uniforme des gardes, une branche de chêne à son chapeau, une épée nue dans la main, et montée sur un cheval blanc, telle enfin qu'on la vit entrer triomphante dans Pétersbourg, la veille de la révolution qui la plaça sur le trône. Vis-à-vis des portraits dont nous venons de parler, sont les victoires d'Orlof dans l'Archipel, peintes par Hackert.

La position de Pétershoff est admirable; de l'éminence sur laquelle il s'élève, l'œil peut se promener sur les bosquets du parc, sur Kronstadt, sur Pétersbourg, sur le golfe où se croisent dans toutes les directions des bâtimens de guerre et de commerce, et atteindre, sur la côte opposée, jusqu'aux premières hauteurs de la Finlande. C'est un des plus beaux points de vue que l'on connaisse.

Mais, de toutes les parties de cette résidence impériale, celle qui excite le plus d'intérêt et de curiosité, en est aussi la plus simple et la moins apparente; c'est une maison située au bord de l'eau, dans cette moitié du jardin qui se trouve entre le palais et la mer, retraite

favorite de Pierre. Il lui donnait tantôt le nom de *Maison Hollandaise*, tantôt celui de *Monplaisir*, qui lui est resté. A l'exception des chênes qu'il planta de sa main et dont les branchages touffus couvrent aujourd'hui la terre de leur ombre, comme pour lui faire porter le deuil du maître qui n'est plus, rien dans cette délicieuse solitude ne semble avoir vieilli d'un siècle; tout y est plein encore du souvenir et pour ainsi dire de la présence de l'homme le plus étonnant qui ait régné pendant le dix-huitième siècle. Cette grève sur laquelle viennent mourir les flots de la mer, on croirait y reconnaître l'empreinte de ses pas; cette agreste maisonnette de briques qu'on pourrait prendre pour une serre ou pour le logement du jardinier, elle est telle encore que s'il l'avait quittée hier, que s'il devait y revenir demain; ce sont les mêmes meubles, les mêmes ornemens, c'est jusqu'au même linge; voilà bien sur cette cheminée les vases de porcelaine que Pierre aimait tant et qu'on lui apporta de la Chine lorsque fut ouverte la première communication entre cet empire et la Russie! Voilà le lit de camp sans rideaux sur lequel il venait avec joie se soustraire à l'agitation des affaires publiques! et voilà encore sur le plancher cette toile à voile de couleur qu'il préférait aux plus riches tapis. Aux murs des galeries et des chambres pendent aussi ces tableaux de l'école hollandaise et flamande, devant lesquels il s'arrêtait souvent, les portraits qui le représentent sous le costume du charpentier de Saardam, et celui de la belle Hollandaise qui fut sa maîtresse favorite; il n'est pas jusqu'aux plats d'étain qui composaient toute sa vaisselle, qu'on ne retrouve proprement rangés dans sa cuisine, petite et basse, véritable cuisine de matelot et d'ouvrier. En parcourant cette modeste demeure, on voudrait oublier toutes les souillures d'un règne qui pouvait être si complètement beau.

Monplaisir fut témoin d'une de ces scènes où le caractère de l'homme se déployait tout entier. Pierre avait concentré toutes ses affections sur un fils que lui avait donné Catherine; ce fils mourut. Accablé par ce coup qui vient le frapper ironiquement au milieu de sa puissance, peut-être aussi déchiré par le remords qui lui fait voir dans cette perte la punition de sa cruauté envers son autre fils Alexis, Pierre abandonne brusquement la capitale et va s'enfermer dans sa solitaire habitation de Pétershoff. Là, après avoir défendu, sous peine de mort, qu'on vienne le troubler, il reste trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture. Cependant les affaires de l'État sont demeurées en suspens; le sénat et les généraux ne reçoivent point d'ordre et n'osent agir de leur chef; l'inquiétude est au comble; mais, connaissant la violence de Pierre, qui oserait, pour approcher de lui, braver la défense qu'il a faite? Catherine elle-même, dont la voix a toujours été si puissante, Catherine essaie en vain de frapper à la porte de son époux; elle ne peut obtenir de réponse. Enfin elle s'adresse au sénateur Dolgorouki, le seul entre tous les courtisans qui ne se soit jamais plié servilement aux caprices du prince, le seul aussi pour qui Pierre ait une amitié vraie et presque du respect.—J'irai, madame, et il cédera, répond Dolgorouki. Et le lendemain, en effet, il se rend dès le matin à la chambre du tsar; deux fois il frappe, deux fois on ne lui répond que par le silence.—Je t'ordonne d'ouvrir, ou j'enfonce la porte!—Eh! bien, j'ouvre, s'écrie Pierre, mais pour te trancher la tête.

La porte s'ouvre; le tsar sort furieux et s'arrête tout-à-coup devant la figure imposante du sénateur :—Je viens au nom du sénat, dit celui-ci d'une voix ferme et calme, te demander qui tu veux que l'on nomme empereur, puisque tu prétends renoncer à l'être.

Cette phrase si simple produit sur l'esprit de Pierre un effet magique; il se jette au cou de Dolgorouki, l'embrasse avec effusion et l'accompagne chez Catherine où il reçoit immédiatement le sénat qu'il retient à dîner.

Pétershoff renferme deux bâtimens curieux, outre ceux dont nous avons parlé; ce sont le vaste amphithéâtre dans lequel on donnait autrefois les tournois, et la *Montagne Volante* ou *Montagne des Traîneaux*, qui a servi la première de modèle à celles qui décorent aujourd'hui nos jardins publics.

H. D.

ASPECT DE LA NEWA EN HIVER.

C'est ordinairement pendant le mois de novembre que la Newa, entièrement gelée, devient praticable, non seulement pour les piétons, mais encore pour les voitures même les plus chargées.

La population alors semble avoir abandonné les rues et les places; elle est toute sur la Newa ; ici, de longs espaces environnés de barrières, que sillonnent en tous sens de nombreux patineurs; là, un cirque d'un mille de circonférence, dans lequel viennent les traîneaux s'élancer et disputer le prix de la course en glissant avec une merveilleuse légèreté; plus loin, un enclos où l'on exerce les chevaux comme dans un manége: et tout cela jeté au milieu de mille routes droites, circulaires ou brisées, qui s'accompagnent parallèlement, se croisent ou s'entrelacent ; et sur ces routes, une mêlée confuse de voitures, de traîneaux, de piétons qui vont ou reviennent, ou s'arrêtent réunis en groupes; on dirait que ces jours sont des jours de fête et que c'est pour les chômer que le fleuve a revêtu sa robe blanche.

Parmi les amusemens auxquels se livre alors le peuple, il en est un surtout remarquable par la hardiesse qu'il exige, les dangers qu'il offre et la passion avec laquelle il est recherché ; c'est celui des montagnes artificielles. Élevées de trente pieds environ sur le fleuve, couronnées à leur sommet par une plate-forme à laquelle on parvient avec une échelle, ces montagnes présentent un plan incliné de quatre toises de largeur qui s'étend du sommet jusqu'en bas et va se confondre avec un chemin tracé sur la glace ; ce chemin conduit au plan incliné d'un autre monticule d'où redescend une nouvelle pente, de sorte que le jeu occupe une étendue de trois à quatre cents toises. Les plans inclinés sont construits avec des planches recouvertes de glaçons; le chemin tracé depuis le sommet de la première montagne jusqu'à l'autre extrémité du jeu, est bordé de sapins, ce qui ajoute encore à l'effet pittoresque du fleuve. Des traîneaux placés sur la plate-forme sont lancés sur le premier plan incliné, et ils le descendent avec une telle rapidité qu'arrivés au bas, non seulement ils parcourent le chemin qui conduit au second monticule, mais encore ils remontent celui-ci du même élan pour en redescendre avec une rapidité nouvelle et fournir une seconde course de plus de six cents pieds. Jeu périlleux et qui l'est bien plus encore pour quelques jeunes gens qui dédaignent le traîneau, et munis seulement de leurs patins, se précipitent du sommet de la montagne, et se maintiennent en équilibre sur une seule jambe!

Mais à côté de ces amusemens que le génie inventif de l'homme sait créer avec les objets même qui devraient faire sa désolation, à côté de ces élégans traîneaux et de ces riches fourrures, au milieu de ces rires et de ces cris de joie d'un peuple qu'on croirait heureux parce qu'il s'étourdit un moment sur ses souffrances, si vos yeux s'arrêtaient sur le bord de la Newa, vous frémiriez!

De malheureuses femmes se font à coups de hache une ouverture dans la glace pour tremper, de leurs mains nues, le linge de leur famille; et pendant qu'elles le frottent et le battent, la glace se referme et elles sont obligées de la rompre de nouveau; et cette horrible torture se prolonge quelquefois plusieurs heures. Regardez-les pourtant, et vous coiriez, au calme de leur visage, qu'elles s'acquittent du travail le plus ordinaire et le plus doux. Quelles doivent donc être les souffrances journalières d'un peuple chez lequel un pareil supplice peut être regardé comme une occupation habituelle de ménage! Nous crierions à la barbarie si l'on nous contraignait de subir, seulement pendant une minute, ce que ces pauvres laveuses supportent volontairement pendant deux et trois heures, sans que la plus légère altération vienne contracter les traits de leur physionomie.

M.

N°4.



Raunheim. Imp. d'Aubert Paris.

Cabanes construites à la manière tatare et kalmouque.

NOTIONS PREMIÈRES SUR LES PEUPLES QUI HABITAIENT LE NORD-EST DE L'EUROPE. LES SARMATES, LES SLAVES.

L'origine des Sarmates, ou des *Sauromates*, comme les appelaient les Grecs, est, ainsi que celle des Scythes, enveloppée de ténèbres.

Les étymologistes ne sont pas d'accord sur la dénomination de ce peuple. Les uns affirment que les *Sauromates* furent ainsi nommés pour indiquer que leurs yeux avaient quelques rapports avec ceux du lézard, le mot *sauros* signifiant en grec, lézard, et *ommata*, les yeux. Strhalenberg donne une explication toute différente. Il entend par *Sauro-Mates*, ou *Sauro-Madei*, le peuple aux cheveux roux, arrivé de la Médie. *Sari*, chez les Tatars et les Mongols, veut dire roussâtre, et *Madei*, la Médie : roux de la Médie.

Quoique ces investigations ne prouvent rien, sinon l'érudition de ceux qui s'y livrent, nous devons cependant ajouter que cette assertion mérite d'être remarquée pour trois motifs : D'abord, il est positif que les peuples anciens aimaient à désigner leurs voisins par quelques signes extérieurs empruntés, soit à la figure, soit aux vêtemens : il est donc possible que la couleur du poil des Sarmates ait frappé les nations en relation avec eux. Puis, on peut observer que jusqu'à ce jour, certaines tribus, encore payennes, de la Russie, lesquelles tirent incontestablement leur origine des Sarmates, ont conservé les cheveux roux; enfin, plusieurs historiens conviennent ensemble que ces derniers arrivèrent de la Médie.

On a avancé aussi qu'ils étaient issus des Amazones. Peut-être n'est-ce qu'un langage poëtique par lequel on voulait rendre hommage à la bravoure de ce peuple, chez qui les femmes partageaient non seulement les fatigues, mais encore les périls de la guerre. Cet esprit belliqueux, il le possédait à tel point qu'une fille sarmate ne pouvait se marier, avant d'avoir tué au moins un ennemi.

Des notions plus exactes sur ce sujet commencent aux trois premiers siècles del' ère chrétienne, surtout à l'époque où Rome, pendant les guerres contre les Germains, poussa ses armées jusqu'aux bords de la Vistule, et enfin, lorsqu'elle fut forcée de combattre les Goths alliés aux Sarmates.

Claude Ptolémée, qui écrivait sous les successeurs de Trajan, pouvait donc être mieux informé. Ses recherches jettent quelques lumières, non seulement sur les contrées riveraines du Don, mais encore sur celle du Volga appelées *Rha*. Nous sommes convaincus, d'après les renseignemens recueillis par lui, que nous retrouvons les Sarmates dans les pays où nous avons vu les Scythes; qu'ils se divisaient en deux grandes branches, celle des Roxolans et des Jazyges; qu'ils s'étendaient depuis le bord de la Vistule jusqu'en Asie, en occupant toute la Pologne et une partie considérable de la Russie actuelle.

Les Sarmates acquirent une immense célébrité. Rome dégénérée, trembla au bruit de leurs victoires. Jadis souveraine du monde elle fut obligée d'acheter leur alliance à prix d'or : son sénat, qui créait et détronait les rois, ne rougit pas de s'abaisser devant eux, et, s'avança respectueusement à la rencontre des ambassadeurs du peuple nomade.

Quoique ses mœurs ressemblassent beaucoup à celles des Scythes, il parait qu'il était plus civilisé qu'eux. On parlait déjà à cette époque des villes rencontrées dans les pays qu'il occupait. On nomme *Carrodunum* que les uns prennent pour Cracovie, d'autres pour Léopol; *Calisia* qu'on croit être Kalich d'aujourd'hui; puis, Ptolémée cite *Budorgis* dans les environs du lieu où s'élève maintenant Breslau. Du reste, ce peuple était plongé

dans une profonde ignorance : il se nourrissait du lait et souvent du sang de la cavale. Selon Clément d'Alexandrie, il adorait le feu et le sabre comme symboles de l'enthousiasme et du courage. Quelques savans prétendent que ses croyances ne différaient en rien de celles des Grecs; enfin, les pères de l'Église parlent de St. André, apôtre de la Scythie, qui devait prêcher l'Évangile au sein de ces régions barbares.

Ainsi que nous avons retrouvé quelque ressemblance entre les Scythes et les Kosaks, nous en rencontrons entre les Sarmates et les nobles Polonais : c'est encore le même genre d'habillement, large, pareil à celui dont se servent les habitans de l'Asie; enfin les Polonaises, qui oublièrent plus d'une fois la faiblesse de leur sexe pour défendre leur nation, les armes à la main, ont conservé également toute la bravoure des filles Sarmates.

Mais les Sarmates, longtemps vainqueurs, furent à leur tour chassés de leur patrie par les Alains, peuple de même souche, qui habitait entre la mer Noire et la mer Caspienne. Au troisième siècle les Goths, race germanique, se jetèrent des côtes de la mer Baltique sur celles de la mer Noire, pénétrèrent jusqu'en Asie, et fondèrent un état puissant, divisé en partie occidentale et orientale, lequel état, un siècle plus tard, s'étendait depuis la Tauride et la mer Noire jusqu'à la Baltique.

Ce n'était là que les préludes des désastres qui devaient désoler le nord-est de l'Europe. Les terribles Huns, partis des frontières septentrionales de la Chine, changèrent en un vaste cimetière les pays habités par les Sarmates, chassèrent les Alains et les Goths, et ravagèrent les provinces romaines. Attila, cet homme extraordinaire, qui se glorifiait du titre *de terreur du monde et de fléau de Dieu*, fit peser sa domination du Volga jusqu'au Rhin, et depuis la Baltique jusqu'à la Macédoine. Après la mort de cet homme étonnant, les contrées asservies secouèrent le joug, mais cette partie de l'Europe ne présentait plus qu'un vaste désert, où erraient les débris de vingt peuples. Le nom des Sarmates avait disparu comme celui des Scythes.

En ces temps se montra la grande population slave qui, profitant de la dispersion des Goths, de la chute des Huns, et s'étendant du nord vers le midi, s'appuya d'un côté sur la mer Baltique et les rives de l'Elbe, de l'autre sur la mer Noire.

C'est avec plaisir que nous arrivons à ce peuple alors libre et heureux, dont Russes et Polonais tirent leur origine. Karamzin, après avoir dépeint leur bonheur primitif, après avoir dit leur nombre et leur puissance, ajoute : s'ils étaient réunis, ILS POURRAIENT FACILEMENT CONQUÉRIR L'EUROPE ENTIÈRE. (Tome I, page 34.) Nous souhaitons aussi de tout notre cœur, la confédération de cette immense famille; mais dans un but plus élevé. La gloire des nations ne peut plus s'établir par les conquêtes. Aussi, loin de vouloir perpétuer l'esclavage et lancer des masses abruties sur le monde civilisé, nous voulons contraindre un système d'envahissement à se transformer en un système de paix; nous voulons faire concourir toutes les populations slaves au progrès des idées généreuses, au bien-être universel.

Cette glorieuse, cette bienfaisante mission dirigée contre le despotisme et la barbarie, a compté des apôtres, des héros, des martyrs aux bords de la Newa comme aux bords de la Vistule. Nous ne ferons que développer leur pensée et continuer leur œuvre. Certains ignorans nous reprochent, à l'égal d'un crime, de ne point haïr le peuple russe, victime lui même du fléau que nous cherchons à combattre; que nous importe le blâme de quelques hommes arriérés? Il n'arrêtera point notre marche. Oui, nous en sommes convaincus, les hommes sont frères, Dieu les a créés tous pour une vie libre et heureuse; puissent nos travaux historiques accélérer un peu l'accomplissement de cette grande destinée! Du reste dans la suite de cet ouvrage, et par des faits irrécusables, nous prouverons que l'Europe occidentale ne pourra ni jouir paisiblement de son indé-

pendance, ni augmenter sa prospérité, si elle ne tend une main amie aux esclaves de la Russie, aussi bien qu'aux serfs de la Pologne.

Dans cette route, nous espérons nous concilier la sympathie des esprits justes et éclairés, quelle que soit l'opinion à laquelle ils appartiennent.

J. C.

TATARS DE LA KRIMÉE.

Les Tatars de la Krimée dont le nombre, avant 1778, s'élevait à plus d'un demi-million, mais que les émigrations, les troubles et la peste ont aujourd'hui considérablement diminués, présentent entr'eux des différences assez tranchées qui les ont fait diviser en trois classes : les *Nogais*, qui, par les traits de leur visage et la conformation de leur tête, appartiennent à cette race mongole dont se composait l'armée envahissante de Tschingis-Khan ; les *Tatars de la plaine*, qui habitent les steppes de la Krimée, jusqu'à la partie septentrionale des montagnes, et conservent encore de la ressemblance avec les mongols ; les *Tatars des montagnes*, race très mélangée, qui paraît provenir des divers restes de peuplades repoussées dans la Tauride, à l'époque des conquêtes des armées mongoles.

Les Nogais ont, pour camper, de petites tentes de feutre qui ne peuvent se démonter ; ces tentes, en voyage, sont placées toutes tendues sur un charriot ; elles sont, à l'intérieur, revêtues de nattes de joncs, et garnies, au tuyau par où passe la fumée, d'une soupape qui, pouvant, au moyen d'une corde, s'ouvrir et se fermer à volonté, sert à préserver du froid et de la pluie. Le vêtement de ces Tatars se compose de drap grossier, d'une fourrure de mouton, de bonnets faits avec des languettes de peau d'agneau et qui ne couvrent la tête que jusqu'aux oreilles. Les Nogais ne renferment point leurs femmes ; ils paient au beau-père le kalim ou dot qui monte quelquefois à quarante jumens, deux chevaux, une cuirasse, un sabre et tout l'équipement d'un cavalier ; ils ont conservé des anciens mongols l'usage de se nourrir de chair de cheval et de lait de jument, ce qui suffirait pour les distinguer des autres Tatars de la Tauride ; ils ne parlent pas non plus la même langue, et ils ont dans le caractère plus d'activité et de gaîté, ce qu'il faut attribuer à l'influence de la vie nomade.

Les Tatars de la plaine ont peu de barbe ; ils labourent la terre et nourrissent des bestiaux ; quand la pierre de construction leur manque, ils se servent de briques d'argile non cuites ; ils emploient pour leur chauffage une tourbe de fumier qu'ils ont préparée et placée en tas élevés pour la faire sécher. Leur costume varie selon l'âge : les jeunes gens des castes nobles et des familles riches ne portent que des moustaches, et les manches de leurs surtouts sont courtes et fendues ; les vieillards ont ces manches fermées et laissent croître leur barbe. Ils ont tous la tête rasée ou à peu près ; ils la couvrent d'un bonnet vert, de forme élevée, rembourré de coton, bordé de peau d'agneau noir ou gris, et qu'ils n'ôtent jamais pour saluer ; sous ce bonnet, les prêtres et les vieillards mettent quelquefois une calotte rouge tissée ; un morceau d'étoffe blanche autour du bord fait reconnaître ceux qui ont été en pèlerinage à La Mecque. Leur chaussure consiste en bottines de maroquin ou d'autre cuir, en bas de maroquin pardessus lesquels ils mettent des pantoufles pour sortir ; lorsque le temps est mauvais, ils se servent quelquefois de patins de bois.

Les Tatars des montagnes, dont la barbe est plus forte et les cheveux plus clairs que chez les autres, offrent un caractère de physionomie particulier qui a beaucoup de rapport avec celui des Turks et s'éloigne tout-à-fait de celui des Mongols. Ces Tatars sont peu considérés des habitans de la plaine qui leur donnent, en signe de mépris, le nom de *tat*, du mot turk *mur-tat*, renégat. Leurs maisons, adossées à la pente escarpée des monta-

gnes, sont à moitié bâties sous terre et taillées dans le roc même ; la façade de l'autre moitié est construite en pierres brutes; quant au toit, c'est tout simplement un plateau de terre sur lequel on peut se promener. Ils sont bons vignerons et habiles jardiniers, mais si paresseux que, pour faire des plantations nouvelles, ils se contentent de mettre à profit les établissemens des anciens habitans; possesseurs d'un sol admirable, de vallons délicieux, ils devraient être, avec un peu de travail, les plus riches et les plus heureux des hommes; ils se livrent cependant à la culture du lin et du tabac, ce que ne font point les Tatars des steppes.

En général, les vrais Tatars de la Tauride ont de grands rapports de physionomie avec les Turks et les Européens; ils sont d'une taille svelte, robustes et bien proportionnés; leur peau est assez blanche; leurs cheveux sont noirs ou d'un brun foncé. Les femmes, d'une taille peu avantageuse, ont d'ailleurs la figure assez agréable. Elles portent pour costume un large caleçon et une chemise ouverte, boutonnée au col et descendant jusqu'aux genoux; les jeunes filles ont en outre une robe d'étoffe de soie rayée, fendue par devant, garnie de manches longues et étroites, avec un parement d'un tissu brodé à fleurs d'or; ce vêtement est recouvert d'un surtout de couleur tranchante, avec des manches courtes à la turque, bordé d'hermine ou de toute autre fourrure; autour de l'habit de dessous est une ceinture fermant par devant avec une lourde serrure composée de deux grosses boucles; elles nattent leurs cheveux par derrière en une multitude de tresses pendantes, et les couvrent d'une petite calotte rouge ou d'un linge croisé sous le menton; elles ont des bagues aux doigts des pieds et des mains, et se peignent les oncles avec le kna de Constantinople.

Les femmes coupent leurs cheveux obliquement au-dessus des yeux; elles en laissent pendre sur les joues deux touffes taillées dans le même sens, et attachent autour de leur tête une longue bande d'étoffe dont les bouts descendent sur le dos, sous laquelle elles rangent en deux grandes tresses le reste de leurs cheveux, qu'elles teignent quelquefois d'un rouge brun comme les Persans. Les filles et les femmes portent également pour chaussure des bottines de maroquin et des chaussons; lorsqu'elles sortent, elles mettent des pantoufles rouges à fortes semelles, et des patins quand le temps est mauvais.

Le costume de visite des femmes tatares se compose d'une robe de chambre d'étoffe de laine blanche d'un tissu peu serré, qu'elles fabriquent elles-mêmes, d'un mouchoir de coton turk dont elles se ceignent la tête et qu'elles attachent sous le menton, et d'un voile blanc descendant jusqu'à moitié du bras, qu'elles ramènent de la main droite sur leur visage, de manière qu'on ne peut apercevoir que leurs yeux. Un des usages que leur impose la décence est de se tourner contre une muraille lorsqu'elles rencontrent un homme qu'il leur est impossible d'éviter.

Bien que la polygamie se pratique en Tauride, elle n'y est cependant pas usitée, même parmi les nobles et les riches. Peu de Tatars ont des esclaves; mais la noblesse entretient un grand nombre de domestiques dont la seule occupation est de présenter une pipe à leur maître, de se tenir debout devant lui, de l'aider dans sa toilette, ou de satisfaire sa vanité en lui formant un cortége dans ses excursions. Les nobles mettent encore leur luxe dans la magnificence de leurs vêtemens, des harnais de leurs chevaux, de l'équipement de leur escorte, et dans les bonnes lames de leurs sabres qui sont fabriquées, pour la plupart, à Damas, en Turquie ou en Perse. Enfermées dans les harems, les femmes y font aussi un grand étalage de luxe; elles sont vêtues, même dans les classes inférieures, d'étoffes de soie brodées en or qui viennent de Turquie. Ce luxe déjà contraire à la richesse d'un pays, offre chez les Tatars de la Krimée de bien plus graves résultats encore, si l'on considère leur paresse et l'état peu avancé de leur industrie; car l'indolence et la crédulité forment la base principale de leur caractère : « On les voit souvent, dit Pallas, assis à l'ombre de « quelque arbre ou sur une colline, et la pipe à la main, lors même qu'elle est vide, regar-

« der d'un air stupide le beau paysage qui s'offre à leurs yeux, faire de longues pauses « dans leurs travaux, ou bien les suspendre tout-à-fait quand ils le peuvent. L'inaction est « le bonheur suprême de ce peuple, et il la doit sans doute à l'éducation molle et efféminée « de la jeunesse dans les harems. Le seul exercice que prennent les nobles, c'est la chasse « à la grande bête, ou avec des faucons et des autours, à laquelle ils se livrent fréquem- « ment. »

La nourriture des Tatars dans la Krimée est assez recherchée; les mets sont en grand nombre et apprêtés avec art; ce sont des mélanges de viande et de riz, des boulettes enveloppées de feuilles de vigne vertes et de parelle, des fruits farcis de viandes hachées, tels que des concombres, des coings ou des pommes, des concombres à l'étuvée, des mélongènes et la ketmie comestible (*hibiscus esculentus*), du riz simplement mis dans le bouillon, ou diversement préparé avec des épices et du safran, du mouton et de l'agneau bouillis et rôtis, et surtout une foule de fruits au dessert. Ils regardent la chair de poulains comme un mets délicat, et tuent fort peu de bœufs.

Les Tatars pauvres et les paysans font usage de viande de chèvre et de mouton, de lait, d'œufs, de miel, de beurre qu'ils préparent eux-mêmes en le battant dans l'estomac desséché d'un bœuf; ils font un *pelaw* (espèce de potage) avec un mélange de froment desséché et moulu avant maturité, qu'ils appellent *bulgur*, et de pain moitié seigle, moitié froment. Pour boisson ordinaire, ils font infuser, dans de l'eau, du fromage broyé, préparé avec du lait aigre; mais ils donnent la préférence à une bière enivrante, d'un goût désagréable, qu'ils font avec de la farine de millet. L'eau-de-vie est aussi très recherchée par eux; les Tatars des montagnes en distillent avec toutes sortes de fruits, avec des prunelles, des cornouilles, des baies de sureau et des raisins sauvages; « ils « préparent aussi une espèce de marmelade semblable à du sirop, qu'ils expriment des « poires ou des pommes, et ils en font aussi avec du raisin, qu'ils appellent nardenk; « c'est une friandise que les Tatars des Steppes achètent chez eux et que l'on expédie « aussi de la Natolie aux marchands russes, établis en Krimée, dans des tonneaux de « bois de sapin.»

Sobres, vêtus chaudement, même en été, prenant un exercice modéré et n'ayant l'esprit tourmenté d'aucun souci, d'aucune inquiétude, les Tatars de la Krimée sont peu sujets aux maladies; ils conservent une grande gaîté et parviennent à un âge très avancé.

La bonne foi n'était pas chez eux une vertu dominante, ou du moins, suivant Pallas, ils se croyaient en droit de violer le serment qu'ils avaient fait à un infidèle ou *giaour*; on fut obligé d'introduire dans les usages de ce peuple un serment solennel, que les Turks emploient dans les grandes cérémonies, et par lequel on s'oblige, en cas de violation, à renoncer à son épouse; ce serment, dont nous allons donner la formule, ne pouvait manquer d'avoir une grande force auprès des Tatars, qui sont en général extrêmement jaloux de conserver leurs femmes.

Voici la traduction littérale de ce serment :

« Je crois à l'unité de Dieu et à ses anges; *item*, aux quatre livres sacrés: Jutschill, « Tewrat, Sebur et Alkuran, que Dieu a envoyés du Ciel par ses envoyés; puis à la « prédestination, que tout ce qui se fait sur la terre est écrit au Ciel, et à la résurrection « des morts; dans cette persuasion, je dis :

« Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète.
« Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète.
« Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète.

« Nous, Musulmans, vrais croyans aux quatre livres sacrés qui nous sont venus du

« Ciel, sur lesquels nous n'avons aucun doute, jurons, en apposant notre signature au « bas de ce serment, qu'en vertu de notre serment nous allons dire la pure vérité, etc., « et que nous n'alléguerons rien de faux; qu'aucun motif secret ne saurait nous porter à « avancer ou celer quelque chose de contraire à la vérité, soit par la crainte de déplaire à « qui que ce soit, soit par égard aux personnes, aux liens de l'amitié, de la parenté, ou « par un motif d'intérêt personnel, etc., si nous avançons quelque chose de faux, nous « reconnaissons d'abord avoir mérité la disgrâce de notre empereur, et ensuite la malé- « diction de Mahomet, notre prophète, au jugement dernier, comme faux témoins et « parjures; et que, par suite de cet attentat, nous soyons punis des supplices destinés à « ceux qui se rendent coupables d'un parjure, pour n'avoir point été fidèles aux lois de « leur souverain. Nous déclarons en outre que, dans le cas d'un parjure, on pourra nous « séparer, pour trois ou neuf dallak, de nos femmes légitimes. En foi de quoi, nous « baisons le saint Alcoran, du plus profond de notre cœur et de notre âme. Ainsi soit-il, « ainsi soit-il, ainsi soit-il. »

Ce serment est d'autant plus fort que, chez les Musulmans, il y a deux espèces de séparations, et que celle qui résulte d'un parjure offre de très grandes difficultés; car si le mari veut reprendre sa femme, il faut d'abord, qu'elle attende trois mois pour s'assurer qu'elle n'est point enceinte, puis qu'elle épouse un autre homme qui est libre de la garder ou de la renvoyer, en lui payant le *nikiach* stipulé, c'est-à-dire, la somme allouée à une femme en cas de mort ou de divorce; renvoyée, elle doit encore laisser écouler trois mois avant de retourner chez son premier mari, qui est à son tour obligé de signer la promesse d'un nouveau *nikiach*.

Les Tatars ont une singulière manière de battre le grain; ils le font fouler par des chevaux; ceux-ci, au nombre de trois, sont attachés à une longe fixée à un poteau qui se trouve au centre de l'aire; à partir du poteau jusqu'à la circonférence, les gerbes sont déliées et distribuées en cercle; alors les chevaux sont conduits de manière à décrire une spirale, jusqu'à ce que la corde soit entièrement roulée autour du poteau; puis l'opération recommence en sens inverse jusqu'à ce que les épis soient foulés et la paille très menue; cette paille sert à nourrir les bestiaux pendant l'hiver; quant au grain, on le sépare de la balle en jetant le tout au vent avec des pelles.

H. D.

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

Il est absolument impossible de donner un tableau exact des forces militaires de la Russie.

Entre tous les livres qui, dans ces derniers temps, ont traité des forces de la Russie, nous accordons le premier rang à l'ouvrage de M. Tanski, intitulé : *Système militaire de la Russie*.

C'est en effet l'œuvre d'un militaire qui parle d'un objet qu'il connaît en pratique, qui compare les documens officiels avec ses propres recherches, qui répand de nouvelles lumières sur un objet mal étudié; enfin il nous y donne, des forces de la Russie, la statistique la plus approximative.

Quelques auteurs portent l'armée russe à un million d'hommes et au-delà; d'autres affirment que la Russie ne saurait mettre plus de cent vingt mille combattans hors de ses frontières; nous verrons que, des deux côtés, il y a exagération, et que la puissance russe ne doit inspirer ni tant de respect, ni tant de mépris.

Si les corps de toutes armes étaient à leur complet d'organisation, voici quelles forces la Russie aurait sur pied :

Infanterie, y compris les bataillons de garnison et les invalides.	673 372 hommes.
Cavalerie, y compris les 30,000 cosaks.	119,546
Artillerie de camp et de garnison.	39,637
Troupes du génie, y compris les ouvriers militaires.	19,051
Gendarmerie.	3,675
Train des équipages.	13,000
Total.	868,281

Mais de ce total imposant, il faut déduire pour défaut de complément :

Des troisièmes bataillons de 186 régimens d'infanterie, employés dans les places ou aux travaux publics des colonies militaires, etc., etc.	181,536 hommes.
Des 470 escadrons et demi de cavalerie.	18,971
Des 4 bataillons de génie.	3,904
Pour les non-combattans, à raison de 174 hommes par régiment d'infanterie, de la garde; de 374 par régiment de ligne; de 176 par bataillon de génie, lesquels sont employés aux travaux particuliers des corps et des chefs, et au service personnel des officiers.	73,333
Du train des équipages.	13,000
Total. . .	290,744
Il ne reste donc plus comme force réelle que.	577,537

Peut-être sera-t-on surpris de nous voir défalquer par régiment 174 hommes pour les non-combattans, mais il faut savoir qu'il y a toujours une grande différence entre le complet et l'effectif, entre l'effectif et le nombre d'hommes présens sous les armes. C'est surtout dans les régimens russes que cette différence est énorme; il y a en effet dans chacun d'eux six armuriers, six faiseurs de bois de fusil, six forgerons, trente serruriers, charpentiers et menuisiers, six infirmiers, douze barbiers et deux bédeaux pour le service des popes; ce qui fait déjà 68 non-combattans. Soixante-un officiers de tous grades sont en outre autorisés à garder près d'eux, pour leur service personnel, une quantité d'hommes qui varie, selon leurs besoins, de 1 à 12. Il ne faut pas oublier non plus que, par un abus passé en coutume, les officiers supérieurs emploient les soldats à toutes sortes de services qui les éloignent de leur devoir. On peut dès-lors calculer que le chiffre de nos défalcations est loin d'être exagéré.

Et considérons maintenant que le gouvernement russe est obligé de tenir sur quatre de ses frontières, des corps de troupes sur le pied de guerre, pour comprimer les efforts des peuples nouvellement incorporés et qui, impatiens du joug qui les accable, voudraient essayer de briser leurs chaînes.

Quatre corps ont cette destination : ce sont ceux du Caucase, de la Finlande, d'Orenbourg et de la Sibérie, ainsi composés :

Corps du Caucase.	35,983 hommes.
— de la Finlande.	10,301
— d'Orenbourg.	12,800
— de la Sibérie.	12,000
Total.	71,084, non compris 10,000 Kosaks.

Ajoutons encore que, pendant la guerre, le gouvernement russe a besoin d'une armée pour faire exécuter ses ukases; ce corps de l'intérieur se compose de :

55 bataillons de garnison,
16 brigades d'artillerie,
24 escadrons et demi de gendarmerie,

en sorte que les troupes disloquées pour l'objet que nous venons d'indiquer et réparties entre Riga, Witebsk, Kief, Kherson, Wologda, Twer, Tula, Ufa, Kasan, Astrakhan, Wilna, Pétersbourg, s'élèvent à 96,475 hommes. Ce nombre, selon les bulletins russes, figure dans le gros de l'armée, et pourtant il ne peut être employé au dehors en temps de guerre, sous peine d'anarchie au dedans. Dans tous les cas, il se compose d'hommes bons

pour le service intérieur, mais tout à fait incapables d'être utilisés dans une guerre extérieure.

Défalquant donc les 4 corps destinés à la défense des frontières, et les troupes de l'intérieur, nous trouverons la force réelle de l'armée russe disponible réduite à 379,978 hommes, non compris 20,000 kosaks.

Le tableau suivant nous donnera la division actuelle de cette masse en trois armées disponibles :

La première sous le commandement du maréchal Paskewitch;

La deuxième sous le commandement du maréchal Sacken;

Enfin le corps de réserve sous le commandement du grand-duc Michel.

TABLEAU SOMMAIRE DES FORCES MILITAIRES DISPONIBLES DE LA RUSSIE.

Armée active commandée par le feld-maréchal Paskewitch. — Quartier-général à Varsovie.

	Nombre d'hommes.	de chevaux.	de batteries.	de pièces.
Premier corps d'armée comprenant 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 49 bataillons, et 24 escadrons.	46,062	5,400	14	112
Deuxième corps d'armée comprenant 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 49 bataillons et 24 escadrons.	46,062	5,400	14	112
Troisième corps d'armée comprenant 3 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 37 bataillons et 24 escadrons.	35,761	5,050	11	88
Quatrième corps de cavalerie de réserves comprenant deux divisions et 48 escadrons..	8,116	8,000	4	32
Totaux.	136,001	23,850	43	344

Première armée commandée par le feld-maréchal Osten-Sacken.—Quartier-général à Kief.

Quatrième corps d'armée comprenant 5 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 61 bataillons et 24 escadrons..	56,363	5,750	17	136
Cinquième corps d'armée comprenant 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 49 bataillons et 24 escadrons..	46,062	5,400	14	112
Sixième corps d'armée comprenant 3 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 36 bataillons et 24 escadrons..	35,761	5,050	11	86
Deuxième corps de cavalerie de réserve, comprenant 3 divisions et 72 escadrons.. . . . . , ...	12,174	12,000	6	88
Cinquième corps de cavalerie de réserve comprenant 2 divisions et 48 escadrons.	8,116	8,000	4	32
Totaux.	158,476	36,200	52	454

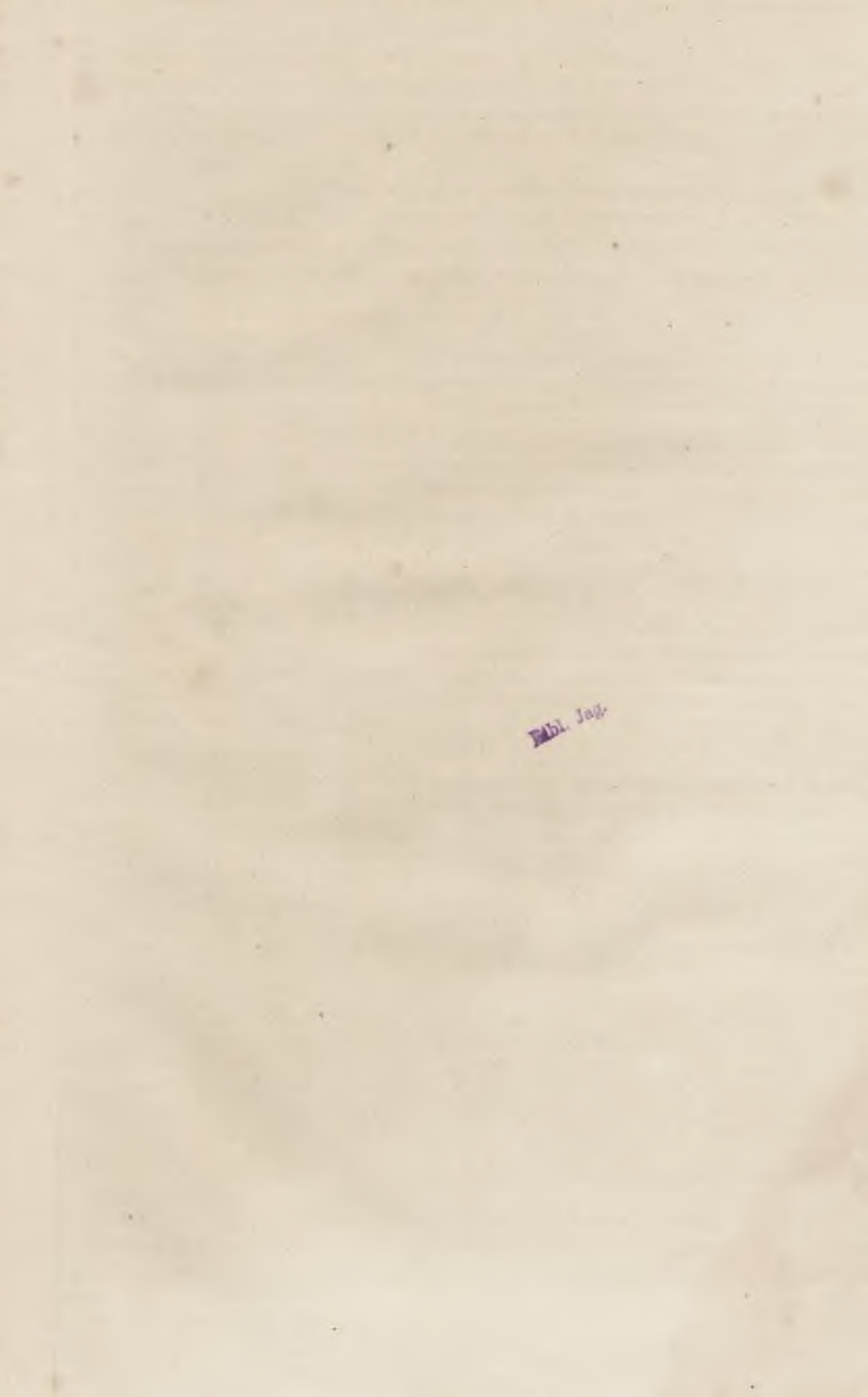
Réserve commandée par le grand duc Michel.—Quartier-général à Pétersbourg.

Corps de la garde comprenant 3 divisions d'infanterie et 26 bataillons.	25,145	1,140	7	84
Corps de grenadiers comprenant 3 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie, 37 bataillons et 24 escadrons.	39,605	1,920	11	132
Premier corps de cavalerie de réserve, comprenant 3 divisions et 76 escadrons..	12,635	11,530	4 1/2	54
Totaux.	77,385	14,590	22 1/2	270

RÉSUMÉ.

	Hommes.	Chevaux.	Batteries.	Pièces.
Armée active.	144,117	31,850	47	376
Première armée..	158,476	36,200	52	416
Réserve..	77,385	14,650	22 1/2	270
Totaux.	379,978	82,700	121 1/2	1,062

Tel est le tableau aussi fidèle que possible des troupes disponibles de la Russie. Mais nous verrons, en parlant des colonies militaires, avec quelle facilité ces forces peuvent être augmentées et devenir menaçantes. J. C.



CHASSE A L'OURS

N° 5 — *Russie pittoresque.*



J.B. Gaui — Imp. d'Aubert, paris.

Ayant le cou pris dans le nœud, l'animal cherche à se dégager!

NOTIONS PREMIÈRES SUR LES PEUPLES QUI HABITAIENT LE NORD-EST DE L'EUROPE.

LES SLAVES.

Nous avons dit que les Slaves, *race européenne*, profitant de la dispersion des Goths et des Huns, s'étendirent du nord vers le midi, de la Mer Baltique jusqu'à la Mer Noire. Nous devons ajouter que cette opinion soutenue par Dolci, Gatterer, Schlœzer et Malte-Brun, n'est pas partagée par plusieurs autres savans. Ces derniers font venir les Slaves de l'Orient, suivant le système de Moïse qui fait partir de ce point tous les peuples du monde. Leur langue, cependant, leurs mœurs d'une simplicité primitive, leur vie laborieuse, leur bonheur sans luxe, les distinguaient visiblement des peuples asiatiques qui, pour la plupart, plongés dans la mollesse, aimaient mieux se procurer leur bien-être par les rapines et par les ravages, que par le travail et l'industrie.

Ceux d'entre les Slaves qui habitaient sur les bords de la Vistule, sont surtout représentés par les historiens bysantins comme un peuple en possession d'un bonheur digne de l'âge d'or, tandis qu'une horrible barbarie dévastait le midi de l'Europe.

Le fait suivant peindra parfaitement leur caractère : il est constaté par Théophilacte Anastase et Théophane.

« Les Grecs, disent-ils, avaient fait prisonniers trois étrangers, qui, au lieu d'armes, ne portaient que des harpes et des luths : l'empereur leur ayant demandé qui ils étaient : « Nous sommes Slaves, répondirent ces étrangers, et nous demeurons aux confins de l'Océan Baltique. Le khan des Avars a envoyé des présens à nos anciens, en exigeant de nous des troupes contre les Grecs. Nos anciens ont accepté les présens, mais ils nous ont députés au khan pour les excuser auprès de lui, de ce que le grand éloignement ne leur permettait pas de lui prêter secours. Nous avons été quinze mois en route. Sans faire attention au caractère sacré d'ambassadeur, le khan n'a pas voulu nous laisser retourner dans notre patrie; ayant ouï parler des richesses et de l'humanité des Grecs, nous avons profité d'une occasion favorable pour nous enfuir en Thrace. INHABILES A MANIER LES ARMES, NOUS NE SAVONS QUE JOUER DU LUTH. LE FER EST INCONNU DANS NOTRE PAYS ; IGNORANS DANS L'ART DE LA GUERRE AUTANT QUE PASSIONNÉS POUR LA MUSIQUE, NOUS MENONS UNE VIE PAISIBLE ET LABORIEUSE. L'empereur admira les mœurs douces de ces hommes, leur haute stature, et la force de leur corps. Il accorda l'hospitalité aux ambassadeurs et leur procura les moyens de retourner dans leur patrie. »

Quelle différence avec les autres peuples, qui, poussés ou par la vaine gloire, ou par l'avidité, mettaient en cendre de vastes contrées.

Ces traits, formant exception au milieu de ceux des nations environnantes, viennent à l'appui de l'assertion que nous avons avancée. Ils prouvent que les Slaves du nord occupaient depuis longtemps ces contrées encore inconnues au reste de l'Europe. Un climat froid, la pauvreté, les préservèrent de l'avidité des voisins, et ils purent cultiver en paix leurs champs, vivre sans seigneurs comme sans esclaves, et jouir de ces plaisirs purs qui ne coûtent à personne ni sang, ni larmes.

Mais si les Slaves du nord étaient pacifiques, ceux qui s'avancèrent vers le midi furent forcés, d'abord, de se défendre contre les hordes errantes des races asiatiques, contre les Huns, les Avars, les Turcs. Ils surent bientôt manier les armes, attaquer à leur tour et devinrent terribles. Jamais ni les Scythes, ni les Sarmates, ni les Goths, ne furent aussi redoutables aux empereurs. L'Yllyrie, la Thrace, la Grèce, le Chersonnèse, tous les pays enfin, depuis le golfe Ionique jusqu'à Constantinople, devinrent la proie de leurs incursions.

Quand le cruel Baïan, khan des Avars et de vingt tribus asiatiques qu'il avait subjuguées,

après avoir soumis plusieurs peuples de l'Europe, exigea la même obéissance des Slaves du midi, Lauritas, un de leurs chefs, répondit :

« Qui peut nous ravir notre liberté? Nous sommes habitués à conquérir des pays, et non pas à céder le nôtre à nos ennemis. Telle sera notre manière de penser, tant qu'il y aura parmi nous des épées et des braves. »

Mais cette fière réponse ne sauva pas les Slaves. Baïan, accoutumé à vaincre, voulait rappeler à l'Europe la mémoire d'Attila; il entra dans leur pays à la tête de soixante mille cavaliers d'élite, bouleversa leurs habitations et leurs campagnes, outrageant les femmes, exterminant les hommes; c'est ainsi que les Slaves méridionaux, long-temps vainqueurs, long-temps l'effroi de Constantinople, furent réduits, au commencement du septième siècle, à subir le joug du khan des Avars.

Les guerres continuelles que les Slaves du midi eurent à soutenir influèrent sur leurs habitudes, changèrent leurs mœurs et rendirent leur caractère plus farouche. Tous les historiens, cependant, s'accordent à dire que, pendant la paix, ils se distinguaient par une rare bonhommie, par des vertus domestiques qu'on ne rencontrait pas ailleurs. Composant un peuple de frères, sans maîtres ni princes, ils n'obéissaient qu'aux chefs élus par eux et qu'ils rendaient responsables de leurs actes.

Un étranger entrant chez le Slave pouvait compter sur un accueil amical: la cabane toujours ouverte, ainsi que le petit patrimoine du maître, étaient à la disposition de celui qui le visitait. Malheur à l'habitant qui ne veillait pas sur son hôte, qui n'écartait pas de sa tête tout accident, tout danger. Les voisins d'un homme inhospitalier n'auraient point pardonné cette infraction à leurs mœurs, car ils s'en seraient regardés comme outragés eux-mêmes. Parmi eux, ni voleurs, ni brigands; mais, il était permis à un pauvre de prendre, même furtivement, à son voisin plus riche, tout ce dont il avait besoin pour recevoir convenablement un étranger.

Les femmes Slaves étaient renommées par une extrême fidélité conjugale; très souvent elles refusaient de survivre à leurs maris. St. Boniface qui vivait au milieu du huitième siècle, disait d'elles, en écrivant au roi d'Angleterre, que celles-là passaient pour les plus estimables qui, devenues veuves, se donnaient la mort de leur propre main.

Ce peuple, dont la parole était sacrée, ne considérait l'or que comme marchandise et ne songeait qu'à échanger les produits bruts de son pays contre les produits étrangers. Aussi les marchands aimaient-ils à le visiter, car ils trouvaient chez lui une sécurité entière. On voit même des vestiges des grandes villes qui servaient d'entrepôt au commerce de plusieurs nations. Adam de Brême et Stelmold nous font la description des richesses de ces villes et certifient l'exactitude des traits cités plus haut.

Les Slaves, libres, simples dans leurs mœurs, occupés la plupart à cultiver le sol, à élever des bestiaux, s'étaient créés des réjouissances conformes à la douceur de leur caractère. La musique, les chants étaient pour eux un charme, une nécessité. Nous avons déjà vu leurs ambassadeurs, échappés des mains du cruel Boïan, raconter qu'ils ignoraient l'usage des armes, qu'ils ne savaient que travailler la terre et chanter. Ce ne fut point une ruse pour recouvrer leur liberté; véritablement, ils n'avaient pas de plus attrayans plaisirs que ceux de la mélodie. Le chalumeau, la musette, le goudok, espèce de cornemuse, étaient leurs instrumens favoris. Contraints à transformer leur vie paisible en une vie guerrière, ils oubliaient les périls du combat en chantant leurs airs populaires. Cette passion fut portée si loin qu'elle devint la cause d'une défaite essuyée par eux à la fin du cinquième siècle. Procope nous apprend qu'un général grec surprit, pendant la nuit, les Slaves bercés et endormis par des chants harmonieux. Ainsi leurs ennemis durent aux effets de la musique un succès qu'ils n'eussent peut-être point obtenu par les armes.

J. C.

LA CHASSE EN RUSSIE.

Quand on examine la vaste étendue de la Russie, on cherche à atténuer les craintes que ce colosse fait concevoir, par l'idée que toutes les parties n'en sont point parfaitement adhérentes, et qu'il suffirait d'une forte secousse pour les détacher à jamais. C'est vrai: l'empire des Tsars a plus d'un côté vulnérable, mais en attendant que son heure soit venue, il sait utiliser admirablement tous les élémens dont il est environné. On ne pourrait citer un seul coin de terre aggloméré à cette masse énorme qui ne l'ait été en vue d'accomplissement d'un projet bien mûri. Tels pays, conquis peu à peu, conduisent au littoral de deux mers; tels autres garantissent la possession du cours de quelque grand fleuve: ceux-ci fournissent les meilleurs chevaux du monde; ceux-là contiennent d'innombrables bestiaux. Enfin, il n'est pas jusqu'aux déserts dont nous parlons avec dédain, jusqu'aux tristes contrées acculées contre le pôle, qui ne lui paient des tributs précieux.

Dans ces lointains pays, la chasse est l'occupation constante de populations entières. Seulement, quelques unes la font marcher de front avec d'autres travaux, tandis que d'autres s'y consacrent sans réserve, forcées qu'elles sont de disputer leur existence aux bêtes sauvages, errantes au milieu d'elles. Considérée sous ce point de vue seulement, la chasse en Russie serait déjà digne de captiver l'attention d'un observateur, mais si l'on vient à calculer la variété des produits qu'elle rapporte et les revenus que l'empire en retire, elle acquiert une importance bien autrement sérieuse.

Jusqu'ici, elle a été à peu près libre. Sur les terres seigneuriales, à la vérité, c'est un droit appartenant aux propriétaires; mais presque tous laissent à leurs paysans la faculté de porter le fusil. En Sibérie, elle est réservée aux nations qui soldent en fourrures les taxes du gouvernement.

Dans les parties les plus avancées vers le nord et l'est, se trouvent en grand nombre les animaux dont on recherche la dépouille. Ils abondent particulièrement sur les îles situées entre le Kamczatka (Kamtschatka) et l'Amérique. Après elles, les provinces de Tobolsk, Perm, Oufa, Viatka, Arkhangel, Olonetz, Vologda, et quelques autres, sont les plus abondantes sous ce rapport.

Mais dans les endroits où la chasse offre le plus de gain, elle est en même temps difficile, et souvent fort périlleuse. Fréquemment ces chasseurs intrépides s'engagent seuls et corps à corps avec les ours, les loups et autres animaux féroces; néanmoins, telle est leur confiance en leur force et dans les ruses qu'ils emploient, que presque jamais aucun d'eux ne périt dans le combat.

La peau de l'ours est celle dont la conquête présente le plus de dangers. Aussi l'industrie de ce peuple emploie-t-elle des pièges de plus d'un genre. Quelquefois c'est un échafaudage, traitreusement composé de plusieurs pièces de bois, sur lequel l'ours grimpe sans défiance et d'où il ne tombe que pour être écrasé. D'autrefois, les Koriaks choisissent un arbre incliné en forme de potence: au sommet pend une corde terminée par un nœud coulant, près duquel est un appât perfide. L'animal affamé s'empresse d'y atteindre, s'embarrasse dans le nœud et devient victime de son avidité.

Les habitans des parties montagneuses de la Sibérie ont adopté un moyen non moins singulier. Sur le bord d'un précipice escarpé et dans le sentier fréquenté par l'ours, ils attachent à un bloc fort lourd une corde terminée de même par un nœud coulant adroitement disposé. Ayant bientôt le cou pris dans ce nœud l'animal cherche à se dégager, s'agite avec fureur et finit par précipiter le bloc à la suite duquel il est nécessairement entraîné. Si, par extraordinaire, cette chute n'est pas mortelle, il tâche de remonter,

traînant avec lui ce funeste fardeau, multipliant des efforts désespérés, si bien, qu'après plusieurs accès de rage il tombe enfin d'épuisement, ou termine sa vie par une chute nouvelle, cette fois décisive.

Au Kamczatka les ours noirs sont si nombreux qu'on les voit roder par bandes à travers les plaines quand, le printemps venu, ils sont descendus des montagne. A cette époque ils se rendent en foule à l'embouchure des fleuves pour s'y nourrir du poisson qui abonde même dans tous les ruisseaux de la Péninsule. Ils savent le pêcher avec dextérité et s'avancent successivement avec lui vers les montagnes, lorsqu'en automne, il remonte les rivières. S'ils ont de cette nourriture à discrétion, ils ne mangent que la tête. Trouvent-ils des filets tendus quelque part? ils les retirent de l'eau très adroitement et se régalent du contenu. Malgré cela ils auraient bientôt dévoré tous les habitans, si la nature ne les avait créés ici infiniment plus doux que partout ailleurs. Telle est même leur bénignité, et ceci pourrait être pris pour une églogue de l'âge d'or, si d'irrécusables témoignages ne venaient à l'appui, telle est leur bénignité, « que les femmes et les filles allant arracher des racines ou ramasser du gazon pour le chauffage, au milieu même d'un troupeau d'ours, ne sont jamais troublées par eux : bien mieux, si quelqu'un de ces animaux s'approche d'elles, ce n'est que pour manger quelque chose qu'elles ont dans la main. On n'a point de connaissance qu'ils aient jamais attaqué un homme, à moins qu'ils ne l'aient trouvé endormi, et rarement ils se retournent contre le tireur, qu'ils soient blessés ou non. (Toocke.) »

Dès que le Kamczadal apperçoit un ours, il s'établit entre ces deux êtres un manége curieux. Le premier cherche, de loin, à se concilier les bonnes grâces du second. Il faut voir comme il le flatte de la voix et du geste, comme il lui prodigue les paroles mielleuses, les épithètes caressantes. Véritable hypocrisie; car en vain la pauvre bête diffère-t-elle de toutes les autres de son espèce; le caractère pacifique dont la nature l'a douée ne la met point à l'abri des persécutions de l'homme. Toutes les parties de son corps servent à mille usages différens; voilà pourquoi elle est exposée à une guerre éternelle, dans laquelle jamais elle n'attaque et songe toujours trop tard à se défendre.

Les Kamezadalsfont avec la peau de l'ours des tapis de pied, objets coûteux, mais indispensables aux élégans de haute condition; de riches manchons où les blanches mains des petites maîtresses de Pétersbourg et de Moskou s'enfoncent avec délices; puis des lits, des couvertures, des bonnets, des gants; enfin des harnais pour les chiens qu'ils attèlent à leurs traîneaux. La graisse qu'ils retirent est, suivant leur goût, une nourriture saine et savoureuse: quant à la chair elle est regardée comme un met si friand, qu'ils invitent presque toujours leurs amis à venir partager avec eux ce délicieux festin. De l'os de l'épaule on fait des faucilles: les ossemens de la tête et des hanches sont suspendes comme autant de trophées aux arbres qui entourent les cabanes. Avec la peau des intestins on confectionne des vitres aussi claires, aussi transparentes que le verre de Moskovie. Mais le beau sexe tire de cette pellicule un bien meilleur parti : quand elle est raclée proprement et suffisamment nétoyée, les coquettes, on en trouve même au Kamczatka, les coquettes s'en composent des masques dont elles se couvrent le visage pour le préserver des effets de la réverbération du soleil sur la neige, dont le plus grave inconvénient, selon ces dames, est de noircir la peau.

Tout n'est pas dit sur la chasse: il est bien d'autres animaux après l'ours, dont la fourrure est pour la Russie une source de richesses. Nous compléterons avec soin ces détails importans, quand nous parlerons des renards, et surtout de la zibeline.

Arthur G.

KASAN.

Il exista, du XIII[e] au XV[e] siècles, sur la Kasanka, à cinq lieues de son confluent avec le Volga, une première ville de Kasan, fondée, dit-on, par Batu-Khan, et qui fut détruite par Vassilii Dmitriévitch. A celle-ci, succéda en 1421, mais non pas tout à fait dans la même situation, une nouvelle ville de Kasan, bâtie par Oulou-Makhmet, Khan de l'Orde-d'Or; réduite en cendre par Pugatchew en 1774, elle reçut de Catherine II, qui la rebâtit, un plan plus régulier; enfin, en septembre 1815, un incendie y excerça d'effrayans ravages dont il ne reste plus de traces aujourd'hui.

Située à gauche du Volga, à une lieue et demie de ce fleuve, sur la rivière de Kasanka, dans une contrée que ses ravins et ses lacs rendent extrêmement pittoresque, Kasan est à 205 lieues de Moskou, sur la route de cette ville à Tobolsk, et à 380 lieues de Pétersbourg. Son nom paraît venir d'un mot tatar qui signifie chaudière ou fond d'or.

C'est une grande et belle ville dont l'aspect est très remarquable lorsqu'on la regarde du Volga; on y compte 907 rues, 10 ponts, 6 barrières, 4,310 maisons dont 400 en pierre, 4 cathédrales, 54 églises, 4 couvens, 10 metcheths tatars, 2 hôtels pour les voyageurs, 7 auberges, et 5 gargottes. Sa population s'élève à 50,244 individus, dont 15,000 sont mahométans; les autres sont chrétiens, russes ortodoxes, raskolniks et protestans. Presque toutes les maisons, construites en bois, sont couvertes de planches, et l'on s'aperçoit d'autant plus de l'absence de pavés dans les rues, que le terrain est bas et marécageux.

On pourrait diviser Kasan en trois parties bien distinctes : le *Kreml* ou forteresse, entourée d'un fossé et d'un ravin, ceint d'une épaisse muraille avec douze tours; la ville, proprement dite, dont les rues sont larges et régulières, les marchés commodes et spacieux, et qui renferment le lac Noir et le lac du Bain; les faubourgs, moins bien bâtis, percés de rues sales, renfermant un lac, nommé le bas Kaban, et dont dépendent les Slobodes des Tatars, des voituriers, de l'amirauté, le camp d'Arsk et la *Mokraïa* ou Slobode humide.

Quelques monumens remarquables décorent la ville de Kasan, et parmi eux les principaux sont destinés au culte. Tels sont : la grande cathédrale, au Kreml, construite au milieu du XV[e] siècle, renommée par sa coupole dorée, par une précieuse image de Notre-Dame de Kasan, et par un cercueil d'argent ou sont renfermées les reliques de Saint-Gourii, premier évêque du diocèse; la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, à deux étages, et qui domine la ville et ses alentours; la belle cathédrale d'été de la Mère-de-Dieu, terminée en 1808, surmontée de cinq coupoles dont la plus étendue, celle du milieu, a 23 toises de haut. Nous citerons encore, dans le Kreml, l'hôtel du gouverneur général, bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des Khans, une haute tour carrée, pyramydale, à quatre étages, bâtie par Ivan IV, avec les débris des Metcheths; dans la ville, les chancelleries du gouvernement civil, les hôpitaux, l'hôtel de la noblesse, l'académie ecclésiastique, le gymnase, la grande école populaire et l'université; dans les faubourgs, une grande manufacture de draps, fondée en 1714, par Pierre-le-Grand, devenue aujourd'hui propriété particulière, qui occupe environ mille ouvriers, l'hôpital militaire, le couvent de Jérusalem, deux promenades, le jardin de *Tchemissof* et le bosquet *la Suisse*.

Kasan est le siége d'une université, fondée en 1804 par l'empereur Alexandre, et qui se compose des facultés éthico-politique, physico-mathématique, de médecine et historico-philologique. Quarante-deux professeurs y font des cours devant une centaine d'élèves environ, dont un quart est entretenu aux frais de la couronne; les branches d'enseignement qui y sont le plus soignées sont les langues orientales et les sciences exactes. La bibliothèque de l'université est riche de 25,973 volumes et d'une collection de 260 manuscrits dont la plupart sont orientaux; trois autres bibliothèques, beaucoup moins considérables,

appartiennent aux étudians, au gymnase et au séminaire. Il y a encore un observatoire richement pourvu d'instrumens, un cabinet de médailles russes et tatares, un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, un jardin botanique, une collection d'histoire naturelle, un institut clinique et un institut pédagogique.

On compte dans Kasan plusieurs journaux et recueils périodiques.

Cette ville est le chef-lieu d'un gouvernement institué en 1714 par Pierre-le-Grand, dans lequel règne aujourd'hui une industrie très remarquable; on y trouve des tanneries, des manufactures de draps, des manufactures de chandelles, des verreries, un grand nombre de moulins à huile, 85 moulins à scier, 66 fonderies de potasse, 57 distilleries d'eau-de-vie; il n'est point de ménage où on ne tisse de la toile, de la laine, et une étoffe de coton nommée *Koumatch*. La Kama et le Volga qui établissent des communications faciles entre cette contrée et Perm, Moskou, Astrakhan, Taganrog, donnent au commerce une très grande activité et la rendent très florissante. Les produits exportés sont: la farine, le bois, le goudron, la potasse, les bestiaux, le cuir, le miel, la cire, le savon; l'importation consiste spécialement en sel, en cuivre.

Schnitzler rapporte que, en 1808, 1852 marchands firent la déclaration d'un capital de 6,438,517 roubles.

Capitale d'un Khanat particulier en 1441, Kasan, à partir de cette époque, marqua sa place dans l'histoire par ses troubles intérieurs et ses guerres avec les Russes qui travaillaient alors à s'affranchir du joug des Tatars; bientôt soumise moralement aux grands princes de Moskou, elle obéit complètement à leur influence dans le choix de ses souverains; quelquefois aussi, humiliée par cette sorte d'asservissement, elle se révolta contre les princes que lui avait imposés la puissance moskovite; elle se mit sous la protection de la Krimée et des Khans d'Astrakhan qui lui nommèrent des maîtres, puis elle revint à la protection russe, et l'alliance fut même si étroite, qu'en 1530, le Khanat était gouverné de concert par un Khan et un Voiëvode moscovites ou du moins choisis par eux. Mais ces deux chefs furent assassinés l'année suivante; de longs troubles s'en suivirent pendant lesquels l'influence moscovite fut tantôt victorieuse et tantôt vaincue; en 1552, Ivan IV résolut de frapper un coup décisif.

Les Kasanais, délivrés de Chikh-Haly, protégé du Tsar, avaient revêtu du khanat le jeune Iédiguer, fils de Kasim-Sultan, Khan d'Astrakan, et ce nouveau prince avait amené avec lui dix mille de ses Tatars.

Ivan, à la tête d'une nombreuse armée, après des marches difficiles et pendant lesquelles aux douleurs de la fatigue se joignirent les horreurs de la famine, arriva, vainqueur du Khan de Krimée qui avait voulu faire diversion en faveur d'Iédiguer, devant Kasan, où ce dernier s'était enfermé avec trente mille hommes de troupes choisies.

Les Russes éprouvèrent les plus grandes difficultés dans la construction de leurs retranchemens; d'un côté, ils étaient écrasés par l'artillerie des remparts; de l'autre ils avaient à repousser les attaques des Tchérémisses embusqués dans l'épaisseur d'une forêt.

Iédiguer conduisit la défense de la ville avec un courage et une habilité du premier ordre; il avait disposé dans un bois, à quelque distance de la ville, un corps composé de cinq mille Tatars et des Nogais qui étaient venus à son secours; à chaque sortie qu'il se préparait à faire, un grand étendart se déployait aussitôt sur la plus haute tour de la ville; c'était pour les Tatars et les Nogais un signal à la vue duquel il devaient déboucher du bois et se jeter sur les derrières des Russes, au moment même où ceux-ci étaient assaillis de front par les assiégés. Exécuté avec une rare précision, ce plan faillit devenir funeste aux assiégeans; surpris par cette double attaque, ils ne surent auquel des deux périls faire face; la confusion se mit dans les rangs; les retranchemens et l'artillerie furent abandonnés; c'en était fait de l'armée russe si la noblesse de la principauté de Mourom ne fût venue la

secourir à temps; repoussés à leur tour, les Kasanais rentrèrent en désordre dans la ville, laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille et se faisant étouffer aux portes. Mais ce premier échec n'empêcha pas les sorties d'avoir lieu chaque jour pendant trois semaines, tandis que le corps embusqué faisait la même manœuvre; toutes ces attaques enlevèrent beaucoup de monde aux Russes qui eurent en outre à lutter contre la disette. Persuadés sans doute que, pour prendre Kasan, il leur suffisait de se montrer, ils avaient en très peu de temps consommé les vivres que pourtant ils avaient réunis en grande abondance.

Cependant Ivan dirigeait le siège en personne; il fit construire une tour plus élevée que les remparts, sur laquelle on établit une batterie de dix gros canons qui foudroyaient la ville, et des compagnies de strelitz qui tiraient sur les habitans dans les rues et jusque dans leurs maisons. Ce moyen étant insuffisant, et le courage des assiégés ne paraissant nullement ébranlé, Ivan donna l'ordre à son médecin, qui était en même temps ingénieur, de creuser une mine sous les murs; un assaut général fut préparé pour l'instant où cette mine aurait joué; des postes furent disposés en tête de tous les chemins par lesquels il pouvait venir du secours à la ville; les troupes russes s'approchèrent lentement des murailles, et, pour commencer l'attaque décisive, on n'attendit plus que le signal.

C'était un dimanche, on célébrait le service divin auquel Ivan assistait. « Lorsque le diacre, dit Lévesque dans son *Histoire de Russie,* lut l'évangile et qu'il en fut venu à ce passage : « il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur », paroles qui sans doute avaient été données pour signal aux mineurs qui devaient mettre le feu aux poudres, on entendit une partie des murailles sauter avec un bruit affreux : l'air frémit long-temps et la terre trembla par la violence de l'explosion.

« Les assiégés ne se rendirent point encore; ils défendaient la brèche, ils défendaient les décombres de leurs murs; de loin ils lançaient des traits et faisaient un feu continu de mousqueterie et d'artillerie; de près ils jetaient sur leurs ennemis des liqueurs bouillantes, des pierres et des poutres énormes. On employait, des deux côtés, pour se détruire, les armes et l'industrie des anciens et des modernes. Les assiégeans se précipitaient sur la brèche, gravissaient les murs, s'élançaient par les embrâsures des tours. On se battait dans toutes les rues, on se battait dans toutes les maisons. Partout les Russes cherchaient à s'ouvrir un passage, partout les Tatars leur résistaient; les rues, les places étaient jonchées de morts; le carnage s'étendait depuis le côté de la ville par où l'ennemi était entré, jusqu'aux portes opposées, et ensuite dans la campagne jusqu'à une forêt où les vaincus cherchaient en foule un asile; mais surtout près du palais des khans, les cadavres étaient entassés par monceaux. Les vainqueurs semblables à ces animaux voraces qui, gorgés de sang, en deviennent encore plus altérés, cherchaient partout avec un soin cruel de nouvelles victimes à leur fureur. »

Deux choses, dans ce que rapportent les historiens sur cette terrible journée, nous paraissent vraiment remarquables.

Ivan choisissant pour signal ce verset : *il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur*, ne faisait-il pas clairement allusion à ce système d'envahissement général et de domination universelle dont on a tort de ne faire remonter la création que jusqu'à Pierre-le-Grand?

Nous voyons dans la seconde une preuve que les Tsars ont toujours subi de la part des grands une sorte de joug, et que toujours aussi ils l'ont impatiemment supporté. Ivan, enivré d'une victoire qui accroissait sa puissance, se tourna fièrement vers les seigneurs qui l'accompagnaient et leur dit : Dieu m'a enfin fortifié contre vous.

H. D.

HISTOIRE DU GROS DIAMANT DE LA COURONNE IMPÉRIALE.

Un général Awganien se présenta un jour chez un homme extrêmement riche, nommé Schafrass, qui habitait avec ses deux frères la ville de Bassora. Après un début de conversation assez mystérieux, ce général pria Schafrass de le conduire dans quelque lieu bien secret, et là, lui montrant avec les plus grandes précautions un énorme diamant, avec quelques autres pierreries d'une moindre valeur, il les lui proposa pour un prix très modéré.

Ce diamant, nommé la *Lune de Montagne*, avait décoré avec le *Soleil de Mer*, autre diamant également remarquable, le trône du Schah de Nadir; lorsque ce prince fut assassiné, tous les joyaux de la couronne, pillés par les soldats, avaient été dispersés et vendus clandestinement.

Schafrass, émerveillé de l'occasion qui s'offrait à lui, mais n'ayant pas sur le moment assez de fonds pour conclure le marché, demanda le temps de consulter ses frères; le général Awganien y consentit; mais craignant, à la réflexion, d'être victime d'un piége, il ne reparut point chez Schafrass; il avait même quitté Bassora, lorsque celui-ci, inquiet de ne point voir revenir son vendeur, se mit à parcourir toute la ville pour le découvrir.

Cependant le hazard, quelque temps après, réunit à Bagdad l'Awganien et Schafrass qui se hâta alors de renouer et de terminer le marché; la *Lune de Montagne* et tous les joyaux qui l'accompagnaient lui furent livrés pour la somme de cinquante mille piastres.

Devenus possesseurs de ce trésor, Schafrass et ses frères retournèrent à Bassora où ils reprirent les affaires de leur commerce, et ils y restèrent douze ans, gardant sur leur acquisition le plus profond secret, afin de ne point éveiller les soupçons.

L'un d'eux enfin, Grégory, muni d'un plein pouvoir, se mit en marche, passa par Scham et Constantinople, traversa la Hongrie et la Silésie, et se rendit à Amsterdam où il se mit en devoir de vendre ses précieuses marchandises. Le ministère anglais et la cour de Russie se mirent sur les rangs; ce fut avec celle-ci que le marché commença à être entamé sérieusement.

Le ministre comte Panin fit venir la *Lune de Montagne* à Pétersbourg, avec promesse d'indemniser le propriétaire de tous ses frais, si l'on ne tombait pas d'accord sur le prix. Alors on proposa à Schafrass des lettres de noblesse héridilaire, une pension à vie de six mille roubles, et une somme de cinq cent mille roubles, dont cent mille comptant et le reste payable à termes à égaux dans l'espace de dix années.

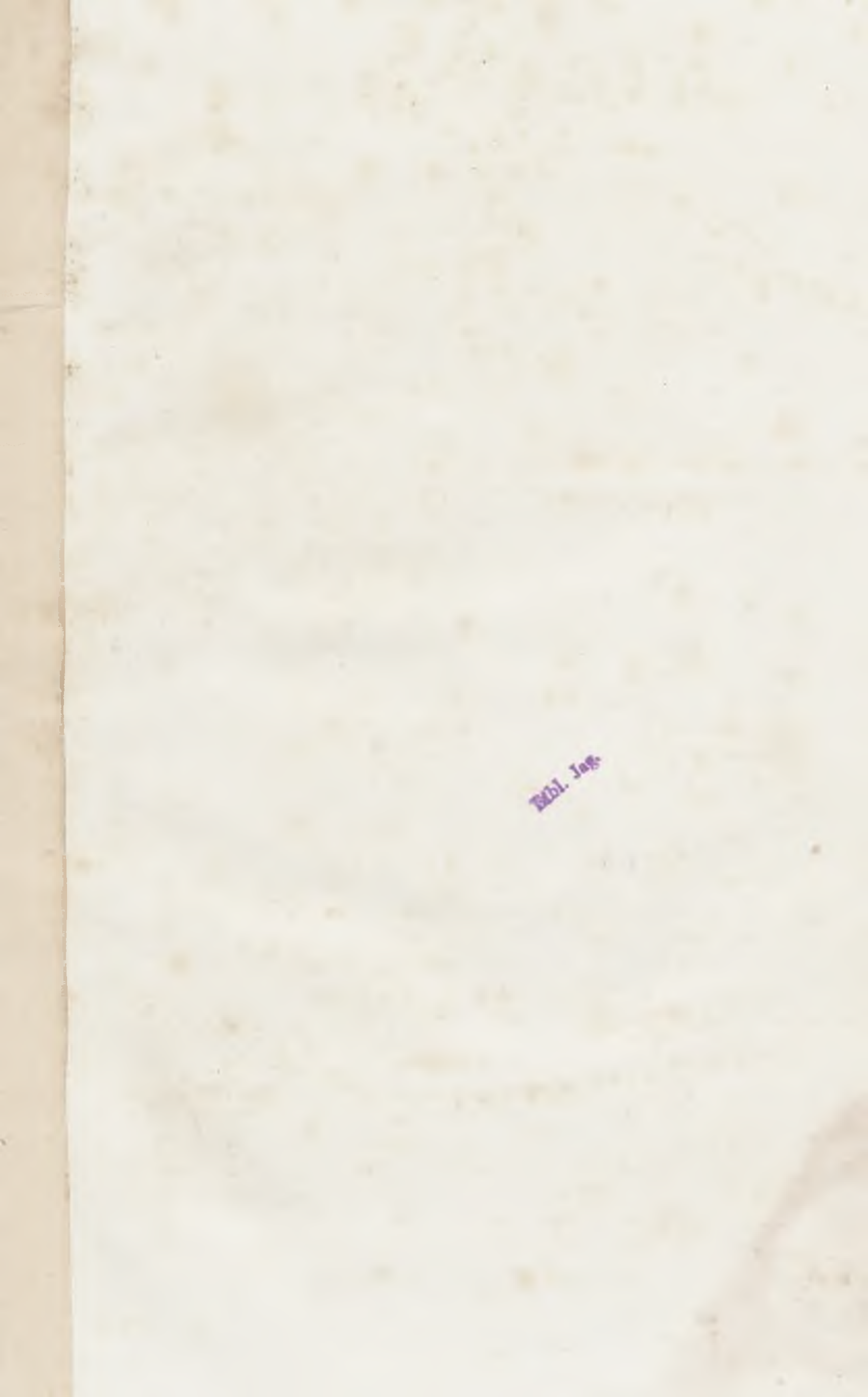
Ces propositions ne satisfirent point Schafrass qui demanda en outre l'anoblissement de ses frères et une foule d'autres prérogatives.

La négociation fut rompue et on rendit le diamant à Schafrass qui, ayant emprunté des sommes considérables, se touva tout à coup plongé dans le plus grand embarras. La cour de Russie profita de cette circonstance, et, afin de le rendre plus raisonnable, on se garda bien de venir à son secours. L'Arménien se vit bientot réduit à une telle extrémité que, pour se soustraire à ses créanciers, il fut contraint de se rendre à Astrakhan.

Arrivé dans cette ville, et comprenant tout ce qu'il y avait de critique dans sa position, Schafrass consentit à rabattre de ses prétentions; il livra la *Lune de Montagne* pour la somme de quatre cent cinquante mille roubles une fois payée; on lui donna en outre des lettres de noblesse russe et le droit de s'établir à Astrakhan.

Des quatre cent cinquante mille roubles que reçut Schafrass, il en passa cent vingt mille entre les mains des entremettans, pour frais de commission, de provision, d'intérêts, etc.

M.


Bibl. Jag.

Petershoff.

N°6.

Rauuheim

Imp. d'Aubert, paris.

CHÂTEAU IMPÉRIAL BÂTI PAR PIERRE-LE-GRAND.

NOTIONS PREMIÈRES SUR LES PEUPLES QUI HABITAIENT LE NORD-EST DE L'EUROPE.
LES SLAVES.

On retrouve encore, de nos jours, des traces frappantes du beau caractère des anciens Slaves chez les habitans des campagnes, au bord de la Vistule, du Dnieper et du Don. Qu'un orage vous surprenne, que vous soyez égaré dans votre route, adressez-vous en toute confiance à un paysan polonais, à un serf russe, à un kosak hospitalier. Si pauvre qu'il puisse être, il partagera avec vous son dernier morceau de pain noir. Etes-vous riche? il réparera votre voiture et la conduira lui-même sur le bon chemin, sans demander aucune récompense, comme s'il remplissait un des plus saints devoirs. Dans beaucoup d'endroits, vous entendrez des chants populaires et observerez des usages qui rappelent les temps où les Slaves étaient payens.

Cette grande famille, dont le nombre aujourd'hui, selon les calculs de Szaffarik, monte à 55,270,000 âmes, pouvait fonder une puissante et heureuse nation; mais ces hommes étaient, par leur naturel paisible, une proie attrayante pour leurs voisins: quand, obligés de se défendre, ils eurent appris à attaquer, le grand espace qu'ils occupaient sur le globe fut peut-être un obstacle à la centralisation de leurs forces. Les dangers qui menaçaient les Slaves du midi étaient indifférens aux Slaves du nord; et quand ceux-ci se voyaient forcés de repousser les invasions de l'occident, leurs frères du midi ne s'inquiètaient que des envahissemens qui arrivaient d'orient.

L'histoire nous a conservé les traditions de ces luttes partielles. Elle désigne Samoslaw, héros Slave, pour avoir combattu, dans la première partie du septième siècle, contre les Avars et les Francs ; mais on ne sait point précisément jusqu'à quelles frontières s'étendait son pouvoir. Quelques temps après, les Slaves se groupent en plusieurs familles de peuples, dont les unes sont disparues à jamais, dont les autres existent encore aujourd'hui.

Parmi les peuples nombreux sortis de cette souche, les plus marquans sont les polonais et les russes. Les premiers situés au bord de la Vistule, plus en rapport avec les nations qui reconnaissaient l'autorité spirituelle du pape, adoptèrent, à la fin du dixième siècle, la religion catholique romaine (1). Les russes, au contraire, plus en relation avec Constantinople, embrassèrent la religion grecque. D'une part, les catholiques voulurent contraindre leurs frères du culte dissident, à se soumettre à la suprématie de Rome; de l'autre, les grands ducs de Moskou surent, en défendant la religion grecque, affermir leur autorité et étendre leur possession.

Il faut plaindre autant que blâmer ceux qui s'efforcent aujourd'hui de raviver ces vieilles haines religieuses, qui furent la principale cause de la chute de la Pologne. Le bonheur des peuples Slaves dépend maintenant de la stricte observation du principe proclamé par le grand réformateur : l'amour et la fraternité. Loin d'exciter les catholiques romains contre les grecs schismatiques, nous tâcherons de les réunir pour faire tête à deux ennemis également redoutables pour tous : l'oppression et la barbarie.

RUSSIE BLANCHE, NOIRE, ROUGE, MOSKOVIE.

On pense généralement que le peuple qui s'étend aux bords de la Moskowa, du Volga et du Dnieper, constitue une même nation : c'est une opinion erronée et qui a une grande portée politique. Autrefois, on aimait à désigner les peuples par le nom des villes capitales où résidaient leurs princes, ducs ou chefs. Ainsi, dans les contrées qu'on nomme aujourd'hui Russie, on ne connut que les duchés de Kïef, de Halicz, de Wladimir; ceux de

(1) Miecyslaw reçut le baptême en l'année 965; le peuple ne suivit son exemple qu'en 994.

Moskou, Smolensk et Witebsk; puis, les républiques de Nowgorod et de Pskow. C'est beaucoup plus tard que diverses provinces slaves prirent le nom du corps qui les absorbait. Au commencement du XIIe siècle, nous appercevons la distinction de Russie-Blanche et de Russie-Noire. Vers l'an 1229, on fait, pour la première fois, mention de la Petite-Russie. Ce n'est qu'en 1576 que nous entendons parler de la Russie-Rouge. Mais toutes ces dénominations ne comprenaient pas le grand duché de Moskou qui, jusqu'en 1462, ne possédait, outre la capitale, que Wladimir, Nizninowgorod, Kostroma, Yaroslaw et Kalouga. Les Russies que nous venons de nommer formaient des états indépendans, ou faisaient partie de la Pologne; elles avaient leur langue et leur littérature, leur histoire et leur croyance à part.

Mais les grands ducs de Moskou eurent à peine conquis une ou deux de ces Russies différentes, qu'ils se décorèrent du titre de tsar de toutes les Russies, et, non seulement devinrent maîtres absolus du territoire, mais encore s'approprièrent l'histoire, la littérature des peuples subjugués. Cette vérité ressortira mieux dans le courant de notre histoire. Pour le moment, nous citerons l'ukase de 1729, par lequel Catherine Ire ordonna : *pour le salut des peuples de la Petite-Russie, de traduire ses lois dans la langue de la Grande-Russie* (1); cette dernière dénomination ne fut donnée à la Moskovie qu'au XVIe siècle.

Les historiens russes confondaient la Moskovie avec les autres Russies. Ils le faisaient à dessein, pour justifier par l'apparence du droit une possession assise sur l'usurpation. Les patriotes polonais, au lieu de préparer une histoire véridique qui put jeter des lumières sur cette question importante, répondaient aux savans russes par des pamphlets et des brochures, dont la plupart tombe toujours en oubli. Il suit de là, que plusieurs historiens d'autres pays, induits en erreur par les écrivains russes et manquant de documens impartiaux, ont accueilli et favorisé, sans le vouloir, la tendance du cabinet de Saint-Péterbourg.

ROURIK, SINAF, TROUVOR, VADIME.

Au milieu du Ve siècle, les Slaves bâtirent sur le bord du Volkof une cité qu'ils appelèrent *Nowgorod,* ce qui signifiait ville neuve. Cette dénomination fait présumer que, dans le même endroit, il existait jadis une autre ville. On pense généralement que c'est sur les ruines de Slawensk, dévasté par les guerres et les contagions, que s'éleva Nowgorod, cité mémorable, siége principal d'une république dont la domination s'étendait depuis la Lithuanie jusqu'aux montagnes de la Sibérie, depuis le Bialo-Ozero et le lac de Rostof jusqu'à la mer Blanche. Cette république, riche, puissante, inspirait un tel respect, que c'était une expression proverbiale de dire : QUI OSERAIT S'ATTAQUER A DIEU ET A NOWGOROD LA GRANDE?

Maintenant, ce n'est plus qu'une ville chétive, assise au milieu des ruines qui rappellent une antique gloire; autrefois, elle était le centre du commerce des peuples de l'occident et de l'orient d'Europe. Les Grecs et les Germains y apportaient leurs marchandises pour les échanger contre les pelleteries, les poissons, le miel, la cire et mille autres produits qui abondent en ce pays.

Les républicains de Nowgorod ne confiaient le soin des affaires de l'état qu'à des fonctionnaires élus et responsables. Dans les circonstances graves, quand il fallait prendre l'avis du peuple, ils se rassemblaient au son d'une énorme cloche, nommée CLOCHE ÉTERNELLE, qu'ils regardaient comme le palladium de leur liberté. A ce signal, tout citoyen devait accourir sur la place principale, et c'est là que se discutait le sort des différentes branches de la grande famille slave.

La richesse, la puissance, la liberté des Nowgorodiens devaient porter ombrage aux

(1) Scherrer, annales de la Petite-Russie, T. II, page 375.

princes voisins. Toujours elle eut à repousser des invasions, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba sous les coups de Rourik, Sinaf et Trouvor, princes Varaigues.

Les historiens ne sont pas d'accord pour expliquer comment Rourik parvint à vaincre; plusieurs affirment que les habitans de Nowgorod, livrés à de continuelles dissensions et lassés de leurs guerres civiles, appelèrent les princes Varaigues pour les mettre d'accord: c'est le sentiment de Karamzin qui prétend que les ambassadeurs envoyés aux princes Varaigues leur dirent: *Notre pays est étendu et fertile, mais affaibli par le désordre; venez nous gouverner, et régnez sur nous.*

Telle n'est point notre opinion. Nous pensons plutôt que Nowgorod, harcelé de tous côtés par les puissances voisines, menacé par les terribles Varaigues ou Normands, maîtres de la mer Baltique, fut forcé, pour échapper à une destruction complète, d'accepter des princes qui promirent de respecter ses richesses et sa liberté.

Il vient à l'appui de notre assertion que les princes Varaigues n'osèrent point fixer leur résidence à Nowgorod; ce qu'ils eussent fait, s'ils étaient venu d'après le libre vœu des habitans. Rourik bâtit au bord du Volkof une ville qu'il nomme le Vieux-Ladoga; Sinaf vint habiter Biolezore; enfin, Trouvor s'établit à Isborsk, près le Pleskow.

Mais, soit que les républicains de Nowgorod aient appelé les princes Varaigues, soit que ceux-ci aient employé pour réussir la force ou la ruse, le règne de ces princes devint bientôt odieux à des hommes qui, jusqu'à cette époque, n'avaient pas connu de maîtres. Rourik et ses frères tendaient à augmenter le despotisme; le peuple indigné s'insurgea sous la conduite d'un chef déterminé: c'était Vladime, surnommé le *brave*. Autour de ce héros, se groupèrent tous les hommes courageux de la république: malheureusement il succomba, et avec lui la liberté de Nowgorod. J. C.

STENKO.

I.

Les tsars tirent en temps de guerre de grandes ressources de leur domination sur les Kosaks; mais ces avantages sont chèrement achetés par l'inquiétude perpétuelle où ils sont tenus par ce peuple impressionnable et belliqueux; c'est même une des plaies rongeuses de l'empire russe. Les Kosaks ne sont soumis que moyennant certains priviléges et conditions. Leur fierté s'alarme, s'irrite facilement aux moindres atteintes qu'on y porte. D'un autre côté, les boïars, supportant impatiemment ces restes vivaces d'indépendance, ne laissent échapper aucune occasion de les miner pour pouvoir les anéantir plus tard. De là, des révoltes; de là, des luttes sanglantes fréquemment renouvelées, dont une grande partie s'accomplit sans que le reste de l'Europe en ait seulement connaissance.

La fin du dix-septième siècle vit éclater sur les rives du Volga un des plus terribles mouvemens de ce genre. Les Kosaks s'étaient engagés à fournir aux Russes, leurs nouveaux protecteurs, soixante mille hommes enregistrés, c'est-à-dire, choisis parmi les plus aptes au service militaire. Mais ceux du Don, attachés à leurs anciennes coutumes, voulurent, quand vint l'hiver, aller le passer dans leurs foyers, sauf à rentrer en campagne au printemps suivant.

Le prince Dolgourouki entreprit de les astreindre aux habitudes d'une armée régulière et prétendit retenir un de leurs régimens aussi long-temps que bon lui semblerait. Les résultats d'un tel conflit ne se firent pas attendre.

A peine les soldats eurent-ils appris les prétentions élevées contre eux qu'ils se mutinèrent, refusèrent hautement d'accéder à ce qu'ils considéraient comme une violation de leurs droits et partirent, leur colonel en tête. Le général russe informé bientôt de cette

fuite envoya sur leurs traces des forces supérieures, les enveloppa et enleva le colonel qu'il fit pendre sur-le-champ.

On crut cette sévérité utile à la discipline de l'armée. Mais c'est un instrument dangereux et difficile à manier qu'une armée composée d'élémens si dissemblables, de populations dont les habitudes, les mœurs, la nationalité se froissent par tant de points. Un seul sentiment les maîtrise et les fait marcher ensemble, c'est la terreur des supplices : pour en perpétuer la puissance, il faut se condamner à vaincre toujours. L'acte rigoureux du prince Dolgourouki mit ce système à une redoutable épreuve, car il fut le germe d'un soulèvement où le despotisme des bïoars faillit s'engloutir sans retour.

Deux ans s'étaient écoulés en paix. Nuls symptômes ne témoignaient que les Kosaks gardassent rancune du passé. Le tsar avait fait partir pour la Perse une caravane riche et nombreuse ; un fort détachement de troupes marchait avec elle pour la protéger ; on apprend tout-à-coup qu'à quelque distance d'Astrakhan elle a été attaquée et pillée. Les assaillans sont en grand nombre ; ils ont reçu dans leurs rangs tous les soldats de l'escorte et massacré tous les officiers. La surprise, la colère de la cour moskovite se changèrent en effroi, quand de nouveaux renseignemens firent savoir que la destruction de la caravane n'était point due aux débris des bandes errantes que la sévérite d'Ivan IV n'avait pu complètement écraser. Un vaste incendie se déclarait ; des provinces entières s'ébranlaient à la voix d'un chef habile et audacieux.

Quel pouvait être ce chef, d'où venait-il ? C'était Stenko, fils de Razin, frère du colonel mis à mort par Dolgourouki. Jusqu'à cet événement, partout ailleurs inaperçu, ce jeune homme confondu dans les rangs des simples kosaks, avait vécu dans une obscurité profonde. Né fier et brave, d'un caractère ardent et résolu, il était de l'argile dont la nature pétrit les héros. Les historiens qui ont écrit sous l'influence mensongère ou corruptrice de la Russie, l'ont dépeint, au contraire, comme un pirate et un brigand. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, nous ne formons notre opinion sur les affaires du nord que d'après les extraits empruntés par nos journaux aux gazettes censurées de l'Allemagne. Une réflexion devrait pourtant se présenter d'elle-même ; les boïars, menacés subitement dans leur fortune et dans leur existence politique, n'ont point dû s'empresser de fournir des couleurs brillantes au portrait de l'homme intrépide qui tenta d'affranchir leurs malheureux esclaves ; il y aurait folie à attendre d'eux justice et impartialité : c'est à nous qu'il appartient de faire connaître un peu mieux ce Spartacus des peuples slaves.

L'infamie du supplice infligé à son frère avait enflammé Stenko d'indignation et de fureur ; il jura de tirer une éclatante vengeance de l'outrage tombé sur sa famille, et enveloppa dans sa haîne l'aristocratie russe tout entière. Habile autant que fougeux, il sut dissimuler pendant deux ans les sentimens violens dont il était tourmenté ; il n'était peut-être pas un homme, en dehors de la caste noble, qui ne souffrît ou n'eût souffert de l'insolente barbarie des propriétaires de serfs ; pas un qui, dans l'avenir, pût se croire à l'abri des tortures prodiguées, sans pitié comme sans honte, à cette race infortunée. Stenko travailla constamment à réveiller dans ces âmes engourdies la conscience de la dignité humaine. Sa jeunesse et son courage, sa force et son adresse à manier les armes le rendaient l'idole de la multitude. Précisément à la même époque, une partie du peuple, courroucée contre le tsar qui venait de faire déposer le patriarche Nikon, s'exaltait dans un sombre fanatisme ; l'insurrection était dans toutes les têtes ; pour frapper, les bras n'attendaient qu'un signal.

L'attente ne fut pas longue. Stenko parcourut d'abord les rives du Don et du Volga, augmentant sa troupe de tous les Kosaks errans, et surtout d'une foule de paysans qui fuyaient l'intolérable oppression de leurs maîtres. Dans ces pays, alors privés de rapides moyens de communication, la nouvelle de ses succès n'arriva que fort tard aux oreilles de la cour. D'ailleurs, prudent et actif, partout sur son passage, il avait soin de s'emparer des

agens des boïars et pouvait compter sur une population dévouée. Voilà comment il avait enlevé les trésors de la caravanne de Perse, descendu le Volga avec une flotille et une petite armée, paru dans la mer Caspienne, et surpris la ville de Gouriew avant que le gouvernement eût soupçonné son existence.

La vengeance jurée par lui prenait de jour en jour des proportions plus vastes. Le prince Kilkoff, gouverneur d'Astrakan, effrayé des progrès de la révolte, dépêcha vers Stenko un officier chargé de lui offrir sa grâce s'il voulait déposer les armes; il motivait surtout cette démarche par le désir d'éviter une plus longue effusion de sang humain. Stenko démêla dans ces prétextes spécieux le véritable but de ses ennemis, celui de connaître plus exactement les forces de l'insurrection, et de pratiquer des intelligences au sein même de son armée. Il opposa donc la ruse à la ruse : feignant d'être sensible à la clémence apparente du prince, il accueillit l'envoyé avec de grandes démonstrations de respect, le pria d'entrer dans sa barque, et, certain qu'il ne pouvait lui échapper, lui fit subir sous ses yeux le châtiment qu'en temps de guerre on réserve aux espions.

Kilkoff, inquiet du sort de son émissaire, expédia pour le dégager, un corps de strélitz qui fut taillé en pièces. Sitot après, Stenko remonta précipitamment le fleuve, s'empara de la ville de Jaïtskoï, et y continua l'œuvre à laquelle il s'était voué, en sévissant contre les nobles, et en appelant les peuples aux combats qui devaient renverser l'esclavage.

Nous résumerons plus loin les chances diverses de cette vie si courte, si glorieuse et si peu connue. ARTHUR G.

SOUVENIRS DU RÈGNE D'IVAN LE TERRIBLE.

I.

Si quelques qualités firent d'Ivan IV un homme remarquable sous certains rapports, ses cruautés n'ont pas moins contribué à le rendre célèbre; jamais en effet pays au monde, pas même la Russie, ne fut gouverné par un tyran aussi féroce, et le surnom de *Sanguinaire* lui conviendrait beaucoup mieux encore que celui de *Terrible* qui, dans certaines circonstances, peut être pris en bonne pa[illegible] Nous allons citer quelques traits propres à faire connaître le caractère de ce prince, le seul qui soit aussi complètement parvenu à éclipser la célébrité de Néron.

Nowgorod, qui, dans sa splendeur, avait renfermé jusqu'à quatre cent mille âmes, eut le malheur d'être signalée à la vengeance du tsar, comme ayant des intelligences avec Sigismond-Auguste, roi de Pologne. Ivan courut aussitôt, à la tête de quelques troupes, s'emparer de cette ville infortunée, et alors commence une série de massacres auxquels rien ne peut être comparé dans l'histoire. Une enceinte est construite dans laquelle sont renfermés les magistrats et les principaux habitans; Ivan et son fils y entrent, montés sur des chevaux vigoureux, la lance à la main, et c'est à qui des deux percera le plus de poitrines et foulera le plus de mourans; la fatigue seule vient mettre un terme à leur enthousiasme de bourreaux. Cependant ce premier massacre n'est qu'un prélude; chaque jour, cinq ou six cents habitans sont arrêtés, conduits devant de prétendus tribunaux, jugés et condamnés; et pour l'exécution du jugement, on ouvre les glaces du Volkohf dans lequel on engloutit les victimes par centaines. Ce ne fut qu'après cinq semaines, et lorsque la ville fut devenue presquedéserte, qu'Ivan consentit à déclarer qu'il se regardait comme assez vengé.

De retour à Moskou, après cette cruelle expédition, le tsar fait dresser sur les places publiques quatre-vingts fourches patibulaires, et réunir les instrumens des plus atroces supplices. Trois cents personnes accusées d'intelligence avec la Pologne sont amenées devant lui; une des victimes est pendue par les pieds; les courtisans, armés de couteaux,

sur l'ordre d'Ivan, se pressent autour du patient; l'un lui coupe une oreille, un autre lui arrache les yeux, tous veulent avoir un lambeau de chair, et cet exercice ne cesse qu'avec la vie du malheureux.

Le colonel de la garde et le général de la cavalerie sont chargés du supplice d'une seconde victime; tous deux sont munis de vases contenant, pour l'un, de l'eau froide, pour l'autre, de l'eau bouillante; chacun verse à son tour sur la tête rasée du patient, qui ne succombe qu'après de longues et effrayantes souffrances à ce nouveau genre de tortures.

Cent exécutions se succèdent ainsi, présentant chacune quelque nouveau rafinement de barbarie; puis deux cents autres condamnés sont rangés devant le prince, et deux cents courtisans leur abattent la tête au milieu de cris de joie et d'applaudissemens; un vieillard enfin est conduit en présence d'Ivan qui le perce lui-même de sa lance. Le même jour, il parcourt la ville, entre dans les maisons de ceux qu'il vient de faire périr, et ordonne qu'on mette les femmes à la question, afin de leur faire déclarer les trésors de leurs maris. Trois jours après, les supplices recommencent, et huit cents femmes sont noyées.

Vainqueur à Vittenstein, Ivan fit embrocher à des lances et rôtir le commandant de la place et tous ceux des habitans qui avaient échappé aux premières fureurs du soldat.

Cette barbarie avec laquelle Ivan traitait ses ennemis et ses sujets, il l'exerçait au sein même de sa famille. Un jour, l'épouse de son fils aîné, se croyant seule et ne s'attendant point à être surprise, s'était débarrassée de quelques vêtemens dont le poids l'incommodait d'autant plus qu'elle était très avancée dans sa grossesse; revêtue d'une seule robe, elle reposait sur un banc au moment où le tsar entra chez elle sans s'être fait annoncer. A la vue du négligé de sa belle-fille, Ivan se livre à tout l'emportement de sa colère, donne un soufflet a la jeune femme, et la frappe de son bâton. Attiré par les cris de la princesse, le tsarévitch accourt, veut retenir son père et reçoit lui-même un coup qui le fait tomber sans mouvement aux pieds d'Ivan; quelques jours après, il n'existait plus.

L'ivresse était en honneur à la cour d'Ivan; lui-même donnait l'exemple, et il ne pardonnait pas à ceux qui refusaient de l'imiter ou qui voulaient y mettre de la modération. Le kniaz Dimitri Ovtchinin, s'étant excusé de vider complétement une grande coupe d'hydromel que lui avait présentée le tsar en lui ordonnant de la boire à sa santé.—Voilà donc le bien que tu me souhaites! s'écria Ivan furieux; c'est donc ainsi que tu m'aimes!— Et le malheureux Dmitri fut aussitôt conduit dans un cachot où on lui donna la mort. Toute sa famille subit le même sort et son jeune fils fut poignardé de la main même du tsar.

Il y eut un jour bal masqué à la cour; ce divertissement jusqu'alors inusité alarmait la conscience de quelques personnages haut placés; au nombre des opposans se trouvait le kniaz Mikhaïl Repnin, un des favoris du prince; Ivan se contenta d'abord de rire des scrupules de Repnin, s'approcha de lui et, cherchant à lui mettre un masque sur le visage, lui dit:—Divertis-toi avec nous et partage nos plaisirs;—mais le kniaz indigné recula en repoussant le masque.—Moi, s'écria-t-il; moi, membre du conseil, me livrer à cette honte! —La gaîté du tsar fit alors place à la fureur. Repnin, chassé, fut quelques jours après poursuivi par les soldats d'Ivan jusque dans l'église et massacré sur les marches de l'autel.

Pour qu'Ivan se livrât à ses accès de cruauté, il n'etait pas nécessaire qu'une contrariété vînt exciter son humeur, et souvent il obéissait par caprice à quelque idée qui lui passait par l'esprit et qu'il regardait comme originale. Titof, voiévode de Staritsa, vint lui faire sa cour pendant qu'il était à table; le tsar, prenant aussitôt un air tout-à-fait gracieux, l'invita à s'approcher; Titof, joyeux, s'approcha en effet; mais au moment où il se prosternait pour remercier son souverain, il ressentit une douleur violente; c'était Ivan qui s'amusait à lui couper l'oreille avec un couteau!..... Et pourtant force fut au voiévode, non seulement de ne se pas plaindre, mais d'adresser même au *bienveillant* monarque, les plus vives expressions de reconnaissance pour la haute faveur dont il daignait l'honorer.

Une autre fois, piqué par une plaisanterie que fit pendant le dîner le plus jeune des deux princes Gvozdevoi, qui pourtant avaient le privilége de le distraire par leurs bouffonneries, Ivan ordonna au mauvais plaisant de se lever de table et de venir lui faire des excuses. Gvozdevoi obéit et vint se prosterner devant le tsar; celui-ci, s'emparant d'un plat de choux bouillans qu'on servait en ce moment sur la table, les versa sur le cou du jeune homme; puis, comme le malheureux, ne pouvant résister à cette souffrance, essayait de se retirer, il saisit un couteau sur la table et l'en frappa dans la poitrine. Ivan alors pensa qu'il pouvait bien avoir été trop brusque et envoya chercher son médecin; il était trop tard; Gvozdevoi venait d'expirer. Mais le dîner ne fut pas pour cela interrompu, et le tyran ne trouva dans le meurtre qu'il avait commis qu'un sujet de nouvelles plaisanteries.

Quelle pitié pouvait naître, en effet, dans le cœur d'un homme dont le passe-temps principal, dans sa maison de plaisance, consistait à faire couvrir de peaux d'ours les malheureux qui lui avaient déplu, et à les faire déchirer par des chiens anglais qu'on avait dressés à cette chasse cruelle?

Quelquefois même, à la vue d'une foule de peuple rassemblée, il lui prenait fantaisie de faire lâcher sur elle les ours les plus vigoureux et les plus voraces de sa ménagerie; et quand ces animaux féroces avaient étouffé bien des femmes, déchiré bien des enfans, quand l'air avait été longuement frappé de cris d'effroi et de douleur, quand s'élevaient de tous côtés les expressions du désespoir et les malédictions, le tsar disait : qu'on donne de l'argent à ces bonnes gens et qu'on leur dise que, moi et mon fils, nous nous sommes parfaitement divertis.

Afin de pouvoir exercer en toute sûreté ses vengeances, ou se livrer à ses divertissemens sanguinaires, afin surtout d'avoir des ministres toujours prêts à exécuter ses ordres, Ivan créa une garde particulière dont les nombreux soldats reçurent le nom d'opritchnikis. Il voulut, dit Lévesque, que ces instrumens de sa tyrannie fussent tous d'une origine médiocre, et il leur était défendu de s'allier avec les familles illustres.—Nouveau Louis XI, ayant résolu la ruine et pour ainsi dire l'extinction de la haute noblesse, il lui fallait pour ministres de sa cruauté, des hommes qu'aucun lien n'attachât aux victimes et qui, par position, fussent au contraire leurs ennemis naturels.—Toujours prêts à remplir les ordres cruels du prince, et même attentifs à les prévenir, les opritchnikis, ajoute Lévesque, parcouraient toutes les parties de l'empire et laissaient partout des traces de sang. Leur présence était l'annonce de la mort. Savants dans l'art de mettre à profit les faiblesses de leur maître, comme ils connaissaient son caractère soupçonneux, ils cherchaient les moyens d'augmenter encore ses défiances, l'entretenaient sans cesse de nouvelles délations, lui rendaient suspects les sujets les plus fidèles, et pour prix de leurs soins odieux, ils partageaient les dépouilles des victimes qu'ils lui avaient indiquées.

Outre ces satellites, Ivan entretenait un nombre considérable d'espions chargés de parcourir la ville et de lui faire des rapports sur ce que pensaient et disaient les femmes des nobles. Le rapport était-il défavorable, on faisait enlever jusque dans le lit de leurs époux celles qui en étaient l'objet. Jolies, elles servaient aux plaisirs du monarque; si elles ne lui plaisaient pas, il les abandonnait aux brutales caresses des espions eux-mêmes; on les renvoyait ensuite à leurs maris, mais le plus souvent elles étaient tuées ou noyées. Une de ces malheureuses victimes, après avoir subi chez le prince, pendant quelques semaines, les traitemens les plus infâmes, fut pendue à la porte même de son époux, de telle manière que celui-ci pour entrer chez lui ou pour en sortir était obligé de se courber sous le cadavre putréfié de sa femme; ce supplice dura quinze jours, sans qu'il fût permis au mari de se tenir renfermé dans sa maison, ou au moins de s'abstenir d'y rentrer après en être sorti.

Une autre femme fut pendue à la place même où elle avait coutume de manger avec

son mari, et l'on contraignit celui-ci de prendre ses repas à la même table, jusqu'à ce que le corps fût complètement tombé en pourriture.

Lorsque Ivan rencontrait une femme dans les rues, raconte encore Lévesque, il lui demandait quel était son mari, d'où elle venait, où elle allait; et quand elle appartenait à un homme qui ne lui plaisait pas, il lui faisait attacher ses habits, et jusqu'à la chemise, autour du cou, et l'obligeait à rester dans cette situation jusqu'à ce que lui-même, sa cour, sa garde et tout le peuple fussent passés.

Au milieu de ses accès de cruauté, il lui prenait par fois de bisarres fantaisies; telle fut la vengeance qu'il exerça contre l'archevêque de Nowgorod. Après avoir fait jeter dans le fleuve deux ou trois mille habitans de cette malheureuse cité, il se rendit à un grand repas que lui offrit l'archevêque dans le but de l'appaiser, après s'être soustrait à la fureur des opritchnikis. Ivan, pendant le dîner, fit piller par ses affidés les trésors de la cathédrale et des autres églises; puis, il dit au prélat: —Il ne te reste plus rien; je t'ai dépouillé de toutes tes richesses; tu n'as donc plus d'autre parti à prendre que de quitter ton habit; je vais te faire donner un ours et une musette, et tu feras danser l'animal pour de l'argent. Je veux, de plus, que tu te maries et que tous tes prêtres te fassent leur présent de noces.

L'archevêque consentit; il savait que la réplique n'était pas plus possible que la résistance avec Ivan. Celui-ci s'empara, comme on le pense, des présens que les prêtres s'empressèrent d'apporter à leur chef spirituel; il fit ensuite amener une vieille cavale, et dit à l'archevêque : —Voilà ta femme.

Le pauvre prélat se résigna; et on lui lia, quand il fut monté, les jambes sous le ventre de la cavale, on lui pendit au cou des instrumens de musique, et on l'obligea de parcourir ainsi la ville en jouant du flageolet.

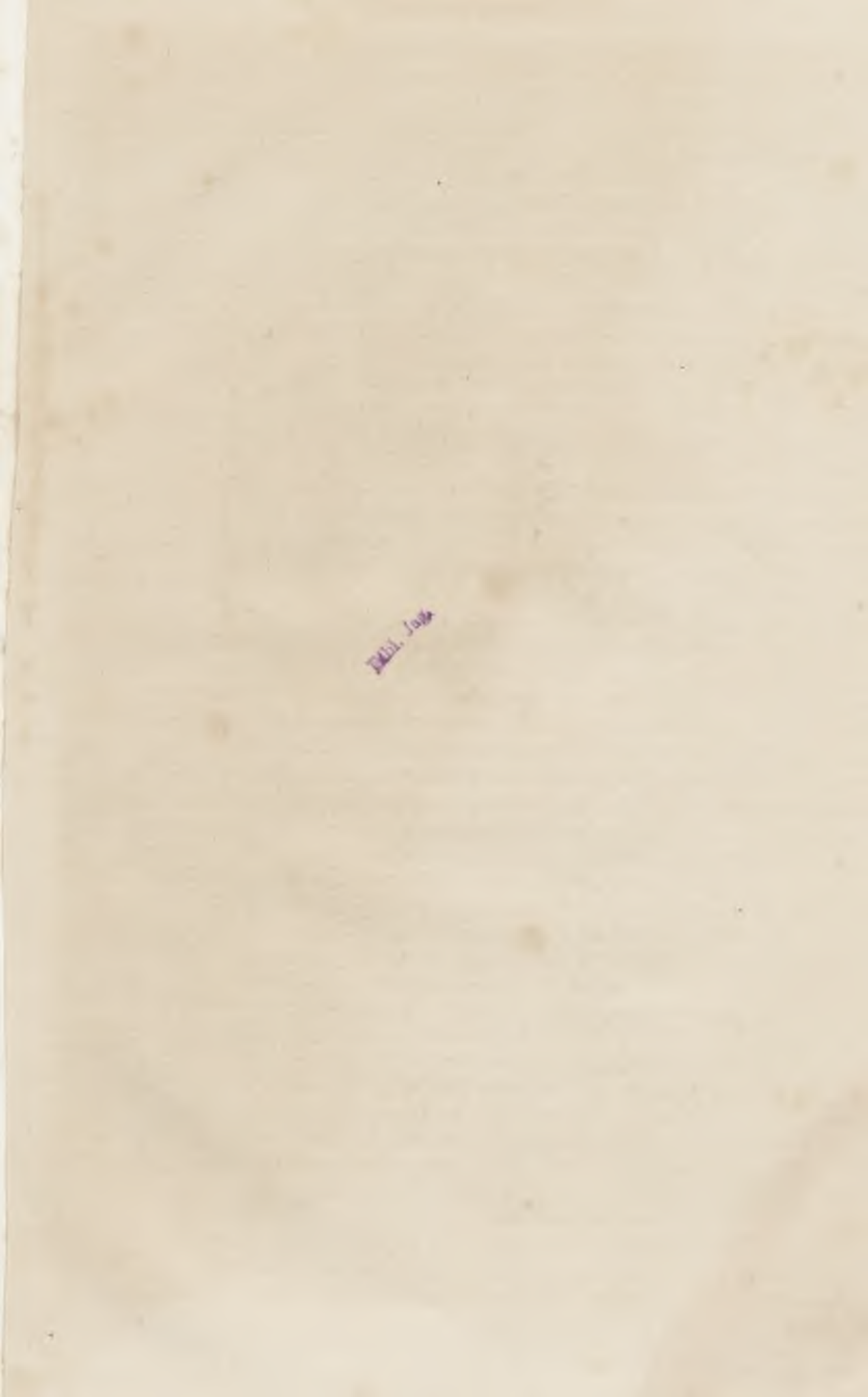
Un tyran de Rome avait imaginé, pour se créer un passe-temps, de torturer des mouches avec un poinçon; le tyran de Moskou inventa mieux. Il se fit faire un gros bâton garni de pointes de fer; avec ce bâton, il prenait plaisir à piquer les jambes des boïars; et ceux-ci entraient d'autant plus avant dans sa faveur, qu'ils faisaient preuve d'une plus grande insensibilité en subissant cet indigne traitement.

On lui rapporta un jour que deux dames anglaises s'étaient permises quelques plaisanteries sur les bisarreries de son caractère; il donna l'ordre aussitôt de les amener dans son palais. Là, il les fit dépouiller de tous leurs vêtemens, répandit sur le parquet un boisseau de pois, et leur enjoignit de les ramasser un à un. Quand cette singulière pénitence fut accomplie, non sans une grande fatigue, Ivan permit aux railleuses de s'habiller et les renvoya, après leur avoir recommandé d'être plus circonspectes à l'avenir.

Pour un homme qui entendait si peu la raillerie, on peut juger de quel effet fut celle de Sigismond, roi de Pologne, lorsque, en réponse à la demande qu'Ivan faisait de la main de la princesse Catherine, sa fille, il se contenta de lui envoyer une cavale couverte d'habits de femme. Ivan devint plus furieux encore qu'il ne s'était jamais montré, et cette fureur se manifesta comme à l'ordinaire par des supplices et du sang; seulement comme il ne pouvait rien contre les polonais, ce furent ses propres sujets qu'il choisit pour victimes.

On aimerait à regarder tous ces faits comme fabuleux; malheureusement l'histoire les a trop de fois consignés, et sur la foi d'écrivains trop recommandables, pour qu'on puisse douter de leur authenticité; le seizième siècle d'ailleurs n'est pas assez vieux pour appuyer un doute sur l'ancienneté des traditions. Ajoutons avec douleur que, même au dix-neuvième siècle, la Russie se trouve plongée dans un état de barbarie qui ne rend que trop vraisemblable celui qu'on nous dit avoir existé il y a trois cents ans.

Nous devons à Kourbskoi, à Karamsin, à Lévesque, les principaux documens qui ont servi à la rédaction de cet article, et qui nous serviront à compléter dans un autre chapitre ce qui concerne le caractère d'Ivan le *Terrible*. H. D.


Bibl. Jag.



J.B. Gatti. Imp. d'Aubert et de Junca

Fondateur de la monarchie Russe.

ROURIK.

(862-879.)

La mort du brave et illustre Vadime fut le signal d'une terrible réaction. Rourik ne se contenta pas d'avoir défait les insurgés, il résolut d'exterminer tous ceux qui partageaient les sentimens de Vadime, tous ceux qui ne voulaient pas supporter sa domination. Le sang coula par torrens, rien ne put résister aux armes de Rourik.

Le hasard voulut qu'à la même époque ses deux frères Sinaf et Trouvor moururent sans postérité. Rourik, par droit de naissance, hérita des pays qu'ils possédaient. Ainsi, ce prince victorieux, après avoir dompté l'insurrection, réunit dans ses mains le vaste territoire gouverné par ses frères.

Pour affermir son pouvoir au-dedans et se mettre à l'abri des invasions étrangères, il confia la direction des armées à ses parens ou à des chefs Varaigues. Afin de les attacher à sa personne, à ses intérêts, il leur distribua des terres, des villes, des apanages. C'est ainsi que, sur la ruine de la république de Nowgorod, furent fondées la monarchie et l'aristocratie russes.

Enhardi par tant de succès, Rourik entre pour la première fois à Nowgorod plutôt en vainqueur que comme chef de la nation, et les républicains, qui donnaient des lois au nord de l'Europe, furent forcés de courber leurs fronts devant son sceptre et d'obéir aux boïars qu'il amenait à sa suite.

Aux talens du guerrier, Rourik unissait les qualités qui constituent un prince habile. Après avoir vaincu la révolte, il prit soin de fortifier les villes, occupa les habitans par d'importans travaux et sut se maintenir sur le trône, sans qu'aucune émeute vint troubler le reste de son règne, qui dura dix-sept ans. En mourant il ne laissa qu'un fils, nommé Igor, et âgé seulement de quatre ans.

On pourrait croire que la minorité de l'héritier de la couronne suscita de nouveaux troubles, et qu'un autre Vadime vint à surgir du sein de la république pour en reconquérir l'ancienne liberté. Mais Rourik sut prendre toutes les précautions nécessaires; avant de fermer les yeux, il désigna un tuteur pour son fils et un régent pour la Russie : c'était Oleg, son parent, prince entreprenant et habile.

OLEG.

(879 - 912.)

Le nouveau régent comprit bien que, pour consolider la dynastie de Rourik, le meilleur moyen était de conduire le peuple aux combats et de le fasciner par des victoires; il savait qu'une nation, en portant des chaînes à ses voisins, oublie qu'elle gémit elle-même dans les fers. C'est ainsi qu'il vint à bout, autant par la ruse que par la force des armes, d'affermir et d'étendre la domination de son pupille.

Kief était la capitale d'une riche et puissante principauté; Oskold et Dir y régnaient. Oleg résolut de s'en emparer et de l'incorporer au royaume d'Igor. A la tête des Nowgorodiens, des Tchoudes, des Varaigues, il s'approche de la résidence d'Oskold et de Dir; mais avant de confier son entreprise au sort des armes, il veut employer la ruse. Il cache son armée; une partie monte sur des barques, l'autre campe loin de la ville.

Oleg, alors, envoie une députation auprès des princes de Kief; il se fait passer pour un marchand envoyé de Constantinople; il ajoute que la faiblesse de sa santé ne lui permet pas d'aller leur rendre hommage, et les invite à venir le voir pour apprendre une impor-

tante révélation. Oskold et Dir ne se doutent d'aucune trahison: ils arrivent dans la tente du prétendu marchand, sans troupes, sans escorte; à peine y sont-ils entrés que les satellites d'Igor les massacrent en présence du perfide Oleg. Mais ce qui est plus surprenant encore, ce crime, au lieu de combler d'indignation les habitans de Kief, répand la consternation parmi eux. Ils n'osent courir aux armes; Oleg entre dans la ville sans coup férir, et pour mieux la maîtriser, il y établit le siége de sa domination.

Les pays environnans sont forcés de reconnaître la souveraineté de la dynastie de Rourik. Les farouches Drevliens, nommés ainsi parce qu'ils habitaient au milieu des forêts, deviennent tributaires d'Oleg, de même que les Severiens et les Radimitches. Tels furent les fruits de la fourberie et d'un lâche assassinat.

Cependant ce succès ne suffit point à Oleg. Constantinople est le centre des richesses de l'orient; la prise de cette capitale devient le but de son ambition. Déjà maître de Kief, il veut encore détrôner l'empereur Léon, surnommé le philosophe, qui régnait alors.

Par ses ordres, deux mille barques légères sont préparées; chaque barque porte quarante combattans. Quatre vingt mille hommes, soldats et marins en même temps, se jettent sur le Dnieper, jadis appelé Borysthène. Ils domptent le cours de la rivière, triomphent des cataractes, et là, où ils ne peuvent lutter contre les eaux, ils tirent leurs barques sur le rivage et les portent jusqu'aux endroits où le fleuve est plus navigable. Après mille fatigues, après mille prodiges d'adresse et de persévérance, ils parviennent aux environs de Constantinople. Toutes les contrées environnantes sont pillées, ravagées, incendiées; on ne respecte ni femme, ni enfant, et l'on dirait que ce peuple, autrefois doux et humain, a subitement changé de mœurs sous le règne des princes élevés par l'usurpation et affermis par le crime. La terreur est partout, mais l'indolent empereur au lieu de repousser les Russes, achète la paix aux conditions qu'Oleg juge à propos de lui imposer. Rien ne manque à l'humiliation du monarque vaincu : il paie des sommes énormes, et, en ouvrant les villes de la Grèce au commerce de la Russie, il prête serment sur la croix de regarder cette puissance comme sa meilleure alliée. De son côté, Oleg, chargé de butin, couvert de gloire, après avoir suspendu son bouclier aux portes de Constantinople, jure par Peroun, dieu de la foudre, de vivre en bonne amitié avec le prince sans courage qui s'est laissé dépouiller impunément.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant un extrait du traité qui suivit la victoire.

« Nous, Russes de naissance, Charles Inguélot, Tarloff, Vérémid, Roulaf, Goudé,
« Ronald, Carn, Frélaf, Rouar, Akloutrouiane, Lidoulfost et Stémide, députés par le grand
« prince de Russie, et par tous les illustres boïars qui reconnnaissent son autoirité, vers
« vous, Léon, Alexandre et Constantin (frère et fils du premier), puissans empereurs de
« Grèce, pour vous exprimer le désir de voir subsister, pendant longues années, la bonne
« intelligence entre les Chrétiens et les Russes; conformément à la volonté de nos princes
« et de tous les sujets d'Oleg, nous avons déterminé les bases de cette amitié par les articles
« suivans, non pas verbalement, comme auparavant, mais par écrit; et suivant la religion
« de notre pays, nous avons juré sur nos armes d'en maintenir l'exécution :

« 1° D'abord, soyons unis, ô Grecs! Aimons-nous mutuellement de toute notre âme :
« nous ne permettrons jamais qu'aucun des sujets de nos illustres princes osent vous insul-
« ter : nous ferons tous nos efforts pour rendre cette amitié solide et durable; mais vous
« aussi, Grecs, gardez un inviolable attachement à nos grands princes de Russie, et à tous
« les sujets du grand Oleg. En cas d'infraction, ou de tort réciproque, convenons d'y
« remédier de la manière suivante :

« 2° Toute faute doit être prouvée, et à défaut de témoins, c'est à l'accusé, et non à « l'accusateur, à prêter serment : chacun doit jurer selon sa religion.

« 3° Si un Russe tue un Chrétien, ou un Chrétien un Russe, on fera mourir l'assassin « sur le lieu même où le crime aura été consommé. Si le meurtrier est domicilié, et qu'il « se cache, sa fortune doit être remise au plus proche parent du mort, sans cependant faire « tort à la femme du meurtrier, qui ne perd point ce qui lui revient par la loi. Si le cou- « pable s'enfuit sans laisser de bien, il reste sous les mains de la loi jusqu'à ce qu'on le « trouve et qu'on le punisse de mort.

« 4° Celui qui en frappera un autre avec une épée ou avec quelque autre arme, paiera « trois litres d'argent suivant la loi russe; s'il ne possède rien, il donnera à l'offensé tout « ce qu'il pourra, jusqu'à l'habit qu'il porte, et il jugera, d'après sa religion, que ni ses « parens ni ses amis ne veulent racheter sa faute; alors il sera exempté de toute poursuite « ultérieure.

« 5° Si un Russe dérobe quelque chose à un Grec, ou un Grec à un Russe, et que, pris « en flagrant délit, le coupable veuille faire résistance, le propriétaire de l'effet dérobé a « droit de tuer le voleur et de reprendre son bien, sans avoir à craindre aucune poursuite; « mais si le voleur se livre de lui-même entre les mains du propriétaire, celui-ci doit le « prendre et le lier. Tout Russe ou tout Chrétien qui, sous prétexte de requérir son bien, « entrera dans une maison étrangère, et en enlevera de force autre chose que ce qui lui « appartient, paiera trois fois la valeur de l'objet enlevé.

« 6° S'il arrive qu'un vaisseau grec soit jeté par les vents sur une côte étrangère, où « nous, Russes, serions par hazard, nous le conserverons avec sa cargaison; nous l'expé- « dierons dans un pays grec, et nous le conduirons jusqu'à ce qu'il soit hors de tout danger. « Si les tempêtes ou quelque autre obstacle s'opposaient à son retour dans sa patrie, nous « lui donnerons des rameurs pour le reconduire jusqu'à un port russe où il puisse être en « sûreté. Tous les effets et marchandises qui s'y trouveront seront vendus; et lorsque nos « ambassadeurs ou nos marchands iront à Constantinople, ils reconduiront le vaisseau avec « tous les honneurs possibles, et restitueront le prix des marchandises qui formaient sa car- « gaison. Si quelques Russes osaient tuer un homme de l'équipage, ou s'il volait quelque « chose, il subirait les peines énoncées plus haut. Les Grecs traiteront les navires russes « de la même manière.

« 7° Si parmi les esclaves achetés, il se trouve en Grèce des Russes, ou des Grecs en « Russie, il faudra leur rendre la liberté, et recevoir pour leur rançon ce qu'ils auront « coûté au marchand, ou au moins le prix courant des esclaves. Les prisonniers seront « aussi renvoyés dans leur patrie, moyennant vingt pièces d'or : mais les Russes qui vou- « dront avoir l'honneur de servir l'empereur, peuvent rester en Grèce, si tel est leur bon « plaisir.

« 8° Si un esclave russe prend la fuite, ou bien si on l'enlève sous prétexte de l'avoir « acheté, son maître pourra le chercher et le prendre partout où il le trouvera; et tout « homme qui s'opposerait à ses perquisitions, sera regardé comme coupable.

« 9° Si un Russe attaché au service de l'empereur vient à mourir en Grèce sans avoir « disposé de ses biens, et qu'il n'ait ni enfans, ni frères, ni sœurs, son bien sera envoyé « en Russie à ses parens les plus proches : s'il a fait un testament, l'héritage sera remis « au légataire désigné par lui.

« 10° S'il se trouve des coupables parmi les marchands ou autres Russes en Grèce, et « qu'ils soient sommés de comparaître dans leur patrie pour y subir leur punition, l'empe- « reur chrétien expédiera ces criminels pour la Russie, de gré ou de force.

« Ainsi se comporteront également les Russes à l'égard des Grecs.

« Afin d'assurer la stricte exécution de ces conditions entre nous Russes et Grecs, nous

« les avons fait écrire avec du cinabre sur deux feuilles de parchemin, auxquelles l'empe-« reur grec a apposé sa signature. Il a juré par la sainte Croix, et la sainte et indivisible « Trinité, d'observer fidèlement le traité dont il nous a remis un exemplaire pour notre « prince; et nous, ambassadeurs russes, en avons laissé un à lui, empereur des Grecs, en « jurant également par notre loi et en notre nom, aussi bien qu'au nom de tous les Russes, « d'observer scrupuleusement toutes les conditions de la paix conclue entre les Russes et « les Grecs. »

J. C.

SOUVENIRS DU RÈGNE D'IVAN LE TERRIBLE.

II.

Pour excuser cette barbarie qui semblait faire le fonds du caractère d'Ivan, quelques historiens ont dit que, forcé de prendre, tout jeune encore, les rênes d'un empire déchiré par les factions et par les intrigues des boïars, n'ayant d'autre moyen pour rétablir l'autorité du souverain que de faire tomber les têtes de ceux qui, pendant dix ans, en avaient tant fait tomber, il avait dû nécessairement contracter ces habitudes de cruauté qui ternirent les qualités remarquables dont il était doué.

Car si l'on veut tirer le rideau sur ce qu'il y a d'horrible dans le long règne d'Ivan, et ne regarder que les actes qui pouvaient lui mériter la reconnaissance de ses sujets, on admirera en lui le grand capitaine, l'homme de tête et de résolution, et le sage législateur. Toutefois, c'est à l'influence d'une femme qu'on attribue ce qui se fit de bien dans les belles années de son règne.

Lorsqu'il se fit couronner solennellement en 1547 par le métropolite, et que, le premier de tous les souverains de la Russie, il prit le titre de tsar et plaça sur sa tête la couronne de Constantin Monomaque, ancien empereur de Constantinople, Ivan avait déclaré dans une assemblée de boïars qu'il n'épouserait pas une étrangère, mais qu'il choisirait sa femme parmi ses sujettes. Cette promesse, qui lui avait valu des applaudissemens unanimes, il la remplit, en épousant Anastasie, fille de Roman Jouriévitch. D'un caractère aimable, doux, spirituel, et joignant à tous les autres moyens de persuasion la beauté, qui n'en est pas le moindre, et l'adresse qui seule assure le succès, Anastasie s'empara bientôt complètement de l'esprit de son époux, et elle ne se servit de cet ascendant que pour assurer le bonheur du peuple. Par elle, Ivan perdit sa férocité et rompit une foule de mauvaises liaisons auxquelles devait être attribuée la plus grande partie du mal qu'il avait fait; par elle, il devint affable et juste, et sut s'entourer de braves guerriers et de conseillers prudens. L'équité de ses jugemens, dit un historien, le faisait révérer de ses sujets; son affabilité le faisait chérir. Le riche et le pauvre avaient auprès de lui le même accès. Les talens, les vertus ne restèrent plus ensevelis dans l'obscurité; appelés dans le palais, ils firent l'ornement du trône qu'ils environnaient. Ce n'était plus la flatterie, ce n'était plus l'art d'amuser un prince dissipé qui conduisaient aux honneurs; les dignités, la fortune allaient au-devant du mérite, et les bouffons, les flatteurs furent chassés d'une cour où les travaux qu'exige le bonheur du peuple ne laissaient plus le temps de les écouter.—Ne dirait-on pas, en lisant ces lignes, d'une description de l'âge d'or?

Au reste, nous hazarderons une réflexion que nous n'avons trouvée chez aucun historien : Ivan, au milieu de toutes ses cruautés, n'aurait-il pas eu pour véritable but, sinon d'abattre complètement, du moins d'affaiblir la puissance colossale d'une noblesse qui écrasait elle-même le peuple sous son joug odieux et cruel?

On trouve à l'appui de cette assertion qu'Ivan, ami du peuple, n'était que l'ennemi des grands, quelques traits que les historiens, même ceux qui l'ont le plus accusé, n'ont pu se dispenser de rapporter.

Lorsque, par exemple, il venait aux oreilles du tsar qu'un homme en place opprimait le peuple, le coupable était, sur son ordre, porté par quatre bourreaux dans toutes les rues de Moskou; un cinquième marchait devant, tenant à la main un grand fouet dont il faisait retentir l'air. Le magistrat prévaricateur était ainsi conduit en présence du prince qui lui disait : « Ce fouet, dont le bruit a retenti si vivement à tes oreilles, t'annonce le châtiment que tu subiras désormais, si tu ne remplis pas mieux les fonctions de ta charge. »

Dans une de ces excursions qu'il se plaisait à faire seul et sans qu'aucun insigne annonçat le puissant monarque de la Russie, Ivan tomba au milieu d'une troupe de voleurs; pour se tirer d'embarras, il se dit voleur comme eux, et leur proposa de les guider, s'ils voulaient venir avec lui piller les trésors du tsar. Mais le chef de la troupe lui répondit avec indignation : « Tu es un grand scélérat! oses-tu bien nous donner le conseil de voler le tsar qui est si bon pour le peuple, tandis qu'il y a tant de riches boïars qui volent déjà assez le peuple et lui, et sur lesquels nous ferions un gain beaucoup plus légitime? Voilà les hommes qu'il nous faut dépouiller, à la bonne heure! » Ivan fut si enchanté de cette réponse qu'il prit le bonnet du voleur, lui donna le sien en échange et lui indiqua un rendez-vous pour boire avec lui le lendemain. Le voleur fut exact; Ivan se fit connaître, l'exhorta à quitter sa troupe, et dans la suite se servit de lui pour découvrir les autres voleurs.

Déguisé un jour en paysan, il se mit à parcourir un village, frappant de porte en porte et demandant un asile; partout il fut rebuté et il allait retourner furieux dans son palais lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié une petite cabane de bien chétive apparence. C'était celle d'un pauvre homme dont la femme était près d'accoucher, et qui pourtant le reçut avec cordialité. Satisfait de cette réception, Ivan quitta son hôte en lui promettant de revenir le lendemain et d'amener un parrain pour son enfant. Le lendemain il revint en effet, mais avec tous les insignes de son rang et accompagné d'une suite brillante; il tint l'enfant du pauvre paysan, ainsi qu'il l'avait promis, et combla de présens toute la famille; mais après avoir récompensé, il s'occupa de punir et la punition fut terrible. Ses gardes reçurent l'ordre de mettre le feu à toutes les autres maisons du village, afin que les habitans, sans asile à leur tour, contraints de passer la nuit au milieu des champs, reçussent une bonne leçon d'hospitalité, en apprenant par eux-mêmes ce que c'était de passer une nuit sans feu et sans nourriture, couchés sur la terre et n'ayant pour tout abri que le ciel.

Un magistrat, sur le point de juger une affaire importante, avait reçu de l'une des deux parties une oie remplie de pièces d'or; ce présent, accepté avec reconnaissance au lieu d'être renvoyé avec indignation, ne fut pas sans doute le plus insignifiant des motifs qui déterminèrent le juge dans l'arrêt qu'il porta. Ivan, informé de cette circonstance, ne témoigna pourtant pas aussitôt son mécontement au magistrat qui faisait ainsi trafic de la justice; mais quelque temps après, traversant la place publique, il donna ordre au bourreau de le saisir et de lui donner le knout en lui demandant seulement à chaque coup comment il trouvait la chair de l'oie.

Parmi les nobles, ceux qui possédaient quelque domaine important devaient, tôt ou tard, s'attendre à voir s'exercer sur eux les rigueurs du tsar, dont la devise semblait être de faucher les hautes têtes, afin qu'il n'y eût plus que la sienne qui dominât.

Chérémétew avait pour apanage la ville de Kolomna; c'était assez pour qu'une accusation de trahison fût formulée par des agens dont c'était l'occupation principale, et favorablement accueillie par le prince dont elle servait les intérêts. Un jugement est rendu aussitôt, et Chérémétew, dépouillé de tout ce qu'il possède, est réduit à la plus affreuse misère. Dans cet état, cependant, il reçoit d'Ivan l'ordre de se rendre à la guerre contre les Tatars. Le malheureux, redevable d'un cheval à la pitié d'un moine, parvient à réunir à peu près ce

qu'il lui faut pour partir, se met en marche contre les Tatars, fait la guerre en brave et revient dans l'espoir que la colère du tsar sera enfin désarmée, ou au moins qu'on l'aura oublié. Mais à peine est-il de retour qu'Ivan le fait mander au palais. Chérémétew devine le sort qui l'attend et fait ses adieux à sa femme, à ses enfans, à ceux qui avaient osé demeurer ses amis. Il arrive au palais; le tsar l'attendait au milieu d'un nombreux cortége de courtisans; on lui fait aussitôt revêtir la robe impériale, on lui place la couronne sur le front, on lui met en main la boule d'or et enfin on le fait asseoir sur le trône. Après cette ironique installation, Ivan se place devant Chérémétew, recule en feignant un air respectueux, se découvre, s'incline jusqu'à terre et lui dit, sans quitter cette humble posture : « Salut tsar et grand prince, tu as ce que tu désirais. Tu voulais usurper ma place, c'est moi qui te la donne; mais, ajoute-t-il en se levant, comme j'ai pu te faire tsar, je puis aussi te renverser du trône; je le puis et je le veux. » Et en parlant ainsi, Ivan tire son poignard, s'élance sur Chérémétew et le frappe de plusieurs coups au cœur. A ce signal tous les courtisans tirent leur poignard, et ils se pressent, se poussent autour de la victime; c'est à qui sera assez heureux pour se faire remarquer du maître en plongeant sa lame dans les chairs morcelées du cadavre. Cette première exécution ne satisfit point le tsar ; sur son ordre, on pendit ou on noya tous les esclaves du boïar, on massacra trois cents habitans de Kolomna, on renferma les plus considérables dans une maison qu'on fit sauter avec de la poudre, on livra les femmes et les filles à la mort après les avoir déshonorées, on dépouilla les femmes du peuple et on les chassa toutes nues dans un bois où des hommes apostés les poursuivirent et les déchirèrent à coups de fouet. Enfin de toute la famille de Chérémétew, il ne survécut que sa veuve qui fut enfermée dans un monastère.

Ce fut ainsi qu'Ivan se débarrassa encore du prince Mikhaïl Vorotinski et de sa famille, dont tout le crime consistait à posséder la principauté de Pronsk et à pouvoir mettre en campagne des millions de combattans. Ainsi périrent, dans d'affreux supplices, Doubrovski et ses trois fils.

Abaisser le pouvoir des nobles pour donner au trône la force et la dignité, c'était l'œuvre d'une grande et habile politique, mais les moyens employés par Ivan ne sauraient faire naître dans le cœur des hommes de bien que le dégoût et l'horreur.

La bizarre humeur de ce prince avait choisi pour jouet un de ces hommes puissans qu'il jurait d'abattre jusqu'au dernier. C'était le prince Tcherkaski, frère de sa dernière épouse; mais celui-ci, il semblait l'avoir réservé comme aliment à ses cruelles plaisanteries; il l'enrichissait, puis il le faisait arrêter et fouetter pour le forcer à déclarer où étaient ses trésors; alors il le dépouillait complètement, et l'enrichissait de nouveau pour recommencer à le maltraiter. Quelquefois il prenait plaisir à faire placer devant toutes les portes de la maison de Tcherkaski des ours les plus vigoureux et les plus farouches de sa ménagerie, et à le laisser ainsi plusieurs jours renfermé et manquant de tout. Un jour il fit pendre à la porte de son beau-frère, et de manière qu'il ne pût entrer sans toucher aux cadavres, trois esclaves appartenant à celui-ci, parce que son cocher, dans une rixe, s'était permis d'être plus fort que le cocher impérial.

Un ambassadeur italien ayant eu la hardiesse de se présenter la tête couverte, Ivan lui fit clouer son chapeau sur le crâne. Cet exemple n'intimida point Jérôme de Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, qui osa encore mettre son chapeau en sa présence. — Sais-tu, lui demanda Ivan, quel traitement a subi un autre ambassadeur pour une semblable hardiesse? — Oui, répondit Jérôme de Boze d'une voix ferme, mais je suis l'envoyé de la reine Elizabeth, et si l'on fait un affront à son ministre, elle saura bien en tirer une vengeance éclatante. — Voilà un brave! s'écria le tsar, et se tournant vers ses courtisans : Qui de vous, ajouta-t-il, eût agi et parlé de la sorte pour soutenir mon honneur et mes intérêts?

Nous terminerons par une anecdote qui, tout en nous montrant qu'Ivan n'était pas dépourvu d'une certaine finesse d'esprit, nous reposera un peu de toutes ces narrations sanglantes qu'on ne peut éviter en faisant le portrait d'un tel prince.

Ivan, dans un voyage qu'il faisait à travers différentes provinces qu'il voulait visiter, recevait des présens de tous les ordres de l'état, depuis le plus grand seigneur jusqu'au plus mince sujet; tous étaient admis à présenter leur offrande au monarque. Un cordonnier, ayant cultivé dans son jardin un navet d'une grosseur monstrueuse, pensa qu'une pareille rareté était digne du prince, et pour rendre son présent plus complet sans doute, il y joignit une paire de souliers. Ivan fut si content de cet homme qu'il voulut que toute sa cour se fît chausser par lui et payât la marchandise le double de sa valeur. — Une pareille récompense pour un navet! se dit un courtisan témoin de cette générosité; que sera-ce donc si j'offre au tsar le magnifique cheval que je possède?

Et faisant déjà mille châteaux en Espagne, il court chercher son cheval et revient auprès d'Ivan.—Permets à ton fidèle sujet, lui dit-il, de te présenter ce superbe animal dont le pareil n'existe point sur la terre.—J'accepte, répond le tsar, et pour témoignage de ma reconnaissance, je ne trouve rien de plus rare à t'offrir que ce superbe navet dont il serait également impossible de trouver le pareil. H. D.

STENKO.

II.

Retranché dans Jaïtskoï, ville située à l'extrémité de la Russie et protégée par des déserts immenses, Stenko consacra tout l'hiver à gagner à sa cause les kosaks du Jaïk, si redoutables par leur antique bravoure. Ce temps de relâche fut en outre employé à donner à ses troupes une organisation plus régulière et plus forte : tout occupé d'une campagne nouvelle, il en pressait les préparatifs avec son ardeur accoutumée et bientôt on le vit se diriger encore une fois vers les rivages de la mer Caspienne.

L'alarme, un jour, se répandit dans le camp. Les sentinelles venaient de signaler l'approche d'un grand nombre de barques, descendant rapidement le cours du fleuve, et, couvertes d'hommes armés. Dans ces nouveaux arrivans, allait-on reconnaître les satellites du tsar? Les boïars, revenus de leur stupeur, amèneraient-ils des masses d'esclaves pour écraser le quartier général de l'insurrection? Peu après, des hourrahs rétentissans éclatent dans les airs; ce ne sont point des cris de guerre, non, mais bien les acclamations joyeuses d'amis qui se rejoignent et viennent confondre dans une destinée commune leurs vœux et leurs périls.

C'était Sergueï, kosak du Don, surnommé le louche; attiré par la renommée de Stenko, il accourait à la tête d'une foule de partisans, se ranger sous les ordres de ce chef intrépide. Une récente victoire augmentait le prix et l'éclat de cette coopération inattendue. Chemin faisant, Sergueï et ses braves, avaient rencontré des bâtimens armés, envoyés par le prince Kilkoff : ils les attendirent à un endroit où le fleuve profond, mais resseré n'offrait qu'un étroit espace aux manœuvres de ces lourds bateaux. Les matelots moskovites, dans leur inhabileté ne purent résister aux attaques impétueuses des kosaks montés sur de frêles esquifs. Surpris, débordés de toutes parts, vaincus avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, le plus grand nombre d'entre eux périt sur le théâtre du combat, les autres, atteints dans leur fuite, n'échappèrent point à la colère des vainqueurs, et Sergueï put se présenter à Stenko sous les auspices d'un important succès.

Il semblait que le frère audacieux du malheureux colonel Razin, faisait entrer dans ses plans, sinon le soulèvement de la Perse entière, au moins celui des provinces voisines de la Russie. En effet, le gouvernement persan fut sur le point de déclarer la guerre au tsar,

ne pouvant croire que des tentatives de cette nature eussent lieu sans l'ordre et l'appui de la cour impériale. De nouvelles cohortes furent dirigées contre les kosaks et dispersées, détruites, comme les précédentes. Mais cette fois la victoire coûta cher aux insurgés, car ils perdirent la moitié de leurs forces. Le jeune héros, dont ils suivaient l'étoile, les concentra à l'embouchure du Jaïk, sur un groupe d'îles défendues par des forêts de joncs et de roseaux, asile inaccessible où pouvaient seules pénétrer les barques étroites et légères des compagnons de sa fortune. Le prince Prosorowski se hâta de les y cerner, fit occuper les rives du fleuve et fermer tous les passages avec des bâtimens hérissés de canons et montés par des troupes dont il suspectait le moins la fidélité. Au dire des historiens russes eux-mêmes, Stenko dans cette situation critique, privé de renforts et de munitions, traita de puissance à puissance. Ses réponses au général moskovite ne furent point celles d'un ennemi vaincu, d'un rebelle suppliant. Il fit à son tour acheter la paix qu'on désirait ardemment, et Prosorowski, redoutant la bravoure désespérée de pareils adversaires, et peu certain du dévoûment de ses soldats, souscrivit sans hésiter à la plus honorable des capitulations. Les kosaks se retirèrent sur les bords du Don, aussi tranquillement qu'ils eussent pu le faire au retour d'une expédition glorieuse, entreprise dans l'intérêt des boïars.

Mais la cour de Moskou ne s'empressa point de remplir les conditions jurées. Stenko, préparé à cette mauvaise foi, avait su mettre à profit les jours d'un repos apparent. Le cri de l'insurrection ne tarda pas à retentir plus fort et plus terrible des rives du Don à celles du Jaïk. Les paysans révoltés se rassemblent, les kosaks reprennent les armes, et leur chef adoré, maître d'une nouvelle flotille, apparaît de nouveau sur les eaux du Volga. Déjà, en divers lieux, il avait vu renforcer les rangs de son armée par les meilleurs soldats du tsar. Un corps de strélitz en garnison à Tsaritzin, l'introduit dans cette place. D'autres strélitz arrivant à marche forcée, se réunissent à lui après avoir massacré leurs officiers, dont un seul échappa par miracle. Un troisième corps, parti de Moskou, essaya quelque résistance, il est taillé en pièces; enfin, la ville de Tschernoïar, ouvre ses portes au vainqueur.

Près de vingt mille hommes défendaient Astrakan; de plus, tous les nobles de la province s'y étaient réfugiés avec leurs partisans les plus fidèles. Stenko se présente : sans perdre un instant il envoie deux parlementaires sommer la ville de se rendre. Le prince Prosorowski fait pendre l'un d'eux aux crénaux des remparts, jeter le second, un baillon à la bouche, dans le fond d'un cachot, et commence un feu terrible : on lui répond par les dispositions d'un assaut menaçant. Des milliers d'échelles se dressent contre les murs où les strélitz sont chargés de protéger les endroits les plus faibles. On monte, on s'élance, on parvient au sommet. Comment décrire le spectacle qui s'offrit alors? De toutes parts des mains amies sont tendues aux kosaks; ce sont les soldats de la garnison qui les aident à franchir le dernier obstacle, et les strélitz, retournant leurs drapeaux, se trouvent ainsi au premier rang des assaillans de la place envahie.

Pouvait-il être uniquement un brigand, le jeune et habile guerrier sur les pas duquel vingt nations se précipitaient en foule! Le seul amour du pillage eut-il été un lien assez puissant pour des armées de cent mille, deux cent mille, trois cent mille hommes? Une attention soutenue et guidée par le simple bon sens, suffit pour découvrir à ces soulèvemens énormes des causes plus vraies et plus profondes. Est-il permis de supposer que des peuples, nous ne disons pas heureux, mais soumis seulement aux maux déjà si grands de notre civilisation actuelle, eussent pu fournir les élémens de ces effrayantes multitudes? Eh bien, cette oppression barbare, qui fait honte à l'espèce humaine, existe encore telle qu'elle était il y a deux siècles. Elle existe, non point par delà l'immensité des mers, mais à deux pas de nous, pour ainsi dire; et ceux qui la perpétuent, nous la déguisent, nous la cachent avec soin, car le moindre contact sur cette plaie les exposerait à des convulsions horribles.

Arthur G.


Bibl. Jag.

J B Gau

Imp. d'Aubert et de Junca

C'est revêtu des insignes du pouvoir
qu'il ambitionna, qu'on le conduit au supplice.

RÉGENCE D'OLEG.

Le traité que nous venons de citer, contient la liste des boïars députés par Oleg auprès de l'empereur Léon. Quoique nous y trouvions cette expression : « Nous, Russes de naissance », aucun de ces noms, Inguelot, Gondé, Ronald, Carn, n'appartiennent à la langue slave, ils sont plutôt gothiques ou scandinaves. Ceci prouve qu'Oleg, de même que Rourik, plaçait sa confiance seulement chez les seigneurs Varaigues; qu'il ne confiait les emplois importans qu'à ses seuls compatriotes, et enfin que la noblesse russe actuelle est d'origine étrangère. Un fait digne de remarque, c'est que les princes et les boïars Varaigues, loin de suivre l'exemple d'autres conquérans, qui imposèrent aux peuples subjugués, leur langue, leur religion et leurs lois, s'emparaient, au contraire, de la langue des Russes et adoptaient leurs croyances. Par cette habile politique, ils s'efforçaient de faire oublier aux habitans de Nowgorod et de Kief que leurs maîtres étaient étrangers au pays.

Oleg, couvert de gloire, après avoir étendu de tous côtés ses conquêtes, passa en paix le reste du temps de son gouvernement, lequel, malgré la majorité d'Igor, dura trente-trois ans. La prospérité de toutes ses entreprises ne laissa pas même apercevoir qu'il usurpait les droits d'un autre. La terreur qu'il sut inspirer y contribua sans doute aussi : le jeune prince eut-il osé réclamer son sceptre en le voyant dans les mains teintes du sang d'Ascold et de Dir.

La chronique de Nestor a conservé une tradition intéressante sur la mort d'Oleg. Il avait un cheval de prédilection. Les devins lui prédirent que ce cheval serait la cause de sa perte. Il cesse de se servir du coursier fatal, et s'abstient même de le voir pendant quatre ans; enfin on apprend que l'animal ne vit plus. Oleg, alors, se rit de la prédiction du devin, va voir le squelette du cheval, et le poussant du pied : voilà donc, dit-il, celui qui devait m'ôter la vie? Il n'avait pas terminé, qu'un serpent s'élança du crâne du cheval et lui fit une blessure dont il mourut.

Les grands ducs de Moskou prirent souvent la politique d'Oleg pour modèle de la leur, et comme lui, se servirent tour à tour de la ruse ou de la force pour atteindre à leur but. Pierre-le-Grand, même, en fondant sa capitale sur les pays conquis, ne faisait que suivre l'exemple déjà donné par le tuteur d'Igor.

IGOR, FILS DE ROURIK.

(912-945).

Tant que vécut Oleg, les peuples soumis n'osèrent faire aucun mouvement; mais après sa mort ils résolurent de secouer le joug. Les farouches Drévliens levèrent les premiers l'étendard de la révolte, en refusant de payer le tribut accoutumé; la fortune ne leur fut pas favorable. Igor, sorti vainqueur de la lutte, imposa aux vaincus un tribut plus onéreux encore que le précédent. Les Drévliens payèrent ce qu'ils ne pouvaient refuser, mais gardèrent leur haîne. Les Ouglitches ne furent pas plus heureux, et se soumirent, après une longue résistance, à des conditions non moins dures; l'une d'elles, consistait à fournir une précieuse fourrure de martre noire par chaque feu.

Sur ces entrefaites, au bord du Jaïk et du Volga, de ces mêmes endroits d'où nous avons vu sortir les terribles Huns, les Turcs, les Avars, apparaissent les Petchenegues, hommes farouches, de même origine que les Turcomans, aussi hardis marins que légers cavaliers. Armés de lances et de flèches, ravageant les contrées qu'ils traversent, ils dirigent leur

course vers la capitale d'Igor. Le prince craint de s'exposer aux chances d'une bataille, et sachant que, vainqueur ou vaincu, il n'en exposerait pas moins le pays à la dévastation des barbares, il achète la paix, les hordes prennent une autre direction ; mais au bout de cinq ans elles reviennent, et cette fois, Igor est forcé de les combattre.

Il fut assez heureux pour les repousser victorieusement ; mais après cet exploit, méprisant la foi jurée, il songe à violer le traité conclu entre Oleg et l'empereur Léon, et prépare une expédition contre Constantinople. Excité par l'ambition et l'avarice, bientôt il entre dans la mer Noire avec 16,000 barques, sans déclarer la guerre, sans alléguer même le moindre prétexte à cette invasion. La conduite de ses troupes fut atroce ; la dévastation, le carnage, signalaient partout leur présence, et les prêtres grecs devinrent particulièrement victimes de leur férocité. Les monastères et les églises sont incendiés ; on s'empare des ecclésiastiques, on leur lie les mains derrière le dos et on leur enfonce à coups de masse de longs clous dans la tête. Aucun quartier n'est fait aux prisonniers ; les uns sont égorgés ou mis en croix, d'autres empalés, ou coupés en morceaux, ou enterrés vivans, sans qu'il soit possible d'assigner un seul motif à cette haîne implacable. Qui reconnaîtrait les Slaves dans cette armée de sauvages ? Combien il est facile aux mauvais princes de corrompre les mœurs et le caractère d'un peuple. Il ne fallut que quelques règnes pour transformer des populations paisibles, justes et humaines, en un ramas de misérables brigands.

Enfin, le désespoir s'empare des Grecs ; les Russes, à leur tour, sont obligés de chercher leur salut dans la fuite. Malheur à ceux qui ne peuvent échapper, car de sanglantes représailles punissent les envahisseurs ; pressés de toutes parts, les Russes se réfugient sur leurs barques qui ne peuvent déjà plus être, pour eux, un asile certain. Ils y sont poursuivis à outrance par Théophane, qui lance sur leurs têtes le terrible feu grégeois. Les barques sont dévorées par les flammes, et à peine Igor peut-il sauver un tiers des troupes qu'il avait amenées.

La persévérance est un des caractères distinctifs des princes Varaigues qui régnaient en Russie ; Igor ne fut pas plutôt de retour dans son pays, qu'il résolut de tirer une vengeance éclatante de sa défaite. Il prépare une expédition nouvelle, appelle à son secours les Varaigues ; prend à sa solde les Petchenegues, et après avoir ainsi renforcé son armée il marche sur Constantinople pour châtier les Grecs et réparer ses immenses pertes.

L'empereur Roman, au lieu de s'apprêter à combattre, demande la paix, offre de payer un tribut semblable à celui qu'Oleg avait exigé, plus considérable encore s'il le faut ; enfin, il ne recule devant aucun sacrifice pour détourner les calamités qui menaçaient l'empire, et qu'il ne se sentait pas la force de repousser.

Igor s'arrête à l'embouchure du Danube et communique à ses boïars les propositions des Grecs.

« Si l'empereur consent à nous donner de l'or, disent les boïars, sans nous exposer à « la chance de la guerre, que pouvons-nous exiger davantage ? Savons-nous qui de nous « ou de lui remportera la victoire ? Qui peut deviner ce qui nous attend sur mer ? Ce n'est « point la terre qui est sous nos pieds, c'est l'abîme des eaux où tous les hommes cou- « rent le même danger. »

Tel fut l'avis des Seigneurs, selon Nestor, et Igor s'y conforma. Un nouveau traité, semblable à celui d'Oleg, fut conclu ; en voici quelques passages :

« Nous, députés, etc., etc., il nous a été ordonné de renouveler l'ancienne paix, DE « DÉTRUIRE LES INTRIGUES DU DIABLE QUI HAIT LE BIEN ET AIME LA DISCORDE, et d'affer- « mir l'union qui existe depuis long-temps entre les Grecs et les Russes. — Notre grand « kniaz Igor, ses kniaz et boïars, et tous les hommes de la Russie, nous ont envoyés vers « Roman, Étienne et Constantin, pour faire la paix avec le tsar, avec tous les boïars et tous « les hommes grecs, à jamais, TANT QUE LE SOLEIL LUIRA ET QUE LE MONDE DURERA. —

« Si un Russe la rompt et s'il est baptisé, il sera damné éternellement dans ce monde et dans « l'autre ; s'il n'est pas baptisé, il ne recevra de secours ni de Dieu ni de Péroun ; *ses bou-* « *cliers ne le garantiront pas, il périra par les armes et il restera esclave dans ce monde et dans* « *l'autre.* » (Schlötzer. — Russiche annalen, T. IV.)

Mais quoique les boïars russes promissent de *détruire les intrigues du diable qui aime la discorde,* quoiqu'ils jurassent d'affermir leur union avec les Grecs, les empereurs d'Orient devaient avoir appris qu'ils ne pouvaient nullement compter sur la foi des maîtres de la Russie. A cette époque, ils pouvaient déjà s'apercevoir que la conquête de Constantinople exciterait l'ambition de princes qui ne reconnaîtraient d'autre droit que celui du plus fort, d'autre légitimité que celle du succès.

Igor, revenu dans son pays, n'oublia point que les Drévliens avaient été les premiers à tenter de reconquérir leur indépendance. Il les accabla de charges multipliées, et leur envoya des boïars dont l'unique affaire était de s'enrichir des dépouilles du peuple. Cependant il osa se présenter au milieu d'eux, et voulut leur imposer encore de nouvelles contributions. Ces malheureux, réduits au dernier désespoir, et voyant, dit Nestor, *qu'il ne leur restait d'autre ressource que de tuer le loup dont la rage allait exterminer tout le troupeau,* s'insurgèrent de nouveau, élurent un chef nommé Male, qui parvint à s'emparer d'Igor, et le fit massacrer sans miséricorde. J. C.

LES TCHERKESSES ou CIRCASSIENS.

La nation des Tcherkesses ou Circassiens se compose d'une réunion de petites peuplades ayant chacune ses princes et son gouvernement, et dont le territoire comprend les montagnes situées en avant du Caucase. L'origine de ces peuples est incertaine ; les Kabardins, qui sont les plus considérables d'entre eux, prétendent descendre des Arabes ; ils se donnent le nom d'Adighé.

Les Tcherkesses sont en général d'une taille haute et svelte ; ils ont le pied petit et le poignet fort. Les femmes, pour la plupart bien faites, ont les cheveux châtains, bruns ou noirs, et les traits du visage d'une grande régularité.

La nation se divise en cinq classes ou castes : les princes (pchi) ; les Work ou anciens nobles, nommés Ousden par les Tatars et les Russes ; les affranchis des Ousden, devenus Ousden eux-mêmes, mais toujours assujétis à leurs maîtres, quant au service militaire, les affranchis de ces derniers, et les serfs qui sont ou laboureurs ou domestiques des classes supérieures.

Chaque prince a sous sa dépendance plusieurs Ousden ; il arrive quelquefois cependant qu'un Ousden abandonne le prince auquel il obéissait, pour se soumettre à un autre ; il n'en est pas de même des paysans qui se transmettent par héritage aux Ousden comme une propriété.

S'il arrive que le prince se trouve trop endetté, les nobles sont tenus de payer pour lui. Les serfs sont également obligés de payer les dettes de leurs Ousden, qui ont sur eux droit de vie et de mort. Il n'est pas permis de vendre isolément les serfs agriculteurs ; mais ceux qui sont attachés au service de la maison peuvent être vendus suivant le caprice du maître.

Les princes et les nobles constituent seuls le corps social et politique ; les serfs ne sont, à vrai dire, que des machines de guerre et d'agriculture ; c'est comme en Russie et en Pologne ; toutefois les esclaves, en Circassie, sont moins maltraités ; ils n'ont point à payer d'impôt déterminé ; ils sont seulement obligés de fournir aux besoins de leurs maîtres qui, afin de les conserver, se contentent du strict nécessaire. Cultiver la terre, faire paître les

troupeaux, transporter le bois destiné aux constructions et au chauffage, bâtir les maisons, faucher les herbes qui doivent nourrir les bestiaux pendant l'hiver ; voilà leurs occupations. Ils se servent de grandes charrues attelées de six ou huit bœufs ; les hommes, les femme et les filles travaillent ensemble à la moisson.

Quant aux princes et aux nobles, ils passent leur vie à parcourir le scampagnes à cheval, ou à faire des orgies ; ils ne connaissent d'autres occupations que la guerre et la chasse. D'après le système de féodalité qui est en vigueur chez ce peuple, tout homme en état de porter les armes doit accompagner le prince à la guerre ; la lâcheté est sévèrement punie.

Les Tcherkesses formeraient une nation forte et puissante, si des dissentions intérieures ne venaient sans cesse les affaiblir, et si le pouvoir n'était partagé entre une foule de petits princes que des haines de famille et la diversité d'intérêts tiennent dans une désunion presque constante. Il faudrait, pour les réunir, que l'indépendance commune fût menacée ; c'est ce qui paraît arriver en ce moment où les Tcherkesses, pour combattre les Russes, ont adopté un drapeau vert au milieu duquel sont trois flèches en faisceau, surmontées de sept étoiles.

La plupart des Tcherkesses n'ont point de séjour fixe ; après avoir habité quelque temps le village qu'ils ont construit, ils le brûlent, ne conservant que leurs meubles et les meilleurs bois, et vont en fonder un nouveau sur un autre emplacement ; ce qui rend leur conquête pour ainsi dire impossible ; car s'ils sont serrés de trop près, ils se réfugient dans les montagnes où nulle puissance ne saurait les atteindre, et abandonnent, sans trop de regrets, leurs villages qu'ils remplaceront par d'autres quand l'ennemi sera parti. Lorsque l'eau ne se trouve pas à proximité de l'endroit qu'ils ont choisi, ils l'y amènent par le moyen d'un canal et de petites digues qu'ils construisent avec une adresse et une habileté remarquables.

Leurs maisons sont bâties en charpentes, dont les intervalles sont remplis par un treillage d'osier revêtu de terre glaise ; elles ont une longueur de quatre à cinq toises, sur une largeur d'environ une toise et demie, et sont surmontées d'un toit plat couvert de roseaux. L'intérieur de chacune d'elles consiste en une grande chambre pour les femmes, et un cabinet pour les filles et les esclaves. La première pièce a deux portes, l'une sur la rue, l'autre sur la cour ; elle renferme un divan à dossier sculpté, couvert de tapis et de coussins, placé entre une cheminée de treillage recrépi d'argile et une fenêtre qui donne sur la rue. L'habitation de l'homme est ordinairement séparée de celle de sa femme, chez qui il n'aime pas à se montrer en présence des étrangers. Au-dessus du divan sont accrochés les pelisses, les robes et le linge des femmes. Sous le toit sont des traverses où l'on suspend la provision de maïs. Les maisons se touchent et forment une ou plusieurs enceintes n'ayant qu'une porte commune à tous les bestiaux.

Le château du prince est isolé et se compose de plusieurs appartemens ; il s'y trouve, pour loger les convives, des chambres séparées du corps de logis, larges de deux toises, qui comportent une cheminée, un petit divan et quelques autres meubles.

Le village est entouré de meules de foin et de blé protégées par des haies ; lorsque le blé est battu, on le met en magasin dans de grandes mannes d'osier suspendues sous des hangards.

On remarque une propreté exquise dans les villages et dans l'intérieur des maisons ; il en est de même des costumes et de la préparation des alimens.

Le vêtement des hommes réunit propreté, légereté et décence ; il se compose d'un pourpoint offrant de chaque côté, à la hauteur de la poitrine, une petite poche destinée à recevoir des cartouches ; de haut-de-chausses pourvus de jarretières de cuir ; de chaussons bordés de petits galons ou brodés en or et en argent, de pantoufles de maroquin très étroites, d'un ceinturon de cuir avec lequel ils se serrent la taille dès le bas âge, de manière à rester toujours extrêmement minces ; d'un bonnet fourré, en forme de melon, quelquefois orné de galons et de broderies. Les personnages de distinction portent souvent,

par-dessus ce costume, une veste courte très riche, à manches fendues et bordée de pelisse.

Les gens du commun ont pour leurs promenades, même pendant les fortes chaleurs, des manteaux à longs poils; ils ne sortent jamais sans être armés de leur sabre ou d'un gros bâton armé d'une pointe en fer, qu'ils peuvent lancer comme un javelot.

Dans les visites de cérémonie, le prince ou le noble endosse, par-dessus son habit, sa cuirasse composée d'anneaux d'acier poli, son armure complète, et quelque fois une cotte de maille blanche.

Les jeunes filles portent, dès l'âge de dix à douze ans, une large ceinture de cuir, cousue sur la peau, qui descend jusqu'aux hanches; leur bonnet ressemble à celui des hommes, et leurs cheveux liés en tresses pendent sur leurs épaules. Les femmes portent de larges culottes; à partir de leur première couche, elles se couvrent la tête d'un linge blanc, serré sans plis sur le front, et qui s'attache sous le menton. Elles font consister principalement leur beauté dans une taille mince, ne sortent jamais sans avoir les mains gantées, et marchent sur des patins afin de ne point salir leur chaussure. Il est permis aux filles de se peindre les ongles en rouge avec du Kna (espèce de balsamine); les femmes qui mettraient du rouge feraient douter de leur vertu.

Dans les mariages, la convenance du rang est religieusement observée; il ne se forme point d'alliance d'une caste à l'autre; le noble qui parviendrait à séduire la fille d'un prince serait immédiatement puni de mort.

Il est défendu aux nouveaux époux de se présenter chez leurs parens pendant la première année de leur union, ou jusqu'à ce qu'ils aient eu un premier enfant.

Parler à un Tcherkesse de sa femme et de ses enfans, c'est le contrarier; c'est même l'offenser que de lui demander des nouvelles de leur santé.

Le mariage se dissout de deux manières; ou le mari congédie sa femme devant des témoins, en rendant la dot qu'elle lui a apportée, et alors elle peut se remarier; ou il la renvoie simplement: dans ce dernier cas, il a le droit de la reprendre au bout d'un an; mais si deux années s'écoulent sans qu'il la réclame, le divorce est consommé et elle peut contracter un second mariage.

Les enfans du prince sont confiés, dès leur naissance, à la garde d'un noble qui leur sert de gouverneur; celui-ci forme son élève, si c'est un garçon, à tous les exercices qui sont en honneur chez ce peuple; si c'est une fille, il lui fait apprendre à broder, à tisser des galons, à coudre des robes, à tresser des corbeilles et des nattes de paille. Les parens, le père surtout, ne revoient plus leurs fils que lorsqu'il est en état de porter les armes, et leur fille qu'après son mariage. C'est encore au gouverneur qu'est confié le soin de marier sa pupille, et malheur à lui s'il ne fait pas choix d'un époux dont le rang soit égal à celui de l'épouse; il y va de sa tête.

Le partage des biens entre les enfans se fait selon l'âge, de manière que la plus forte part revienne à l'aîné et la plus petite au plus jeune. Les enfans illégitimes sont exclus de ce partage, mais la famille pourvoit à leur entretien.

Les Tcherkesses observent scrupuleusement deux lois dont on ne saurait déduire pour eux un caractère distinctif, et qui leur sont au contraire communes avec beaucoup d'autres peuples : ce sont celles de l'hospitalité et de la vengeance. Tout Tcherkesse doit, en quelque circonstance que ce soit, protection et secours à son hôte, fût-ce au péril de ses jours; c'est même un devoir pour lui de venger sa mort avec autant d'ardeur que s'il s'agissait de celle d'un proche parent.

Mais la vengeance, quoique souvent empêchée par cet extrême respect pour la loi de l'hospitalité, n'en est pas moins considérée comme un devoir rigoureux ; le fils ou l'héritier contracte en naissant l'obligation d'exterminer le meurtrier de son père ou de son allié, sous peine d'être banni de la société; de là une foule de haine entre les familles, de là ces

fréquens démêlés vidés par le sang entre les différens peuples du Caucase. Pallas et Klaproth attribuent à de pareils motifs de vengeance la haine de ces peuples montagnards pour les Russes. Parmi les paysans, les querelles s'éteignent quelque fois au moyen d'un arrangement pécuniaire ou d'un mariage entre les deux familles.

Les contestations ordinaires sont soumises à la décision d'un conseil formé par les plus âgés des princes, des Ousden et même des riches paysans. Le vol fait à un prince est puni par la restitution d'une valeur plus forte et par la perte d'un esclave; un Ousden a droit à la restitution de l'objet volé et à un tribut de trente bœufs.

Les Tcherkesses professaient autrefois la religion chrétienne; leur haine pour les Russes en a fait des musulmans. Depuis la paix de Kanardchik, en 1774, l'islamisme s'est répandu et affermi dans le Caucase; les prêtres, ou mullah, sont des affranchis qui vont chez les Tatars apprendre à lire et à écrire, et reviennent ensuite maintenir leurs compatriotes dans la croyance musulmane, et les détourner de toute liaison avec la Russie. Ils président aux enterremens et font pendant la cérémonie la lecture de quelques passages du Koran; il est d'usage de leur donner en récompense un des meilleurs chevaux du défunt. Les morts sont déposés dans un tombeau revêtu de planches, le visage tourné vers la Mecque. On porte leur deuil en noir, pendant un an. Au moment de l'enterrement, les femmes poussent des cris lamentables, et les hommes se déchirent la figure avec un fouet, en signe d'affliction.

Les Tcherkesses sont cultivateurs et nourrissent beaucoup de bestiaux; ils sèment du maïs et du millet avec lesquels ils préparent leur boisson ordinaire, nommée hantkups; ils cultivent aussi quelques plantes potagères, élèvent des abeilles et retirent de leur miel un hydromel dont ils font leur boisson favorite. On ne peut leur comparer que les Arabes pour les soins qu'ils donnent à leurs chevaux.

Soumis d'abord à la domination des princes de Géorgie, les Tcherkesses passèrent dans le seizième siècle sous celle des Khans de la Krimée, puis recoururent à la protection du tsar Ivan Vassiliévitch, qui avait épousé la fille de Temruk, l'un de leurs princes, et retombèrent, dans le siècle suivant, sous le joug de la Krimée. Au commencement du dix-huitième siècle, ils essayèrent de recouvrer leur indépendance; mais le Khan ayant pénétré jusque dans l'intérieur de la Kabardah, ils se réfugièrent sur les montagnes et y construisirent des retranchemens qu'on nomme encore aujourd'hui murailles de la Krimée. Feignant enfin de se soumettre, ils promirent un nouveau tribut, firent présent au Khan d'un grand nombre de jeunes filles et, le jour de la conclusion du traité, apportèrent aux Tatars une grande quantité de liqueurs fortes; ceux-ci burent avec avidité, s'enivrèrent et tombèrent bientôt plongés dans un profond sommeil; les Tcherkesses qui se tenaient prêts à profiter de cette circonstance, pénétrèrent alors dans leur camp, égorgèrent leurs chefs et dispersèrent toute l'armée.

La Kabardah a été, par un traité assez ridicule, cédée à la Russie par la Turquie, à qui elle n'appartenait pas. Les Circassiens sont véritablement un peuple libre que voudrait asservir la Russie, pour compléter ses ambitieux projets de conquête.

Oui, les Circassiens ne se révoltent pas, ils se défendent. Cette question importante fut traitée dans une brochure intitulée : *la Révolte des Circassiens.* Nous en citerons quelques passages.

H. D.

STENKO.

III.

Après la prise d'Astrakan, il est beau de voir comme le rôle de Stenko s'élève, combien sa carrière s'agrandit. Maître d'une des plus grandes villes du monde, il en fait la capitale des pays affranchis par ses armes et déploie fièrement toute l'audace d'un plan véritablement gigantesque. Une pensée humanitaire vient en aide à ses vues politiques : ce n'est plus seu-

lement le peuple kosaque qu'il veut soustraire à la tyrannie des seigneurs moskovites, c'est la masse entière du peuple russe, c'est-à-dire, des millions d'esclaves opprimés et torturés.

Mais sa tête était la seule où de si vastes projets pussent être élaborés; il était l'unique guide des populations soulevées à sa voix et dévorées d'une soif de vengeance égale à l'oppression dont elles avaient été victimes. Serguéi, dit le louche, et plus tard surnommé Moustache-du-Diable; Serguéi avait la bravoure d'un soldat, mais non les qualités d'un général. Régulariser le cours de tant de passions furieuses, reconstituer un ensemble à tant d'élémens boulversés, donner un centre énergique à des forces formidables, il est vrai, par leur nombre, mais faibles par leur turbulence et leur désordre, c'était tout à la fois une impérieuse urgence et une tâche difficile à remplir. Le jeune chef ne vit qu'un moyen praticable avec ces multitudes d'hommes ignorans et si long-temps comprimés sous le poids d'un abrutissant esclavage, ce fut d'emprunter le prestige puissant et inséparable, chez eux, d'une haute souveraineté; pour devenir la personnification vivante des intérêts révolutionnaires, il se fit reconnaître tsar d'Astrakan.

N'oublions pas que les ennemis de cet homme extraordinaire ont seuls fourni les renseignemens obscurs et falsifiés, d'après lesquels les historiens connus jusqu'à ce jour ont raconté sa vie. C'est ainsi qu'ils n'attribuent qu'à des motifs d'ambition personnelle la résolution dont nous parlons, et qu'ils ne cessent d'exagérer les ravages exercés par l'armée de Stenko, sans tenir aucun compte des froides cruautés commises pendant plusieurs siècles sur des malheureux que la noblesse russe ne daignait pas même considérer comme des créatures humaines.

A cette époque, eut lieu un fait également ravalé par l'ignorance ou la mauvaise foi, et qui prouve néanmoins que Stenko était adroit politique autant qu'habile guerrier. Le patriarche Nikon, prélat révéré de tous les peuples qui pratiquaient le rite grec, par suite de violens démêles avec l'empereur Alexis, avait été enfermé dans un monastère. Le fils aîné d'Alexis venait en même temps de mourir, et selon la rumeur publique, il avait été empoisonné par l'ordre de son père. Ces deux circonstances portaient l'exaspération générale au plus haut degré; Stenko sut en tirer parti. Il fit répandre le bruit que le jeune prince arraché à ses bourreaux, grâce à une faveur spéciale de la providence, et que le saint patriarche, évadé de la prison, étaient venus tous deux chercher asile et protection au milieu des insurgés. Ainsi, lui, tsar d'Astrakan, allait combattre, non seulement pour l'affranchissement des esclaves, mais encore pour placer sur le trône un prince aimé de la nation russe, et punir les outrages prodigués à la religion dans la personne du prélat le plus justement populaire. Pour imprimer une apparence de réalité à cette supposition hardie, il fit construire deux grandes barques, garnies, l'une de velours rouge, l'autre de velours noir, et laissa croire que le jeune tsarewitz etait dans la première, et le patriarche Nikon dans la seconde.

Cette ruse eut effectivement tout le succès qu'il pouvait désirer. Son armée, dont le nombre dépassait déjà cent mille hommes, s'accrut encore d'une foule immense de religionnaires grecs, de mécontens et d'esclaves.

Un mois ne s'était pas écoulé que Stenko, laissant dans Astrakan une garnison de vingt mille hommes commandés par Moustache-du-Diable, quitta cette ville et remonta le Volga pour aller s'établir à Kasan, ancienne métropole des Tatars. Sur sa route, il prit possession de Suratow, dont le peuple s'était déclaré pour lui. Samara, divisée en deux partis, tardait à lui ouvrir ses portes; il aida, par une brusque attaque, le courage de ses partisans, et fut bientôt maître de la ville. Mais à Simbirsk, il rencontra des obstacles plus sérieux. Là, s'étaient rassemblés plusieurs gouverneurs, une nombreuse noblesse et quelques régimens de strélitz, l'élite de l'armée moskowite. Stenko fut forcé de s'arrêter devant les remparts qu'ils défendaient.

La résolution qu'il prit en cette circonstance est une nouvelle preuve de génie. Pourquoi perdre un temps précieux au siége d'une place si bien défendue? De quelle importance pourrait être cette conquête coûteuse et tardive, quand elle aurait donné à ses ennemis le temps de se réunir et de marcher ensemble pour l'écraser? La capitale du tsar n'a pas des murailles plus formidables, et la presque totalité des troupes qui en composent ordinairement la garnison a été dirigée sur divers points contre lui. Moskou n'est pas plus difficile à emporter que Simbirsk; la défaite n'y offrirait pas plus de périls, mais combien y seraient plus grandes les suites de la victoire. Il va marcher sur Moskou.

Mais auparavant, il fait publier la fameuse proclamation dans laquelle il annonce: « *qu'il va rendre au peuple ses droits usurpés par une noblesse arrogante, et supprimer les odieuses milices qui servent de satellites au tyran; abolir la servitude et réduire les fiers boïars au point d'envier la condition de leurs esclaves.* » Ces appels énergiques, des promesses tellement séduisantes étaient de nouveaux brandons jetés au milieu des populations esclaves. Les résultats en furent aussi prompts que terribles. Le feu de l'insurection embrâse et dévore, en un instant, non seulement les villes, mais encore les châteaux et les campagnes, depuis Astrakan jusqu'à Niji-Nowgorod. Des paysans de toutes les seigneuries, des Kosaks de toutes les tribus, des Tatars de toutes les hordes se rassemblent et se livrent avec fureur à l'œuvre de vengeance et de destruction dont leur chef a menacé l'aristocratie russe.

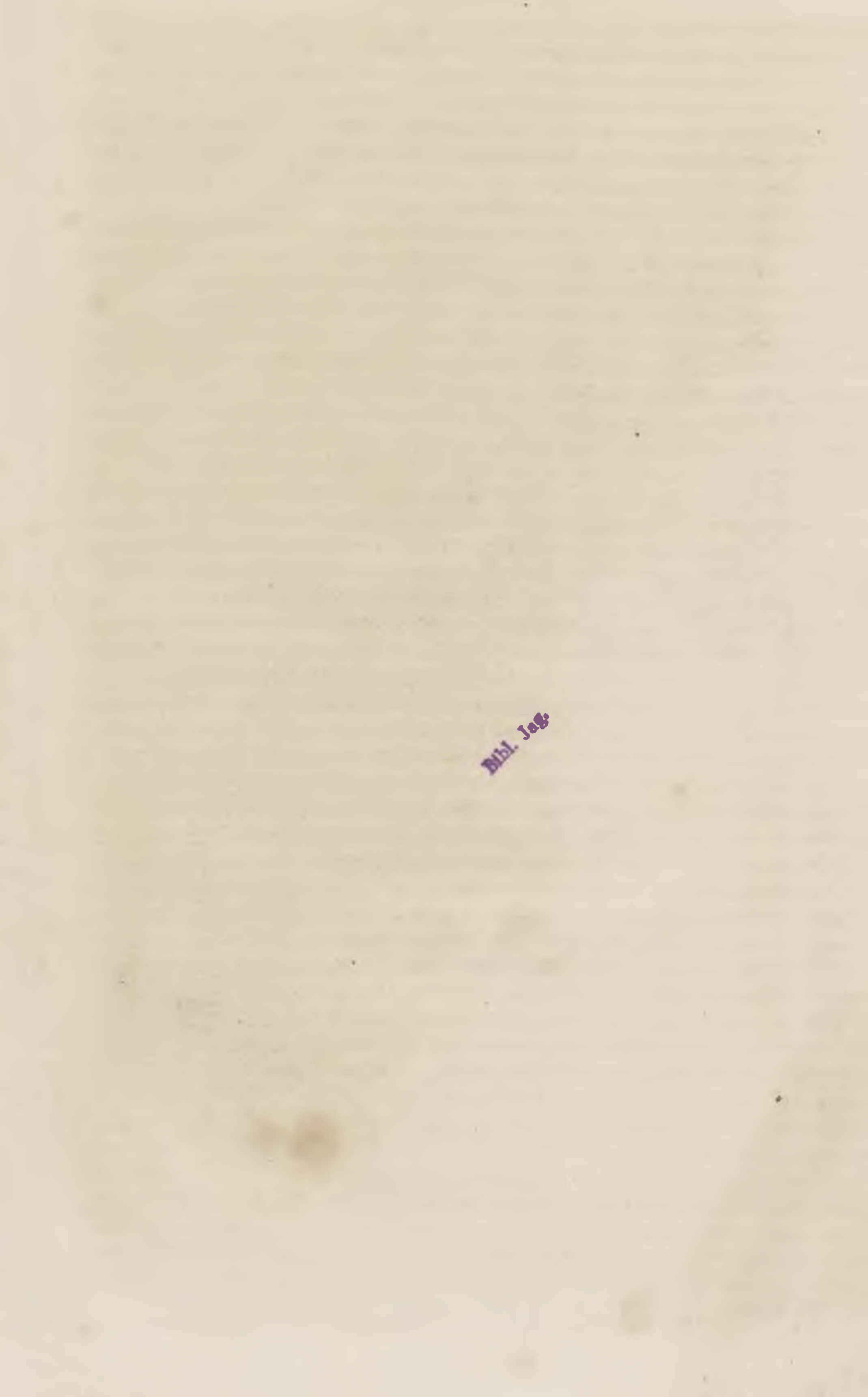
Mais les excès de cette guerre épouvantable avaient prouvé aux boïars qu'aucune transaction n'était possible, et qu'ils n'avaient que la mort à attendre de leurs esclaves révoltés. Ils rattachèrent plus intimement que jamais leurs intérêts à ceux de la cour impériale. Les divisions cessèrent; chacun rivalisa d'effort; on organisa la résistance d'une manière régulière, unique; on se réunit, on s'arma de toutes parts; les régimens éprouvés furent envoyés sous des chefs d'une bravoure inébranlable, et la fortune changea.

La résistance désespérée des boïars s'organisa plus rapidement que l'attaque des Kosaks. On vit alors ce qu'on verra toujours, la supériorité du petit nombre compact et discipliné sur le grand nombre fractionné, paralysé par l'insubordination et le désordre. L'unité large et puissante, la vigoureuse concentration de pouvoir que Stenko travaillait sans relâche à fonder n'avaient pas encore eu le temps de produire les fruits qu'il pouvait en attendre. C'est de lui qu'on peut dire justement : il fut un grand homme malheureux.

Un corps de troupes d'une force imposante se dirigea sur Astrakan; les insurgés osèrent aller à sa rencontre, mais ils furent contraints à se renfermer dans la place. Stenko, de son côté, n'éprouvait plus que des revers. Après avoir été battu par le prince Bariatinski, il fuyait devant Dolgorouki, le même qui avait fait pendre son frère en Ukraine; il fuyait au moment d'atteindre Moskou, au moment de puiser dans les trésors et l'influence de cette capitale les moyens de fixer la victoire sous ses drapeaux; il fuyait, car ses efforts pour réunir et concentrer son armée n'avaient eu que des résultats tardifs et trop incomplets. C'est donc en vain qu'il tente d'opposer toutes ses forces à l'ennemi qui le poursuit. Quinze mille Kosaks, l'élite de son armée, furent surpris et taillés en pièces; ceux qui mirent bas les armes furent assommés ou pendus sur le champ de bataille.

Consternés par ce désastre, les insurgés passèrent d'une confiance excessive à un extrême découragement. Les paysans se dispersèrent; les Kosaks, assaillis sans cesse par un vainqueur impitoyable, n'opposaient plus qu'une résistance inutile. « Les routes, disent les historiens de Guignes et Lessur, les routes étaient couvertes de leurs dépouilles, les murs des villes étaient chargés de leurs cadavres. L'antique Arsamas, ville du pays des Morduates, où le sévère Dolgorouki venait d'établir son quartier et son tribunal, en vit, dans l'espace de trois mois, plus de DOUZE MILLE livrés aux bourreaux, égorgés, empalés, exposés sur des gibets à la contemplation de leurs complices ou de leurs partisans épouvantés.

ARTHUR G.


Bibl. Jag.



J.B. Gatti

Imp. d'Aubert et de Junca

Première princesse chrétienne en Russie.

OLGA.

(945-955.)

Le massacre d'Igor exposait le pays au plus grand danger. Swiatoslaw, son fils, était trop jeune pour saisir les rènes de l'état dans un moment ou l'on avait à craindre la révolte du peuple et celles des nouvelles provinces qui n'étaient pas complètement soumises. Cependant, partout régnait une tranquilité profonde. Olga, femme d'Igor, gouverna au nom de son fils sans que personne osât lui disputer le pouvoir. On eut dit que la terreur imprimée successivement par Rourik, Oleg, Igor, planait sur toutes les têtes. Du reste, Sveneld, chef de l'armée, s'était déclaré pour Olga, et les troupes Varaigues couvertes de casques, de cuirasses, de brassards, imposaient silence aux populations désarmées.

Mais les Drevliens, après avoir immolé Igor, devaient s'attendre à de terribles représailles et savoir que le nouveau prince de Russie, quel qu'il fût, ne pardonnerait pas le meurtre de son prédécesseur. Se sont-ils armés? se préparent-ils à soutenir une guerre à mort? Imprudens! ils s'imaginent que la justice leur donnait le droit de se défaire d'un prince dont l'iniquité les avait réduits au désespoir. Dans leur aveuglement, ils recherchent la paix et vont jusqu'à penser qu'Olga pourra se réconcilier avec Male, et accorder sa main au meurtrier de son époux. Le récit que fait Nestor, à ce sujet, est si curieux, que nous nous sommes décidés à le citer textuellement :

« Vingt ambassadeurs des plus distingués parmi les Drevliens viennent à Kief, et disent « à Olga : *Nous avons tué ton mari à cause de sa rapacité et de son amour pour le pillage ;* « *mais les princes drevliens sont généreux et magnanimes ; leur pays est florissant et fortuné,* « *deviens l'épouse de notre prince Male. Votre proposition m'est très agréable,* répondit Olga « avec une feinte douceur, *je ne puis plus ressusciter mon époux! Demain je vous ferai* « *rendre tous les honneurs qui vous sont dus ; retournez maintenant dans vos barques, et lors-* « *que mes gens viendront vers vous, ordonnez-leur de vous porter sur leurs bras.* A l'instant « Olga fait creuser une grande fosse dans la cour du Belvédère, et le lendemain elle envoie « chercher les ambassadeurs, qui, selon ses ordres, disent aux gens de la princesse : *Nous* « *ne voulons aller ni à pied ni à cheval : portez-nous avec notre barque. Que faire ?* répon- « dirent les Kiéviens en les portant, *nous sommes esclaves! Igor n'est plus, et notre princesse* « *consent à devenir l'épouse de votre prince.* Olga observait de son balcon la fierté et l'orgueil « des députés, bien éloignés de prévoir le triste sort qui les attendait; car, arrivés près de « la fosse, les gens d'Olga les y précipitent eux et leurs barques. La vindicative princesse « leur demande alors s'ils étaient satisfaits de cet honneur; les infortunés témoignent, par « leurs cris, leur repentir de la mort d'Igor; mais il était trop tard. Olga les fait enterrer « tout vifs, et a soin d'expédier un courrier aux Drevliens, pour leur déclarer qu'il fallait « lui envoyer un plus grand nombre de personnes considérables, sous prétexte que le « peuple de Kief ne voulait point la laisser partir sans une suite nombreuse et solennelle. « Les trop crédules Drevliens députèrent aussitôt à Kief les plus illustres de leurs chefs et « de leurs citoyens; à peine sont-ils arrivés, qu'on leur fait préparer à la manière du pays « un bain où ils sont brûlés tout vifs. Alors Olga fait dire aux Drevliens de préparer de « l'hydromel à Korosthène, parce qu'elle allait se rendre chez eux; mais qu'avant son « second mariage, elle désirait célébrer des jeux funéraires sur la tombe de son premier « époux. En effet, elle se rendit dans cette ville; elle arrosa de pleurs les cendres d'Igor; « elle fit élever un tertre sur son tombeau (qui, à ce qu'on prétend, existe encore dans cet « endroit), et célébra des jeux en son honneur. La fête commence par un joyeux banquet; « les jeunes guerriers de la suite de la princesse en font les honneurs, et traitent les plus « considérables du pays, qui se décident enfin à demander des nouvelles de leurs ambas-

« sadeurs. On leur répond qu'ils reviendront avec les gardes d'Igor; bientôt les vapeurs de « l'hydromel troublent la tête des imprudens Drevliens; Olga s'éloigne en donnant un « signal, et, au même instant, cinq mille d'entre eux sont immolés autour de la tombe « d'Igor.

« De retour à Kief, Olga rassemble une nombreuse armée, et s'avance contre les « Drevliens, déjà punis par la ruse, mais non subjugués par la force. Les deux armées se « rencontrent, et le jeune Swiatoslaw, lui-même, commence le combat. Le trait lancé par la « main du faible adolescent, tombe aux pieds de son cheval; aussitôt les chefs de l'armée, « Asmould et Sveneld, encouragent les troupes par l'exemple du jeune héros, et s'écriant : « *Amis! mourons pour notre prince!* ils se précipitent sur l'ennemi. Les Drevliens prennent « la fuite et courent se renfermer dans leurs villes. Se sentant plus coupables que les autres, « les habitans de Korosthène se défendirent en désespérés pendant tout l'été. Alors Olga « eut recours à une nouvelle ruse. *Pourquoi vous défendre si obstinément?* leur fit-elle dire; « *toutes vos autres villes sont en ma puissance; déjà vos compatriotes labourent paisiblement* « *leurs champs, tandis que vous voulez mourir de faim; ne craignez plus ma vengeance, je* « *l'ai assouvie à Kief et sur la tombe de mon époux.* Les Drevliens lui proposèrent un tribut « de miel et de fourrures; la princesse, affectant l'apparence de la générosité, le refusa, et « répondit qu'elle se contenterait de trois moineaux et d'un pigeon par maison. Les assiégés « satisfont avec joie à son désir, et attendent impatiemment que l'armée de Kief s'éloigne « de leurs murs; mais à peine le soir est-il venu, que toutes leurs maisons deviennent la « proie des flammes. L'artificieuse Olga avait fait attacher de l'amadou enflammée aux « oiseaux qu'elle avait reçus, et leur avait fait rendre la liberté. Ils étaient retournés dans « leurs nids et avaient, de la sorte, causé un incendie général dans la ville; les habitans, « effrayés, voulurent chercher leur salut dans la fuite, mais ils tombèrent entre les mains « des soldats d'Olga. La grande princesse en fit mourir quelques uns des plus notables, en « condamna d'autres à l'esclavage, et surchargea le reste d'impôts onéreux.

Certes, dans cette narration de Nestor, il doit se trouver beaucoup d'exagérations et de fictions, comme dans toutes les chroniques tirées des traditions populaires. Mais deux traits en ressortent évidemment; c'est la ruse et la vengeance qui signalèrent le gouvernement d'Olga.

Pourtant cette princesse se distingua par des qualités remarquables. Elle fit bâtir plusieurs villes, et l'on croit que c'est elle qui construisit Pleskow. Sous son administration, les impôts furent régularisés; enfin, cruelle pour ceux qui osèrent résister à sa domination, elle se montra juste envers quiconque, sujet ou vaincu, s'y soumettait sans résistance.

Mais ce n'est point là ce qui rend la mémoire d'Olga immortelle; ce n'est point ici qu'il faut rechercher les motifs pour lesquels on l'a rangée parmi les saintes.

Soit qu'elle crut d'une politique habile d'opérer un changement de religion chez les peuples subjugués, comme un moyen d'effacer les souvenirs du passé et d'affermir plus solidement ses conquêtes; soit qu'elle eut été convertie par des missionnaires arrivés de la Grèce, Olga résolut d'embrasser la religion chrétienne. Elle se rendit à Constantinople, auprès de Constantin Porphyrogenète, alors en possession du trône impérial; elle y reçut le baptême et prit le nom d'Hélène.

Olga revint à Kief avec la résolution de faire adopter sa nouvelle religion à son fils et à ses sujets. *Voulez-vous*, lui répondit Swiatoslaw, *que mes amis se moquent de moi?* Telle fut la réponse de ce prince qui n'adorait que les armes et ne respirait que guerre et combats.

Les efforts d'Olga pour propager le culte chrétien parmi ses sujets furent également infructueux. Le prêtre Adelbert, venu d'Allemagne, reçut un si mauvais accueil qu'il fut obligé de quitter la Russie; les tentatives du clergé grec n'obtinrent pas plus de succès. (Ditmar. Merseb.)

Olga, devenue chrétienne, se dégoûta du pouvoir; elle laissa les rênes de l'état à son fils, que les historiens russes comparent à Alexandre-le Grand, et qui, par sa fin tragique, nous rappelle plutôt le malheureux Charles XII. J. C.

LES TCHERKESSES (CIRCASSIENS).

II.

La capture du *Vixen* n'avait pas encore éveillé l'attention générale sur la Circassie, lorsque parut la brochure dont nous avons fait mention dans notre dernière livraison (1). L'auteur, pour prouver que les habitans du Caucase ne se révoltent pas, mais qu'ils se défendent, s'appuie sur les historiens et sur les savants russes; c'est à Pallas et à Klaproth qu'il a emprunté ses documens sur ce sujet; l'un avait été envoyé au pied du Caucase par Catherine, l'autre par Alexandre. Mais cette brochure ne se borne pas à démontrer les continuels et systématiques envahissemens de la Russie, depuis Ivan Wassilévitch jusqu'à nos jours, elle indique en même temps les moyens de contenir la politique ambitieuse et conquérante de cette puissance.

« La pauvreté des classes ouvrières est vraiment alarmante aujourd'hui à l'occident de l'Europe. Les amis de l'humanité, dans leur sollicitude pour les malheureux, ainsi que ceux qui se dévouent au maintien de l'ordre social, cherchent partout les causes de cette misère, et inventent de nouveaux moyens pour prévenir le désespoir des ouvriers qui veulent vivre en travaillant, et qui pourtant ne trouvent pas d'occupation; mais leur observation ne va pas jusqu'à découvrir la vérité : ils ne voient point que c'est la Russie qui appauvrit l'Europe. C'est elle qui, en interdisant la moitié du globe aux denrées françaises de toute nature, a porté un coup mortel à l'industrie de la France, a paralysé la circulation des capitaux, enlevé à des millions d'ouvriers leurs moyens d'existence. C'est par une conséquence du système militaire et commercial de la Russie, que les fabriques languissent ici, que les ouvriers de Lyon n'ont pas de travail.

« Le nord et l'orient sont des pays agricoles; la fertilité y est si abondante, qu'avec une agriculture et une administration bien entendues, la Russie actuelle suffirait seule à l'entretien du monde entier. Les blés et les produits bruts, comme les pelleteries, la cire, le miel, le suif, le kaviar, le lin et le chanvre, le talque, le salpêtre et le souffre, le fer, etc., devraient donc passer du nord à l'occident, et en revanche, le nord, l'orient et l'Asie devraient permettre une libre entrée aux produits de l'industrie occidentale : voilà du moins quelle était la disposition naturelle suivant les glèbes, les climats, les peuples et leur degré de civilisation. Nous devons ajouter ici que toutes les classes aisées du nord et de l'orient ont une singulière prédilection pour les produits de l'industrie française, et qu'elles sacrifient volontiers leurs richesses pour se procurer des objets de galanterie et de luxe. Qu'est-il advenu? la Russie s'est entourée de tous côtés d'un cordon douanier infranchissable; elle a prohibé les marchandises et les denrées françaises, laissant inculte un terrain ds 200,000 milles carrés; elle a fait venir dans son sein des industriels et des manufacturiers de l'Allemagne, et elle impose actuellement à l'Asie des produits grossièrement travaillés et très-ordinaires; la présence d'un étranger est même suspecte dans une ville commerciale. Pourra-t-on croire, dans l'avenir, qu'à l'heure qu'il est, un ukase de l'empereur Alexandre, voulant que tout étranger non muni au préalable d'une autorisation du consul russe, ne puisse entrer à Tyflis, ce point intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, soit en pleine vigueur (2).

(1) La *Revolte des Circassiens,* par Jean Czynski.

(2) Cet ukase se trouve textuellement cité dans le *Voyage en Russie,* par le chevalier Gamba, consul à Tyflis.

« Enfin, si ce n'est dans la crainte de l'indépendance compromise de l'Europe, du moins dans l'intérêt intérieur bien entendu, dans l'appréhension de la banqueroute, de la misère, de la faim, les états de l'occident doivent mettre un terme aux empiétemens de la Russie, changer le système commercial entre le nord et l'orient, et recouvrer pour l'industrie la libre entrée de la moitié du globe.

« Plusieurs feuilles ont parlé d'un rapprochement sincère entre les cabinets de Pétersbourg et des Tuileries.—C'est une plaisanterie. Les rapports d'amitié qui existeraient entre deux grandes nations ne pourraient se tenir long-temps secrets.—Le lendemain du jour où l'on aurait signé un traité franc et loyal entre la France et la Russie, on s'en apercevrait bien à la Bourse, l'ouvrier lyonnais en ressentirait les effets.—Les relations d'amitié pour les peuples ne consistent point en belles paroles, en démonstrations polies de part et d'autre, mais elles reposent sur des liens, des intérêts communs, sur une entière liberté commerciale, sur l'échange des richesses mutuelles.—Quant à moi, je ne croirai à l'existence de cette intimité que lorsque j'apprendrai que Pétersbourg, Moscou, Riga, Archangel, Odessa, Anape, Azow, Tyflis, etc., seront ouverts aux produits français, et que la bannière nationale sera déployée sur les mers Baltique, Noire et Caspienne. Alors, les capitalistes pourront établir quatre fois autant de fabriques, et offrir aux ouvriers un salaire quatre fois plus fort que celui d'aujourd'hui.

« Outre cela, qui est-ce qui occasionne les plus grandes dépenses du budget, si ce n'est le maintien des armées? Et peut-on penser au désarmement général en présence de la Russie envahissante, quand elle maintient en permanence un million de baïonnettes?

« Cependant, et l'indépendance de l'Europe, et la banqueroute qui menace les états de l'occident, et la misère, et la faim, ne sont-ils pas des motifs assez puissans pour justifier une guerre, c'est-à-dire un secours armé porté à la Turquie et à la Perse en danger, dont les seuls défenseurs aujourd'hui sont les Caucasiens? Toutefois, puisqu'à présent le système de la paix a prévalu, puisque pour acheter cette paix pernicieuse, les nations de l'occident sont prêtes aux plus grands sacrifices, il est de mon devoir d'indiquer le seul moyen qui, d'après ma manière de l'envisager, puisse couper court aux envahissemens de la Russie, sans guerre, sans frais aucuns.

« Le moyen que j'indique existe tout entier dans *l'assistance morale* que les peuples de l'occident doivent aux vaillans Caucasiens. Le sort des armes, quand on combat avec la Russie, qui se compose de boïars et d'esclaves, de Moscovites et de cent autres races, ne dépend pas du nombre de soldats, mais bien du système adopté pour combattre. N'avons-nous pas vu que cette même Russie, qui avait brisé la puissance de Charles XII, et repoussé la coalition européenne. s'ébranlait dans ses fondemens quand des Kosaks couronnés, ces prétendus imposteurs, étaient à la tête des esclaves révoltés? Ne suffit-il pas de citer le faux Démétrius, Stenko, qui se proclama tsar d'Astrakhan, Puhatchew, qui se fit appeler Pierre III, pour affranchir les esclaves russes. Les destinées du nord dépendent donc essentiellement du mode de combat, qui consiste dans l'armement des Russes opprimés et des peuples subjugués contre leurs oppresseurs. La Russie ne peut être vaincue que par elle-même.

« Pour y parvenir, il faut centraliser les différentes familles, les différentes races et tribus des Caucasiens qui combattent séparément et partiellement aujourd'hui; il faut donner une marche régulière au pouvoir, et changer le système défensif contre un système opposé.

« Le terrain sur lequel se dispute la victoire en ce jour, est précisément la terre classique des révoltes des Kosaks.

« Les fameux Kosaks Zaporogues, dont Catherine avait détruit la capitale, que des bords du Dniéper elle avait transplantés sur ceux du Kuban, sont limitrophes des Circassiens. Les Kosaks du Don, que Stenko avait conduits contre Moscou, à la tête desquels il avait

fait son entrée triomphale à Astrakhan, sont envoyés aujourd'hui contre les Circassiens.

« L'indépendance des Kosaks proclamée au pied du Caucase, l'affranchissement des esclaves sincèrement annoncé, sous la conduite d'un chef habile qui aurait conçu la grande pensée de délivrer l'Europe du joug moscovite, et de briser les chaînes des peuples d'orient, suffiraient pour dompter l'orgueil des boïars, garantir le bien-être de l'Europe, et assurer le bonheur de la Russie renaissante.

« Deux objections peuvent se présenter ici. *La révolte des esclaves est une utopie,* diront les uns; les autres soutiendront que c'est *la propagande de troubles et de désordres révolutionnaires.* Quant à la première, nous n'avons qu'à consulter l'histoire, nous y verrons ce qu'a fait Stenko.

« Les triomphes de Puhatchew n'ont pas été moins étonnans; lui aussi, s'est fait un armée avec laquelle il fit trembler les boïars et Catherine la grande; et s'il a obtenu de brillans succès, ce n'a pas été seulement parce qu'il était un homme extraordinaire, mais parce qu'il brisait les fers des esclaves.

« Pour ce qui est de la seconde objection, relative à ce que nos idées seraient de la propagande démagogique, il n'y a qu'un fait à citer.

« Eh quoi! il aurait été permis aux boïars de Russie, lorsqu'ils voulurent soumettre la Pologne, d'allumer une telle rage dans le cœur des paysans, qu'ils tombaient sur les nobles, les enterraient vivans jusqu'au cou, et leur tranchaient la tête avec une faux, comme on coupe le blé; il leur eût été loisible de massacrer, de transplanter des peuples entiers, et il ne serait pas permis au peuple de se révolter et de se défendre!

« Ah! si un habitant de l'occident connaissait de près le sort de l'esclave, celui du soldat russe; s'il voyait ces pauvres êtres meurtris et déchirés par le knout, abîmés de travail, mourant de froid et de faim; s'il voyait ces pauvres filles esclaves, qui ne sont pas même maîtresses de leur pudeur, que les boïars mettent sur une carte, comme ils y mettent un cheval ou un chien; à quelque opinion politique qu'il appartînt en France, il serait fier d'être *un révolté* en Russie! car il ne faut pas juger de cet empire d'après l'accueil fait dans les salons de Pétersbourg, ni d'après les manières des grands seigneurs moscovites. »

Les dernières nouvelles arrivées de Constantinople affirment qu'un grand nombre de Polonais et mêmes de Russes libéraux ont fait cause commune avec les Circassiens. C'est peut-être du conflit de l'orient que doit sortir la liberté du nord. H. D.

STENKO.

IV.

Le cœur se soulève d'horreur aux récits des barbaries exercées sur les populations malheureuses que le cri d'indépendance poussé par Stenko avait jetées sur les champs de bataille. Pouvaient-ils être des maîtres équitables et humains les vainqueurs capables de souiller leur victoire de ces atroces vengeances? et tant de souvenirs odieux, perpétués parmi les esclaves des villes et des campagnes, sont-ils de nature à consolider pour jamais l'écrasante oppression des boïars.

Quant à Stenko, inaccessible à la crainte, et confiant encore en sa fortune, il parcourait les Steppes et le Volga, poursuivi sans relâche, et s'efforçant, mais en vain, de rendre le courage et l'espoir aux bandes fugitives que leur démoralisation livrait sans défense aux coups des troupes russes. Il ne put rallier les Kosaks éperdus auxquels les dangers de la guerre causaient moins de terreur que les supplices ignominieux, les souffrances horribles infligées à tant de milliers de leurs compagnons. Convaincu de la nécessité d'attendre un temps meilleur, il se réfugia sur les bords du Don, et fut demander un asile à l'hettman

Jakolow, son parrain. Là, son âme active et forte calculait déjà les chances de l'avenir; sa défaite, à peine consommée, il rêvait aux moyens de reparaître en arme à la première occasion. Mais ce n'était pas à lui que le destin réservait l'achèvement de la mission glorieuse à laquelle il s'était voué. La peur s'était glissée jusqu'aux rives hospitalières du Don; l'or offert par les boïars faisait étinceler quelques yeux avides. En effet, Jakolow méditait une trahison pour s'en faire un mérite auprès du tsar, comptant sur un salaire proportionné aux craintes dont il le délivrerait. Le misérable rompit lâchement les liens sacrés qui l'unissait à son filleul; il le fit arrêter, charger de chaînes et conduire à Moskou.

On comprendra facilement à quels transports durent se livrer l'aristocratie moskovite et l'empereur Alexis en contemplant une si belle proie. Les remparts d'Astrakhan étaient tombés d'eux-mêmes au bruit de la captivité de Stenko; pour le moment, tout était donc terminé, on pouvait s'abandonner à la joie, on pouvait à l'aise insulter la victime.

L'homme dont le nom seul, quelques jours auparavant, faisait trembler les boïars dans leurs châteaux et le tsar sur son trône, fut condamné à être écartelé. Mais on voulut flétrir l'héroïsme dont il resplendissait en donnant de l'éclat à son supplice, en lui prodiguant la dérision et l'outrage. Il fut traîné à la mort sur un char triomphal, une couronne au front et appuyé contre une potence dont le bois infamant se dressait derrière lui. Entouré d'un pompeux cortège et précédé par un grand nombre de satellites des boïars, criant de toute la force de leur voix insolente : « Voici le tsar d'Astrakhan! » il traversa les flots d'un peuple muet et consterné. Ses bourreaux rappelaient ainsi aux esclaves, involontairement sans doute, cette inscription ironique, placée au-dessus de la tête d'un autre libérateur : Jésus le nazaréen, roi des juifs.

L'infortuné Stenko mourut avec calme et dignité, cela est certain; car s'il eut montré la moindre faiblesse, les historiens russes n'eussent pas oublié de le répéter à tous propos et sous toutes les formes.

Moustache-du-Diable essaya vainement de recueillir l'héritage de Stenko. Pour régénérer un peuple, ce n'est point assez d'être brave; cependant il eut donné, longtemps encore peut-être, des inquiétudes aux boïars, mais ils parvinrent à le faire empoisonner.

D'autres chefs, à diverses époques, tentèrent d'opérer l'affranchissement des esclaves. Nous présenterons successivement à l'attention de nos lecteurs ces hommes dont les efforts, bien qu'insuffisans, ont semé tant de germes de liberté sur la terre du nord et préparé un avenir inévitable.

Arthur G.

ACADÉMIE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Pierre-le-Grand, en parcourant l'Europe, visita plusieurs sociétés savantes. Il comprit bientôt de quelle utilité pouvait être, pour son empire, une pareille réunion d'hommes de talent, et forma le projet de créer une académie des sciences à Saint-Pétersbourg. Wolf et Leibnitz furent à ce sujet consultés par lui, et ce fut d'après leur avis qu'il dressa les statuts d'une institution qui devait rendre de grands services à la Russie en particulier, et à la science en général. Le 10 février 1724, Pierre signa donc l'ukase en vertu duquel l'académie était fondée; malheureusement la mort qui atteignit presque immédiatement ce prince, ne lui permit pas d'achever l'exécution de son plan, ni de lui donner tous les développemens qu'on était en droit d'attendre de son génie despotique et entreprenant.

Mais l'impératrice Catherine Ire avait compris la pensée de son époux; elle confirma les statuts de l'académie, la dota, y attira des étrangers, et donna des récompenses aux hommes de mérite qui la composaient. Le 1er août 1726, elle assista en personne à une séance dans laquelle le professeur Bulfinguer, naturaliste distingué, prononça un discours sur l'utilité de l'aimant et de la boussole pour découvrir les longitudes.

Vint ensuite Pierre II, qui négligea l'académie, dont les membres, mécontens de n'être point payés, et découragés par l'insouciance du tsar, quittèrent en grande partie Saint-Pétersbourg.

La protection de l'impératrice Anne rendit quelque lustre à ce corps savant; on lui adjoignit même un collége pour l'instruction de la jeunesse sous la surveillance des professeurs.

Ce ne fut toutefois qu'à l'avènement d'Élisabeth que l'académie reprit réellement une nouvelle vie; cette impératrice se distingua par la protection toute particulière qu'elle accorda aux savans, et par ses libéralités, tantôt envers les étrangers, tantôt envers les Russes qui s'étaient fait remarquer par leur génie. Elle tripla les fonds destinés à la dotation de l'académie, fit arriver aux premières dignités ceux des membres qui s'étaient le plus illustrés, et n'épargna rien de ce qui pouvait encourager le progrès des sciences dans ses états. Un grand nombre de savans étrangers, qui avaient quitté Saint-Pétersbourg au moment de la décadence, s'empressèrent d'y retourner, et ce fut à cette même époque que deux Russes, le poète Lomonosof et l'astronome Rumowski, hommes d'un grand génie et d'un profond savoir, furent inscrits sur la liste des académiciens. Le premier est appelé, à juste titre, le père de la poésie russe; il découvrit et sut faire valoir toutes les beautés d'une langue harmonieuse, qui, possédant, comme la langue italienne, des augmentatifs et des diminutifs, fournit au poète le moyen de donner à sa pensée les nuances les plus délicates, en même temps qu'une expression vive et colorée.

Catherine II ne se contenta pas, comme ses prédécesseurs, de posséder dans sa capitale des hommes de mérite, brillant dans le monde savant par leurs recherches littéraires ou par les riches produits de leur imagination. Elle jeta un regard scrutateur sur le vaste pays soumis à sa puissance, et voulut en connaître l'étendue et les trésors. Elle ordonna à l'académie de lui présenter un tableau aussi exact que possible de l'état actuel de la Russie, afin de pouvoir exploiter, au profit de l'empire, tout ce que la nature y offrait d'utile à l'homme, depuis la mer Glaciale jusqu'aux déserts de la Tartarie. Des sommes considérables furent consacrées par elle à ce travail, et bientôt les savans les plus célèbres, les naturalistes, les médecins, les géographes, reçurent l'ordre de parcourir les mers et les montagnes, de pénétrer jusqu'au fond de la Sibérie et de gravir le Caucase, pour apporter le fruit de leurs observations et de leurs recherches.

L'objet de ces voyages scientifiques est parfaitement développé dans les instructions que l'académie donnait aux divers savans qui les entreprenaient. Des rapports étaient exigés sur les différentes natures d'eau et de terre, ainsi que sur la meilleure méthode à employer pour cultiver les terrains déserts et stériles. On demandait des renseignemens sur les maladies locales des hommes et des animaux, et sur le meilleur traitement à leur appliquer. On voulait savoir comment on élevait le bétail, et particulièrement les brebis, les abeilles et les vers à soie, en demandant en même temps des conseils sur les moyens d'améliorer et d'accroître ce genre de richesses nationales. Les voyageurs, en visitant les forêts et les fleuves, devaient également donner leur opinion sur la chasse et la pêche; ils devaient, en parcourant les montagnes, réunir leurs lumières sur les mineraux répandus sur leur surface et sur les mines renfermées dans leur sein. Ils avaient en outre mission de rectifier la position géographique des villes, de faire des observations astronomiques et météorologiques, d'indiquer le cours des rivières, de dresser des cartes exactes, de décrire avec soin les mœurs et les usages des différens peuples, enfin de recueillir tous les renseignemens utiles à l'empire.

Ces voyages rencontraient cependant de nombreuses entraves; souvent c'étaient des pays inconnus et habités par des barbares, qu'il fallait traverser; souvent il fallait surmonter un froid qui faisait geler le mercure. Celui qui, pour vaincre de pareilles difficultés, n'avait

d'autres moyens que son talent et le faible cortége qui l'accompagnait, tombait quelquefois victime de la barbarie des habitans ou de la rigueur du climat. Delile et Steller avaient ainsi péri malheureusement sous le règne d'Anne; Gmelin, en 1774, succomba au chagrin et à la maladie, dans un petit village du Caucase; Falk mourut en route, et l'astronome Lowiez fut massacré dans le moment où les esclaves insurgés combattaient pour Pougatchew.

Parmi ces savans voyageurs se distingua surtout le célèbre naturaliste Pallas, auteur d'un traité remarquable sur les vers qui attaquent le corps humain. Dans son ouvrage intitulé : *Eleuchus zoophitorum,* il décrit avec beaucoup de soin plus de deux cent soixante-dix espèces des animaux connus sous le nom de polybes, coraux, madrépores, corralines, tœnia, etc. Ce naturaliste quitta Saint-Pétersbourg au mois de juin 1763, pour visiter les contrées les plus éloignées de l'empire russe; il étudia les pays qui touchent à la Tartarie et qui confinent avec la mer Caspienne, poursuivit sa route à travers le mont Utral, franchit le mont Altaï, pénétra dans la partie de la Daurie, qui est au sud-est de la Sibérie, s'avança dans les rivières d'Ingoda et d'Argam, jusqu'au voisinage du fleuve Amour, et suivit les limites qui séparent l'empire russe des hordes mongoles. La relation de son utile et intéressant voyage, contient une description géographique et topographique des provinces, des villes et des villages qu'il a visités, avec d'amples détails sur leur histoire, leurs productions, leur commerce, sur les diverses tribus qui les parcourent, et sur des quadrupèdes, oiseaux, poissons et plantes jusqu'alors inconnus.

Il existe du même auteur un ouvrage intitulé : *Recueil pour servir à l'histoire politique. physique et civile des tribus mongoles.*

En juin 1777, cet illustre savant donna lecture, dans une séance dé l'académie de Saint-Pétersboug, d'une curieuse dissertation sur la formation des montagnes et sur les changemens que le globe a subis en Russie.

C'est aux recherches des académiciens de Saint-Pétersbourg, parmi lesquels brillèrent Pallas, Gmelin, Gulden-Staedt, Georgi et Lepekin, que la Russie doit le grand nombre d'ouvrages qu'elle possède sur son état intérieur, ses productions naturelles et sa topographie.

Les premiers recueils de l'academie de Saint-Pétersbourg furent publiés en 1728, sous le titre de *Commentarii Academiœ scientiarum impérialis Petropolitanœ.* Ils continuèrent de paraître sous ce titre jusqu'en 1747, époque à laquelle ils furent publiés sous celui de *Acta Academiœ scientiarum imperialis Petropolitanœ.* Les mémoires et publications qui ont paru en vingt volumes, de 1750 à 1776, sont d'un grand intérêt.

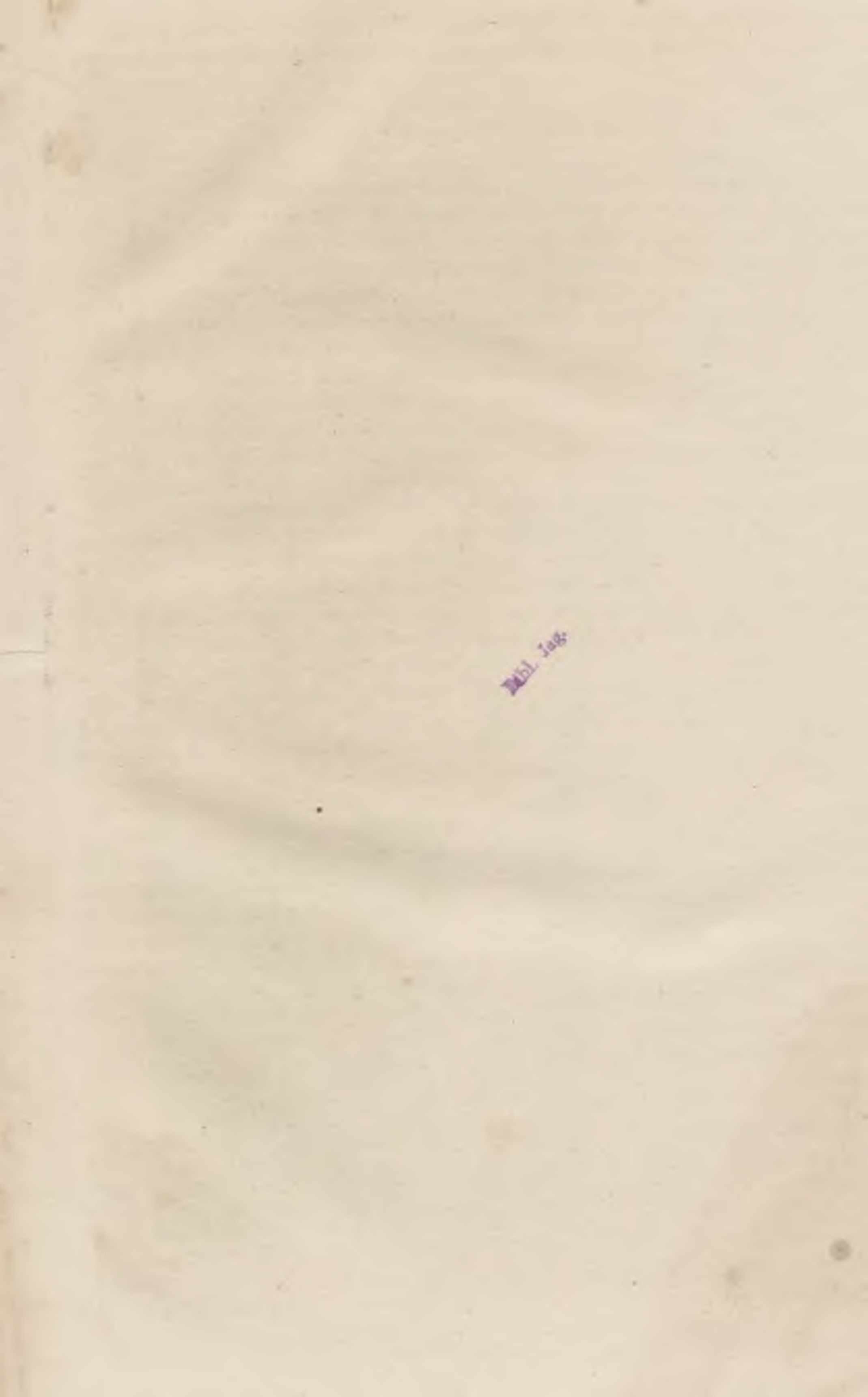
Chaque nouveau triomphe de la Russie, donnait de l'accroissement à la bibliothèque de l'académie, par suite des spoliations que cet empire exerçait sur les peuples voisins, et le cabinet d'histoire naturelle s'enrichissait à chaque voyage des académiciens. Ce dernier renferme des os fossiles d'éléphans et d'autres animaux trouvés en Sibérie, ainsi que des ornemens en or découverts dans les tombeaux. Le célèbre historien Muller donne à ce sujet des détails curieux dans son excellent traité sur les tombeaux de la Sibérie.

Cet auteur pense qu'il existait en Sibérie la coutume d'immoler sur la tombe d'un personnage distingué, la femme, les domestiques et les chevaux qui lui avaient appartenus, et de les enterrer avec lui. C'est à cet usage qu'il attribue la découverte d'os humains confondus avec des os de chevaux et celle de riches ornemens, d'arcs, de flèches et d'armes de toutes espèces.

Tels furent donc les commencemens de l'académie des sciences à Saint-Pétersbourg; ils promettaient un bel avenir. Malheureusement la science en Russie est devenue le partage des privilégiés; elle n'est que l'instrument du pouvoir. Le peuple, les masses n'en profitent pas.

Il est vrai que les travaux de l'académie se distinguent souvent par un savoir réel, mais il y perce toujours l'influence du cabinet, qui, avant de servir la science, poursuit sa politique.

M.


Bibl. Jag.

CAMPEMENT DES KALMOUQUES.

N° 10.

Russie pittoresque.



J. B. Gall.

Imp. d'Aubert, paris.

C'est un peuple nomade dont la principale occupation est le soin des bestiaux.

SWIATOSLAW.

(955-972).

Il fallait aux armées varaigues des guerres continuelles pour s'enrichir par le butin; pour les maintenir sur pied pendant les courts intervalles de paix, les princes russes étaient forcés d'accabler d'impôts les populations vaincues. Nous avons vu que leurs exactions poussaient les peuples au désespoir; nous avons vu les malheureux Drevliens révoltés et punis. Mais ce que Rourik, Oleg, Igor avaient fait par politique ou pour ne pas ruiner entièrement les pays qu'ils regardaient déjà comme leur propriété, Swiatoslaw l'exécutait sans autre motif qu'un penchant naturel. La vie militaire l'enivrait; il préférait les camps aux palais dorés et détestait les repas somptueux; il s'apprêtait lui-même la nourriture la plus simple, de la viande grillée sur des charbons, et s'accoutuma à manger de la chair de cheval; il dédaignait de faire usage d'une tente et couchait sur la terre nue, la tête appuyée sur la selle de son coursier. C'est ainsi qu'il donnait l'exemple d'une vie dure, habituant son armée à toutes sortes de privations.

Sa première expédition fut dirigée contre les Kozares, peuple qui habitait les bords de la mer Caspienne, long-temps appelée mer des Kozares. Ils ne peuvent résister à l'invasion; ils sont dispersés et leur capitale rasée, anéantie. Cette nation disparaît du monde et de l'histoire.

De là, Swiatoslaw se porta sur le Danube. L'empereur Nicéphore Phocas, attaqué par les Hongrois, trahi par les Bulgares, implore son secours. L'imprudent se fiait aux traités conclus entre Igor et Romain. Swiatoslaw accourt : il enlève plusieurs villes aux Bulgares; mais loin de les remettre à l'empereur, il les considère comme une légitime conquête, et pour mieux prouver sa résolution de les conserver, il se décide à faire sa capitale de l'une d'elles. Nicéphore connut seulement alors que son allié était plus redoutable encore que ses ennemis.

Cependant, au moment ou Swiatoslaw poursuivait ses ravages aux bords du Danube, les farouches Petchenègues, dont nous avons déjà fait mention, pénétraient dans la Russie et assiégeaient Kief. Le conquérant fut obligé de revenir sur ses pas pour défendre son propre territoire. Il serait arrivé trop tard; Kief, tourmenté par la famine, était à la veille de se rendre, quand l'adresse d'un jeune guerrier sauva la ville.

De l'autre côté du Dnieper, se trouvait un corps sous le commandement d'un général russe nommé Pritich; il fallait l'instruire de l'extrémité à laquelle on était réduit, et la difficulté consistait à traverser le camp des assiégeans. Ce hardi jeune homme prend une bride de cheval à la main et sort des remparts sans être aperçu du dehors. Il se mêle aux Petchenègues et leur demande en leur langue s'il n'ont pas vu passer son cheval. Ceux-ci le prennent pour un de leur camarades et ne comprirent la ruse que lorsqu'ils le virent se jeter dans le fleuve pour le passer à la nage. Le lendemain, le général russe, averti du danger qui menaçait la ville, fit embarquer ses troupes et la délivra.

Swiatoslaw à son retour vainquit les Petchenègues, mais il leur accorda la paix afin de pouvoir reprendre le plus tôt possible le cours de ses conquêtes sur le Danube.

Pour qu'en son absence le pays fut à l'abri de nouveaux troubles et de nouvelles invasions, il répartit ses états entre ses enfans. Il donna Kief à Jaropelk, le territoire des Drevliens à Oleg, et Nowgorod à Wladimir, fils naturel qu'il avait eu de l'une des femmes d'Olga. Ce partage était fait avec l'intention d'assurer une meilleure organisation au pays; nous verrons dans le courant de cette histoire à combien de calamités il a exposé le peuple russe.

Ayant ainsi fait toutes les dispositions qu'il jugeait nécessaires, Swiatoslaw retourna en Bulgarie, et une guerre acharnée s'engagea, guerre d'extermination d'un côté comme de

l'autre. Enfin, après la perte de Pereyslawetz pris d'assaut, les Bulgares courbèrent le genoux devant Swiatoslaw.

Bientôt les événemens grandirent. Jean Zimisces ayant assassiné Nicéphore se rendit maître du trône de Constantinople et somma le prince russe d'évacuer la Bulgarie. Le vainqueur des Kosaks, des Petchenègues, des Bulgares, répondit avec fierté qu'il allait se rendre à Constantinople pour chasser les Grecs en Asie.

Il s'agit pour Swiatoslaw de l'empire d'Orient, objet constant de l'ambition des princes varaigues, pour Zimisces il s'agit du salut de son pays. L'empereur s'acquitta dignement d'une si grande tâche. Cette guerre impitoyable fut conduite par lui avec talent et persévérance. Le génie de Swiatoslaw, son courage, son obstination, les ressources qu'il savait inventer au moment du danger, rien ne put le sauver.

Nous devons ajouter ici que les chroniqueurs russes ne sont pas d'accord avec les historiens bysantins. Les premiers tâchent d'atténuer la défaite des Russes, les seconds exagèrent la victoire des Grecs. Mais un fait certain, c'est que Swiatoslaw fut obligé de demander la paix pour pouvoir retourner dans ses etats. Un nouveau traité fut conclu; de nouveaux sermens furent échangés, et nous y remarquons la phrase suivante : « Si moi « ou mes sujets manquions à observer ces conditions fondées sur la justice, puissions-nous « devenir l'objet de la malédiction des dieux que nous adorons, de Peroun et de Voloss, « *que nous soyons alors jaunes comme de l'or et que nous périssions par nos propres armes.* »

Swiatoslaw retournait en son pays avec un faible reste de son armée, mais quand il voulut franchir les cataractes du Dnieper, les Petchenègues lui fermèrent le passage. Se voyant exposé à passer l'hiver loin de sa capitale et livré aux horreurs de la famine, il résolut de se jeter sur les hordes ennemies. Une bataille sanglante eut lieu, mais il y perdit la vie. Le prince Kouria lui trancha la tête; son crâne, orné d'un cercle d'or, servit de coupe aux chefs des Petchenègues.

Telle fut la fin de Swiatoslaw, après un règne de dix-sept ans; l'histoire le compte parmi les plus illustres capitaines de l'époque, mais elle le regarde comme un des fléaux de l'humanité, car son règne n'a laissé que des traces de destruction. Basant tout sur la force, tout sur les armes, il excitait la fureur guerrière à tel point que les femmes elles-mêmes volaient aux combats et défendaient les villes assiégées, mais il n'exécuta rien en vue d'améliorer le sort des peuples. Un historien polonais, Stryjkowski, affirme que le prince petchenègue fit graver ces mots sur le crâne de Swiatoslaw : *En courant après le bien d'autrui, vous perdez le vôtre.* J. C.

LES KALMOUKS.

I.

La race des Mongols, dont les Kalmouks font partie, est tres ancienne. Dès le commencement du treizième siècle, elle offrit une des plus puissantes monarchies qui ait jamais existé; ses conquêtes s'étendirent de l'extrémité des déserts de l'Asie, jusqu'en Europe et dans l'Afrique; elle donna des souverains à tous les peuples tatares, ainsi qu'à la Perse et à la Chine. C'est à tort que l'on a confondu les Mongols et les Kalmouks avec les Tatares, erreur où est tombé même le savant Sthralenberg; il n'y a entre eux de commun que la vie pastorale. Les premiers ont un langage, des coutumes, une constitution politique tout-à-fait à part; ils ont, malgré leurs guerres continuelles et leurs émigrations, conservé des traits si caractéristiques, qu'ils en ont communiqué l'empreinte à plusieurs autres peuples qu'ils ont asservis et surtout aux Kirguis-Kaïzaks, aux Solones orientaux, aux Toungouses qui habitent la Daourie, et aux Chinois septentrionaux; il n'existe d'ailleurs parmi eux aucune tradition qui puisse faire supposer leur identité avec

les Tatares, et ce nom de tatare est même regardé par eux comme une injure équivalente à l'épithète de brigand.

Aboulgasi-Bajadour-Kan rapporte dans son histoire généalogique des Tatares, qu'Alausa-Kan eut deux fils jumeaux dont chacun donna son nom à une grande tribu; que la nation des Tatares prit son nom de Tartar-Kan, tandis que Moguls imposa le sien aux Mongols, que Mongol, signifie homme triste, et que ce fut le caractère du second fils d'Alausa-Kan qui lui fit donner ce surnom. C'est avec les Mongols, ainsi que nous l'avons dit, que les Kalmouks et les Bouriates ont la plus grande affinité de langage, de mœurs et de physionomie.

Le pays qui environne les monts Altaï, surtout au midi, ont été de temps immémorial le domaine et le berceau des peuples Mongols. Tchinguis-Kan, en réunissant sous le même sceptre les différentes branches de cette race, constitua la puissance de leur empire; mais l'état fondé par ce célèbre conquérant fut bientôt dissous par les dissentions des peuples dont il l'avait composé: les guerres intestines le conduisirent à sa ruine, et les Mongols proprement dits se virent contraints de se soumettre aux mêmes Chinois qu'ils avaient asservis sous Tchinguins-Kan.

Les Kalmouks, qui forment une des principales parties de la race mongole, se nomment réellement OElvet; Kalimak n'est qu'un surnom que leur ont donné les Tatares. Ce mot Kalimak signifie désuni, ou gens restés en arrière, et les distingue de ceux des OElvets qui abandonnèrent leur pays pour faire une expédition vers l'ouest, et allèrent se perdre dans les environs du Caucase.

Une partie des Mongols a passé avec les Bouriates septentrionaux sous la domination de la Russie; ils sont venus habiter le côté oriental de la Sibérie et du gouvernement d'Irkoutsk, le sud du Chilok et les rives du Temnik, de Dshida et de Tschikoi. Les tsars les emploient dans leurs guerres comme cavalerie irrégulière; leur physionomie, leurs mœurs, leur religion sont devenus un objet de terreur pour les classes ignorantes des peuples d'Europe au milieu desquels ils ont passé; les femmes les représentent comme des êtres qui n'ont qu'un œil placé au front, et qui se nourrissent de chair humaine. Ce fut pourtant un peuple doux, hospitalier, aimant l'indépendance; il n'est devenu affreux que comme victime, que comme instrument de l'ambitieuse politique de la Russie.

Les *Kalimaks* ou Kalmouks présentent une si grande conformité avec les Mongols et les Bouriates, que le portrait des uns suffit pour faire connaître les autres; ce sont les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même religion, le même langage. Ces hommes, que le plus grand nombre des Européens regardent comme des monstres hideux, le savant Pallas affirme, au contraire, qu'ils sont tous bien faits, sains et parfaitement proportionnés; ils ont même la taille et les membres minces et déliés, au contraire des Kirguis et des Baskirs, dont l'embonpoint est tel, qu'ils peuvent à peine se mouvoir. On trouve chez eux, tant parmi les hommes que parmi les femmes, beaucoup de visages ronds et fort agréables; les voyageurs assurent même qu'ils se rencontre chez les Kalmouks des femmes si belles, offrant un si heureux contraste de la blancheur de leur peau avec leur chevelure noire, qu'elles pourraient rivaliser avec les premières beautés de l'Europe. Les traits caractéristiques de leur physionomie sont: des yeux, dont le grand angle, peu ouvert, est placé obliquement et descend vers le nez; des sourcils noirs peu garnis, formant un arc très abaissé; un nez ordinairement camus, écrasé près du front; les os de la joue saillans; la tête et le visage tout-à-fait ronds; la prunelle brune; les lèvres grosses et charnues; le menton court; les dents fort blanches, qu'ils conservent belles et saines jusque dans la vieillesse; enfin des oreilles d'une grosseur énorme et détachées de la tête. Cet ensemble de traits peut ne pas paraître très attrayant pour un Européen : pour un Kalmouk, il est d'autant plus beau qu'il est complet.

Tous les Kalmouks naissent avec des cheveux noirs; ils ne portent que deux petites moustaches et un petit bouquet sous la lèvre inférieure; les vieillards et les prêtres sont les seuls qui laissent croître leur barbe; tout le reste est arraché. Ils mettent, ainsi que les Tatares, le plus grand soin à s'épiler le corps; ils ont l'odorat subtil, l'ouie fine et la vue perçante; de loin, ils sentent la fumée d'un feu ou l'odeur d'un camp; il suffit à un grand nombre d'entre eux de mettre le nez sur le trou d'un renard ou de tout autre animal, pour reconnaître s'il y est ou s'il en est sorti. La perfection de l'ouie est telle chez eux, qu'ils sont avertis de la marche des chevaux avant même de les apercevoir : en se couchant le ventre à terre, et appliquant leur oreille contre le gazon, ils reconnaissent le mouvement d'un troupeau, d'un bétail égaré; les plus petits objets frappent leur vue dans le plus grand éloignement.

C'est à tort que plusieurs voyageurs, formant leur jugement d'après les troupes irrégulières qui sont incorporées dans l'armée russe, ont représenté les Kalmouks comme le peuple le plus féroce. Leur caractère est préférable à celui de tous les autres peuples nomades; ils sont affables, francs et surtout très hospitaliers; ils aiment à rendre service, sont toujours gais et enjoués; mais ils sont en même temps sales, paresseux et rusés; quoique bons, ils sont extrêmement vindicatifs, et poussent la vengeance jusqu'à l'assassinat, non à force ouverte, mais par trahison. Une de leur plus grandes jouissances est de se réunir; ont-ils préparé de l'eau-de-vie ou quelques mets favori? tous les voisins sont aussitôt invités à en venir prendre leur part, et si, dans la maison, il n'y a qu'une seule pipe, elle passe de bouche en bouche, et fait ainsi le tour du cercle.

Les Kalmouks ne savent point fabriquer le drap; ils sont obligés d'en acheter; leur industrie se borne à préparer des peaux de mouton ou d'autres animaux, et des feutres avec lesquels ils se font des vêtemens pour l'hiver. Les pauvres ne portent point de chemises; ils s'enveloppent dans une pelisse étroite qu'ils serrent avec une ceinture. Le costume des femmes a tant de ressemblance avec celui des hommes, qu'on les reconnaîtrait difficilement sans leur coiffure et les boucles d'oreilles dont elles aiment à se parer.

C'est à l'habitude d'enfoncer leur bonnet jusqu'à la racine des oreilles, que les Kalmouks, comme presque tous les peuples tatares, doivent l'écartement prononcé qui existe chez eux entre cet organe et la tête; cette singularité est frappante surtout chez les Kalmouks, qui ont les oreilles fort grandes.

Les femmes sont en général plus laborieuses que les hommes; aussitôt que ceux-ci ont construit les tentes de feutres qui leur servent d'habitation, et que les Russes appellent kibitks, ils emploient tout leur temps à chasser, à veiller sur leur troupeau et à se divertir; tandis que les femmes, chargées de l'intérieur du ménage, s'occupent à traire les bestiaux, à préparer les peaux et à coudre; elles sont même tenues de seller le cheval, et de le conduire devant la porte lorsque le mari doit se mettre en campagne.

Les Kalmouks possèdent de nombreux troupeaux, qui leur fournissent une grande quantité de lait, base de leur nourriture; ils ont plus de chevaux que de bêtes à cornes, et préfèrent le lait de jument au lait de vache; leur manière de le préparer lui donne un goût fort agréable; les femmes en font aussi de l'eau-de-vie. Pour le faire aigrir, ils le reçoivent dans de grands vases de cuir, qu'ils tiennent auprès de leur feu pendant l'hiver; la malpropreté de ces vases suffit souvent à cette opération. Ils emploient aussi un levain très salé, fait avec de grosses farines.

L'armure des Kalmouks se compose d'une lance, d'un arc et de flèches; les arcs sont faits de différens bois, mais le plus souvent d'érable et même de corne : ces derniers sont les meilleurs et les plus chers. Quant aux flèches, il y en a de fort courtes, terminées en crosse ou en massue, qui servent à tirer les petits animaux et les oiseaux; de très légères, garnies d'un fer étroit; d'autres armées d'un fer en forme de ciseau, et enfin de grandes,

portant un gros fer pointu et qu'on emploie pour faire la guerre. Toutes ces flèches ont trois ou quatre rangs de plumes de queue d'aigle. Une cuirasse et un casque complètent l'armement du Kalmouk ; la cuirasse est composée de petits anneaux de fer et d'acier, en forme de filet, suivant la manière des Orientaux ; elle s'achète chez les Troukmènes ou chez les Perses, et la valeur varie de huit à douze chevaux. Le casque est rond, garni d'un filet d'anneaux de fer, descendant par devant jusqu'aux sourcils, et par derrière couvrant le cou et les épaules.

Les Kalmouks ont plusieurs manières de chasser ; personne ne s'entend mieux qu'eux à dresser toutes sortes de filets et de pièges pour prendre les bêtes sauvages. Les riches préfèrent la chasse au faucon à toutes les autres.

Les chevaux constituent la fortune du Kalmouk ; mauvais pour le train, parce qu'ils sont trop fougueux et trop faibles, ils sont en revanche au-dessus de toute comparaison pour la course ; pour toute pâture, ils se contentent de ce qu'ils rencontrent dans les landes. Quelques Kalmouks possèdent jusqu'à deux mille chevaux et des bestiaux en proportion ; ils élèvent aussi des chameaux, mais ceux-ci exigent les plus grands soins pendant l'hiver.

Quand vient la mauvaise saison, les Kalmouks transportent leurs habitations vers le midi des landes du Volga et sur celles que baigne la mer Caspienne, se gardant bien d'approcher du Jaik dans la crainte de rencontrer les Kirguis leurs ennemis mortels ; là ils recherchent surtout les endroits où il y a beaucoup de ruisseaux ; le lieu pour lequel ils ont le plus de prédilection est celui qu'ils désignent sous le nom de *Son-Choudok* (cent puits), à cause de la grande quantité de sources qui s'y trouvent.

La constitution politique des Kalmouks n'a aucun point de ressemblance avec les institutions démocratiques que nous avons reconnues chez les peuples kosaks. Les premiers ont de tout temps été soumis à des chefs héréditaires, nommés kans : ils se divisaient en plusieurs hordes nommées Oulouss, et commandées par des officiers qui avaient le titre de Nojon. Chacune de ces hordes se divisait en Aïmaks, sous les ordres de nobles nommés Saissang ; enfin les Aïmaks se subdivisaient encore en plusieurs compagnies désignées sous le nom de Chatoun et composées de dix à douze tentes. Chaque chatoun avait son officier, qui dépendait du premier saissang de l'aïmak, et celui-ci était subordonné au nojon, qui partageait avec le kan souverain de l'oulouss la prérogative de distribuer les charges et les dignités. Les enfans du nojon se divisaient entre eux le commandement de l'oulouss, à moins que leur père n'en disposât autrement et ne les destinât à la prêtrise. Le nojon percevait l'impôt, qui consistait en dîmes sur les bestiaux ; il avait le droit d'infliger les peines corporelles, de faire couper le nez, les oreilles ou les poignets à ses administrés, mais il ne pouvait condamner à la peine de mort.

Ainsi, tandis que Kosaks constituaient une république basée sur l'élection des chefs, sur leur responsabilité et sur une parfaite égalité de naissance et de fortune, les Kalmouks, au contraire, adoptaient un gouvernement monarchique, héréditaire et aristocratique, avec une grande inégalité de richesse et de rang.

Cependant la législation des Kalmouks était loin d'être barbare : « Elle ferait honneur, dit Pallas, aux nations les plus policées de l'Europe qui affectent de donner le nom de *barbares* aux peuples libres de l'Asie. »

Leurs lois, en effet, ne se jouent point de la vie des hommes ; on n'y trouve point écrit l'horrible article de la question, à une époque où ce cruel moyen était en usage dans les pays les plus policés de l'Europe. Les châtimens consistent en amende et en confiscations ; les peines les plus graves sont corporelles, mais elles ne vont jamais jusqu'à la mort. L'application de la loi a lieu sans distinction pour le peuple comme pour la noblesse. Celui qui ne se rendait pas à l'armée pour défendre l'indépendance ou une cause nationale était condamné à la perte de tous ses biens. Le chef ou le soldat reconnu coupable de lâcheté, était passible d'une forte amende en rapport avec sa fortune ; on le dépouillait en outre de ses armes, et

et on le promenait habillé en femme au milieu du camp. Les peines portées contre l'homicide étaient graves; tous les spectateurs oisifs d'une dispute particulière étaient condamnés à une amende d'un cheval, si l'un des deux combattans était resté sur la place; si un Kalmouk en tuait un autre à la suite d'une querelle de jeu, il était tenu par la loi, outre les peines ordinaires, d'entretenir la femme et les enfans de sa victime.

Dans le cas de blessures, il y avait amende et la loi déterminait ce qui devait être payé pour une dent, une oreille ou un doigt. Des peines étaient prononcées contre le beau-père ou la belle-mère maltraitant sans sujet les enfans confiés à leurs soins. Le crime le plus rigoureusement puni était le vol; il entraînait des peines corporelles; la loi condamnait le voleur non seulement à restituer l'objet volé et à payer, comme dommages et intérêts, un certain nombre de bestiaux, mais encore à avoir un doigt de la main coupé, même dans le cas où il ne s'agissait que d'une bagatelle, d'un vêtement ou d'un meuble; elle allait jusqu'à fixer une amende pour un vol d'aiguille ou de fil. La plus grande peine portée contre les seigneurs, lorsqu'ils commettaient un acte d'hostilité envers l'un d'entre eux, était une amende de cent cuirasses, de cent chameaux et de mille chevaux; la peine la plus légère consistait à donner une chèvre avec son cabri, ou un petit nombre de flèches.

Plusieurs de ces lois, basées sur la justice et l'amour du pays, tendent à inspirer de la sécurité pour les biens acquis, et à exciter le courage pendant la guerre, ont justement motivé l'admiration de Pallas; mais il existe pourtant, dans la procédure des Kalmouks, des dispositions qui ne sont pas tout-à-fait en rapport avec la sagesse des autres institutions: telle est l'épreuve du feu dans laquelle un accusé, pour être déclaré innocent, doit porter sur le bout des doigts une hache ou une barre de fer rouge.

La religion des Kalmouks est le Lamisme; on y trouve un système complet de la cosmogonie de l'univers, un assemblage de fables et de révélations sur le passé et sur l'avenir du monde, et l'ancienne doctrine de la transmigration des âmes. Il y a plusieurs points de ressemblance entre l'Ancien-Testament et la cosmogonie des Kalmouks. Ceux-ci croient que, dans le principe, il existait un abîme immense nommé *Choubi-Siagar:* au-dessus de cet abîme s'élevèrent des nuages dorés qui se rassemblèrent et se formèrent en une grosse pluie qui donna naissance à une mer d'une grande étendue; la surface de cette mer se couvrit d'une écume semblable à la crême du lait, et de cette écume naquirent toutes les créatures vivantes, ainsi que les hommes et les *Bourkans* qui sont leur divinités.

Les Kalmouks admettent l'existence de plusieurs mondes; mais aucun être mortel ne peut passer de l'un à l'autre; les seuls Bourkans ont cette divine faculté.

La terre est sous la protection d'un éléphant qui porte le nom de Gasar-sakiks-chin-koven; cet éléphant a deux lieues de longueur; il est blanc comme la neige, et ses têtes, au nombre de trente-trois, sont rouges; chaque tête est armée de six trompes, de chacune desquelles jaillissent six fontaines; chaque fontaine est surmontée de six étoiles, sur lesquelles sont assises autant de vierges jeunes et parées, filles des esprits aériens; l'un de ces derniers, qui est le plus puissant conservateur de la terre, se met à cheval sur la tête du milieu, lorsqu'il veut aller d'un endroit à l'autre.

Au commencement du monde, les hommes vivaient près de quatre-vingt mille ans, ils étaient heureux, et la *Kidi-diz-nar* (grâce invisible) leur servait de nourriture. Ce fut vers ce temps que mille Bourkans montèrent au ciel. Mais une circonstance malheureuse vint mettre fin à cet état fortuné; la terre produisit un fruit nommé schime, dont la douceur égalait celle du miel; un homme eut l'imprudence d'en goûter et fit part aux autres de l'agréable sensation qu'il venait d'éprouver. Tous les hommes se mirent alors à en manger, et ils perdirent aussitôt leur sainteté et le pouvoir merveilleux qu'ils avaient de voler au ciel. Ils vécurent long-temps dans les ténèbres, jusqu'au moment où le soleil et les planètes furent formés dans le firmament.

Leur pauvreté devint bientôt si grande, qu'ils manquèrent de nourriture; l'herbe diminua, il n'y eut plus assez de pâturages pour les bestiaux; en sorte que le genre humain, de coupable qu'il était, se fit criminel; aux vertus qui l'avaient distingué succédèrent l'injustice, l'adultère et l'homicide. Les hommes se virent donc contraints à labourer la terre; ils choisirent pour leur chef le plus sage d'entre eux, lui donnèrent la fonction de partager les terres, et enfin l'élurent kan.

Tel est le passé, selon la croyance des Kalmouks, et ce que cette croyance offre de plus frappant, c'est la ressemblance de ce fruit qui a causé le malheur du monde, avec la pomme fatale qui, selon l'Ancien Testament, est l'origine des maux sous lesquels nous gémissons.

Quant à ce qui concerne l'avenir, les Kalmouks croient que le genre humain subira plusieurs révolutions; tous les animaux diminueront de volume; il viendra un jour où la grosseur du cheval ne dépassera pas celle que l'on connaît actuellement au lièvre ; où les hommes n'auront plus qu'une aune de hauteur, ne vivront pas au-delà de dix ans, et se marieront à l'âge de cinq ans. Mais avant la destruction complète du monde, la voix des esprits aériens se fera entendre; elle sera suivie d'une pluie horrible, et alors la terre sera inondée de sang et jonchée de cadavres. Bientôt à cette grande catastrophe succédera une pluie odoriférante qui vivifiera la terre; les hommes recommenceront à vivre; puis il viendra sur la terre un Bourkan revivifié, nommé *Maïdarin;* ce saint personnage sera couvert de gloire, d'une taille prodigieuse et d'une beauté divine; les hommes l'entoureront et lui demanderont pourquoi il est si grand et si beau; il leur répondra qu'il a acquis cette beauté et cette grandeur en pratiquant la vertu et en domptant ses passions.

Parmi les Bourkans, que les Kalmouks regardent comme des dieux, comme de bons et de mauvais génies, ils assignent le premier rang à Abida, quoique Sakii-Mouni, fondateur de la secte de Lamas, soit leur divinité la plus connue, et celle à qui ils rendent les plus grands hommages. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils représentent le plus souvent leurs dieux avec des figures de femme. Ils croisent à presque tous les jambes, et leur donnent un grand nombre de têtes et de bras. Aux dieux bienfaisans, ils font une physionomie douce; ils la font terrible aux dieux malfaisans. Outre ces idoles, ils ont encore des images représentant leurs Bourkans, peintes sur du papier de la Chine ou sur des étoffes, en rouge ou couvertes d'une feuille d'or.

Les Bourkans, suivant les Kalmouks, résident dans les mondes qu'ils ont adoptés, dans les planètes ou dans les régions célestes. *Sakii-Mouni* habite encore sur la terre. Erlik-Kan a son palais dans les enfers. Quant au ciel, où demeurent un grand nombre de Bourkans, les hommes y sont conduits par un chemin d'or qui surmonte une montagne élevée au-dessus de laquelle est une nuée de jaspe; dans cette nuée réside l'esprit aérien *Adabaschi*. Le pied de la montagne est habité par une grande quantité de renards occupés à dévorer les âmes perverses qui osent approcher du bienheureux séjour. Sous le chemin d'or, est un chemin d'argent conduisant au lever du soleil, habité par *Abida*, qui y jouit d'une tranquilité parfaite. Au-dessous du chemin d'argent est placé celui de cuivre, qui mène à la résidence de trente-trois esprits bienfaisans; près de là est situé le paradis des enfans et des âmes peu méritantes. Tout-à-fait au bas de la montagne, est un chemin de fer qui conduit aux enfers.

Nous ne pouvons résister au désir de citer deux traits propres à donner une idée de l'histoire des dieux des Kalmouks.

Au temps où Sakii-Mouni habitait le corps d'un lièvre, il rencontra un homme qui mourait de faim; ému de pitié, le généreux Bourkan poussa le dévoûment jusqu'à se laisser prendre et manger. L'esprit tutélaire de la terre, ravi de cette belle action, plaça aussitôt la figure d'un lièvre dans la lune, afin d'en éterniser la mémoire. Les Kalmouks prétendent encore aujourd'hui voir dans la lune cette figure de lièvre. Dans cette fable poétique, il est

aisé de reconnaître l'enseignement de l'abnégation de soi-même, et de la récompense céleste attribuée au dévoûment.

Le second trait est celui-ci : trois Bourkans bienfaisans, *Massouchiri, Sakii-Mouny* et *Maïdarin* étaient un jour assis ensemble, faisant leurs prières avec une pieuse ferveur et les yeux fermés, ainsi que cela se pratique chez les Kalmouks; le génie infernal, profitant de ce qu'ils ne pouvaient le voir, s'approcha d'eux, et fit ses excrémens dans la coupe sacrée, que les prêtres ont l'usage de placer devant eux en recitant la prière. Aussitôt que les trois Bourkans se furent aperçus du tour que venait de leur jouer le génie infernal, ils tinrent conseil; ils remarquèrent que, s'ils jetaient cette matière vénéneuse dans les airs, ils feraient périr les habitans de cet élément; que s'ils la renversaient sur la terre, ils donneraient la mort aux hommes et à tous les êtres vivans qui occupent sa surface; enfin qu'ils détruiraient les poissons, s'ils la faisaient tomber dans la mer. Ils résolurent donc, pour éviter tous ces malheurs, de l'avaler eux-mêmes. *Sakii-Mouni* eut pour sa part le fond de la coupe, et il y trouva un marc si fort que son visage en devint tout bleu; c'est pourquoi on lui peint la figure de cette couleur. L'exquise sensibilité de l'odorat des Kalmouks explique pourquoi, dans leurs fables, ils parlent si souvent des mauvaises odeurs et les attribuent aux génies malfaisans. Nous allons nous en convaincre, surtout en examinant comment ils représentent l'enfer; car eux aussi, croient à l'immortalité de l'ame, et aux récompenses ou aux punitions qui doivent suivre la vie terrestre.

L'enfer occupe le milieu entre le ciel et la terre. Erlik-Kan est le dieu terrible qui y règne; son palais est situé dans une grande ville entourée de murs blancs, et dans laquelle on fait résonner de grosses timbales. En deçà de cette ville se trouve une vaste mer d'urine et d'excrémens, qui est le séjour des damnés. Plus loin, est une mer de sang sur laquelle flotte un grand nombre de têtes humaines; là gémissent ceux qui ont suscité des querelles et des meurtres entre parens et amis. Plus loin encore, est un lieu formé d'une terre ferme et blanche, dans lequel une foule de damnés étendent et font mouvoir inutilement leurs bras et leurs mains pour manger et pour boire; mais, sans cesse dévorés par la soif et par la faim, ils ne peuvent atteindre ni boissons ni alimens; et, à force de fouiller et de creuser la terre, leurs mains et leurs bras se sont décharnés jusqu'aux épaules; ces membres finissent par tomber, mais ils repoussent bientôt pour de nouveaux tourmens. Il y a aussi de cruels châtimens réservés pour les prêtres kalmouks. Les peines ne sont point éternelles, et leur durée varie selon les péchés.

Un des séjours de cet enfer est couvert d'une nuée d'ordures et de vidanges, garni de cent huit crochets auxquels on suspend les damnés; lorsque le vent jette ceux-ci à terre, ils tombent, de cascade en cascade, sur des pointes de fer, jusqu'à ce qu'ils soient mis en pièces; alors se fait entendre une voix qui les appelle à la vie. Ce genre de châtiment dure deux cent millions d'années, pendant lesquelles les patiens sont coupés en pièces, roués et broyés dans des mortiers.

Il existe une autre partie de l'enfer où les damnés gèlent, et sont ensuite traînés par les diables, jusqu'à ce qu'ils reviennent à la vie pour souffrir de nouveau.

Le chef suprême des prêtres se nomme le Dalaï-Lama; c'est le pape des Kalmouks, qui le regardent comme un Bourkan habitant la terre, et croient que son âme passe toujours d'un corps humain dans un autre. Son vêtement est jaune; il porte un bonnet pointu semblable au capuchon d'un moine, et attaché à l'habit de manière à pouvoir pendre ou à être mis sur la tete. Le bas clergé, dispersé parmi les hordes, se nomme gelloung; il n'a pas de propriétés; le peuple lui fait des offrandes, principalement aux jours de fête; l'instruction cléricale est dans ses mains; il enseigne aux élèves à lire la langue tangoute et à chanter; il possède un grand nombre de livres qui contiennent la description de leurs dieux et de leurs cérémonies; le plus important de ces livres, et en même temps le plus volumineux, est intitulé *Bodimer*, et traite à fond de la cosmogonie des Kalmouks. J. C.





J. B. Gath. Imp. d'Aubert, paris.

De simple prêcheur élevé à la première dignité de l'Église, il fut disgracié et emprisonné.

JAROPELK FILS DE SWIATOSLAW.

(973-980.)

Nous avons vu dans nos derniers temps deux frères destinés à se céder mutuellement l'empire de la Russie. L'un et l'autre refusaient la possession d'un sceptre ensanglanté; c'est qu'aujourd'hui le sceptre est entouré de mille périls. Le monarque rencontre à chaque pas un des meurtriers de son père ou de son aïeul; il n'existe aucune sécurité pour lui, placé qu'il est entre les besoins de la civilisation, la barbarie et l'orgueil des boïars; car souvent ces perfides boïars, devant qui les tsars tremblent, méditent, en se prosternant, d'empoisonner ou d'étrangler leur maître. A l'époque où s'est arrêté notre dernier article, la couronne n'avait à craindre aucun danger de ce côté. Les Russes soumis ne songeaient point à la révolte ; l'aristocratie d'alors, riche et glorieuse, rivalisait d'éclat avec le prince et surtout ne redoutait aucune atteinte à ses priviléges. Aussi le désir de régner sur un trône si bien affermi excita-t-il des ambitions cruelles; ce ne furent point des frères affectant de se vaincre en générosité; nous ne verrons que des crimes, des trahisons, des fratricides, et l'usurpateur se parant du diadème de sa victime pour en être dépouillé à son tour par un assassin nouveau.

Jaropelk régnait à Kief, mais regardait d'un œil jaloux son frère Oleg gouverner les Drevliens. Il hésitait à prendre les armes contre lui, lorsqu'une circonstance imprévue vint mettre un terme à son irrésolution.

Un jour Oleg chassait dans une forêt voisine de sa résidence; il rencontra le fils de Svenold qui, sans l'autorisation préalable du prince, osait se livrer au même plaisir. Oleg furieux d'une telle audace se jette sur l'imprudent et le tue de sa propre main.

Le père du malheureux jeune homme était conseiller intime d'Jaropelk. Aigri par cette perte douloureuse, il mit tout en œuvre pour emflammer les passions de son maître contre Oleg et la guerre civile commença entre les deux frères, premier et triste résultat de la fausse politique de Swiatoslaw. Une bataille est livrée, le souverain de Kief en sort vainqueur; l'armée de son adversaire se disperse dans un tel désordre, qu'un pont sur lequel elle se précipite s'écroule dans les eaux, et qu'Oleg lui-même, renversé au milieu du tumulte, périt étouffé sous les pieds des chevaux et des fuyards.

Jaropelk victorieux afficha néanmoins une douleur hypocrite. Il pleura sur la tombe de la victime, alors même qu'il en envahissait l'héritage; puis il dirigea ses armées contre Nowgorod pour dépouiller son second frère Wladimir. Celui-ci, trop faible pour résister, prend la fuite, mais en jurant de reconquérir son trône et de venger la mort de son frère.

Il court implorer le secours des Varaigues, rentre à leur tête, presque sans éprouver de résistance, dans sa capitale et menace Jaropelk retiré à Kief.

Ici, pour compliquer les événemens, l'amour vint se joindre à l'ambition. Jaropelk et Wladimir avaient demandé en même temps en mariage Rogneda, fille de Rogvolod, prince de Polotsk, une des beautés les plus célèbres de cette époque. Le prince de Polotsk, ne pouvant prévoir l'issue de la lutte, avait rendu sa fille maîtresse de son choix. Il ne faut pas oublier que Wladimir avait eu pour mère une des femmes attachées au service de la princesse Olga; ajoutons que, dans ces temps si éloignés de nous, les jeunes épouses étaient obligées, en témoignage d'obéissance, de déchausser leurs maris le premier jour des noces. Ceci expliquera pourquoi la fière Rogneda rejetta Wladimir en disant : *Je ne veux point déchausser le fils d'une esclave, je préfère Jaropelk.* Ces paroles insultantes parviennent aux oreilles de l'amant dédaigné; il marche contre le prince de Polotsk le cœur gros d'amour et de colère; il immole ce vieillard innocent sur les cadavres de ses deux fils et force Rogneda à épouser le meurtrier de son père, l'assassin de sa famille.

Maintenant il tourne ses pas vers Kief; il a encore la mort d'Oleg à venger; ou plutôt il lui faut s'emparer de Kief et se débarrasser d'un prétendant. Mais ce n'est pas de front qu'il attaque son frère, la corruption est un moyen plus sûr. Il achète au poids de l'or la trahison de Bloud, conseiller intime et favori de Jaropelk. Ce misérable poursuivait son maître et son ami d'insinuations perfides, pendant qu'il excitait contre sa personne la haine des habitans de Kief. Ses manœuvres eurent un plein succès: le vainqueur d'Oleg fut obligé d'abandonner la ville pour se réfugier à Rodnia. Wladimir assiége cette place et bientôt la famine y régna si horrible, que, depuis lors, s'est conservé le proverbe : *Misère comme à Rodnia.* Jaropelk, désespéré, ne sait plus quel parti prendre. L'infâme Bloud lui persuade de se rendre à la discrétion de Wladimir. En vain un serviteur fidèle s'efforce de combattre ce funeste projet. Le prince de Kief se laissa conduire par Bloud dans le palais de Swiatoslaw où l'attendait Wladimir. A peine est-il entré, que Bloud ferme les portes pour le séparer de ses gardes et lui couper le chemin de la retraite. Deux Varaigues, apostés d'avance, plongent leurs glaives dans le sein de Jaropelk, et désormais Wladimir réunit sous son sceptre les apanages d'Jaropelk et d'Oleg.

C'est à ce prince, teint du sang de son frère, qu'il était réservé d'accomplir ce que n'avait pu faire Olga, l'introduction en Russie d'une religion d'amour et de fraternité. Wladimir fut le premier monarque chrétien de ce pays. L'histoire l'a surnommé le Grand, et l'église russe le compte parmi les saints. J. C.

LES KALMOUKS.

II.

Quand les Kalmouks avaient besoin d'envoyer une ambassade pour traiter avec leurs voisins, ils choisissaient leurs prêtres pour remplir cette mission. Ceux-ci, mis en contact avec les peuples mahométans et chrétiens, rapportaient dans leurs pays quelques notions inexactes de la Bible et de l'Evangile, et c'est probablement à ces voyages des prêtres qu'il faut attribuer les traces de christianisme que nous trouvons dans la cosmogonie des Kalmouks.

Cependant le peuple, occupé à nourrir ces bestiaux, indifférent pour les richesses de l'Orient, n'a fait de progrès ni dans les arts ni dans l'industrie. Ses notions dans l'art médical sont très-bornées; nous citerons, pour exemple, le singulier moyen dont ils se servent pour faciliter l'accouchement d'une femme.

« Lorsque le terme de la grossesse approche, dit Lévêque, on choisit un homme vigoureux qu'on a soin de bien nourrir. Aux premières douleurs que la femme ressent, il s'assied à terre, la prend sur ses genoux et la sert fortement entre ses bras, en commençant par la poitrine et descendant jusqu'au ventre; il ne cesse pas de la presser, jusqu'à ce qu'une femme, assise sur ses talons devant la patiente, aperçoive l'enfant. Elle en donne avis par un signal, et aussitôt on fait des décharges de pistolets pour effrayer la mère, car on est persuadé que cette terreur subite hâte l'opération.

« Ceux qui n'ont pas le moyen de payer un homme, pressent fortement la mère dans des courroies, en commençant par l'estomac. »

Il y en a peu de nos dames qui supporteraient ces sortes de tortures; quant aux femmes kalmouques, elles ont un si bon tempérament qu'il en meurt bien peu des suites de leurs couches.

Il ne connaissent pas la peste, mais la petite vérole ne leur est guère moins funeste.

Le malheureux qu'elle attaque est aussitôt abandonné. On se contente d'approcher de temps en temps de sa hutte, en se tenant au-dessus du vent, et de mettre à quelque dis-

tance un peu de nourriture. Il faut que le malade se traîne pour l'aller chercher; il meurt le plus souvent avant l'éruption.

Cependant, de tout ce que nous avons dit, il résulte qu'il y a injustice dans le mépris dont on accable le peuple kalmouk. Nous devrions plutôt nous étonner, en annalysant leurs institutions si sages, dans lesquelles le pouvoir de la monarchie héréditaire est tempéré par des lois qui accordent une égale protection aux nobles et aux vilains; nous devrions plutôt admirer cette justice qui ne permet pas que l'on se joue de la vie de l'homme, et sa religion qui, au milieu de bizares et poétiques mélanges, recommande la vertu, admet l'immortalité de l'âme, par le moyen de la métempsycose, et promet dans l'autre vie des récompenses et des peines pour les bonnes et pour les mauvaises actions. Notre admiration sera surtout justifiée, si nous remarquons que de telles institutions et une semblable religion régnaient entre la Sybérie et la mer Caspienne, à une époque où, dans l'Europe civilisée, la noblesse faisait peser son joug odieux sur les malheureux serfs, et les enfans d'une même famille s'exterminaient au nom de Dieu.

Les Kalmouks, tombés en grande partie sous la domination des tsars, se montrèrent, dans de fréquentes occasions, jaloux de leur indépendance. Stenko, Pugatchew trouvèrent dans les Kalmouks d'intrépides guerriers qui vinrent grossir leurs rangs aux cris : *plus d'esclavage !*

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur les Kalmouks par le récit d'un fait historique, qui montrera avec quelle barbarie la Russie traite les peuples conquis, et à quelles réactions sa tyrannie peut donner lieu.

Une horde de six cent mille Kalmouks faisait paître ses nombreux troupeaux dans les plaines qu'arrose le Volga, entre les provinces de Kasan et d'Astrakhan. Catherine avait confié l'inspection de cette horde à un lieutenant grossier, nommé Kiszenskoi. Cet homme, avide et brutal, commença par s'emparer d'une grande partie des plus beaux troupeaux des Kalmouks, et les fit vendre à son profit. Obéissant à la loi du plus fort, les Kalmouks se laissèrent spolier, sans élever le moindre murmure contre la rapacité du lieutenant, qui amassa ainsi une immense fortune; mais enfin, les rapines de cet homme devenant de jour en jour plus actives, et ayant atteint un degré inouï, Oubaché, le khan de ce malheureux peuple, vieillard respectable, prit la résolution d'adresser une remontrance au lieutenant Kiszenskoi : il saisit donc le moment où celui-ci exigeait un nouveau tribut, pour lui exposer avec dignité la position misérable de ses frères, qui ne pouvaient plus suffir à ces continuelles exigeances. Le barbare lieutenant, se regardant comme offensé, donna un soufflet au vieillard, et commanda au bourreau de lui infliger cent coups de bâton.

Ce fut en vain que le khan outragé, porte sa plainte jusqu'à Saint-Pétersbourg. Ses réclamations ne furent pas même écoutées; mais les Kalmouks, qui s'étaient soumis tranquillement à la rapacité et au brigandage de l'officier russe, ne purent se résoudre à endurer ni le mépris avec lequel avait été traité leur saissan, ni l'injustice de la cour de Russie. Les prêtres et les anciens de la horde se rassemblent, et après s'être convaincus qu'ils leur était impossible de se faire justice par les armes, ils résolurent de quitter le territoire de leurs barbares dominateurs, et de se retirer jusqu'au pied des montagnes du Thibet. Le secret sur cette fuite fut si bien gardé, que les Kalmouks étaient disparus déjà depuis deux jours, lorsque les autorités russes en eurent connaissance. Cette unanimité, ce secret si fidèlement gardé dans une horde composée de six cent mille individus, sont une preuve en même temps, et de l'indignation excitée chez elle pour la tyrannie russe, et de son attachement à son indépendance. Les Kalmouks, dans cette émigration, eurent à soutenir plusieurs combats contre d'autres hordes et de nombreux détachemens russes. Une moitié périt dans les déserts, l'autre moitié passa heureusement sous la domination de l'empereur de la Chine, qui leur offrit asyle et hospitalité. Catherine fit de vaines réclamations auprès de

ce monarque, qui répondit avec dignité : « *qu'il n'était ni prince assez injuste, ni père assez cruel pour chasser des enfans qui rentreraient dans le sein de leur famille; qu'enfin, l'impératrice n'avait point à se plaindre des Kalmouks, mais bien de l'officier qui osait porter la main sur le visage des khans, et faire donner la bastonade aux saissans.*

Catherine ne put rien contre la ferme volonté de l'empereur de la Chine. Quel exemple pour les monarques de l'Europe! J. C.

LE CLERGÉ RUSSE.

La hiérarchie actuelle du clergé russe est le système le plus puissant et le plus parfait qui soit en aide au despotisme et à la barbarie. Pourtant, il faut le dire, ce n'est guère que depuis un siècle que le clergé grec est tombé dans cet état de servilité. Avant cette époque, et suivant les modifications que lui firent subir différentes révolutions, il partageait le pouvoir avec le tsar, lui imposait sa volonté, nommait, acceptait ou rejetait le souverain, se signalait par son patriotisme, par sa fierté, par une habile politique; soumis aujourd'hui à l'autorité suprême de l'autocrate, il est devenu esclave comme le peuple dont il exploitait la crédulité.

Les métropolitains de l'église russe étaient, dans le principe, nommés par le patriarche de Constantinople; mais ce n'était qu'avec répugnance que les princes, de même que le clergé, se soumettaient à une influence étrangère; l'occasion de s'y soustraire se présenta en 1588. Jérémie, patriarche grec, en procès avec le Divan, vint à Moskou demander des secours d'argent au czar Fœdor Iwanowicz; celui-ci les lui accorda, sous la condition qu'il renoncerait à toute prétention sur l'église russe. Jérémie accepta, et déclara le métropolitain Job, patriarche de toute la Russie. Depuis lors, les patriarches russes, quoique sacrés par les évêques nationaux, et non plus par le patriarche de Constantinople, furent reconnus par ceux d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, et participèrent aux mêmes honneurs.

La puissance du patriarche était grande à cette époque; il marchait de pair avec le tsar; il avait sa cour, ses officiers de justice; son autorité était sans bornes. On ne pouvait appeler de ses jugemens au souverain lui-même, qui, de son côté, n'entreprenait rien sans le consulter. Chaque année on voyait, à la procession du dimanche des Rameaux, le tsar à pied, tête nue, conduisant par la bride l'âne ou le cheval monté par le patriarche, qui figurait ainsi l'entrée triomphale de Jésus-Christ dans Jérusalem.

La famille, dont le sceptre pèse aujourd'hui sur le Nord, descend du jeune Romanow, fils de l'archevêque de Rostow. Le métropolitain de Moskou, dans l'espoir d'obtenir de grands avantages, tant pour lui que pour le clergé en général, si ce jeune homme sortait du couvent de Costroma, où il vivait, pour monter sur le trône, parut un jour de grand matin dans le sénat, et d'un ton pathétique, rendit compte d'une révélation qu'il avait eue, révélation qui lui apprenait que le jeune Michel Romanow était, par la volonté de Dieu, destiné à devenir tsar pour le bonheur du monde.

Cette fable suffit pour faire couronner le fils de l'archevêque, que le sénat et le peuple accueillirent avec des transports de joie; ainsi commença, en 1613, le règne des tsars d'aujourd'hui.

Cependant cette fourberie du clergé avait pour le moment son bon côté, et peut être considérée comme un acte de patriotisme. Après la chute de Vasili V, la Russie pensa tomber sous la domination de la Pologne: Vladislas, fils de Sigismond, fut appelé à

(1) Castera, Histoire de Catherine II.

Moskou pour prendre possession du trône; mais l'intolérance des catholiques et les persécutions qu'ils exercèrent contre le clergé russe, excitèrent l'indignation du peuple; on chassa de la capitale les Polonais, qui auraient pu s'y fixer à jamais, s'ils avaient su se montrer plutôt patriotes qu'agens du pape. L'élection de Romanow vint donc mettre fin à l'influence polonaise et assurer l'indépendance du culte national. Le clergé eut ainsi la gloire de sauver le pays, et vit en même temps grandir son autorité et sa richesse; il fut bientôt possesseur de la majeure partie des terres et des revenus. On comptait jusqu'à 460 couvens; le nombre des églises s'élevait à 20,535; il avait 33 archevêchés ou évêchés.

Mais cette influence et cette richesse du clergé ne purent être vues d'un œil indifférent par des princes dont le but était de régner sans partage; sa prépondérance devait tomber devant des maîtres jaloux de concentrer tout le pouvoir dans leurs mains et qui ne pouvaient souffrir ni des égaux, ni des protecteurs; Alexis et Pierre lui donnèrent le coup mortel.

Sous le règne du premier de ces deux monarques, s'était illustré un patriarche nommé Nicon, aimé du peuple, révéré comme un saint par les prêtres, que les talens avaient fait parvenir de la dernière classe à la première dignité de l'église russe; Nicon apporta dans la religion plusieurs innovations; comptant sur sa popularité, il voulut être utile au peuple russe. Alexis n'osait prendre sur lui seul la responsabilité de sa destitution; il employa un moyen qui démontre l'habileté de sa politique. Ayant convoqué une assemblée générale des évêques, il fit accuser Nicon de s'être vendu à la Pologne; déposé par suite de cette accusation, Nicon finit ses jours dans un cloître, condamné au pain et à l'eau. La même assemblée décida que le patriarche de la Russie serait désormais élu, non pas seulement par les archevêques, les évêques et le clergé, mais par ceux-ci avec adjonction du tsar et du sénat; elle décida en outre, que le droit de juger les archimandrites, en cas d'abus, appartenait au tsar et au sénat. Tel fut le premier pas fait dans la voie de la soumission, par le clergé qui avait sauvé le pays et donné une dynastie à la Russie.

Pierre-le-Grand frappa plus fort encore qu'Alexis, et porta le dernier coup au clergé. Après avoir dépopularisé les patriarches, tantôt en faisant retomber sur eux toutes les intrigues et toutes les révoltes; tantôt en signalant les derniers chefs de l'église comme des ivrognes et des imbéciles, il abolit tout-à-coup la dignité patriarchale, et créa, sous sa dépendance directe, un synode dont le rôle devait être de lui obéir aveuglément.

Ce synode se compose d'un président dont les fonctions sont remplies par le tsar lui-même; d'un vice-président qui est un archevêque; de six conseillers évêques, de six archimandrites, ayant qualité d'assesseurs. Il y a en outre un procureur-général, un premier secrétaire, et quelques secrétaires en sous ordre. Lorsqu'il s'agit d'affaires importantes, le synode se rend en corps devant le tsar, et siége au-dessous des sénateurs.

Ainsi fut donné au clergé russe la distinction de servir en instrument aveugle les projets du prince, qui, par l'intermédiaire du sénat, peut châtier tout membre assez hardi pour se montrer rebelle à sa volonté. Il essaya de reconquérir la considération dont il avait joui, et, pour y parvenir, s'appuya sur Alexis, fils du tsar; mais la peine de mort qu'il prononça lui-même contre ce prince, démontre à quel degré d'abaissement il était descendu, et combien il s'était écarté de la dignité de sa mission. M.

ZOLKOWSKI, LE GRAND DUC CONSTANTIN.

L'homme de génie, dans un drame sérieux, sait rattacher aux scènes graves quelques scènes légères ou comiques qui n'en font que mieux ressortir la couleur principale du poème. Shakespeare surtout possédait la clé de cette magique influence qui, en variant

les impressions du spectateur, agit avec plus d'effet et sur son cœur et sur son esprit. Les remords et l'égarement du meurtrier de Machbet deviennent bien plus terrible en présence du portier qui chante en ouvrant les portes du château où le crime a été commis; les angoisses de l'ambitieux assassin forment alors un contraste admirable avec la tranquillité de conscience de l'homme du peuple innocent. Cette réflexion nous est venue tout naturellement en prononçant le nom de Zolkowski, bouffon de la Pologne.

Dans ce temps de douleur où la Pologne gémissait sous la tyrannie du tsarewicz Constantin, pendant ce long drame de larmes et de sang, l'existence d'un bouffon, destiné à provoquer le rire du peuple et du tyran lui-même, ne peut-elle pas être également considérée comme un épisode destiné à rendre plus sensible encore l'horreur des scènes tragiques qu'ont rougi les fastes de quinze années d'oppression?

Cet homme, type de la bisarrerie la plus originale, acteur gai et spirituel en même temps qu'auteur plein de finesse, n'avait qu'à faire mettre son nom sur l'affiche pour attirer la foule, qu'à paraître sur la scène pour exciter les applaudissemens. Ses écrits semés de calembourgs, de traits vifs et piquans, on se les arrachait; et s'il se montrait dans les rues, il était aussitôt accompagné par une foule de curieux qui se pressaient autour de lui. Cet enthousiasme général devait être attribué, non seulement à son talent facile et agréable, au costume bisarre dont il se revêtait sur la scène, à son heureuse physionomie habile à rendre toutes les saillies de son génie, mais encore à une autre cause bien puissante auprès du peuple polonais : cette cause était la vive sympathie que lui méritait son patriotisme. Insouciant en apparence, paraîssant faire son unique étude des moyens de provoquer le rire, il savait donner à ses plaisanteries et à ses épigrammes un but plus élevé qu'elles ne semblaient le comporter. Il frappait les abus de l'arme du ridicule. Pendant que le tsarewiez faisait trembler tout devant lui, Zolkowski, seul, avait la hardiesse de se moquer du nouveau Néron; il se moquait des fêtes et des réjouissances officielles; il se moquait de la censure et du monopole; et il n'oubliait pas surtout, lui, sorti du peuple, de tourner en ridicule ces bourgeois gentilshommes dont le sot orgueil s'empressait, pour se classer au rang des nobles, de renier une origine populaire. Mais où son génie brillait le plus, c'était lorsqu'il dirigeait ses attaques contre les actes même de Constantin qui ne pouvait s'empêcher de rire, désarmé par l'adresse de ses bouffonneries. Au milieu de l'oppression générale, il rappelait alors le souvenir de ces fous du roi, ayant seuls le privilége de dire des vérités, tandis que les braves se taisaient et attendaient le moment favorable pour l'explosion.

Zolkowski rédigeait un petit journal. Cétait un recueil de bons mots, de calembourgs et d'épigrammes, dans lequel, au milieu de plaisanteries insignifiantes, et quelquefois grossières, se rencontrait toujours quelque allusion politique, quelque pensée libérale. Constantin lui fit défense de continuer la publication de son journal. Le lendemain, Zolkowki n'eut rien de plus pressé que de faire paraître sa feuille comme à l'ordinaire; mais au titre journal, il avait substitué celui de *nocturnal*. Le grand-duc, averti, le menaça de la Sibérie, s'il osait à l'avenir faire imprimer quelque écrit que ce fût. Pour répandre ses pensées, il fallait dès-lors chercher un moyen qui lui permît de se passer du secours de l'imprimerie : il le trouva.

Comme don Quichotte, Zolkowski avait son Sancho Pança. C'était son valet, plus glorieux de ce titre que de tout autre, et qu'on reconnaîssait aisément à son habit descendant sur les talons, à son col élevé et serré, à son pantalon court et collant, à son bonne prétentieux, enfin, à sa physionomie empreinte d'une gravité bouffonne. Cet homme, *Famulus*, comme l'appelait le peuple, savait un peu lire; Zolkowski en fit le porteur et le lecteur de son journal, qui ne fut plus imprimé, mais seulement écrit. A peine la foule l'apercevait, qu'elle se mettait à l'entourer; on écoutait, on copiait, on payait au valet les

facéties du maître; celles surtout qui avaient trait à la politique, étaient avidement recueillies, passaient de bouche en bouche, et voyageaient ainsi jusqu'aux extrémités de l'ancienne Pologne.

Un jour, le grand-duc passait auprès du domicile de Zolkowski; celui-ci ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il rentra précipitamment chez lui et en sortit plus précipitamment encore, portant un oreiller sous son bras. Constantin s'arrêta et lui demanda pourquoi cet oreiller. — Prince, répondit-il, chaque fois qu'il m'est arrivé de me trouver sur votre passage, vous avez eu la bonté de me faire mettre au cachot, et là, il n'y a ma foi ni lit ni matelas; instruit donc par l'expérience, je m'approvisionne d'un oreiller pour avoir au moins de quoi appuyer ma tête. — Le tyran se prit à rire, et, trompé cette fois dans son attente, le bouffon passa la nuit dans son lit.

Un autre jour, le gouverneur de Varsovie avait fait afficher l'ordre d'illuminer toutes les maisons pour célébrer l'anniversaire de la création du royaume polonais, de ce royaume qui, en vertu du traité de Vienne, ne consistait plus qu'en quelques palatinats réunis sous le sceptre d'Alexandre. Zolkowski, au lieu d'illuminer sa maison, se contenta de placer, au milieu de la fenêtre principale, une toute petite chandelle. Appelé devant l'autorité pour expliquer sa conduite, il répondit que la grandeur de sa chandelle était dans un rapport exact avec celle du royaume; et le lendemain il écrivit dans son journal que la Pologne, privée des provinces soumises à la Prusse et à l'Autriche, ne valait même pas l'honneur d'une chandelle. Constantin, courroucé, le fit venir devant lui; tout le temps qu'il l'attendit, ses yeux étincelaient de fureur; mais à peine eut-il aperçu la physionomie du bouffon, qu'il se mit à rire; puis il ajouta: « Je te pardonne cette fois encore; ce sera la dernière. S'il t'arrive à l'avenir de me déplaire, je te ferai donner deux cents coups de *bâton* ».

Le mot *bâton* se rend en polonais par *kiiow*, qui est en même temps le nom d'une des principales villes de l'ancienne Pologne (Kiief). Les paroles de Constantin pouvaient donc également signifier : « Tu auras la ville de Kiief. ».

Plusieurs généraux, réunis dans une salle voisine, ayant été témoin de la colère du grand-duc, attendaient avec inquiétude le retour de Zolkowski : ils l'entourèrent à sa sortie du cabinet de Constantin, et lui témoignèrent l'intérêt qu'ils prenaient à son malheur : « Tranquillisez-vous, messieurs, leur dit-il, nous avons terminé cette affaire de la manière la plus heureuse; hier, nous nous étions plaints de la petitesse du royaume; aujourd'hui, le prince nous a promis de l'agrandir en nous donnant *Kiief*. » Constantin accourut aux éclats de rire de ses généraux, et ayant appris cette nouvelle bouffonnerie, se mit à faire chorus avec eux.

Zolkowski se faisait admirer surtout au théâtre dans le rôle du *Solliciteur;* il était inimitable quand il représentait le ridicule de ces malheureux qui, dénués des talens nécessaires, regardent un emploi comme un moyen de remplir leur bourse. Dans le rôle du *Bourgeois gentilhomme*, il stigmatisait au front ces misérables parvenus qui se font une gloire d'insulter à leur origine. Enfin, on l'applaudissait à outrance sous les traits de *Jocrisse*, dans la pièce intitulée *Jocrisse dans la lune,* pièce qui offrait dans les sottises et les turpitudes de cette planète, l'image fidèle des sottises et des turpitudes de notre pauvre globe.

Nous laissons aux revues de théâtres le soin de s'emparer des mérites de cet homme, à la fois auteur et acteur, qui joue un grand rôle dans l'histoire du théâtre de Varsovie, et de reproduire tout ce qu'il y avait de saillant dans son génie. Nous nous bornons à rappeler que, jusqu'au dernier moment, aux approches même de la fin de sa vie, il ne cessa de conserver son caractère gai, son esprit juste, son âme de patriote, et ses plaisanteries piquantes et instructives. Le bonheur de voir la révolution de Pologne lui a été refusé; il était dans la tombe au moment où Constantin fuyait de Varsovie. J. C.

LE PALAIS DE GLACE DE L'IMPÉRATRICE ANNE.

La Néva présente deux spectacles imposans et curieux, la *prise* et la *débâcle* de ses glaces. Celles-ci s'annoncent par de minces aiguilles, qui, en peu de temps, acquiert d'énormes dimensions, et forment des blocs si considérables que, pour prévenir la rupture des ponts, il faut se hâter de les retirer. Ces vastes îles flottantes qui, pendant un jour ou deux, descendent avec le courant, s'arrêtent enfin, se soudent entre elles et transforment le fleuve en une immense plaine de glace, que sillonne presqu'aussitôt dans tous les sens une nombreuse population ; des routes se forment pour la circulation des voitures et le transport des marchandises, en même temps que s'établissent de tous côtés des promenades et des jeux que nous avons décrits dans un précédent chapitre.

La Néva demeure dans cet état jusqu'au printemps; alors le séjour de la neige fondue annonce l'approche de la débâcle; peu à peu les glaçons se détachent les uns des autres, à l'exception toutefois d'abord des routes qui ont été foulées pendant tout l'hiver; en sorte qu'on peut voir en même temps ces routes couvertes de passans, et de nombreuses barques recommençant à naviguer à travers les glaçons flottans. Mais le choc de ces derniers ne tarde pas à briser les routes qui sont alors entraînées par le courant; deux jours suffisent pour dégager entièrement le fleuve jusqu'au moment ou descendent les glaces du Ladoga, ce qui arrive une quinzaine de jours après et forme une seconde débâcle, dont la durée varie de deux jours à deux semaines.

Les glacières sont d'une très grande utilité pour la conservation des provisions en été; il n'est point de maison qui n'ait la sienne, et c'est vers le commencement de février qu'on s'occupe de les remplir avec de gros morceaux de glace extraits de la rivière.

Pour donner une idée de la force qu'obtient la glace en Russie, il suffit de citer le palais que l'impératrice Anne fit bâtir en 1740 sur le bord de la Néva. Construit avec d'énormes quartiers de glace qu'on avait préparés comme des pierres de taille ordinaires, ce palais offrait une longueur de cinquante-deux pieds; sa largeur était de seize et sa hauteur de vingt. Les murs avaient trois pieds d'épaisseur.

L'intérieur des appartemens était meublé de tables, de chaises, de lits, et tous ces meubles étaient de glace.

A l'extérieur, et devant le palais, on avait disposé des pyramides et des statues; mais ce que l'on y voyait de plus curieux, c'était deux mortiers et six canons également en glace; chacun des canons était fait pour porter six livres de balle; on essaya l'un d'eux en le chargeant d'un boulet de fer et d'un quarteron de poudre; le boulet traversa une planche de deux pouces d'épaisseur, à la distance de soixante pas, et l'explosion n'endommagea ni le canon, ni l'affût.

Illuminé aux jours de fête, le palais produisait un effet merveilleux. L'impératrice Anne y fit célébrer une cérémonie bizarre ; ce fut celle du mariage d'un prince Gallitzin, son bouffon, avec une fille du peuple qu'elle le força d'épouser, parce qu'il avait embrassé la religion catholique. On conduisit au palais de glace les nouveaux mariés dans une cage portée par un éléphant; quatre cents personnes les accompagnaient, montées sur des chameaux, ou sur des traîneaux attelés de cochons, de boucs, de chiens, de rennes; et pour que rien ne manquât au côté plaisant de ce divertissement original, on obligea les deux époux à passer la nuit des noces dans ce palais où on leur donna pour lit nuptial un lit de glace.

M.


Bibl. Jag.

WLADIMIR LE GRAND.



J. B. Gatti Imp. d'Aubert, paris.

Après avoir examiné les dogmes des différentes croyances,
il accepte la religion chrétienne du rite Grec.

WLADIMIR LE GRAND, PREMIER DU NOM.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME EN RUSSIE.

(981-1015.)

Après le meurtre de son frère, Wladimir épousa sa belle-sœur et reconnut l'enfant dont elle était enceinte; ainsi, l'on pourrait dire que cet enfant avait deux pères, dont l'un était le meurtrier de l'autre. Les chroniques s'expriment de la sorte à ce sujet : *De cette tige sortit un mauvais fruit, ce fut le tyran Swiatopelk.* L'histoire d'aucun pays ne présente des faits aussi étranges; cependant, malgré la répugnance qu'inspirent des alliances pareilles, on doit reconnaître qu'elles étaient commandées par une politique soigneuse d'étouffer les cris de la vengeance; la veuve, partageant la couronne du vainqueur, oubliait le mari massacré; l'ambition satisfaite faisait taire la conscience.

Wladimir, débarrassé de ses frères, maître unique de la Russie, résolut d'étendre encore sa domination. Il fut le premier prince russe qui tourna ses armes contre la Pologne: c'est lui qui donna le signal des guerres continuelles dont les malheureuses contrées de la Pologne et de la Russie devinrent le théâtre. Miscislas (Mieczyslaw), qui introduisit le christianisme en Pologne, régnait alors sur les bords de la Vistule. Attaqué subitement et sans aucun motif, il ne put opposer une vigoureuse résistance, et Wladimir s'empara de quelques provinces polonaises qui constituaient la Russie rouge. Naruszewicz, historien polonais, prétend qu'il avait l'intention de réunir sous son sceptre tous les peuples slaves. Cet avis n'est point le nôtre. Nous avons déjà expliqué quelle nécessité poussait les princes russes aux conquêtes. Wladimir, de même que Rourik, Igor, Swiatoslaw, fut forcé de donner à ses armées de l'occupation et du butin, voilà tout. Ses prédécesseurs n'avaient pas été heureux dans leurs entreprises en Orient; ce fut sur l'Occident qu'il se dirigea. Nous sommes d'autant plus fondés dans notre assertion, que les historiens russes n'ont conservé aucun indice qui puisse colorer de cette vaste idée les envahissemens de Wladimir. Ayant une fois satisfait la cupidité de ses guerriers, ayant arrondi ses états, il met les armes de côté et prépare une révolution intérieure dans son pays.

La Russie était déjà en contact avec la Grèce; à l'Orient et à l'Occident de cet état, le christianisme fleurissait. A Constantinople, le luxe oriental prêtait ses dehors pompeux à la doctrine sévère de Jésus, et Rome, la métropole de l'Occident, rivalisait de magnificence avec Constantinople. Wladimir se trouvait en quelque sorte humilié de ce que, dans son royaume, le culte des Slaves païens était simple et sans luxe. Il élève une nouvelle statue à Péroun, dieu de la foudre, lui fait faire une tête d'argent, l'entoure d'autres idoles; les temples sont décorés, les prêtres sont enrichis; enfin, il n'oublie rien de ce qui pouvait jeter du lustre sur la religion de son pays; mais tout cela ne le satifait pas encore. Las de se prosterner devant les dieux qu'il a construits de ses propres mains, il prend la résolution d'opérer un changement de religion dans ses états, et en manifeste hautement la volonté.

Les voisins de la Russie voulurent profiter de l'occasion pour faire adopter à Wladimir leurs propres croyances, espérant éteindre par ce moyen les haines qui les exposaient à des ravages continuels. Les détails que les chroniques ont conservés à ce sujet sont si curieux que nous avons voulu les reproduire.

Les Bulgares furent les premiers qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer d'embrasser la religion mahométane. Le prince, qui avait *mille concubines,* fut assez satisfait d'un culte qui autorisait la polygamie, mais la circoncision lui déplut, et il pensa qu'il lui serait impossible d'empêcher les Russes de manger du porc et de boire du vin.

Les envoyés du pape, ou plutôt de quelques princes catholiques, ne furent pas d'abord plus heureux. Le fier Wladimir répondit que jamais il ne se soumettrait à un dieu terrestre et ne reconnaîtrait un homme pour le représentant de l'Être suprême.

Les Israélites aussi, ceux qui habitaient avec les Kosars sur les bords de la mer Noire, lui envoyèrent des députés en l'invitant à choisir la religion du législateur des Hébreux. « Nos ancêtres, lui dirent-ils, ont crucifié ce Jésus que les Chrétiens adorent. Nous ne reconnaissons et n'adorons qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, nous sommes circoncis et nous observons le sabbat ainsi que Dieu l'a ordonné par la bouche de son serviteur Moïse.»

L'horreur que Wladimir avait pour la circoncision suffisait seule pour qu'il rejetât la proposition des Juifs. Il leur demanda cependant, quelle était leur patrie. Les rabbins embarrassés répondirent : « Notre patrie est Jérusalem; mais Dieu irrité contre nous à cause des péchés de nos pères, nous a chassé de la terre promise et l'a donnée à des étrangers.» Puisque Dieu vous à maudit, répondit le prince, et vous a dispersés parmi les nations, il y a tout lieu de croire que votre religion lui déplaisait. Pourquoi voulez-vous donc que je l'embrasse? Est-ce pour qu'il me châtie comme vous?

A son tour, l'empereur de Bysance lui dépêcha un illustre philosophe nommé Constantin qui lui parla en ces termes :

« Éclairés par les grands hommes qui nous ont précédés, et instruits par la révélation, « dont la vérité est constatée par une infinité de prodiges, nous croyons un seul Dieu « éternel qui, par sa parole toute puissante, a créé ce vaste univers et tout ce qu'il contient. « C'est à lui que le soleil, la lune et les étoiles doivent leur lumière; c'est par lui que les « eaux se meuvent dans la mer et dans les rivières, que la terre porte du fruit, que les « vents soufflent; c'est lui qui envoie les brouillards, la pluie, la neige et la grêle sur la « terre, et toutes ces choses lui obéissent. La foudre et le tonnerre annoncent sa colère aux « aux hommes. Tout ce qui respire sur la terre, dans l'air, dans les abîmes de la mer, « depuis la baleine jusqu'au plus petit insecte, nous montre la sagesse et la puissance in- « finie du Créateur. Dieu, après avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, le « plaça dans cette magnifique demeure; il créa pour lui le paradis terrestre, et s'il en fût « chassé, il ne dût se châtiment qu'à la désobéissance. Ni le déluge, ni l'embrâsement de « Sodôme et de Gomorrhe, ni la délivrance miraculeuse des enfans d'Israël, ni les bien- « faits, ni les châtimens, ne furent point capables de corriger les hommes. Non seulement « les païens, qui ne connaissaient point le vrai Dieu, mais les Juifs même qu'il avait choisis « pour son peuple, et pour qui il avait fait tant de merveilles et de prodiges, persis- « tèrent dans leur désobéissance. Il fallut pour racheter les hommes qu'il envoyât « son fils sur la terre. Il naquit en Judée d'une Vierge, et fit quantité de prodiges. Le « Saint-Esprit descendit sur lui lors de son baptême. Il ressuscita les morts, il ressuscita » lui-même trois jours après avoir été enterré, et monta au ciel. Toutes ces merveilles ne « furent cependant point capables de corriger ce peuple endurci et opiniâtre. Il éclaira les « païens, qui ne connaissaient point la vérité, et les choisit pour son peuple. Il répandra « sur toi, ô Prince! les bénédictions qu'il leur a promise, et tes sujets les partageront avec « toi. Il a eu pitié de toi, parce que tu cherches de bon cœur la vérité, et que les ténèbres « de l'idolâtrie dont tu es environné, t'empêchent de la trouver. »

Wladimir écoutait ces paroles avec attention; mais ne pouvant rien comprendre aux souffrances et à la résurrection de Jésus, il pria le philosophe de lui en donner des preuves.

« Les souffrances de Jésus-Christ, lui répondit le philosophe, n'ont rien qui nous étonne, « et n'empêchent point que nous ne le regardions comme notre Dieu. Il a été flagellé, et « nous n'en rougissons point. Il a été crucifié, et nous en convenons. Nous croyons sa ré-

« surrection, parce que les apôtres l'ont prêchée, et les martyrs confirmée par leur sang,
« parce que les solitaires l'ont vue en esprit, et que les plus grands docteurs de l'église
« l'ont crue. Tu n'ignores point, ô prince! combien la religion chrétienne est répandue,
« ni le temps qu'il y a qu'elle est établie dans l'Orient et dans l'Occident. Mais qui sont
« ceux qui ont étendu le royaume de Jésus-Christ? Ce ne sont ni les princes, ni les
« grands du monde, mais de pauvres pêcheurs, des gens sans crédit et sans autorité, qui
« n'avaient aucune connaissance du gouvernement, qui ont méprisé la souveraine puis-
« sance, foulé le monde aux pieds, bravé la rigueur des saisons et les intempéries de l'air, et
« qui nuds et sans armes ont combattu contre des peuples innombrables, exhorté les mé-
« chans à la vertu, les avares à la pauvreté, les voluptueux à la tempérance, et ce qui est
« encore plus, renversé aux yeux des prêtres païens les idoles que les peuples adoraient,
« et élevé des croix en leur place. La religion que je te prêche est la même qu'ont pro-
« fessée les Constantins, les Irenes, les Theodoses, et en imitant leur exemple, tu te garan-
« tiras de la damnation éternelle à laquelle seront condamnés les infidèles et les incrédules.
« Jésus-Christ ressuscitera les morts pour les juger; il condamnera les païens et les ido-
« lâtres aux flammes éternelles, et quand aux justes, ils régneront éternellement avec lui
« dans le ciel. »

Wladimir parut très satisfait de cette réponse et donna de riches présens au député de l'empereur. Déjà disposé pour la religion de Constantinople, il rassembla pourtant les boïars, leur fit part des diverses ambassades qu'il venait de recevoir, des différens dogmes qu'il s'était fait expliquer, ne leur cachant pas qu'il était tout prêt à accepter la religion chrétienne telle que l'Eglise d'Orient la pratiquait.

Les boïars répondirent qu'il faudrait voir de près l'exercice de tous les cultes afin d'en pouvoir juger avec connaissance de cause. Wladimir approuva leur avis et envoya des ambassadeurs en Bulgarie, à Rome et à Constantinople. Quant aux Israélites, il ne les jugea pas dignes de cet honneur, car ils n'ont, disait-il, ni patrie, ni roi.

Les députés russes parcourent plusieurs pays, en examinent leur religion, retournent à Kief, et Wladimir écoute leur relation en présence des principaux boïars qu'il avait fait rassembler.

« La religion des Bulgares, leur dirent-ils, nous a paru extrêmement méprisable. Ils
« s'assemblent dans une chétive Mosquée, sans daigner mettre une ceinture autour de
« leur corps. Après avoir fait une légère inclinaison de tête, ils s'asseyent par terre, et
« tournent la tête de côté et d'autre, comme des insensés. Leur religion ne fait aucune
« impression sur le cœur, et n'élève point l'esprit à Dieu. Le service se fait beaucoup
« mieux à Rome, mais avec moins d'ordre et de magnificence que chez les Grecs. En ar-
« rivant à Constantinople, nous avons été tellement frappés de la magnificence de l'église
« Sainte-Sophie, que le Grand Justinien a fait bâtir en l'honneur de la sagesse éternelle,
« de la bonne odeur et de la lumière que répandaient les cierges, de la beauté des prières
« et de l'harmonie des airs sur lesquels on les chantait, que nous avons cru être trans-
« portés dans le séjour céleste. Depuis que nous avons vu cette lumière, Seigneur, nous
« ne saurions rester plus long-temps dans les ténèbres où nous sommes, et nous vous
« prions de nous permettre d'embrasser la religion des Grecs. »

Ce rapport entendu, le prince de Kief, après avoir pris l'avis des boïars, se décide définitivement à embrasser la religion chrétienne selon le rit grec. Une fois cette résolution prise, il était tout simple de faire demander à Constantinople un nombre suffisant de prêtres sages et vertueux. Mais Wladimir ne voulut point descendre à la prière. Il rassemble une armée, et c'est par une guerre sanglante qu'il va conquérir la religion de la paix. Il assiége Cherson, belle et riche cité, et menace de saccager Constantinople si les empereurs Basile et Constantin ne lui donnent leur sœur Anne en mariage; ceux-ci ne

demandaient pas mieux que de trouver un allié puissant dans le plus redoutable de leurs ennemis. Ils accordent leur consentement à condition que Wladimir se fera chrétien. C'était ce que voulait le prince russe, et c'est à Cherson même, dont il faisait le siége, qu'il reçut le baptême et le mariage avec toute la solennité que l'église grecque peut mettre à cette cérémonie.

Satisfait, il retourne dans son pays après avoir remis Cherson aux empereurs. Au jour indiqué, tout le peuple se rassemble pour voir comment ce même dieu de la foudre, que Wladimir a élevé, auquel il a fait un culte magnifique, sera brisé, fouetté, attaché à la queue d'un cheval pour être jeté à la rivière. Le peuple pleure, mais n'ose résister à si une ferme volonté. Bientôt le despote ordonne aux pauvres, sous peine de mort, aux riches, sous peine de la confiscation des biens, d'abandonner l'idolâtrie et de se faire baptiser. Le maître a commandé, les esclaves obéissent. Une multitude innombrable entre dans les eaux du fleuve pendant que les prêtres récitent et chantent les prières du baptême.

C'est ainsi que, selon les chroniques russes, la religion chrétienne fut introduite en Russie. Il est présumable que Wladimir, homme d'un génie supérieur, se voyant à la tête de populations nombreuses et maître d'un immense territoire, voulut, par cette mesure donner de l'unité à ses états et adoucir les mœurs des habitans; la religion païenne variait à chaque province et maintenait l'attachement aux vieilles institutions démocratiques de l'ancienne Russie. Wladimir put donc bien embrasser le christianisme pour affermir sa puissance, et rendre plus soumis, plus dociles, les peuples qu'il gouvernait. Etrange métamorphose! la religion qui devait prêcher aux hommes l'amour et la fraternité devint le plus puissant instrument dont le despotisme se servit pour consolider la servitude. Cette triste vérité est échappée même à Karamsin. Il dit, en parlant des Slaves : un indomptable penchant à l'indépendance fut toujours le fond de leur caractère; dès qu'il se présentait une occasion favorable, ils secouaient le joug et se vengeaient cruellement sur leur dominateurs de leur assujettissement passager. CE NE FUT QUE PAR LE MOYEN DE LA RELIGION CHRÉTIENNE QU'ON PUT PARVENIR A LES DOMPTER ENFIN. (Tome 1er, page 89, édition de Paris.) J. C.

ÉCOLES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

La principale condition du système russe est de maintenir les masses dans l'ignorance, sans laquelle il n'est point de despotisme durable. Mais pour diriger ces masses ignorantes, et, en même temps, pour accomplir les ambitieux projets de conquête et de domination qui font la base de la politique moscovite, il est une seconde condition également nécessaire : c'est un ensemble de chefs habiles et éclairés. Que l'abrutissement, disent les tsars, soit le partage des serfs et des soldats, mais ayons pour chefs et pour généraux des hommes d'un véritable talent. Pour créer cette force morale au milieu d'un pays barbare, rien n'a été négligé par les souverains russes, depuis Alexis jusqu'à Nicolas. Honneurs et richesses ont été largement distribués entre les étrangers appelés à porter dans le Nord les arts, les sciences et l'industrie; les premières places leur ont été données dans les administrations civiles, comme à la tête des armées; en sorte que la Russie offre aujourd'hui une frappante réunion des deux extrêmes : excès d'ignorance et de barbarie parmi le peuple, lumières et progrès dans la haute aristocratie; automatisme des gouvernés, habileté intelligente des gouvernans.

Mais les étrangers ne pouvaient suffire aux besoins du pouvoir; d'ailleurs ils excitaient la jalousie des indigènes, et cette jalousie eut souvent de fâcheux résultats; elle fit perdre plus d'une bataille; elle donna naissance à plus d'une révolution. Il y eut donc nécessité

de créer des écoles, non pour répandre l'instruction parmi les régnicoles, mais pour former parmi eux, en nombre déterminé, les instrumens dont on avait besoin; et ces instrumens, il fallut les choisir hors des sympathies populaires, dans une caste liée aux tsars par un intérêt commun, dans la haute noblesse. Car telle est la condition d'existence des gouvernemens absolus; ils ne se maintiennent que sous la protection d'une aristocratie richement dotée de priviléges, de places et d'honneurs dont la conservation soit inséparable de celle du trône lui-même.

Ce principe d'exclusion, de politique égoïste et ambitieuse, nous le voyons strictement pris pour base, dans l'institution des écoles militaires russes qui sont divisées en écoles de nobles et en écoles de roturiers; dans les premières, on forme des généraux et des officiers; il ne sort des secondes que des soldats et des sous-officiers.

Pierre Ier jeta les premiers fondemens de ces écoles, en formant des compagnies d'instruction : l'impératrice Anne institua, en 1731, la première école des Cadets de Terre; plusieurs autres établissemens furent ouverts par les successeurs et principalement par Alexandre; Nicolas a depuis fondé une académie militaire; mais toutes ces institutions sont consacrées aux enfans de nobles; nous les passerons rapidement en revue.

1o L'une des plus anciennes est le corps des Pages, créé par Elisabeth, et dans lequel on n'admettait que les enfans des premières familles. L'éducation que l'on y donne est des plus brillantes, et confiée aux talens des professeurs les plus distingués. Les élèves portaient autrefois l'épée, étaient appelés successivement à la cour où ils servaient à table, et assistaient à toutes les cérémonies où paraissaient les tsars.

2° Le lycée de Tsarskoié-Sélo est également une école de nobles qui fournit des officiers à la garde et à l'armée.

3° L'école des porte-enseignes et des volontaires nobles a été organisée en 1825; elle fournit à l'armée ses sujets les plus remarquables.

4° Le premier corps des cadets fut, comme nous l'avons dit, institué à St-Pétersbourg, en 1731, par l'impératrice Anne; il était, dans le principe, composé de 56 élèves nobles; mais l'année suivante, ce nombre fut porté à 200; et cinquante ans plus tard Catherine, en réorganisant l'école, l'éleva jusqu'à 600. La durée des études y est ordinairement de six années, à l'expiration desquelles les élèves passent officiers dans l'armée.

5° et 6° St-Pétersbourg possède deux autres écoles; le second corps de cadets provenant de l'artillerie, fondé en 1761, et le corps des cadets de Paul.

7°, 8°, 9°, 10°, 11°, Même organisation et mêmes priviléges pour les corps des cadets de Moscou, de Tambow, d'Alexandre, de Tula, et pour l'école d'Orenbourg.

12°, 13°, 14°, 15°, Un ukase de Nicolas, en 1830, a institué à Nowgorod, à Polotzk, à Pultawa et à Elisabeth, des écoles locales dans chacune desquelles 400 jeunes gentilshommes doivent recevoir une éducation plus restreinte que dans les écoles précédentes.

16° Le régiment des nobles, à Saint-Pétersbourg, reçoit des jeunes gens de 16 à 18 ans, qui y font, pendant deux ans, leur éducation militaire.

17° L'escadron des nobles, à Pétershof, remplit pour la cavalerie le même objet que le régiment des nobles pour l'infanterie.

18° et 19° Enfin, il y a encore à St-Pétersbourg, l'institut d'artillerie et l'école du génie; ces deux établissemens sont également consacrés aux nobles; toutefois on admet, dans le premier, de jeunes enrôlés volontaires, d'extraction roturière, mais qui ne peuvent être nommés officiers dans les batteries, s'ils n'ont subi préalablement un examen sur certaines parties du métier, déterminées par un programme. Le second établissement fournit des officiers à l'etat-major du génie, aux bataillons de sapeurs et à ceux des pionniers à pied et des pionniers à cheval.

Voici le tableau des écoles ouvertes à la noblesse qui se destine à la profession des

armes, indiquant le nombre des élèves, et la dépense afférente à chacune d'elles pour l'année 1831.

DÉNOMINATION des corps.	NOMBRE d'Elèves.	DÉPENSE annuelle.		MÊME DÉPENSE évaluée en francs.	
	Roubles.	Kopecks.		Fr.	C.
Corps des pages	168	272,549	13	1,256,451	49
Lycée Tsarskoié-Sélo	50	163,088	70	751,838	91
Ecole des Porte-enseignes de la garde.	102	117,127	69	539,958	54
Premier corps des Cadets	696	510,773	64	2,354,666	48
Deuxième ——	702	414,525	57	1,911,008	98
Corps des cadets de Paul	500	421,227	49	1,941,858	73
—— de Moskou	638	380,147	88	1,752,481	73
—— d'Alexandre	420	235,534	61	1,085,814	55
—— de Tambow	102	21,005	62	96,835	92
—— de Tula	95	46,761	19	215,579	08
École d'Orenbourg	50	25,125	66	115,829	29
Régiment des nobles	897	406,743	05	1,875,085	46
Institut d'artillerie	182	163,168	50	752,206	79
—— du génie	165	146,092	27	673,485	36
	4,767	3,323,881	»	15,323,091	41

La plus importante des écoles de la noblesse a été instituée en 1830 par un ukase de Nicolas; c'est l'académie militaire. Il n'y est admis que 60 élèves, dont 40 à 50 sont formés pour l'état-major, et 10 pour l'artillerie et le génie. On y reçoit par concours, et jusqu'à complément du nombre déterminé, les officiers de la garde, de l'artillerie et du génie, et en même temps ceux des élèves sortans des premier et second corps de cadets, des pages, des cadets de Paul, de Moskou et d'Alexandrie, que les directeurs de ces écoles présentent pour candidats, comme les plus capables de leur promotion. La carrière la plus brillante s'ouvre devant les candidats à leur admission; cependant ils n'arrivent aux grades importans que successivement et après avoir fourni des preuves irrécusables de leur attachement et de leur fidélité aux hommes et aux principes du gouvernement.

Il y a dans cette académie un conseil d'administration permanent, composé de six membres, qui sont : le quartier-maître-général, le chef d'état-major du corps des gardes, le vice-président de l'académie, et trois généraux de l'état-major, de l'artillerie et du génie. Outre les cours qui y sont faits avec le plus grand soin, il se tient encore, dans cette école, des conférences où les élèves sont appelés à discuter les questions militaires.

Indépendamment de toutes les institutions dont nous venons de parler, il y a au quartier-général de chaque corps d'armée, des écoles mobiles pour les sous-officiers qui en supportent les frais.

Il existe à Tsarskoié-Sélo, sous le nom d'institut d'Alexandre, une maison de refuge, fondée par Nicolas, en 1830, où sont reçus des orphelins au-dessous de l'âge de dix ans, qui sont élevés par des gouvernantes, sous la protection de l'impératrice. Ces orphelins, lorsqu'ils ont atteint l'âge de douze ans, passent dans les compagnies irrégulières des corps de cadets.

Tous ces établissemens ont été formés dans le double but d'entretenir pour l'armée une pépinière d'officiers habiles, et de façonner des instrumens dociles pour le despotisme. C'est surtout à remplir cette seconde condition, cette condition vitale, que tendent tous les efforts. Ainsi, il ne suffit point d'avoir pris, dans le sein des familles privilégiées, des élèves auxquels l'état social du pays assigne un rang supérieur à celui des autres habitans, il faut encore que la principale tendance de l'éducation soit l'enseignement de l'obéissance

avant celui du commandement. Dès les premiers momens de son entrée dans l'école, on inculque dans l'esprit de la jeunesse des idées religieuses qui lui représentent le pouvoir de l'état comme dérivant de Dieu; de plus, les élèves sont répartis en bataillons, escadrons et compagnies, et il règne parmi eux la plus sévère observation de la discipline militaire.

Telles sont l'organisation et la destinatic n des écoles militaires destinés à la noblesse. Quant à celles où l'on admet les roturiers , our en faire de bons soldats et des sous-officiers, elles n'offrent rien de bien remarquable; le système d'éducation qui y est suivi consiste dans le développement des forces physiques et l'enseignement des notions indispensables. Deux de ces institutions méritent cependant de fixer notre attention, ce sont : l'école des enfans de troupes et l'école d'équitation.

Tous les enfans de troupes sont regardés comme la propriété de l'autocrate, bien qu'ils aient leurs pères et leurs mères. Depuis 1798, ils étaient envoyés à l'âge de huit ans, dans des écoles nommées divisions d'orphelins militaires. Alexandre, en 1824, les attacha à l'état major des colonies, et l'on ouvrit pour eux à Moscou, à Riga et à Kief, des écoles primaires où on leur enseignait la lecture, l'écriture et les différens métiers relatifs à leur prochaine destination dans l'armée. En 1826, Nicolas les a encadrés dans des bataillons cantonistes qui forment huit brigades; et dès 1827, on a pu organiser, avec les cantonistes de la brigade de Saint-Pétersbourg, un régiment de carabiniers d'instruction, destiné à former des instructeurs d'infanterie, des topographes et des guides. La brigade de Moskou a également fourni un régiment qui est une pépinière de sous-officiers et de musiciens.

On comptait en 1831, dans les huit brigades de cantonistes, 23,406 élèves encadrés, non compris 93,453 externes vivant chez leurs parens, ce qui formait un total de 116,859 élèves.

Ceux de ses élèves qui, par la faiblesse de leur constitution, ne paraissent pas susceptibles de supporter le service actif, sont envoyés dans les écoles de médecine et d'art vétérinaire, d'où ils sortent, pour occuper, dans l'armée, les emplois de garçons-chirurgiens ou vétérinaires à vie, emplois assimilés au grades de sous-officiers.

Les élèves destinés à devenir topographes, reçoivent des notions d'arithmétique et de géométrie pratique, ainsi que le dessin de la carte. Ils entrent dans l'armée avec le grade de sous-officiers à vie. Le corps des topographes se compose de 1,500 à 1,800 individus.

L'école d'équitation fut établie en 1819 à Saint-Pétersbourg par l'empereur Alexandre; elle se compose de deux divisions comprenant chacune 40 élèves. Le cours d'instruction y est purement pratique et de manége. Après y avoir appris pendant deux ans à monter et à dresser les chevaux, les élèves deviennent sous-officiers instructeurs dans les corps de leur arme.

Si, dans les écoles de nobles, et spécialement dans l'académie militaire, on s'est efforcé de réunir tout ce que la science a de ressources pour développer le génie militaire, selon la future destination des élèves, il a été adopté un tout autre principe dans les écoles des roturiers, où l'on ne tend qu'à former des machines propres à tel ou tel usage, mais incapables d'agir spontanément; l'enseignement y est restreint au stricte nécessaire : destinés à ne s'élever jamais au-dessus du grade de sous-officier, les élèves y apprennent la lecture, l'écriture, les quatre règles de l'arithmétique, les réglemens de service, et voilà toute leur éducation terminée. Non seulement on n'exige point de leur part des connaissances supérieures, mais on regarderait même comme dangereux qu'ils les eussent acquises ou qu'ils y montrassent de l'aptitude; et de nombreuses vexations deviendraient bientôt la punition journalière du subalterne qui aurait le malheur d'être plus éclairé que son supérieur. Il n'est pas rare de rencontrer dans l'armée russe des sous-officiers et des officiers qui, pour échapper à un pareil sort, mettent le plus grand soin à cacher leurs moyens et les talens qu'ils ont pu acquérir.

De grandes conquêtes et la mort des nations voisines ont signalé la force de la Russie, avant même que ses soldats soient exercés, et que ses officiers soient instruits. Que n'a-t-on pas à craindre à présent que 116,859 élèves sont prêts à se répartir dans les rangs de l'armée, pour lui donner à la fois l'énergie et l'ensemble, en même temps que les écoles supérieures de la noblesse, et surtout l'académie militaire, préparent annuellement 5,000 officiers et généraux. Un journal grave (1), qui nous a témoigné beaucoup de bienveillance, présume que notre projet est de montrer le côté faible de la Russie et de faire connaître les plaies qui la rongent. Si telle était seulement notre pensée, elle serait trop incomplète. Nous voulons attirer l'attention de l'Europe, et sur les projets ambitieux de la Russie, et sur les élémens de régénération qu'elle renferme, pour surveiller les premiers et nourrir les seconds. M.

SOUVENIRS DU GRAND-DUC CONSTANTIN.

I.

Le caractère de Constantin offrait un tel mélange de barbarie et de civilisation ; il tenait si singulièrement de l'Europe et de l'Asie, que nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant de temps en temps quelques anecdotes sur son compte. Elles serviront à peindre ce prince qui rappelerait bien Ivan-le-Terrible, si, à côte de ses cruautés, on trouvait des choses aussi grandes que celles qui furent accomplies par le plus cruel des princes russes.

Un jour il donna l'ordre qu'aucune femme ne fut admise dans le camp qu'il avait fait construire près de Wola. Il arrive quelquefois que les hommes sont plus faciles à dompter que les femmes ; le beau sexe a souvent des idées d'insurrection plus rapides que les nôtres. Il se rencontra deux personnes qui osèrent braver la défense du prince et se présenter dans la belle plaine où campait la garnison : c'étaient deux femmes. Le Grand-Duc, furieux de cette désobéissance, les fit arrêter, commanda qu'on leur rasât la tête, et qu'on les promenât, dans cet état, par toutes les rues de Varsovie.

La jeunesse de la ville résolut de tirer vengeance de cette action brutalement tyrannique. C'était presque l'époque où le tsar, qui règne aujourd'hui, enlevait d'assaut Varna et Silistrie. Le même jour, parut une caricature copiée à mille exemplaires. L'ombre d'Alexandre était au milieu : d'un côté, Nicolas lui montrait des trophées conquis sur les Turcs ; de l'autre, Constantin, les cheveux coupés aux femmes qui avaient osé braver la consigne.

Une fois, il rencontre un soldat ivre, le sabre nu à la main ; Constantin s'arrête et lui demande où il va. Celui-ci répond qu'il conduit un ivrogne au corps-de-garde. Le prince, peu satisfait de cette réponse, qui était pourtant spirituelle, ordonne au soldat de s'asseoir derrière sa voiture, et pour qu'il ne lui échappe point, il le prend et le tient par la manche de son habit. Le pauvre diable prévoit que ce n'est pas une plaisanterie qui l'attend à la caserne. La peur, le mouvement de la voiture, dissipent les fumées de l'eau-de-vie et lui rendent sa présence d'esprit. Le Grand-Duc arrive, serrant toujours fortement la manche ; mais quel fut son étonnement quand, ayant mis pied à terre, il ne trouva que l'habit attaché à la voiture ; le soldat qui le portait avait disparu. Le lendemain il fait assembler le régiment, un seul soldat manquait d'habit, mais la surprise du prince devint inexprimable en s'apercevant que cet individu ne ressemblait en aucun point au fugitif. Le malheureux se désolait de ce qu'on lui avait volé son habit pendant la nuit. Ne pouvant découvrir le coupable, Constantin promit sa grâce à condition qu'il se ferait connaître. Il se présenta , et le prince au lieu de le punir, se mit à rire comme un fou en le voyant, et l'embrassa même, tant il était de bonne humeur.

(1) Le *Courrier Français*.


Bibl. Jag.

PAYSAN RUSSE.

J. B. Gatti Imp. d'Aubert, paris.

Avant de combattre le géant, pour prouver sa force, il saisit un buffle et lui arrache des flancs un grand morceau de chair

WLADIMIR.

(988-1016).

Wladimir, dans la suite de son règne, eut encore plusieurs guerres à soutenir, mais moins pour attaquer que pour se défendre. Les Petchenègues, surtout, ravageaient ses frontières, et il fut contraint de se mettre en marche pour les repousser. Un jour, les Russes étaient en présence de leurs adversaires, le signal du carnage allait être donné, lorsque le prince Petchenègue offrit à Wladimir de faire vider leur querelle par un combat singulier entre deux champions choisis dans les deux camps.

« L'armée des Petchenègues était de l'autre côté du fleuve. Le prince invita Wladimir « à se rendre sur le rivage, et lui proposa de décider la querelle par un combat singulier « entre deux champions choisis dans les deux armées. *Si le Russe tue le Petchenègue,* dit-il, « *nous nous engageons à ne point vous faire la guerre pendant trois ans; si c'est le nôtre qui* « *tue le Russe, nous serons les maîtres de ravager votre pays pendant le même nombre d'années.* « Wladimir accepta ces conditions, et ordonna à ses hérauts de les proclamer dans son « camp, afin d'appeler les combattans; il ne s'en présenta pas un seul, ce qui affligea « beaucoup le prince russe. Enfin il voit venir à lui un vieillard qui lui dit : *Je suis parti* « *pour la guerre avec quatre fils, mais j'en ai encore un, et c'est le plus jeune, qui est resté à la* « *maison. Depuis son enfance personne n'a pu le terrasser. Un jour qu'il était en colère contre* « *moi il déchira en deux une peau de buffle très-épaisse. Seigneur, vous pouvez lui ordonner* « *de combattre le petchenègue.* Wladimir envoya chercher aussitôt le jeune homme, qui fit « venir un buffle pour donner une preuve de sa force. L'animal irrité au moyen d'un fer « rouge, s'élance contre lui : aussitôt il le saisit et lui arrache du flanc un grand morceau « de chair. Le lendemain le petchenègue paraît : c'était un géant énorme qui se mit à « rire quand il aperçut la petite stature de son adversaire ; cependant on choisit le lieu du « combat et les deux champions en viennent aux mains. Le Russe saisit le Petchenègue « dans ses bras nerveux, l'étouffe et le jette mort à ses pieds. Aux cris répétés de victoire, « l'armée du prince se précipite sur les troupes petchenègues effrayées, et qu'une fuite « précipitée peut sauver à peine. En mémoire d'un événement aussi heureux, le prince, « transporté de joie, bâtit sur les bords du Troubège une ville qu'il appela Péréiaslavle, « où la ville de la victoire. Il récompensa le jeune athlète et son père, en leur accordant « la dignité de boïars, et retourna triomphant à Kief. » (Nestor)

A peine Wladimir en eut-il fini avec les Petchenègues, qu'il revint dans sa capitale et redoubla de zèle pour donner de l'éclat à la nouvelle religion qu'il venait d'établir. Il fit construire dans Kief un temple magnifique, consacré à la Mère de Dieu : il l'enrichit d'images, de croix et de vases précieux conquis à Cherson, puis, assigna aux prêtres destinés à la desservir le dixième des revenus du prince. Voilà pourquoi l'église principale de Kief porte encore aujourd'hui le nom d'église de la dîme. Telle fut l'origine de ces richesses énormes et de cette influence du clergé russe qui, sept siècles plus tard, excitèrent la jalousie d'Alexis et de son fils Pierre-le-Grand. Des festins splendides et souvent répétés pour les riches, d'abondantes aumônes pour les pauvres, des secours portés aux malades, était le moyen dont se servait le prince pour faire goûter une religion qui changea étrangement son caractère. L'homme qui avait immolé son frère sans frémir, devint miséricordieux même pour les scélérats, et, les citoyens furent exposés sans défense aux vexations de brigands qu'on laissait marcher tête levée. « Pourquoi ne punissez vous pas les coupables, lui demandaient les évêques? Je crains la colère céleste, répondait Wladimir.

Bannissez cette crainte, répliquaient les prêtres. Dieu vous a placé sur le trône pour récompenser les bons et punir les méchans. »

Après avoir été conquérant, il tomba dans l'excès contraire. Non seulement il vivait en bonne harmonie avec les princes voisins, mais encore il répugnait à combattre les Petchenègues qui, au bout de trois ans, avaient recommencé leurs pillages. Les évêques le décidèrent cependant à châtier ces agresseurs.

Jusqu'alors tout souriait à Wladimir. Il avait étendu les frontières de la Russie des bords de la mer Noire à ceux de la Baltique; il avait fondé sans obstacles une religion nouvelle, construit plusieurs villes, appelé les arts en son pays; gloire, puissance, rien ne lui manquait : pourtant il était menacé d'un malheur le plus douloureux pour un père, le plus cruel pour un prince tel que lui. Douze fils composaient sa famille; il divisa la Russie en apanages, et les leur distribua, convaincu que nul part il ne trouverait plus de dévoument que chez eux. Mais la même ambition qui l'avait poussé à assassiner son frère, porta ses propres enfans à lever une main parricide contre lui-même. Jaroslaw, à qui Wladimir avait confié le gouvernement de Nowgorod, se déclara indépendant et refusa de lui payer aucun tribut. La guerre civile était imminente; les Varègues se préparaient à courir au secours du fils séditieux, lorsque Wladimir succombant sous le poids du chagrin, épargna par sa mort aux annales de la Russie le récit d'une guerre sacrilège entre un père et un fils.

L'histoire place Wladimir au nombre des plus glorieux princes, parcequ'il sut élargir son empire et qu'il y introduisit le christianisme. Quant à nous, si nous lui donnons le nom de Grand, ce n'est pas à cause des guerres heureuses qu'il a entreprises. Notre admiration pour lui, commence au moment où il voulut s'arrêter, et changer l'agitation des conquêtes contre un esprit de paix; au moment où il sentit qu'une sage administration, le perfectionnement de l'industrie et de l'agriculture, pouvaient donner plus de puissance et de prospérité à son règne que de barbares envahissemens. On doit regretter que la mort l'ait enlevé trop tôt. Ses dispositions pacifiques eussent peut être fait oublier le crime qui lui avait ouvert le chemin du trône. Il s'éteignit, laissant un territoire immense, mais sur le point d'être divisé, et qui devait tomber un jour sous le joug des Tatars, comme pour prouver d'une manière éclatante, qu'un empire basé sur la conquête, ne saurait posséder aucune force vitale, et que l'oppression des peuples peut bien remplir d'or le trésor d'un despote, mais non créer des citoyens prêts à mourir pour la patrie.

J. C.

LES KIRGHIS.

Soumis autrefois à des souverains particuliers, les Kirghis vivaient avec les Turcs et possédaient des habitations jusque sur les bords de l'Euphrate; sujets aujourd'hui du gouvernement russe, en partie nomades, en partie colonisés, ils occupent les déserts compris entre les montagnes Altay, les fleuves Irlysz, Uja-Oural, la Bezdianca et les déserts turcomans.

Les tentes sous lesquelles habitent les Kirghis sont faites de feutre; elles peuvent contenir très commodément jusqu'à vingt personnes et au-delà; elles seraient absolument semblables à celles des Kalmouks, si ce n'était qu'elles sont plus grandes, que la distribution en est mieux faite et qu'on y remarque infiniment plus de propreté; ces tentes, dont on enlève les couvertures pendant l'été, se transforment alors en espèces de berceaux.

Les Kirghis sont d'une taille médiocre, ont presque tous les jambes cagneuses, présentant une physionomie assez agréable lorsqu'ils sont jeunes; ils ne portent alors que la moustache, mais en vieillissant ils laissent croître leur barbe à partir de la pointe du menton, et l'embonpoint effrayant qu'ils atteignent, par suite d'une constante oisiveté, leur donne un aspect vraiment hideux.

Leur vêtement se compose de culotte de toile de coton; d'une chemise de toile bleue, nommée *kitaïka,* liée autour du corps, ouverte par devant et plissée; d'un bonnet conique à deux aîles, dont l'une est ordinairement abattue; d'une calotte noire, brodée en couleur, qui recouvre immédiatement leur tête rasée; de bottes faites d'un cuir d'âne graissé, à talons hauts et étroits, à semelles garnies de clous ou entourées de plaques de fer. En été, le bonnet est de feutre en partie; quelquefois il est couvert d'étoffe, brodé en couleur et doublé de velours; en hiver, il est doublé de fourrures, et outre les aîles de devant et de derrière qui sont arrondies, il y a deux aîles pointues qui se rabattent et pendent sur les côtés. A la ceinture de cuir qui serre leur habit, pendent ordinairement une poire à poudre et un sac à balles de plomb. Les Kirghis sont de très mauvais piétons; ils passent leur vie presque entière à cheval.

Dans la maison, les femmes ont pour tout habillement une chemise de toile bleue fermée par devant, de longues culottes, des bandes qui leur entourent les jambes, et des chaussons à leurs pieds; leur coiffure qu'elles appellent *dshaoulok* est formée d'un mouchoir de coton triangulaire, long d'une aune et demie, dont un angle pend derrière la tête et couvre toute la nuque, tandis que les deux autres bouts passent sous le menton et remontent pardessus la tête en se croisant; elles se font en outre un turban presque cylindrique d'un bandeau de toile de coton, plissé, large au milieu de six à huit pouces, long de deux aunes et demie. Les jours de grande parure, elles mettent une seconde chemise de soie ou d'étoffe, ornée de fleurs artificielles, pardessus laquelle elles revêtent une longue robe appelée *chalan ;* sur la chemise est un mouchoir de couleur brodé qui leur couvre la poitrine et les épaules; leur coiffure est d'une toile plus fine et rayée, et leur corps est entouré d'une ceinture de la même toile que la coiffure. Une des principales parties de leur grand costume est une queue postiche, nommée *dshadsbaou ;* cet ornement, qu'elles attachent sous la coiffure, se compose d'une bande d'étoffe brodée en couleur, d'une aune et demie de longueur environ, qui passe sous la ceinture et finit en pointe. Sur cette première queue en pend une autre, double, couverte de velours, grosse de deux pouces, terminée par de grosses houpes de soie noire et tombant jusqu'au jarret; sur le dos pour les filles, séparée en deux et revenant sur le devant pardessus les épaules pour les femmes. Autour de cette queue règne un cordon que garnissent des houppes, des coraux, des dés à coudre; elles s'entourent aussi le visage de petites plaques et de monnaies d'argent fixées à un bonnet qu'elles mettent pardessus leur coiffure.

L'industrie des Kirghis consiste à fabriquer des fourrures, des cuirs, un camelot nommé *armak*, des couvertures de feutre ornées avec des laines de couleur, des vases de cuir et plusieurs autres petits objets d'un usage journalier; on rencontre parmi eux des serruriers et des orfèvres, mais il ne faut les citer que pour constater l'imperfection de leurs produits. Mais ils sont habiles à préparer des peaux avec du lait aigri, à la manière des Kalmouks; leurs habits sont faits avec ces peaux cousues, et apprêtées de manière que les crinières courant sur les coutures du dos et des épaules deviennent un véritable ornement. Aux pauvres et aux esclaves sont destinées les peaux de gazelles; les peaux de poulains sont réservées pour l'habillement des riches.

Les Kirghis sont divisés en familles, obéissant volontairement chacune à son chef, qui prend le titre de khan ou de sultan, lorsque sa branche ou *Aïmak* est considérable; ils reconnaissent différentes classes de noblesse, les *Moursen*, les *Bou* et les *Chodsa.* Ils ont chaque

année trois assemblées composées des vieillards et des chefs; c'est devant ces assemblées que sont portés les différends et les procès. S'agit-il de préparer une grande excursion ou d'organiser la défense contre l'ennemi, alors une assemblée générale est convoquée, un conseil démocratique est élu, et c'est parmi les membres de ce conseil que le général est choisi.

Dans les combats, les Kirghis ne font point mourir leurs prisonniers, ils aiment mieux en faire un esclave, qu'ils traitent assez doucement tant qu'il leur témoigne de la fidélité. Ils accueillent les étrangers avec civilité, mais ils sont, dit Pallas, rusés et intéressés en même temps, et ils poussent l'intérêt si loin que, lorsqu'ils vont dans les villes russes, ils font présent de plusieurs bagatelles aux personnes qui les logent, afin d'être en droit de leur demander un cadeau beaucoup plus considérable. Leur salut consiste à serrer entre leurs mains la main de la personne à qui ils font honnêteté; si c'est un ancien ami, ils le serrent dans leurs bras et l'embrassent.

Quelques chameaux qui servent à transporter leurs équipages, très peu de bêtes à cornes qui trouvent à peine en hiver de la nourriture dans leurs landes, mais un nombre considérable de chevaux et de moutons, telles sont les richesses des Kirghis. Ils distillent de l'eau-de-vie assez bonne et spiritueuse avec du lait de jeunes chameaux; la boisson dont ils se servent le plus ordinairement est faite avec du lait de jument aigri; elle n'est point désagréable et s'appelle *Koumiss*.

La principale occupation des Kirghis est la chasse, dont les résultats leur sont extrêmement avantageux. Nous citerons, d'après Pallas, la manière assez curieuse dont ils prennent les antilopes ou gazelles. « Ces animaux se tiennent communément en hiver dans les contrées garnies de joncs. Comme ils se blessent facilement, les Kirghis ont grand soin d'étêter ces joncs; les antilopes étant poursuivies, elles se piquent et se déchirent le ventre contre ces pointes émoussées en se sauvant; ils les chassent ensuite dans les lieux où elles ne trouvent aucun asile, et ils les prennent avec beaucoup de facilité. »

Les Kirghis sont mahométans; ils ont un grand prêtre appelé *Achoun*, qui réside près du khan; ignorans et superstitieux, ils croient aux sortilèges et possèdent cinq classes de magiciens; les uns font leurs prédictions avec des livres, d'autres se servent de l'omoplate d'une brebis, dépouillée avec un couteau, car elle serait sans vertu si quelqu'un y avait porté les dents; une troisième classe, pour lire dans l'avenir, sacrifie un cheval, un mouton ou un bouc sans défaut; la quatrième enfin, consulte la flamme qui s'élève du beurre ou de la graisse jetée dans le feu. Enfin, il y a des sorcières qui ensorcèlent les esclaves, persuadent aux maîtres que si l'esclave ensorcelé venait à déserter, il s'égarerait indubitablement dans sa fuite et retomberait dans les mains de son maître; que s'il s'échappait, il rentrerait au moins dans l'esclavage du même peuple.

Pallas rapporte, d'après le récit même qu'il en a entendu faire par les Kirghis, un fait assez ingénieusement inventé :

Un parti de Kirghis se mit un jour en campagne avec un des devins de la seconde classe pour attaquer les Kalmuks; ceux-ci avaient également un devin qui, employant toute sa science, avertit ses compatriotes de l'arrivée des Kirghis, et les engagea à s'éloigner à mesure que ceux-ci avançaient. Le devin kirghis, voyant que son confrère le kalmuk allait faire échouer l'entreprise, employa la ruse; il dit aux Kirghis de seller leurs chevaux à reculons et de monter dessus. Le kalmuk, ainsi induit en erreur, vit sur son os que les Kirghis rétrogradaient; il conseilla donc à son parti de revenir sur ses pas. Les Kirghis joignirent par ce moyen les Kalmuks et les firent prisonniers.

La polygamie est permise chez les Kirghis comme chez tous les serviteurs de Mahomet; les femmes vivent cachées et souvent chacune d'elles a une tente particulière.

Sans avoir la chaleur et l'imagination des orientaux, ce peuple cultive la poésie et la fait

servir tantôt à célébrer ses exploits et sa puissance, tantôt à peindre des scènes de la vie intérieure; nous citerons comme un échantillon de la poésie descriptive des Kirghis, ce portrait que fait un jeune homme de son amante :

« As-tu vu la neige? Le sein de ma bien aimée est plus blanc qu'elle. As-tu vu le sang couler d'un mouton égorgé? Eh! bien ses joues sont encore plus rosées. As-tu vu un tronc d'arbre à moitié brûlé par la flamme? Ses cheveux sont encore plus noirs. Sais-tu avec quoi écrit le mulli chez notre khan? Ses sourcils sont plus foncés que cette encre. As-tu vu le charbon allumé? Ses yeux étincellent avec plus d'ardeur. »

Quatre poteaux et des branchages entrelaces formant une petite chambre, tels sont les tombeaux des Kirghis; on y dépose le mort tout habillé, on couvre son corps de feuillage et de terre, et on a soin que la tête soit tournée du côté de l'ouest. La tombe, si elle est placée sur une montagne est recouverte d'un amas de pierres. Le choix d'une sépulture a toujours lieu de préférence dans le voisinage des tombeaux de personnages vénérés comme saints et dans les places où se trouve déjà un grand nombre de tombes anciennes.

H. D.

ODIN.

ORIGINE DE L'ABSOLUTISME EN RUSSIE.

Lisez les chroniques du Nord, écoutez les traditions populaires, observez plusieurs usages qui jusqu'à nos jours se sont conservés en Danemark et en Suède, partout vous verrez entourer de vénération le nom d'Odin, à la fois prince et Dieu, capitaine et pontife, qui régna dans le Nord, et dont le génie sut vaincre sur les champs de bataille autant qu'il rendait ses états florissans et prospères pendant la paix.

Ces traditions, ces chroniques, ces souvenirs si beaux et si poétiques, attestent bien l'existence d'un homme supérieur qui fit de grandes choses dans l'ancienne Scythie et dans l'ancienne Scandinavie; mais c'est en vain qu'on chercherait un document historique qui établit d'une manière certaine sa naissance, son origine et les moyens à l'aide desquels il s'empara de l'autorité suprême, civile et religieuse. Tout ce qu'on sait à cet égard repose plutôt sur des suppositions que sur des données certaines et précises.

Quand Pompée poursuivait Mithridate, celui-ci arma contre le despotisme de Rome tous les peuples voisins que les Romains appelaient barbares, mais qui, à tout prendre, étaient libres et jaloux de leurs libertés. Néanmoins, le génie de Pompée triompha de ces masses indiciplinées; les Scythes furent mis en déroute, on dit que le brave Odin était du nombre.

La vengeance était un des traits les plus caractéristiques des Scythes. Ils ne pouvaient pardonner leur défaite aux Romains, mais il leur manquait un chef. Ce chef se trouva, et c'était le même Odin, soit que ce fut le vrai nom du héros qui résolut de briser la tyrannie de Rome, soit que ce fut un étranger audacieux qui pour se donner plus de célébrité prit ce nom, lequel signifiait : premier pontife, sauveur et dieu.

Tout ce qui respirait le désir de la vengeance et l'amour de la liberté se groupa donc autour de cet homme extraordinaire. Lui, avant de marcher contre les Romains, résolut de former un seul état des vastes pays du Nord et de concentrer le pouvoir entre ses mains, persuadé qu'il était, qu'une fois maître et souverain d'un grand territoire et d'une nombreuse population, il lui serait plus facile de lutter contre les forces romaines. Entouré de douze pontifes, il marchait vers le Nord, soumettait l'une après l'autre les populations, qui toutes l'accueillaient comme un prince, un libérateur et un dieu. Il laissait le gouvernement de diverses contrées à ses enfans, qui exerçaient l'autorité suprême en son nom.

C'est ainsi que Suarlami gouvernait l'ancienne Russie, Boldeg, la Saxe-Occidentale, Sigge, la Franconie. Après avoir ainsi établi son autorité, il se dirigea vers la Scandinavie, et s'arrêta dans la Fionie où il bâtit la ville d'Odinsée (maintenant Odessa), dont le nom rappelle encore aujourd'hui la mémoire de son fondateur. Le Danemark le reconnut pour son souverain; le prince de Suède, étonné de ses succès rapides, vint à sa rencontre et lui rendit les hommages dus à une divinité, et les Suédois prirent pour roi Ingue, un de ses enfans. Il marchait ainsi de triomphe en triomphe, et réussit à placer, sans coup férir, tous ses fils à la tête des peuples du Nord. Ceux-ci, de leur côté, reconnaissaient en lui leur père et leur roi, et l'adoraient comme un dieu.

Mais le terme de son ambition approchait, les adulations qu'il devait à la crédulité des masses ne purent arrêter la marche du temps; Odin vieillissait, et la mort ne pouvait tarder à le surprendre. En homme supérieur, il résolut de tirer parti même de la destinée fatale qui devait renverser l'édifice auquel il avait consacré tant de soins et tant de travaux. Sentant venir son dernier moment, il rassemble les pontifes, les seigneurs et les chefs de son armée, et en leur présence, il se fait neuf blessures mortelles, déclarant qu'il va en Scythie prendre place avec les autres dieux, au banquet éternel où sont tous les guerriers intrépides morts glorieusement les armes à la main. Cette résignation, cette mort si prompte influèrent sur la masse. On croyait à ses paroles, on l'adorait, on courait au champ de bataille pour y trouver une mort glorieuse et aller rejoindre Odin. C'est de là qu'est venu l'usage de dire cette prière sur la tombe d'un défunt : *Puisse Odin te recevoir, puisses-tu aller retrouver Odin !*

Des historiens ont attribué à l'influence de son nom et au souvenir de son règne l'invasion de l'empire romain par les barbares. Selon eux, c'est le génie d'Odin qui entraîna la chûte de Rome.

Les chroniques islandaises le représentent comme un homme doué d'une éloquence extraordinaire : rien ne pouvait résister à l'entraînement de ses discours et à l'enchantement des poésies qu'il improvisait et qu'il chantait avec une harmonie sans exemple. Mais, ce qui dut le plus contribuer aux progrès de sa puissance et au maintien de son autorité, c'est l'emploi de moyens artificieux, tels que la magie à laquelle il eut souvent recours. Les Scandinaves adoraient un homme qu'ils appelaient *Mimur*. Lorsque Mimur fut mort, Odin fit embaumer sa tête; il la portait souvent avec lui, faisant croire aux masses que Mimur lui donnait des inspirations. L'imagination ajoutait encore au délire de la crédulité. On pensait généralement qu'Odin commandait aux vents et aux tempêtes, comme il commandait aux hommes; on croyait que d'un pas il pouvait franchir l'océan et la terre entière. On était persuadé qu'il pouvait revêtir toutes les formes, diminuer les forces de ses ennemis et découvrir les trésors enfouis dans les entrailles de la terre; mais peut-être y avait-il de l'exagération dans ces assertions, et voulait-on seulement exprimer avec quelle rapidité il traversait les pays, avec quelle habileté il exerçait à la fois les fonctions de chef de son armée, de pontife et de législateur; comme il se peut aussi qu'en lui accordant le don d'ôter les forces à ses ennemis, on voulait dire que sa présence suffisait pour faire trembler ses adversaires. Ce tableau, on le grossissait tellement, qu'on pensait communément que lorsqu'Odin paraissait sur le champ de bataille, la frayeur rendait ses ennemis sourds et aveugles, et qu'alors il se métamorphosait en ours, en taureau ou en lion, et causait autour de lui le plus horrible carnage.

Les titres qu'on lui donnait prouvent de quel respect était environné cet homme extraordinaire; on l'appelait : *soleil, aigle, père des siècles.*

Il existe un cantique funèbre dans lequel le roi Sodbrog, fameux par ses exploits, se félicite de ce qu'il doit bientôt aller dans le magnifique palais d'Odin boire de la bière dans le crâne de ses ennemis.

On lui avait élevé à Upsal un temple magnifique, entouré de chaînes d'or, et un autre en Islande.

On pense généralement que l'absolutisme, l'autocratie et la concentration dans la personne du tsar du pouvoir civil et religieux en Russie, tirent leur origine de l'Asie. Nous sommes portés à croire que cette forme de gouvernement est venue du nord de l'Europe. Les princes Varègues ayant soumis les Slaves, y introduisirent leur autorité militaire avec un despotisme qui rappelle le règne d'Odin. Avant l'envahissement de la Russie par les Tatars, les princes Varègues y exerçaient un pouvoir suprême et illimité. Rourick, Igor, Olga et Wladimir, semblaient calquer leur politique sur celle d'Odin. Comme lui, ils cultivaient l'esprit belliqueux des masses; comme lui, ils tendaient à une autorité sans bornes, en tâchant de concentrer dans leurs mains le pouvoir politique et religieux.

H. Carl.

SOUVENIRS DU GRAND-DUC CONSTANTIN.

II.

Constantin avait en horreur les souvenirs de la révolution française. Il écumait de rage au seul nom *des Jacobins*. Les cruautés d'Orlow, de Panin et de tant d'autres lâches assassins, lui inspiraient moins de frayeurs que le fantôme du jacobinisme qui le poursuivait partout et qu'il avait sans cesse sous les yeux. Si un citoyen paisible, lésé dans ses droits invoquait la charte, la protection du code, ou demandait à être mis en jugement, c'était un jacobin; si des étudians, dans leurs momens de loisirs, chantaient une hymne qui rapelât l'ancienne gloire de leur patrie, c'étaient des jacobins. Il était jacobin, le soldat qui osait raconter à ses frères d'armes les glorieuses campagnes de l'empire. Enfin, les jacobins étaient partout, comme on le voit; parmi les bourgeois se livrant à leurs affaires commerciales, aussi bien que parmi de joyeux étudians, aussi bien que parmi de vieux soldats qui ne pouvaient oublier Marengo, Wagram, ni Austerlitz. Encore, si ce n'eut été qu'une folle et inoffensive aberration dans le caractère du grand-duc! Mais Constantin avait en main le pouvoir; et on lui avait inculqué dès l'enfance des idées de despotisme; il avait cette volonté de fer qui commande sans souffrir qu'on lui résiste. On était déjà coupable si on avait le malheur d'être soupçonné par lui; tout à la fois accusateur et juge, il immolait sans pitié ceux qui avaient encouru sa disgrâce. Enfin, disons-le à la honte des gouvernemens autocratiques, la prison, le fouet, les tortures, étaient réservés à un innocent, à un père de famille, que le tsaréwitch dans sa folie furibonde avait soupçonnés de jacobinisme, ou qu'un misérable espion lui avait dénoncés comme tels.

Il y a à Varsovie plus de soixante brasseries, où se fabrique peut-être la meilleure bière du Nord. Cette industrie était une source de prospérité pour une partie notable de la population de Varsovie qui s'y livrait. Le ministre des finances, prince Lubecki, jaloux de remplir, peu importe par quel moyen, les caisses du trésor, au lieu d'avoir recours à une sage administration, rendit une ordonnance qui prohibait la vente particulière de la bière et confisquait ainsi au profit du gouvernement l'industrie des brasseurs de Varsovie. Cinq des plus âgés de ceux-ci, de mœurs irréprochables, jouissant de l'estime de leurs concitoyens, réclamèrent contre cette spoliation en la déférant aux tribunaux. Ils s'abstinrent de toute critique contre le pouvoir, manifestant au contraire la plus grande soumission et la plus grande fidélité à la charte octroyée par l'empereur Alexandre. On va voir ce qui arriva.

Le lendemain, sur la place de Saxe, on voyait un rassemblement considérable de peuple,

en proie à une agitation profonde, mais n'osant manifester que par des larmes sa vive indignation Les cinq brasseurs, tous pères de famille, aux cheveux blanchis par les années, venaient d'être condamnés aux travaux forcés. Le grand-duc les avait accusés de jacobinisme. C'est d'après son ordre qu'ils avaient été condamnés.—Ce fait est historique; parmi les cinq infortunés se trouvait le père d'un de nos amis.

Les cruautés exercées par Constantin troublaient sa conscience; il pressentait que tôt ou tard ses abus amèneraient une réaction. La sourde voix des conjurations troublait son sommeil, partout il voyait des mécontens, partout des conspirateurs, et les nuées d'espions qu'il avait à son service, lui rapportaient chaque jour des détails sur les citoyens par lui mis à l'index. Rien n'est plus curieux que les rapports de la police secrète trouvés dans les archives de Varsovie après la révolution du 29 novembre.

Le prince, défiant, savait quelles étaient les relations privées de l'individu par lui mis en suspicion ; il savait quels étaient ses amis, quels livres il lisait, quelle était sa maîtresse, sa fiancée. Pour arracher un secret de famille, on achetait les domestiques, les voisins, les mendians, les habitués de la maison : quelquefois l'immoralité fut poussée si loin, qu'on achetait des parens qui dénonçaient leurs familles. Et, ce qu'il y avait de plus affreux, c'est que l'espion perdait sa place s'il n'avait rien découvert ; force lui était donc d'inventer des griefs. Que de fois ne vit-on pas ces misérables aborder insolemment un père de famille et lui demander une contribution, en menaçant des parens de dénonçer leurs fils, s'ils n'achetaient pas leur silence? Et ces infamies se répétaient souvent, car la police était entre les mains d'hommes tarés, appartenant tous à la classe la plus abjecte de la société.

Cependant, le croira-t-on? Constantin, tout cruel qu'il était, fut la dupe de ces misérables, qui, pour la plupart, riant de sa faiblesse et de ses craintes, abusaient de sa credulité et l'exploitaient à leur profit, en se moquant de lui. Nous allons citer un fait qui le démontre jusqu'à l'évidence.

Un des plus habiles espions, en grande faveur près du général Rozniecki, chef de la police secrète, avait entr'autres missions celle de surveiller les voleurs. Son habileté était telle, que non seulement il les découvrait après le crime commis, mais encore il savait longtemps d'avance et prédisait le lieu ou le vol aurait lieu, à quelle heure, et combien de personnes devaient y prendre part. Le grand-duc était ravi de posséder un homme aussi adroit. Une seule chose l'étonnait, c'est que malgré toutes les précautions possibles, l'argent une fois volé ne reparaissait plus.

Qu'on s'imagine la fureur de Constantin, lorsqu'une année plus tard il apprit que tout l'argent et les objets volés se trouvaient entre les mains de Birbaum, son espion si adroit, dont toute l'habileté consistait à faire voler une partie de sa bande qu'il faisait arrêter par l'autre. Birbaum fut livré au tribunal criminel ordinaire; jamais procès ne révéla tant de bassesses et d'infamies.

Birbaum s'était attiré les bonnes grâces du général Rosniecki en immolant des jeunes filles à sa débauche. Pour arracher aux commerçans des sommes considérables, il les menaçait de confisquer leurs marchandises sous prétexte qu'elles étaient de contrebande. Enfin, faisant le trafic de la fausse monnaie, il trompait également le pouvoir qui l'employait et les misérables affidés qui avaient placé leur confiance en lui. Sa recommandation valait mieux que le talent et le mérite personnels; il disposait des places et des honneurs qu'il vendait, pour en partager le profit avec le général Rozniecki. Le génie infernal de cet espion savait tirer parti de tout. Il y a peu de familles à Varsovie qui ne lui aient pas payé un tribut, ou qui ne soient pas devenues victimes de sa méchanceté. Ce misérable a été immolé à la justice du peuple pendant la révolution de 1831.

H. Carl.

COUP-D'ŒIL

SUR LE LAPS DE TEMPS QUE NOUS VENONS DE PARCOURIR.

Jetons un regard sur les faits accomplis depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'introduction du christianisme en Russie.

Entre la mer Caspienne et la mer Baltique vivait une race paisible, libre, heureuse. La pêche, la chasse, l'agriculture, étaient ses occupations ordinaires. Le fer, elle ne le connaissait que pour labourer la terre; l'or, que comme un objet de marchandise. Cette race, dont le tableau rappelle la poétique description de l'âge d'or, obéissait au culte païen, mais ses divinités n'avaient aucun caractère de cruauté ou de jalousie; au contraire, une des plus adorées d'entre elles était *Radegast*, dieu de l'hospitalité. Quant aux autres dieux, protecteurs bienveillans de l'amour, du mariage, des récoltes, on en célébrait les fêtes par des danses, des chants et des couronnes de fleurs. Trop nombreux, ce peuple se divise en plusieurs fractions, qui toutes forment des républiques. Le son de la cloche appelle les habitans à l'endroit indiqué pour les délibérations; la majorité décide, et les usages remplaçent les lois. Leurs vertus, leur hospitalité devenue proverbiale, attirent dans ces contrées les étrangers qui y apportent les marchandises jusqu'alors inconnues, et prennent en échange des fourrures, du miel, du chanvre et autres produits bruts. Le commerce prospère, les villes s'élèvent, et c'est ainsi que les habitans de Nowgorod unissent la puissance des richesses aux avantages de la liberté.

Au milieu du neuvième siècle, apparaît parmi les Slaves une nouvelle race, guerrière, ambitieuse, entreprenante : ce sont les Varaigues. Les paisibles Slaves, après une vaine résistance sont forcés de les reconnaître pour leurs maîtres. La démocratie fait place à un système monarchique, il n'y a plus d'égalité, le peuple assujetti obéit à un prince absolu qui n'écoute que les conseils des boïars dont il est entouré, et qui l'aident à envahir les peuples environnans. C'est donc du nord de l'Europe et non de l'Asie qu'est venu le pouvoir oppresseur qui ne connaît ni obtacle, ni frein. La vénération pour des divinités pacifiques est effacée par l'adoration à Peroun, dieu de la foudre. Les conquérans, cruels et rusés, ne reculent devant aucun crime pour fortifier leur pouvoir, pour étendre leur domination. Conduisant les masses de conquêtes en conquêtes, ils dénaturent le caractère des Slaves russes, et finissent par le rendre à son tour avide, rusé, farouche et cruel. A la suite de ses princes, ce peuple marche, d'un côté, vers Constantinople, de l'autre, vers la Pologne, commettant des atrocités à travers lesquelles on ne retrouve aucune trace de ses anciennes vertus.

La fortune favorise la dynastie fondée par Rourik; des guerriers audacieux, à bras forts, à volonté ferme, se succèdent. Ce que l'un n'a pu terminer, l'autre en poursuit l'achèvement à outrance.

C'est ainsi qu'au nord-est de l'Europe, le vaste territoire compris entre la mer Baltique et la mer Caspienne se range sous la suprême volonté de Wladimir-le-Grand, qui parvint au trône par un crime et s'y maintint par son génie. Mais bientôt il voit que ses armées le forceront à des guerres continuelles, et pourtant il voudrait les arrêter. La religion lui paraissant le meilleur moyen d'adoucir les mœurs des peuples, il cherche à raviver la force et la splendeur de l'ancien culte : en ayant bientôt reconnu l'impuissance, il va conquérir la croix à Constantinople pour la planter sur les ruines des temples de Péroun.

Ainsi, par une imitation du système d'Odin (1), la dynastie de Rourik trasforme peu à

(1) Voir l'article Odin, page 101.

peu une foule de petites républiques en une seule et grande monarchie : monarchie conquérante, que le génie de Wladimir veut consolider par la paix, faire éclairer par des prêtres grecs, embellir par les arts, enrichir par l'industrie et l'agriculture. Mais ce prince meurt trop tôt, laissant la Russie en proie à une guerre civile que ses propres enfans allument eux-mêmes : guerres funestes, dont les peuples voisins ne tarderont pas à profiter, et qui en affaiblissant le pays forceront la croix du Christ à rétrograder devant le croissant.

Dans cet espace de temps, c'est l'art des combats qui fit le plus de progrès. Les Slaves ne savaient que se défendre, ils apprirent des Varaigues à attaquer; ils eurent désormais pour armes défensives la cuirasse, les brassards et un casque élevé; pour offensives, l'épée à deux tranchans, la pique et les flèches. Enfin, ils entourèrent leurs camps de fossés profonds pour les mettre à l'abri des surprises.

Les Varaigues enseignèrent aussi aux Russes l'art de la navigation. Leurs barques pouvaient contenir de quarante à cinquante combattans, et il fallait trente aunes de toile pour chaque voile; sur ces barques légères, que souvent ils traînaient par terre quand ils ne pouvaient naviguer, ils menaçaient Constantinople. Les soldats ne recevaient aucune solde et n'avaient qu'une part proportionnelle au butin; ce qui explique comment des hommes naturellement doux, devinrent avides et rapaces. Aujourd'hui même, en voyant la conduite barbare des troupes russes, ce n'est pas le peuple qu'il faut accuser, mais le système auquel il est soumis.

L'or et l'argent en monnaie n'étaient pas encore connus; les Russes se servaient des peaux de divers animaux, particulièrement des martres, des écureuils, pour évaluer le prix des objets. Les arts manuels n'ont pas fait encore de grands progrès; cependant, les Russes, depuis les temps les plus reculés, étaient très habiles à manier la hache et savaient exécuter avec cet outil des ustensiles et des meubles de première nécessité.

Les femmes s'occupaient à filer, à coudre et à tisser; elles aidaient leurs maris en d'autres travaux. Certes les écrivains de l'église ont exagéré le malheur de leur position, car les usages, les cérémonies religieuses de ce peuple prouvent qu'elles prenaient part aux réjouissances et aux solennités. La régence d'Olga est, en outre, une preuve qu'elles n'étaient point exclues du trône, et qu'elles pouvaient gouverner les hommes.

Le contact avec Constantinople, l'introduction du christianisme, l'arrivée du clergé grec doivent nécessairement influer sur les mœurs, sur la civilisation des Russes. Malheureusement, ainsi que nous l'avons dit, des guerres continuelles vont ensanglanter ces contrées. Nous appercevrons bientôt la Pologne à sa plus brillante époque; nous verrons qu'elle aurait pu régner dans le Nord, nous verrons aussi quelles causes lui ont ravi cette suprématie.

J. C.

LES KAMTCHADALES.

I.

DESCRIPTION DU KAMTCHATKA.—PORTRAITS, COSTUMES, HUTTES, BARQUES, TRAÎNEAUX, VOYAGES DES KAMTCHADALES.

Sans adopter les exagérations d'un grand nombre d'auteurs, nous seront forcés de convenir que le Kamtchatka, loin d'avoir été favorisé par la nature, a pour ainsi dire été traité par elle en enfant maudit. Si le climat n'y est pas plus rude que dans la Sibérie septentrionale, son inconstance pourtant le rend encore moins supportable, et les gelées recommençent assez fréquemment au mois d'août, viennent détruire les espérances que pourrait faire concevoir un sol excellent en plusieurs endroits; il faut à cette calamité joindre

TRAINEAU DES KAMTCHADALES



J. B. Galli Imp. d'Aubert et de Junca

Leurs chiens ne diffèrent de nos chiens domestiques que par des oreilles droites et le poil long qui leur couvre tout le corps.



les volcans et les avalanches qui jettent la désolation et l'effroi dans le pays. Mais il serait trop absolu de regarder le Kamtchatka comme privé de tout avantage; on doit reconnaître que les poissons abondent dans ses rivières et que la plupart sont délicieux, que le bois et même le bois de construction n'est pas rare, que le pays nourrit de nombreux troupeaux d'ours, de renards et de lièvres, enfin que de bons ports se rencontrent sur les côtes. Ajoutons, avec Malte-Brun, qu'une bonne administration parviendrait à tirer du Kamtchatka un parti beaucoup plus avantageux en sachant exploiter ce qu'il offre de bon et remédier à ce qu'il présente de mauvais. Toutefois, les Kamtchadales sont loin de se plaindre; ils regardent au contraire leur patrie comme un paradis terrestre et se croient les hommes les plus heureux de la terre.

Le Kamtchatka est une presqu'île formée par une chaîne de montagnes; il s'étend depuis le 51e jusqu'au 62e degré de latitude. Les Russes y ont pénétré pour la première fois en 1696.

Petits et mal proportionnés, les Kamtchadales ont de larges épaules, un ventre pendant et des jambes extrêmement grêles; joignez à cela une grosse tête couverte de cheveux noirs, avec un visage large et basané, des joues aplaties, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés dans l'orbite et des lèvres épaisses. Cependant il ne faut pas appliquer aux femmes ce hideux portrait; elles ont la peau brune mais fine, la main et le pied petits et bien faits, la taille gracieuse, et des yeux noirs dont l'expression charme et subjugue. Aussi la puissance morale appartient-elle dans ce pays à la femme; elle règne par le seul ascendant de sa beauté, et l'homme, honteux de sa disgrâce physique, lui obéit en esclave.

La malpropreté du Kamtchadale pourrait passer en proverbe; à quelque degré de vieillesse qu'il parvienne, on peut être sûr qu'il n'a jamais lavé ses mains ni son visage, et qu'il ne s'est pas fait les ongles une seule fois.

Ce peuple, à qui on ne refuse ni intelligence ni imagination, paraît toutefois se resserrer dans un cercle d'idées assez étroit; il est lent d'esprit comme de corps; l'ambition et la cupidité lui sont inconnues; honneur, gloire, orgueil, ne s'expriment point dans sa langue; il est surtout timide, et craint tellement la souffrance que, pour l'éviter, il n'hésite point à se donner la mort. Quant à l'esprit satyrique, il paraît ne lui être point étranger, puisqu'on prétend qu'il est habile à saisir et à contrefaire l'accent et le geste des étrangers; on dit même qu'il va jusqu'à les chansonner pour les tourner en ridicule.

Ce qu'il y a de surprenant chez les Kamtchadales, c'est une absence complète d'aptitude au calcul; possédant dans leur langue des mots pour compter jusqu'à cent, il leur est impossible d'aller au-delà de trois sans le secours de leurs doigts, et ils sont forcés de s'arrêter, lorsqu'au moyen de leurs mains ils sont arrivés jusqu'à dix. On peut juger dès-lors de l'absurde distribution qu'ils font des années, des saisons et des mois; pour se guider, ils n'ont en effet que l'observation de certains phénomènes dont l'inconstance du climat rend l'apparition très irregulière.

Paresseux d'esprit, ils le seraient également de corps avec passion, si la faim ne les soumettait impérieusement aux fatigues de la pêche et de la chasse.

Des peaux d'oiseaux, garnies de leurs plumes cousues entre une peau de chien et une peau de renne, voilà l'étoffe avec laquelle le Kamtchadale confectionne ses habits; il en porte deux l'hiver, disposés de façon que celui de dessus a le poil en dehors, et que celui de dessous a le poil en dedans. Ces habits sont faits comme des robes, descendent jusqu'aux genoux et n'ont à la partie supérieure que l'ouverture nécessaire pour passer la tête. Dans ce vêtement, tout grossier qu'il puisse paraître, il y a pourtant une intention de luxe et d'ornement; ainsi le tour du collet, le bas de la jupe, le bout des manches, présentent une garniture faite d'une bande de peau de chien blanc à long poil, et le dos est bigarré de bandes et de houppes de différentes couleurs. Le costume est complété par des caleçons

descendant jusqu'aux talons, ayant le poil en dedans à la partie postérieure seulement, et des bottines courtes, faites de peau de veau marin pour l'été et de jambes de rennes pour l'hiver.

Sous un habit semblable à celui des hommes, les femmes portent un caleçon à camisole, d'une peau blanche et douce pendant l'été, et fait pendant l'hiver de peaux de rennes ou de béliers de montagnes; leurs bottines sont longues et montent jusqu'aux genoux.

La coiffure des hommes consiste en un bonnet de poil et un capuchon pour l'hiver; l'été, ils se contentent de bonnet d'écorce de bouleau. Leurs cheveux, partagés en deux tresses, ne sont jamais peignés; seulement on assure que, de temps en temps, ils soulèvent ces tresses pour ramasser avec la main la vermine et l'avaler. Les femmes se coiffent avec une perruque dans laquelle il entre jusqu'à dix livres de cheveux.

Les Kamtchadales ont des habitations d'hiver et des habitations d'été; le premières sont souterraines; ils les construisent de la manière suivante : après avoir creusé une fosse de quatre pieds de profondeur, assez longue et assez large pour contenir la famille, car chaque famille a la sienne, ils plantent au milieu quatre poteaux joints à leur partie supérieure par des traverses; sur ces traverses, ils attachent des solives dont l'extrémité inférieure porte sur la terre; entrelacées de perches, les solives sont ensuite recouvertes d'une espèce de torchis formé de terre et de gazon. Deux ouvertures sont ménagées sur le toit, l'une destinée à l'entrée des femmes, l'autre servant à la fois de fenêtre, de porte et de cheminée. A ces ouvertures aboutissent des échelles faites avec une planche flexible, percée de plusieurs trous dans lesquels on introduit la pointe du pied pour descendre ou pour monter. L'échelle des hommes est d'autant plus incommode que, placée au-dessus du foyer, elle est chauffée quelquefois de façon à brûler les mains, et est toujours entourée d'un tourbillon de fumée qu'on ne peut se dispenser de traverser. Quelques unes de ces huttes sont tapissées intérieurement de nattes d'herbes tressées; mais c'est un commencement de luxe qu'on rencontre rarement.

Des barres, quelquefois des nattes seulement, placées sur trois côtés de la hutte servent en même temps de lits et de siéges; le foyer occupe le quatrième côté : on y range les ustensiles du ménage.

Si les habitations d'hiver sont de véritables caves, celles d'été ressemblent à des colombiers; neuf poteaux élevés de seize pieds, plantés sur trois rangs, sont surmontés d'un plancher composé de traverses, de terre et de gazon. Au-dessus de ce plancher, des perches fixées avec des courroies, vont se réunir en pointe pour former le toit et sont recouvertes d'une épaisse couche de longues herbes, qu'on pourrait comparer au chaume des cabanes de nos paysans. Les murs sont faits encore avec de la terre et du gazon bien liés ensemble. Ouvertes de tous les côtés, la partie inférieure est réservée pour les chiens qui y sont attachés; les hommes habitent la partie supérieure à laquelle ils arrivent au moyen d'échelles. Ces huttes servent aussi de magasins; le poisson y est séché, conservé et garanti de l'humidité pendant l'hiver; on y dépose également tous les objets qui deviendraient embarrassans dans la demeure souterraine.

Le territoire étant divisé en propriété, par peuplade et non par famille, les Kamtchadales d'une même peuplade réunissent leurs huttes de manière à en former des espèces de villes qu'ils entourent d'un rempart de terre, afin de se prémunir contre des attaques imprévues.

Pour un peuple qui vie de pêche et de chasse, et dont la terre est si long-temps couverte de neige, il y a deux choses de première nécessité : la barque et le traîneau.

Tantôt fait avec du bois seulement, et appelé *taktou,* tantôt revêtu de cuir et nommé *baidar*, le canot du Kamtchadale a la poupe et la proue d'égale hauteur; ses flancs bombés vers le milieu rentrent en dedans; fendu par le fond, il est recousu par des fanons de

baleine et calfaté avec de la mousse et de l'ortie; deux hommes le montent assis l'un à la proue, l'autre à la poupe, et ramant avec de faibles avirons. D'autres canots, mais dont on ne se sert que sur la Kamtchatka, ont quelque ressemblance avec nos barques de pêcheurs.

Un voyageur nous donne la description suivante du traîneau des Kamtchadales : « Deux morceaux de bois de bouleau, courbés, sont retenus, à la distance de treize pouces l'un de l'autre, par quatre traverses. On élève, vers le milieu de ce premier châssis, quatre montans sur lesquels on établit le siége, qui n'est lui-même autre chose qu'un châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large; il est fait de perches légères et de courroies. Pour rendre la machine plus solide, on attache à la première traverse du traîneau un bâton qui, par son autre extrémité, contient le milieu du siége. Les traits sont composés de deux larges courroies, qu'on attache sur les épaules des chiens à une espèce de poitrail. Au bout de chaque trait est une petite courroie qui, par le moyen d'un anneau, se fixe à la partie antérieure du traîneau. Une courroie tient aussi lieu de timon. Elle est attachée par un bout au devant du traîneau, et par l'autre à une petite chaîne à laquelle les chiens sont attelés; c'est encore une courroie qui sert de bride; elle est garnie d'un crochet et d'une chaîne qu'on attache au chien de volée. »

Les chiens, que les Kamtchadales attèlent à leurs traîneaux, sont de taille moyenne; ordinairement blancs, noirs et gris, ils ne diffèrent de notre chien domestique que par des oreilles droites et le poil long qui leur couvre tout le corps. Leur force est considérable; la charge d'un chien va jusqu'à soixante-six livres. Un attelage se compose de huit chiens attachés deux à deux. Pour les exciter, le conducteur agite un bâton crochu, long de trois pieds, dont l'extrémité est garnie de grelots; lorsqu'il veut arrêter, il diminue progressivement la vitesse des chiens en mettant un pied à terre et enfonçant son bâton dans la neige. Les hommes s'asseyent sur le bord du traîneau; il n'est permis qu'aux femmes de s'asseoir dedans et de prendre un guide pour diriger les chiens.

Un traîneau, chargé de cent soixante livres et des provisions tant du maître que des animaux, peut faire huit lieues dans un jour, si le chemin ne présente pas d'obstacles trop difficiles à vaincre.

Mais avant que le Kamtchadale puisse faire usage de son traîneau, il doit songer à frayer la route sur laquelle il le dirigera. Pour cela, il chausse ses *raquettes* ou patins à neige dont le devant se relève en pointe, et il se munit de patins à glace pour les endroits où le vent a entièrement balayé la neige.

La route frayée, le Kamtchadale monte sur son traîneau; alors commence pour lui une longue suite de dangers; s'il perd l'équilibre et que, dans sa chûte, il n'ait pas la présence d'esprit de s'accrocher au traîneau, ses chiens, soulagés d'une grande partie de leur fardeau, redoubleront de vitesse et le laisseront dans la neige au milieu du désert; une montagne se présente-t-elle à lui, il faut qu'il la franchise à pied; c'est encore à pied qu'il la descendra, et ne laissera qu'un chien attelé : il tiendra les autres en lesse. Tantôt c'est une rive escarpée d'où il peut être à tout moment précipité dans les larges ouvertures que présente la glace sur le fleuve; tantôt c'est un ouragan furieux qui menace de l'engloutir sous une montagne de neige; heureux s'il découvre un monticule derrière lequel il puisse se blottir, un trou dans lequel il puisse se fourrer au risque de périr de froid, ou un bois dans lequel il se couche avec ses chiens; et comme l'ouragan dure quelquefois une semaine entière, il arrive que, pressés par la faim, après avoir épuisé toutes leurs provisions, les chiens dévorent toutes les courroies du traîneau dont ils ne laissent que la carcasse, et rendent ainsi le retour impossible au malheureux voyageur.

H. D.

ENVIRONS DE MOSCOU. — CHATEAU DE PÉTROFSKI.

Nous avons déjà offert à nos lecteurs les vues de quelques palais impériaux, remarquables par la vaste conception de leur plan et la somptuosité de leur architecture. Il y a aux environs de Saint-Pétersbourg et de Moscou des châteaux plus simples, mais d'un goût mieux entendu, et dont le site semble choisi par la nature elle-même. De ce nombre est le château de Pétrofski, construit par Catherine, en 1770. Quelques voyageurs, sans doute, induits en erreur par le nom, attribuent la fondation de ce château à Pierre-le-Grand. Il est bâti en briques à découvert, et orné dans un goût moitié moderne, moitié gothique, d'ogives et de dentelures. Il forme un vaste carré, surmonté d'une coupole et entouré d'une enceinte circulaire; ce qui donne à cette résidence impériale un aspect enchanteur, ce sont les jolies maisons de campagne qui l'entourent, et où les classes moyennes viennent se divertir pendant la belle saison. Ce château, situé sur la route de Tver, n'est qu'à trois quarts de lieue de Moscou. C'est là, qu'avant leur couronnement (1), les souverains s'arrêtent pour faire ensuite leur entrée solennelle dans la vieille capitale.

M.

SOUVENIRS DU GRAND-DUC CONSTANTIN.

III.

Le caractère du grand-duc offrait un mélange bizarre des vices les plus honteux, unis à de belles et nobles qualités. On pourrait croire que cet homme qui, de sang froid, infligeait les plus horribles tortures pour la répression de peccadilles qui, dans d'autres pays, n'auraient entraîné qu'une légére amende, n'était capable d'aucun sentiment généreux. Cependant son cœur était accessible aux plus douces émotions. Fils respectueux, tendre père, amant dévoué, il offrait dans sa personne un étonnant contraste de haîne pour le peuple et d'amour pour sa famille.

Il avait pour sa mère un respect religieux; quand elle partait en voiture, il l'accompagnait à cheval; en toute circonstance, il l'environnait des soins les plus minutieux, essayant de deviner sa pensée, et mettant tout en œuvre pour lui procurer du plaisir et des distractions; et qu'on ne croie pas qu'il y avait de l'affectation dans cette conduite, qu'elle était le résultat d'un calcul politique ou d'un astucieux égoïsme; non, sa franchise se manifestait par des signes extérieurs; il était facile de voir que la dissimulation ou la ruse n'y étaient pour rien; d'ailleurs, son caractère fougueux et emporté n'aurait jamais pu s'y plier.

Le fils qu'il eut de son premier mariage ne le quittait presque jamais; il passait avec lui les loisirs que lui laissaient les affaires. et ne cessait de lui prodiguer des soins et des caresses.

Enfin, pour compléter le tableau, cet homme farouche, indomptable, cruel et capricieux, aperçoit un jour dans une église une jeune Polonaise. Elle lui plaît, il veut la posséder. La jeune fille refuse; son obstination enflamme l'amour du prince et irrite ses désirs. On voit cet homme, d'un naturel si avide de pouvoir, renoncer volontairement au trône impérial, pour conduire à l'autel une jeune Polonaise sans nom, sans naissance, et qui n'avait pour dot ni couronne, ni royaume. Jamais amant ne montra plus de sollicitude pour sa maîtresse que Constantin pour la sienne. Il était attentif au moindre signe, et

(1) J. H. Schnitzler.

prévenait ses moindres désirs. Etait-elle indisposée? il passait les nuits près d'elle, lui prodiguant sans cesse les soins les plus affectueux. Sa santé donnait-elle quelques inquiétudes? il l'aurait rachetée au prix de ses jours.

Il a fallu voir cet homme extraordinaire, pour pouvoir s'expliquer en lui cette sanglante antithèse, qui résumait à la fois dans sa personne, l'amant d'une Polonaise et le bourreau de la Pologne.

Lorsqu'éclata la révolution que ses cruautés avaient amenée, quand il vit la jeunesse polonaise réduite au désespoir, pousser des cris de vengeance et courir aux armes, alors cet homme pusillanime fut l'esclave de sa frayeur et de sa lâcheté. Son esprit s'égara. Il n'eut d'autre ressource que de se réfugier près de sa femme, et de s'entourer des dames de sa suite qui, à genoux, priaient Dieu de détourner l'orage qui grondait sur sa tête. C'était un intéressant spectacle que de voir ce prince fougueux, ce tyran détrôné, en proie aux tortures du remords, et forcé de recourir aux conseils d'une faible femme, abandonné qu'il était de ceux qu'il avait comblés de faveurs pendant sa prospérité. Oui, nous l'affirmons, au moment de l'insurrection, Constantin fut délaissé par tous ses courtisans; il ne lui resta pour le consoler qu'une amante fidèle, issue d'une nation qu'il avait immolée à sa haîne et à ses caprices.

L'histoire de la Russie nous offre plusieurs exemples de l'influence des femmes sur l'esprit de leurs maris cruels. Nous avons déjà cité quelques traits du caractère d'Ivan-le-Terrible, qui s'éprit des charmes de la belle Nasthasie. Elle exerçait sur lui un si grand empire, qu'un geste, une larme, ou un sourire arrêtaient le bras, toujours prêt à frapper, de ce montsre avide de sang humain. Qui ne connaît la puissance de Catherine sur Pierre-le-Grand? Mais aucune femme ne montra autant d'attachement et de dévouement à son époux que Jeannette Grudzinska, femme de Constantin. Elle ne le quitta pas un instant dans ces jours de malheurs et de périls; elle l'accompagna dans sa fuite humiliante de Varsovie, désertant ainsi sa patrie victorieuse. Enfin, elle resta près de lui comme un ange consolateur, jusqu'au jour ou les chagrins, ou (peut-être) une mort violente conduisirent le grand-duc au tombeau; et par une fatale destinée, qui semblait vouloir ne pas les désunir, elle ne lui survécut pas et l'alla rejoindre peu de temps après devant le juge suprême des nations et des rois.

La mort du grand-duc ne causa aucune joie dans l'armée, quoiqu'elle fut arrivée avant l'issue de la lutte entre la Pologne et le tsar. C'est qu'on haïssait le despotisme du prince et non sa personne. L'admirable instinct du peuple lui disait : qu'importe en quelles mains repose le pouvoir absolu? Les abus, les cruautés, les malheurs de toute nature n'en seront-ils pas toujours la conséquence inévitable? En effet, n'a-t-on pas vu le trône de la Russie occupé par Alexandre, prince doux et humain, capable de sentimens généreux, et n'est-ce pas à son règne qu'on doit l'organisation de la police secrète, la création des cours martiales et des tribunaux occultes qui immolèrent tant de victimes? Et cela se conçoit, puisque le pouvoir absolu ne peut se soutenir qu'à l'aide de fonctionnaires serviles et d'instrumens passifs, dont la première vertu est la bassesse, dont le seul mobile est l'orgueil et la cupidité.

Les violences, les faux rapports, les exactions de ces vils mercenaires, n'expliquent que trop les torrens de sang et de larmes qui inondent chaque jour l'empire russe. Le peuple malheureux se considère comme la victime du fonctionnaire qui le touche de près, et non comme celle du prince qui tolère de pareilles persécutions. Il s'indigne contre l'instrument et pardonne à la main qui le guide. Plusieurs exemples attestent la vérité de cette assertion.

Assurément, jamais despote ne fit peser sur la Pologne un joug plus atroce que Constan-

tin; jamais prince ne se livra autant que lui à des actes de barbarie et de brutalité contre les particuliers; cependant le peuple n'en voulait pas à sa vie.

Un jour, il traversait, selon sa coutume, avec une incroyable vitesse, et dans un *drochki* attelé de deux chevaux, une des principales rues de Varsovie. Au moment où il était occupé à examiner attentivement si tous les passans se découvraient à son approche, l'essieu de sa voiture casse et les chevaux s'emportent. La vie du tyran courait les plus grands dangers. Aussitôt la foule, au lieu de se réjouir, s'empresse de lui porter secours; un gros charriot, qui se trouvait près de là, est placé en travers de la rue et les chevaux s'arrêtent. Le grand-duc en fut quitte pour la peur, et monta dans la voiture d'un des généraux de sa suite, en promettant de se venger sur l'officier chargé de la surveillance de ses voitures.

Pendant la révolution, lorsqu'il s'enfuit de Varsovie pour prendre la route de Pétersbourg, il se fia à la générosité de la nation qu'il avait si long-temps maltraitée. Aucune tentative ne fut dirigée contre sa personne; le peuple en masse protégea sa retraite, sans onger un instant à insulter à sa mauvaise fortune.

Il est cependant vrai de dire que, dans le Palatinat de Lublin, plusieurs individus à cheval et armés cherchèrent à pénétrer, la nuit, dans une maison où il devait s'arrêter en se rendant de Pulawy à Lubartow. Mais cette entreprise n'était point dirigée contre le grand-duc. Les cavaliers n'en voulaient qu'au général Rozniecki, chef de la police secrète, que Constantin emmenait avec lui pour le soustraire à la vengeance populaire. Ce fait, peu connu, même de l'émigration, nous est garanti par une personne digne de foi qui faisait partie de cette singulière expédition. Les conjurés s'étaient promis d'épargner le prince et de ne se saisir que de Rozniecki, pour le reconduire à Varsovie. Mais leur projet échoua; ils arrivèrent à Lubartow au moment où le prince et l'espion venaient de le quitter.

Cependant le grand-duc emmenait dans sa fuite un autre personnage dont la vie politique offrait le plus grand intérêt. Cet homme avait constamment travaillé à la cause du peuple : c'était Lukasinski, grand-maître de la franc-maçonnerie polonaise. Certes il méritait bien qu'on opérât sa délivrance.

Lukasinski s'était toujours montré patriote zélé, soldat courageux; sa vieille expérience et la supériorité de ses talens militaires lui avaient attiré l'estime de l'armée. Profondément ému des malheurs de la Pologne, indigné des souffrances et des humiliations auxquelles étaient chaque jour en butte ses compatriotes, il avait résolu, par la fondation de loges secrètes, de renverser la tyrannie et de reconquérir l'indépendance. Jaloux de mener son œuvre à bonne fin, il s'était entouré d'hommes dévoués, de cœur et de talent, d'un courage à toute épreuve, qui secondaient ses efforts et travaillaient sans relâche à la propagation des principes démocratiques, en créant, sur toute la surface de l'ancienne Pologne, des loges dont le comité central était à Varsovie.

Mais le secret fut trahi, et les loges dénoncées; Lukasinski fut arrêté, on le livra d'abord aux cours martiales, puis il fut traîné de cachots en cachots, et ensuite fouetté par des bourreaux qui, lorsque le malheureux tombait d'épuisement, attendaient que les forces lui revinssent pour recommencer leurs horribles traitemens. Ces tortures sans exemple, se renouvelèrent pendant plusieurs années, et tout cela, pour arracher à une malheureuse victime qui avouait ses projets, les noms de ses frères qu'elle ne voulait pas dénoncer.

Quand l'heure de la délivrance sonna, le tyran emmena Lukasinski dans sa fuite, craignant sans doute que sa présence n'exaspérat le peuple qui, le croyant mort depuis long-temps, ne fit aucune tentative pour le délivrer.

Il existe un chant populaire, composé pendant la révolution, dont les spirituels et ironiques couplets tournent en ridicule la retraite du grand-duc. Ce fut toute la vengeance du peuple Polonais pour quinze années de souffrances et d'humiliations.

H. Carl.


Bibl. Jag.



J. B. Gaiti   Imp. d'Aubert, Paris

……… et voyant que son frère respirait encore
Sviatopelk ordonne de l'achever

SVIATOPELK.

MASSACRES DE BORIS, DE GLEB, DE SVIATOSLAW; TRIOMPHE D'JAROSLAW.

(1015-1017).

Nous avons vu avec indignation Jaroslaw, prince de Nowgorod, révolté contre son père : bientôt les crimes de son frère, surnommé *le Misérable,* feront oublier son attentat.

Wladimir témoignait une prédilection marquée pour son fils Boris, prince doux et vertueux ; il le désignait comme son héritier, quoique Sviatopelk dut l'être par droit de primogéniture. Wladimir ne pouvait souffrir ce dernier, soit qu'il ne voulut point voir en lui son propre enfant, mais seulement celui de son frère Jaropelk qu'il avait immolé, et dont il avait épousé la femme enceinte ; soit qu'il prévit en lui un monstre avide de sang, et dépourvu des qualités nécessaires pour gouverner le pays.

A peine Wladimir fut-il mort que les chefs de l'armée et les boïars se rendirent auprès de Boris et l'engagèrent à prendre possession du trône. *Prince, lui disaient-ils, les guerriers de ton père sont avec toi, marche sur Kief* et *devient souverain de la Russie.* Mais Boris leur répondit : *Puis-je lever la main contre un frère aîné que je dois regarder comme un second père !* Il espérait peut-être par ce refus et le respect pour le droit d'aînesse gagner le cœur de Sviatopelk. Réussit-il ? Nous allons voir.

Sviatopelk envoya vers son frère une députation chargée de lui offrir des présens, des domaines, et de lui demander ses conseils et son amitié ; et quand l'infortuné accueillait sincèrement ces démonstrations hypocrites, Sviatopelk disait à ses courtisans : *Voulez-vous me prouver votre fidélité ? Apportez-moi la tête de Boris.* Lorsque les assassins pénétrèrent dans la tente de celui-ci, ils le trouvèrent agenouillé ; le malheureux priait Dieu, car il avait le pressentiment de son sort. D'abord, cette position pieuse arrête les satellites du tyran. Mais bientôt, revenant de leur stupeur, ils le percent à coups de lances, et courent en toute hâte porter les restes fumans de Boris au prince fratricide. Celui-ci, apercevant quelques signes de vie dans le corps qu'on lui présente, ordonne froidement aux Varègues qui l'entourent d'achever la victime.

Le cadavre de Boris était encore chaud, et déjà Sviatopelk commandait un nouveau meurtre. Il expédia à Gleb, prince de Mourom, un envoyé chargé d'annoncer que Wladimir, son père, était dangereusement malade. Ce fils dévoué, pensait-il, s'empresserait d'accourir : il ne se trompait point. Gleb se dirige vers Kief, et trouve la mort avant d'être arrivé à la capitale.

Le massacre de Boris et de Gleb effraie Sviatoslaw, qui gouvernait les Drevliens. Il voit que son frère veut s'assurer un pouvoir sans partage en exterminant toute sa famille ; trop faible pour résister, il se décide à chercher un refuge en Hongrie ; mais il n'avait pas encore abordé les monts des Karpats que les émissaires de Sviatopelk l'atteignirent et l'égorgèrent.

Pense-t-on qu'au moins la conscience de Sviatopelk fut quelque peu troublée ? Loin de là ; la mort de ses frères était célébrée comme une victoire ; les jours se passaient dans les fêtes, et il prodiguait l'or à ses courtisans, voulant par cette profusion étouffer l'indignation que tant de crimes devaient inspirer. Quand on cherche à expliquer ces horreurs, on se dit que peut-être il se regardait comme fils d'Jaropelk et prétendait venger l'assassinat de son père par le sang des enfans de Wladimir.

Cependant il restait encore des principautés à usurper et des frères à détruire. La cité de Nowgorod obéissait à Jaroslaw. Mais ici changea la fortune de Sviatopelk : le prince qui avait osé se révolter contre l'auteur de ses jours, cette fois sera le vengeur de ses frères.

Jaroslaw, pour faire face à son père, ainsi que pour maintenir dans l'obéissance les Nowgorodiens qui n'avaient point perdu le souvenir de leur gloire et de leur liberté, entretenait une nombreuse armée Varègue, laquelle, campée à Nowgorod, y exerçait toutes sortes de vexations. Les habitans, poussés au désespoir, ne pouvant plus supporter ni la rapacité, ni l'insolence des soldats, se concertent, conspirent, et à un moment convenu massacrent ces étrangers odieux. Jaroslaw, privé de l'armée qui était son appui, dissimule sa colère, ajourne sa vengeance. Quelque temps après il invite, dans une de ses maisons de plaisance, les principaux habitans de Nowgorod, surtout ceux qu'il soupçonne être les chefs de la révolte. Ils viennent sans armes, confians dans l'apparente bienveillance du prince qui, bientôt les fait tous massacrer. Celui-ci se réjouissait encore du succès de sa perfidie quand il apprit la mort tragique de Boris, de Gleb, de Sviatoslaw; à son tour il trembla, car il comprit que sa perte serait inévitable sans l'assistance des Nowgorodiens qu'il venait d'outrager si horriblement. Cependant, habile politique, il ne désespéra pas d'abuser le peuple par de brillantes promesses et un faux repentir.

Par son ordre, le son de la cloche appelle les habitans sur la place, et le plus étrange spectacle s'offre à leurs regards. Jaroslaw, les yeux baignés de larmes se prosterne à genoux devant les parens des Nowgorodiens massacrés, et leur demande pardon et oubli pour le sang qu'il a répandu. « *Hier, dit-il, j'ai fait périr inconsidérément des sujets fidèles; aujourd'hui je donnerais toutes les richesses de mon trésor pour les rendre à la vie. Amis, Wladimir mon père est mort: Sviatopelk, qui s'est emparé du trône, a juré d'exterminer tous ses frères.* » Les Nowgorodiens voyant leur prince suppliant et repentant, lui pardonnent les massacres de la veille, et quarante mille d'entre eux s'arment pour sa cause. L'horreur qu'excitait le misérable Sviatopelk, contribua sans doute à cette résolution autant que le dévouement.

Les deux frères se préparent à la guerre par de grands efforts, et tous deux, presqu'au même moment, arrivent avec leur armée sur les deux bords opposés du Dnieper. L'issue de cette lutte paraissait incertaine; ni Sviatopelk, ni Jaroslaw, n'osaient franchir le fleuve. Ils demeurèrent tout l'été dans la même position; ce ne fut qu'au commencement de l'automne qu'une insulte donna le signal du combat.

Un voïvode se moquait d'Jaroslaw qui boitait, en disant que le prince *gambillard* ne conduisait pas des soldats, mais des *charpentiers* pour construire des maisons à Kief. L'armée offensée ne respire plus que vengeance : elle traverse la rivière pendant la nuit, brûle ses barques derrière elle pour s'enlever tous moyens de retraite, tombe sur l'ennemi à l'improviste, et remporte une victoire complète. Sviatopelk, délaissé, prend la fuite

En ce temps régnait en Pologne Boleslas, prince que ses ennemis ont surnommé *chrobry*, ce qui veut dire, le brave, le vaillant, et auquel le titre de *grand* a été décerné par l'histoire. C'est par son courage et son génie que la Pologne a été élevée au plus haut degré de puissance. Sviatopelk, fugitif, se réfugia auprès de ce prince, lui demandant asile et protection. Boleslas saisit avec empressement l'occasion de reconquérir les provinces polonaises perdues par Miecislas et enlevées par Wladimir. Il marcha donc contre Jaroslaw, résolu de placer Sviatopelk sur le trône de Russie, et d'assurer à la Pologne la suprématie sur les peuples Slaves. J. C.

DE LA MARINE RUSSE.

On regarde généralement Pierre-le-Grand comme le fondateur de la puissance de la Russie; c'est à lui qu'on attribue l'initiative de tous les projets, de toutes les entreprises qui portèrent cet empire au rang élevé qu'il occupe aujourd'hui. Mais si l'on fait de l'histoire une étude approfondie, on acquiert la conviction que les premiers fondemens de cette grandeur furent posés par le tsar Alexis.

Ce fut Alexis qui porta les premiers coups à la Pologne, en tendant la main aux Kosaks que s'étaient aliénés les Polonais par l'intolérance de leur catholicisme et par la tyrannie de leur aristocratie; ce fut Alexis qui réforma le code et l'administration, qui fit un appel aux arts étrangers, qui fonda des manufactures et fit exploiter les mines de fer et de cuivre; ce fut encore lui qui fit construire les deux premiers navires marchands, donnant ainsi naissance à cette marine qui parcourt les mers Noire, Baltique, de l'Archipel, Glaciale et Caspienne, et qui s'ouvre déjà le détroit des Dardanelles pour s'introduire dans la mer Méditerranée.

La marine russe, cette marine sur laquelle se dirige aujourd'hui l'attention des puissances de premier ordre, se composait donc, il y a cent ans, de deux navires marchands.

Le génie de Pierre développa et exécuta en grand tout ce qu'Alexis avait commencé.

Comprenant toute l'importance que devait lui donner une marine, Pierre se rendit *incognito* en Hollande; là, inscrit sur le rôle des ouvriers charpentiers, il apprit à construire un vaisseau; de retour dans son pays, il créa, comme par enchantement, une flotte qui l'aida à vaincre la Suède et la Turquie.

Pierre n'omettait aucun des moyens qui lui semblaient propres à assurer l'accomplissement de ses projets; il donnait lui-même l'exemple du travail et de l'activité; il récompensait largement les étrangers; il savait, par la célébration de certaines solennités, rehausser encore l'importance de ses entreprises.

Ainsi, on le vit, se regardant comme le fondateur de la marine russe, célébrer une grande fête dans laquelle le principal rôle fut assigné à une petite chaloupe qui lui avait inspiré ses premières idées maritimes. Après avoir fait doubler cette chaloupe de cuivre doré, il la fit transporter de Moscou à Saint-Pétersbourg; au jour désigné, on la lança avec le plus grand appareil sur la Newa, où elle fut saluée par l'artillerie de tous les vaisseaux réunis. Quelques jours après, Pierre se rendit dans cette chaloupe à Cronstadt dont la flotte occupait la rade. Le grand amiral tenait le gouvernail; deux amiraux et deux vice-amiraux ramaient; au sommet du mât était arboré l'étendart national; deux cent cinquante yachts et autres petits bâtimens suivaient la chaloupe; aussitôt qu'elle fut en vue de la flotte, celle-ci la salua de toute son artillerie, et cet exemple fut suivi par les forts de Cronstadt et de Cronflot; un second salut l'accueillit lorsqu'elle entra dans les rangs de la flotte; enfin, elle fut saluée une troisième fois au moment où elle jeta l'ancre.

Les trois saluts furent rendus par la chaloupe qui tira chaque fois trois coups avec de petits canons d'argent; ces trois coups étaient suivis d'une infinité d'autres coups tirés par les petits bâtimens qui composaient le cortége. Le même cérémonial fut observé lorsque la chaloupe retourna à Saint-Pétersbourg. Depuis ce jour, elle est conservée dans cette ville comme un monument précieux de l'établissement de la marine en Russie. De pareilles solennités donnaient de l'importance et de l'éclat aux œuvres du tsar, en même temps qu'elles encourageaient les Russes à de nouvelles entreprises. En montant sur le trône, Pierre n'avait trouvé que deux misérables navires; il laissa, en terminant son règne, plus de vingt vaisseaux, et trois frégates représentant une force de mille canons.

Après un moment de décadence causée par les guerres du continent, les forces navales de la Russie se relevèrent sous Catherine, qui n'épargna rien pour arriver à la possession d'une flotte nombreuse. Sur la mer Noire, on comptait dix-sept vaisseaux de guerre et un nombre bien supérieur de frégates et de corvettes. A Cronstadt, Revel et Archangel, il y avait huit vaisseaux de ligne de 110 canons, vingt-quatre de 74, vingt de 66; vingt-sept frégates de 32 à 28 canons; quatre vaisseaux bombardiers de 6 canons; deux prames de 66; dix-huit cutters de 12 à 18; quatre brûlots; de sorte qu'en y ajoutant la flotte à rames des différens départemens de la marine, Pétersbourg, Cronstadt, Wibourg, Roggensalm,

Revel et Riga, la grosse artillerie était de 8200 canons, savoir: 5160 pour la grande flotte, et 3040 pour la flotte à rames.

Telle a été l'élan rapide de la marine russe dans son accroissement.

La Suède, qui eut le plus à souffrir de cette prospérité maritime, essaya en 1789 de détruire la flotte russe; celle-ci était en grande partie retenue par les glaces dans la rade de Copenhague; un officier suédois, secondé par un chargé d'affaires envoyé exprès de Stockolm, entreprit de la brûler, et à cet effet, il équipa en brûlot, un bâtiment acheté à un capitaine irlandais; le coup manqua par la trahison d'un marin qu'on avait mis dans le complot, et ce fut à la dénonciation de cet homme que la Russie dut la conservation de sa flotte.

Mais, ce que ne put faire l'adresse des Suédois, l'état des finances l'accomplit; après le règne de Catherine, qui fut l'époque de la plus grande splendeur de la marine russe, vinrent d'autres règnes occupés par des guerres continentales qui épuisèrent le trésor; le papier-monnaie fit tomber le crédit et amena en même temps la décadence de la marine. Sur soixante-dix vaisseaux, il n'en restait plus, pendant le règne d'Alexandre, que quarante en bon état; le nombre des frégates et des autres bâtimens avait également diminué de moitié; cette diminution paraîtra moins surprenante, si l'on se rappelle quels efforts dut faire la Russie pour faire face à toutes les forces réunies de Napoléon, et quels préjudices apporta à son commerce le traité anglais qui, en absorbant toutes les ressources de cet empire, occasiona la chute des fonds de 100 à 27.

Un des projets de l'empereur Nicolas était de rendre à la marine russe l'éclat qu'elle avait sous Catherine, et de lui donner même encore plus d'importance en formant des matelots habiles; mais la révolution de la Pologne est venue l'arrêter au milieu des progrès qu'il faisait; cette révolution a rendu à l'Europe des services que l'on ne sait pas encore assez apprécier; car elle a non seulement ruiné les forces existantes, mais encore en mettant à sec les trésors russe et polonais, elle a arrêté le développement pour l'avenir de forces capables d'effrayer tout homme qui fixe ses regards sur les rapides progrès de la Russie.

Voici le tableau de la marine russe en 1830, époque depuis laquelle elle n'a pu subir de grandes modifications.

La flotte se compose de trois escadres : celle de la mer Baltique, celle de l'Archipel et celle de la mer Noire.

La première escadre, commandée par l'amiral Silniawine, compte huit vaisseaux, sept frégates et plusieurs bricks et corvettes d'un moindre tonnage, portant ensemble 980 bouches à feu.

La seconde, sous le commandement du vice-amiral Heyden, qui devait être réunie à la première, n'ayant reçu aucune mission depuis la bataille de Navarin, est composée de sept vaisseaux, six frégates, une corvette et deux ou trois bricks, présentant une force de 914 pièces d'artillerie.

Voici l'énumération des bâtimens dont se composent ces deux escadres réunies :

Quinze vaisseaux de ligne :

Le Pierre Ier, de 110 canons; *l'Alexandre,* de 110; *la Fère-Champenoise,* de 84; *l'Impératrice-Alexandra,* de 74; *l'Azof,* de 74; *l'Ezéchiel,* de 74; *le Saint-André,* de 74; *l'Alexandre-Newski,* de 74; *le Grand-Duc-Michel,* de 74; *le Tsarewicz-Constantin,* de 74; *le Wladimir,* de 74; *le Grand-Syssoï,* de 74; *le Hangoerda*, de 74; *le Cronstadt,* de 74; *l'Emmanuel,* de 74. — Ensemble, 1192 canons.

Treize frégates :

La Constantine, de 44; *le Castor,* de 44; *le Grand-Duc-Alexandre,* de 44; *l'Olga,* de 44; *la Marie,* de 44; *la Princesse-Lozvuz,* de 44; *le Signaleur,* de 44; *le Croiseur,* de 44; *l'Agile,*

de 44; *la Russie,* de 44; *la Diane,* de 44; *le Mercure,* de 44; *l'Hélène,* de 36. — Ensemble, 564 canons.

Deux corvettes :

Le Tonnant, de 24; *la Maniérée,* de 24. — Ensemble, 48 canons.

Cinq bricks :

L'Ochta, de 18; *le Zèle,* de 18; *l'Achille,* de 18; *l'Ulysse,* de 18; *le Télémaque,* de 18. — Ensemble, 90 canons.

Les escadres de la Baltique et de l'Archipel comprenent donc trente-cinq bâtimens principaux, portant en tout 1894 bouches à feu.

La troisième escadre, celle de la mer Noire, est commandée par l'amiral Greigh; voici sa composition :

Quinze vaisseaux de ligne :

Le Paris, de 110; *le François Ier,* de 110; *l'Impératrice-Marie,* de 84; *le Roi-de-Prusse,* de 84; *le Pantéléïmon,* de 84; *l'Oméga,* de 84; *la Hollande,* de 74; *le Beau,* de 74; *le Jean-Bouche-d'Or,* de 74; *le Parménion,* de 74; *l'Aigle-du-Nord,* de 74; *le Tchesné,* de 74; *l'Erivan,* de 66; *l'Archipel,* de 60; et *le Ténédos,* de 60. — Ensemble, 1180 canons.

Cinq frégates :

L'Etendart, de 56; *l'Estafette,* de 44; *le Dépêchant,* de 44; *la Flore,* de 44; *l'Eustatia,* de 44. — Ensemble, 232 canons.

Sept corvettes et bricks :

La Diane, de 28; *le Jason,* de 23; *le Mercure,* de 20; *le Papal,* de 20; *l'Orphée,* de 20; *le Ganymède,* de 18; *la Mingrélie,* de 15. — Ensemble, 144 canons.

L'escadre de la mer Noire comprend donc vingt-sept principaux bâtimens qui présentent une force de 1556 pièces d'artillerie.

En résumant, nous trouvons que les forces maritimes de la Russie sont actuellement de 30 vaisseaux de ligne, 18 frégates, 4 corvettes et 10 bricks, armés de 3,450 bouches à feu.

Il faut y ajouter les bâtimens légers répartis dans les ports de Cronstadt et Revol, sur la Baltiqne; Séwastopol et Nikolaïef, sur la mer Noire; savoir :

7 brigantins, 6 cutters, 50 schoners, 120 chaloupes canonnières, 20 galères, 25 batteries flottantes, et environ 16 à 1700 canots en arsenal.

Ce qui porte le total à 290 bâtimens et environ 5100 bouches à feu.

Cette flotte est montée par 35000 hommes, dont 3000 artilleurs et 9000 soldats de marine; le reste se compose de matelots.

Des journaux, en donnant ces chiffres, ou en traitant d'une manière générale des forces maritimes de la Russie, ont ajouté que ces forces n'étaient point redoutables par deux motifs : 1° parce que la Russie n'a pas les fonds nécessaires pour faire prospérer sa flotte; 2° parce qu'elle manque de marins habiles.

Il est vrai que la Russie, ruinée par les guerres continentales, et dernièrement par l'insurrection polonaise, ne peut faire en ce moment de grands sacrifices pour maintenir et augmenter ses forces navales; mais que l'on considère les énormes contributions qu'elle lève sur la Turquie, les progrès de son commerce et de son industrie chaque jour grandissant, son système de colonies militaires qui donne en même temps de l'accroissement et à l'armée et aux productions du sol, et l'on se convaincra que l'ordre rétabli bientôt dans les finances permettra de grands développemens à la politique ambitieuse du cabinet du Nord.

Quant à l'inhabileté des matelots, il faut bien se garder de tomber dans l'exagération; les victoires navales de Pierre-le-Grand et de Catherine, les combats d'Angout et de Thesme, ont prouvé que les matelots novices de la Russie pouvaient l'emporter sur les matelots

expérimentés de la Suède et de la Turquie. Ajoutons que le despotisme a recours à des moyens qui ne viendraient même pas à l'esprit chez un peuple libre; ainsi des milliers d'enfans sont arrachés du sein de leur mère et élevés selon la volonté du prince.

Depuis mille années, il se trouve en Pologne une population de trois millions d'Israélites qui y trouvèrent asile à cette époque, où tout le reste de l'Europe s'était ligué pour les chasser et les exterminer. La prépondérance du clergé romain et le mépris des nobles, qui n'estiment ni l'industrie, ni le commerce, ont fait de cette nation persécutée un corps à part qui conserve la langue, le culte, les mœurs et les espérances des anciens Israélites. Le cabinet russe jeta ses vues sur ces malheureux juifs, et fit enlever trente mille de leurs jeunes enfans, dont la plupart furent destinés à devenir matelots. Ce moyen d'enrôlement, a été d'autant plus facile pour la politique russe qu'elle n'avait à craindre aucune manifestation de la part des Polonais nobles et catholiques, qui ne prévoyaient pas alors qu'un jour l'emploi de ce moyen barbare aurait lieu contre eux-mêmes.

Nous avons, il y a quelque temps, donné le tableau des écoles militaires en Russie, et nous avons fait ressortir le soin que l'on met à préparer un corps de soldats habiles et prêts à obéir au moindre signe de l'autocrate. On peut en inférer qu'elle saura également former des matelots expérimentés et obéissans.

Les Dardanelles s'ouvrent aujourd'hui devant cette flotte que commencèrent deux chaloupes, il y a cent années; que l'Europe ne s'endorme pas. Le despotisme russe qui se repose après avoir triomphé de l'insurrection polonaise, prépare en silence les chaînes qu'il destine au reste de l'Europe. Ses écoles militaires, ses colonies de soldats laboureurs, sa flotte, tout chez lui doit attirer l'attention et éveiller la prévoyance des amis de la liberté et de la civilisation. J. C.

KAMTCHADALES.

II.

NOURRITURE, TRAVAUX, AMOURS, MARIAGES DES KAMTCHADALES; MANIÈRE DONT LEURS ENFANS SOT ÉLEVÉS.

Le pain est un aliment inconnu aux Kamtchadales; ils le remplace par les queues et les arrêtes d'un espèce de saumon qu'ils font sécher à l'air. Ce même poisson leur offre un assaisonnement dans ses plus fines arrêtes pulvérisées, et un mets dans son dos et son ventre séchés à la fumée.

Le poisson et la chair des quadrupèdes forment la base de la nourriture des Kamtchadales; ils fument et rôtissent à la fois, le premier sur des claies tendues à plusieurs pieds au-dessus du foyer; quant aux viandes, ils ont une singulière manière de les faire cuire : n'ayant aucune poterie ni vases de métal qui puissent aller sur le feu, ils placent leur morceau de viande dans une auge pleine d'eau, puis munis d'une grande quantité de cailloux, ils font rougir ceux-ci dans la braise pour les jeter au fur et à mesure dans l'auge, jusqu'à ce que l'eau, chauffée par ce procédé, ait fait parvenir la viande à un degré de cuisson qui ne satisferait pas toujours notre goût. Cette opération est, on le pense bien, assez fatigante; aussi les hommes se sont-ils réservé le soin de faire la cuisine. Si les ustensiles leur manquent pour apprêter leurs mets, ils n'en ont guère plus pour les manger; les doigts leur tiennent lieu de fourchettes et ils boivent le bouillon dans des tasses de bois.

Les plus grandes ressources des Kamtchadales consistent dans une espèce de pâte qu'ils font avec des œufs de poisson séchés ou fermentés et les plus tendres écorces du saule et

du bouleau; c'est dans leurs voyages surtout qu'ils emploient cet aliment, dont une livre suffit pour les nourrir pendant plusieurs jours. Ils la font encore cuire avec des racines, de la graisse de baleine et de veau marin qu'ils ont laissé aigrir dans des fosses; pour manger cette pâte, ils en introduisent un morceau dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, et le coupent alors presque au bord des lèvres; un maître de maison ne manque jamais de faire cette opération lui-même à l'hôte qu'il veut traiter avec considération.

Il y a deux mets que ce peuple savoure avec une prédilection marquée, dont un homme de tout autre pays ne saurait supporter même la vue sans dégoût; le premier est un mélange d'œufs de poisson, de poisson cuit, de graisse de baleine et de veau marin broyés avec des baies et des racines; l'autre consiste en une infecte marmelade de têtes de poissons qu'on a laissés pourrir dans des fosses creusées exprès pour cette préparation. Mais le grand régal, le met en honneur par-dessus tous les autres, c'est la graisse d'ours; et comme la plus grande gloire qui puisse illustrer un Kamtchadale est d'avoir tué un de ces animaux, ce n'est que par portions extrêmement petites qu'il en distribue la graisse, afin que ce témoignage de sa valeur atteigne la plus longue durée possible.

La propreté du Kamtchadale répond à la délicatesse de son goût; la même auge sert pour tous, et quand les hommes ont fini, c'est le tour des chiens; puis, au repas suivant, l'auge reparaît sans avoir été lavée.

Ils ont adopté l'eau pour boisson principale; leur plus grand plaisir est d'avaler des boules de neige; cependant ils font de l'eau-de-vie avec le *heracleum sibiricum.* Ils composent aussi, avec une espèce de champignon, une liqueur dont les effets sont ainsi décrits par Lévesque :

« Prise avec modération, elle rend plus gai, plus vif, plus intrépide; mais prise avec excès, elle cause l'ivresse la plus furieuse. On n'a d'abord que des idées agréables et riantes; bientôt les plus sombres imaginations leur succèdent; toutes les pensées sont funèbres, les plus horribles fantômes se peignent à l'esprit égaré. On éprouve des tremblemens convulsifs; on danse, on rit, on pleure; on est transporté de fureur, on est saisi d'effroi. Souvent le malheureux veut attenter contre lui-même; souvent il ne médite que des meurtres et des massacres; sa force augmente avec la violence de ses convulsions; on a peine à le retenir, et le crime est commis avant qu'on ait pu le prévoir. Cette ivresse dure douze à seize heures. On s'endort ensuite, et l'on se sent au réveil tous les membres douloureux comme après une grande fatigue; mais cette incommodité cesse bientôt, elle n'est point accompagnée de pesanteur de tête, ni suivie d'aucun accident fâcheux. »

Malgré leur amour inné pour l'oisiveté, les Kamtchadales sont contraints de s'occuper durant toute l'année. Les hommes vont à la pêche et à la chasse, construisent les huttes et les traîneaux, creusent les canots, les vases et les auges; pour leurs couteaux et leurs haches, ils emploient une espèce de cristal de roche, avec lequel ils garnissent aussi leurs flèches et leurs lances; ils en font jusqu'à des lancettes pour la saignée; quant aux aiguilles, ils les confectionnent assez habilement avec des petits os de martres-zibelines. Avec des instrumens de travail aussi peu perfectionnés que ceux des Kamtchadales, il n'est pas étonnant qu'ils emploient trois années d'un travail assidu pour terminer un canot, et une année pour creuser une auge. Celle-ci, quand elle d'une grande dimension, devient tout-à-fait un objet de luxe, et on la réserve pour en faire parade aux grands jours de festin.

Les femmes nettoient, vident et font sécher les poissons, cueillent les baies et les racines destinés à la nourriture, préparent une herbe qui leur fournit un fil grossier dont elles font de la toile pour les manteaux, les sacs et les couvertures, et l'ortie qu'elles filent pour en faire des filets de pêcheurs. Elles sont chargées en outre, de tous les travaux d'aiguille, préparent les peaux, les tannent et les teignent; enfin, elles s'occupent de tout ce qui a rapport à leur vêtement et à celui des hommes.

Pour se procurer du feu, les Kamtchadales ont une petite planche trouée dans laquelle ils font tourner vivement un petit bâton; ils emploient ce moyen avec tant d'adresse qu'ils obtiennent de la flamme aussi promptement que nous pourrions le faire avec un briquet et de l'amadou.

Si la constitution physique de ce peuple offre à l'observateur une foule de singularités, son moral n'est pas moins curieux à étudier. Les hommes, par exemple, n'admettent entre eux aucun de ces égards, de ces signes de politesse et d'affection que l'on rencontre dans les pays les moins civilisés; ils ne se saluent point, ne se touchent point la main, ne s'embrassent jamais; ils ont en revanche un trait caractéristique, un trait qui appartient à eux seuls et, qui est d'autant plus remarquable, que plus les autres nations se rapprochent de l'état sauvage et plus elles présentent un caractère diamétralement opposé; c'est une obéissance d'esclave à l'égard de la femme.

Lorsqu'un Kamtchadale a fait choix de la jeune fille dont il veut faire sa femme, il va trouver les parens de celle-ci et implore la faveur d'entrer à leur service. S'il ne parvient pas à plaire, il est contraint, au bout d'un certain temps de se retirer, emportant quelquefois un modique salaire, mais le plus souvent sans avoir obtenu même un remerciment. Mais, s'il se fait bien venir de la jeune fille et des parens, alors ceux-ci lui donnent l'autorisation de toucher sa maîtresse, c'est-à-dire de dénouer les cordons de son caleçon. Alors commence pour le pauvre amoureux un véritable martyre. Toutes les femmes du voisinage deviennent autant de surveillantes pour la jeune fille qui, de son côté, évite toutes les occasions de se trouver seule avec son amant, se revêt de trois caleçons et s'entoure le corps d'une multitude de bandelettes. A peine le jeune homme, croyant saisir un moment favorable, a-t-il couru vers elle pour se précipiter sur les cordons du fatal caleçon, qu'elle se met à pousser un cri; les autres femmes arrivent comme la foudre à ce signal bien connu, se jettent sur l'amant, le pincent, le mordent, l'égratignent, le terrassent; souvent il en a pour plusieurs jours avant de se guérir, et il ne recouvre la santé que pour recommencer; et ce manége dure quelquefois plusieurs années. On a vu de malheureux amans, dans de pareilles luttes, être précipités du haut d'une cabane, et demeurer estropiés pour la vie.

Enfin, rendu ingénieux à force de défaites, l'amant parvient à rencontrer sa maîtresse dans quelque endroit isolé; il s'élance sur elle comme le chasseur sur sa proie, coupe, arrache cordons et caleçons, et lui touche le corps. Vaincue alors, elle devient d'une douceur d'ange, reconnaît son vainqueur en prononçant d'une voix plaintive ces deux syllabes *ni ni;* et de ce moment elle suit dans son habitation celui qui a acquis le droit d'être son mari. On prétend que celui-ci se regarderait comme insulté si à cet instant suprême il découvrait chez sa femme des preuves de virginité, et qu'il ne manquerait pas d'en faire de graves reproches à son beau-père.

Le mariage consommé, on s'occupe de la célébration des noces, ce qui est encore le contraire de ce qui se fait dans d'autres pays.

L'époux, après quelques jours, quitte son habitation avec son épouse qu'il reconduit chez ses parens pour la cérémonie des noces. Accompagné des deux familles, le couple fait une station à quelque distance de la hutte où l'on se rend; alors commencent des chants suivis de quelques pratiques religieuses, qui consistent à entrelacer des baguettes de guirlandes faites avec une herbe en vénération, à prononcer des paroles mystérieuses sur une tête de poisson sec, et à envelopper de la même herbe cette tête que l'on confie comme un dépôt précieux à la garde d'une vieille femme. Puis aux vêtemens déjà lourds que porte la mariée, on ajoute une camisole de peau de mouton et quatre habits qu'elle doit mettre les uns pardessus les autres; ainsi attifée, elle est conduite ou plutôt portée par les plus jeunes garçons du cortége jusqu'à la hutte de sa famille. H. D.



IAROSLAW LEGISLATEUR



J. B. Gatti — Imp. d'Aubert et de Junca

Respectez ces lois
...le est ma volonté.

JAROSLAW FILS DE WLADIMIR.

GUERRE AVEC BOLESLAS — PRISE DE KIEF. — MASSACRE DES POLONAIS. — MORT DE SVIATOPELK. — JAROSLAW DONNE UN CODE A LA RUSSIE.

Pendant que la guerre civile, entre les fils de Wladimir, diminuait les forces de la Russie, en Pologne, au contraire, le pouvoir concentré dans les mains d'un prince doué d'un génie supérieur donnait une véritable splendeur à ce royaume. Cette partie de la race slave qui habitait au bord de la Vistule parvint, sous le règne de Boleslas, à un grand développement de gloire, de puissance et de prospérité. Non seulement ce prince dompta les ennemis de son pays, non seulement il étendit les limites de la Pologne, mais, ce qui vaut mieux encore, il protégea les sciences, et prit sous sa protection particulière le peuple souvent maltraité par les seigneurs. Politique profond, capitaine expérimenté, monarque juste, en secourant Sviatopelk il résolut d'abord de revendiquer la Russie-Rouge, puis, d'assurer son influence sur le reste des Slaves d'Orient. Sviatopelk banni, promettait à Boleslas de reconnaître sa suprématie en lui payant un tribut, et le roi polonais, se fiant à ses paroles, se hâta de terminer, par un traité honorable, la guerre qu'il faisait à l'empereur d'Allemagne, Henri II, et dirigea toutes ses forces vers la capitale des descendans de Rourik.

Ce n'était point un ramas confus de nobles turbulens et traînant après eux leurs serfs comme un troupeau que conduisait Boleslas. A cette époque, l'orgueil anarchique de la noblesse n'avait pas encore effacé le pouvoir royal. Ce prince avait organisé son armée avec une habileté rare pour le temps; chaque peleton de dix hommes était conduit par une espèce de caporal ou sergent; un capitaine commandait à cinquante soldats; ces sections liées entre elles, en formaient d'autres de cent combattans qui avaient un chef particulier, et le corps entier, ainsi constitué, était sous les ordres d'un *hetman* ou général qui n'obéissait qu'au roi lui-même. Toute l'armée était disciplinée si bien, qu'à des signaux convenus elle se resserrait ou s'étendait, se dispersait et se rassemblait avec facilité.

Les chroniqueurs racontent qu'Jaroslaw s'amusait à pêcher dans le Dniéper quand il reçut avis de l'approche de l'armée polonaise; effrayé du danger qui le menaçait, il donna précipitamment les ordres nécessaires pour réunir toutes les troupes dont il pouvait disposer, *afin de ne pas tomber,* suivant sa propre expression, *dans les filets de Boleslas.*

Les deux armées se rencontrèrent, chacune sur une des rives du Boug; elles s'observèrent d'abord mutuellement, et plusieurs jours se passèrent en légères escarmouches, lorsqu'une insulte, partie du camp d'Jaroslaw, accélera, cette fois encore, le combat et le dénoûment du drame.

Un courtisan du prince russe, certainement pour plaire à son maître, ayant aperçu Boleslas, se moqua de son embonpoint et se mit à crier pour être entendu par le roi polonais, qu'il aurait un extrême plaisir à lui percer son gros ventre; cette fanfaronade était accompagnée des expressions les plus grossières. Boleslas indigné voulut punir sur-le-champ cet outrage par une victoire. Il se jette le premier dans la rivière, ses braves le suivent. Les Russes, surpris par une attaque aussi imprévue, se troublent et se défendent en désordre. Enfin, après une résistance de quelques heures, ils abandonnent leur camp et Jaroslaw prend la fuite accompagné seulement de trois personnes. Boleslas ordonne que les prisonniers soient traités avec humanité, défend le pillage et les violences, et continue sa marche triomphante vers Kief. Les historiens russes eux-mêmes rendent justice à la noble conduite du roi vainqueur.

Cependant, Kief avait fermé ses portes. Boleslas ne voulait pas détruire cette belle cité; au lieu de la prendre d'assaut, il se décida à l'entourer pour contraindre par la famine les habitans à se rendre. Mais sa patience ne put tenir contre leur opiniâtreté. Il fit ses dispositions pour l'assaut, et bientôt les bourgeois découragés lui envoyèrent leur évêque en députation, la croix en tête, et lui ouvrirent les portes de la ville le 14 août 1018. Sviatopelk fut, de nouveau, reconnu pour souverain de Kief, et Boleslas se contenta du titre de protecteur.

Le prince russe était donc redevable de son trône à la générosité du monarque polonais. Pense-t-on qu'il en conservera quelque reconnaissance? Qu'il restera fidèle à la foi jurée? Certes, si les choses s'étaient ainsi passées l'histoire ne l'aurait pas flétri par le surnom de *misérable*.

A peine réintégré dans ses états, il conspira contre ses libérateurs, sous les yeux même de leur roi, qui n'avait point encore quitté Kief. Les vainqueurs, dont la bonté avait épargné les prisonniers et traité les vaincus en frères, périrent égorgés, et ces lâches massacres qu'on eut soin d'exécuter partiellement, furent préparés avec une telle perfidie, qu'un grand nombre de Polonais succomba avant que Boleslas put avoir connaissance de cette infâme trahison; justement indigné, il livra au pillage la ville qu'il avait sauvée. L'armée s'empara de toutes les richesses de Kief, et, chargée d'un immense butin, retourna en Pologne. Si nous devons ajouter foi à l'historien Dlugosz (Longinus), depuis ce moment Kief perdit sa splendeur, et tous les efforts des princes russes ne purent jamais réparer les suites funestes de cette dévastation.

Tandis que les habitans de Kief expiaient ainsi cette trahison, Sviatopelk qui l'avait commandée, restait tranquille dans la capitale; sans doute, il fut mis à l'abri de la vengeance du roi de Pologne, par le prestige de sa dignité souveraine.

Mais, sur ces entrefaites, les Nowgorodiens offrirent à Jaroslaw leurs bras et leurs trésors pour poursuivre les Polonais et chasser Sviatopelk de sa capitale. Ils ne furent pas heureux contre Boleslas, mais à leur approche l'indigne prince de Kief s'enfuit lâchement. Où va-t-il se réfugier cette fois? Le malheureux n'hésite pas à mendier la protection des ennemis implacables de son pays. Il se rend chez les Petchenègues, dont l'histoire n'est qu'une suite de massacres et de brigandages exercés sur la Russie. Mais ceux-ci, après une lutte acharnée, ayant été vaincus par Jaroslaw, la terreur s'empare de l'esprit affaibli de Sviatopelk, son imagination se trouble et s'égare; il ne voit partout que des assassins prêts à venger ses infortunés frères; il court de contrée en contrée sans pouvoir trouver le repos, et s'écriant sans cesse : *ils vont m'atteindre! ils vont m'atteindre!* Enfin, délaissé de ses sujets, objet de mépris pour tout le monde, déchiré par les remords de sa conscience, c'est en errant à travers la Bohême qu'il termine ses jours, laissant à Jaroslaw le gouvernement de la Russie.

Ce dernier, affermi sur le trône, devient un souverain digne de servir de modèle. Il se distingua par l'amour des sciences et de la justice, et dans ses rappports avec ses voisins, il se montra tour à tour habile politique et guerrier courageux. La Russie, sous ce prince, gagna considérablement en prospérité et en puissance. Les annales le désignent comme le plus ancien législateur du pays, car c'est à lui que Nowgorod et Kief durent le premier code, nommé *la vérité russe.*

Jaroslaw vit par expérience où pouvaient conduire les spoliations; il se rappelait les Varègues égorgés à Nowgorod par suite des exactions qu'ils y avaient accumulées. Or, dans son code, avant tout, il résolut de garantir la propriété et la vie des habitans; et, quoique dans ce code il n'y ait pas d'ensemble, quoique les choses secondaires soient mêlées aux choses de première importance, il ne faut pas oublier le temps où il parut. Les lois les moins parfaites valent mille fois mieux que l'arbitraire. Du reste elles sont teintes d'une originalité si

grande, elles peignent si bien cette époque singulière que nous allons les reproduire en entier. J. C.

ÉTABLISSEMENS DE BIENFAISANCE.

I.

MAISON DES ENFANS TROUVÉS A MOSCOU (1).

Mon père et ma mère m'ont délaissé;
Le Seigneur m'a accueilli.

L'un des établissemens les plus remarquables de la Russie est l'hospice des Enfans-trouvés, fondé en 1762 par Catherine II, et considérablement augmenté par Marie Foedorovna. Il fut achevé seulement en 1798; cet établissement, qui n'a pas son égal dans aucune autre contrée, ne laisse rien à désirer sous le rapport de la beauté, de l'ordre, de son admirable organisation, et surtout du but d'utilité et de bienfaisance qu'il atteint complètement.

C'est une chose sans doute digne de remarque, et qui donne foi dans l'égalité morale des peuples, et leur progrès humanitaire bien qu'à marches diverses et inégales, que de voir la Russie, encore barbare sous le rapport des mœurs, soumise à un régime abrutissant, partagée, dans toute la hiérarchie sociale, en despotes et en esclaves, qui tous sont à la fois oppresseurs et opprimés; c'est une chose digne de remarque, de voir cette même nation donner en modèle un établissement qui renferme en lui-même la semence de tous biens, de l'émancipation politique de la nation, en même temps que de l'émancipation morale, physique et intellectuelle de la classe ouvrière, du peuple proprement dit.

Effectivement, la plaie des pays les plus avancés de l'Europe, la grande iniquité sociale, c'est le prolétariat, c'est la misère de la classe ouvrière, c'est le défaut de moyens assurés et suffisans pour tous. L'on peut même dire que les nations les plus avancées sous le rapport de l'émancipation politique, telles que la France et l'Angleterre, sont les plus arriérées quant à la sollicitude des gouvernemens pour les intérêts matériels des peuples, et qu'elles offrent le spectacle dans les classes inférieures d'un dénuement absolu et d'une misère hideuse, inconnus jusqu'à un certain point dans les pays despotiques tels que l'Autriche, la Prusse, et même la Russie. L'esclavage abrutit et dégrade, mais pas plus que la misère; et le malheureux ouvrier qui n'a pas de pain à donner à sa femme et à ses enfans est tout aussi à plaindre que le serf qui travaille sous le bâton, mais qui du moins a sa subsistance assurée.

Ceci explique suffisamment que la grande difficulté sociale réside dans une mesure juste et bien entendue d'autorité et de liberté et que, si la liberté est la première condition de l'émancipation intellectuelle des peuples, il faut toute la sollicitude d'un pouvoir directeur et régulateur de la société pour subvenir aux intérêts matériels.

Laissant de côté les questions générales d'économie sociale, nous nous bornerons, dans la spécialité de notre sujet, à poser comme principe incontestable, que le premier devoir de la société vis-à-vis de ses membres est d'accorder à tous les soins physiques, l'éducation morale et les moyens d'existence; et que ce devoir est surtout sacré à l'égard des enfans, pauvres êtres qui n'ont encore pu démériter ni de Dieu, ni des hommes; ce devoir, dis-je,

(1) Nous devons cet intéressant article à Mme Gatti de Gamond, connue dans le monde littéraire par des ouvrages d'une philosophie très remarquable sur la condition des femmes. Nous sommes heureux d'annoncer que ce travail ne fait que précéder une série d'articles qui ne peuvent manquer d'exciter le plus vif intérêt. J. C.

est surtout sacré dans tous les cas, où par le motif soit de l'illégitimité de la naissance, soit de la misère des parens, le pauvre enfant ne pouvant recevoir ces soins dans sa famille, est de fait abandonné à la grande femille sociale. C'est un devoir impérieux de charité, d'où ressort un bien immense pour la société entière, car de cela seul que l'éducation et les moyens d'existence par le travail seraient assurés à tous, la misère s'effacerait en même temps que tous les vices et tous les crimes qu'elle engendre, la richesse sociale s'accroîtrerait indéfiniment, et une nouvelle ère de liberté, de moralité et d'harmonie s'éleverait pour les nations.

Par le seul fait même que ce genre d'établissement embrasserait la totalité des enfans pauvres, il en résulterait un tel progrès social, sous le rapport de l'épuration des mœurs et de l'aisance générale des familles, qu'on ne verrait, pour ainsi dire, plus d'enfans abandonnés, et que ce genre d'établissement deviendrait chaque jour moins nécessaire ; ce qui réfute victorieusement l'objection égoïste de ceux qui prétendent que des institutions aussi sages et bien ordonnées sont des encouragemens à la démoralisation et aux mauvaises mœurs; eh! non, c'est le moyen d'empêcher que la démoralisation et les mauvaises mœurs se perpétuent des pères aux enfans, en même temps que c'est l'accomplissement d'un devoir sacré de charité.

Si Catherine, nommée la Grande, dans l'érection de l'hospice des Enfans-trouvés, fut sollicitée en partie par l'idée d'un grand devoir à remplir, et par une juste compassion de cette classe d'infortunés, c'est ce que la postérité ignore; mais l'on sait avec certitude qu'elle fut mue principalement par une sage politique qui lui suggéra, au moyen de cette fondation, de former un tiers-état, une classe moyenne, qui avec le temps, put contrebalancer la puissance exorbitante, le despotisme des nobles ou boïars; effectivement, Catherine institua que tous les enfans de l'établissement, par le seul fait d'y avoir été élevés, seraient *libres,* ce qui est un immense avantage dans un pays où les enfans de *serfs,* par le seul fait de leur naissance, sont esclaves. C'est dans ce but politique, que pour donner la plus grande extension possible à l'établissement, Catherine accorda à tous les bienfaiteurs qui contribueraient à le doter, un grand nombre de priviléges et un rang proportionné à la valeur de leurs dons. Un négociant nommé Dimidof, dont les ancêtres découvrirent et exploitèrent les plus riches mines de Sibérie, contribua au-delà de deux millions de francs, tant Catherine avait su stimuler la générosité publique. Il est très remarquable que les souverains les plus puissans, comme les plus faibles de l'Europe féodale, aient dû politiquement émanciper le peuple, et constituer par des procédés divers une classe moyenne, comme barrière aux usurpations de l'aristocratie sur la royauté; entraînés par la force des circonstances, ils ne songèrent point que les usurpations de la royauté même devraient inévitablement s'écrouler à mesure de l'extension des lumières et des libertés accordées au tiers-état.

Malheureusement l'hospice des Enfans-trouvés, nonobstant sa prodigieuse extension, étant unique dans le vaste empire de Russie, ne saurait produire qu'un bien partiel, et n'est ainsi qu'une donnée du bien immense que l'on pourrait opérer en multipliant ces établissemens, de sorte qu'ils embrassassent la totalité des enfans pauvres d'une nation, et qu'aucun ne fut frustré de ses bienfaits. Ce n'est que par des moyens généraux, qui ne souffrent point d'exceptions, que la sage philanthropie des gouvernemens peut tenter l'amélioration de toute une classe, et la régénération de tout un peuple.

L'hospice des Enfans-trouvés et des Orphelins, est situé sur le bord de la Moskwa, entre l'embouchure de la Jaouza dans cette rivière et le Kitaï-Gorod, dans la section de la ville nommée Miassnitzkaïa. Le groupe d'édifices qui le composent occupe un terrain de 26,325 toises carrées, qui serait suffisant pour y élever une petite ville. Ce sont de grands massifs à quatre étages (sans compter le rez-de-chaussée), surmontés d'une grande coupole, avec

deux autres de moindre dimension; ils ont 2,228 fenêtres, et on y peut loger 3,000 personnes. Un mur d'enceinte fait la clôture du côté de la rivière; du côté opposé s'étendent d'immenses jardins, avec une entrée que décorent deux groupes représentant la charité et l'éducation. Outre les dortoirs, les salons de travail, les ateliers, les réfectoires, etc., l'établissement possède encore plusieurs infirmeries, une espèce de mont-de-piété ou lombard, et un hospice de maternité où 800 personnes peuvent être admises, et auquel est jointe une école de sages-femmes pour 60 élèves. On reçoit à l'hospice tous les enfans exposés ou abandonnés, et les orphelins privés de moyens d'existence. Des soldats de la garnison et des malheureux de toute nature, y portent journellement les enfans qu'ils n'ont pas les moyens d'élever. Les femmes qui se font admettre dans l'hospice de la maternité, y laissent les petites créatures auxquelles elles ont donné le jour. Nul n'est refusé; quelquefois les admissions annuelles se sont élevées à plus de 5,000. De 1822 à 1831, il y a eu 39,114 réceptions, dont 19,222 garçons, et 19,892 filles. Dans ces mêmes dix années sont morts, 31,779 enfans, et il restait à la charge de l'hospice, à la fin de 1831, 13,761 individus. Les dépenses pendant ces dix années ont été de 17,052,902 roubles. En 1828, le nombre total des nourrissons de l'hospice était de 22,206; le nombre de ceux de la maison de Moskou était de 23,820 : total 46,026. Tout enfant déposé chez le concierge ou né dans l'établissement est inscrit sous un numéro qui lui reste, et qui peut servir à constater son identité : il est baptisé suivant le rite grec et remis à une nourrice, à sa mère de préférence si elle veut le garder jusqu'à l'âge de sept ans moyennant une pension de 10 roubles qu'elle reçoit par mois, indépendamment des secours médicaux dont elle pourrait avoir besoin. Après un séjour de trois semaines environ, les enfans bien portant sont envoyés à la campagne où ils restent près de leur nourrice jusqu'à l'âge de sept ans; les enfans faibles et les pensionnaires pour lesquels on a payé 100 roubles restent à l'hospice; de sept à onze, ils entrent dans la maison préparatoire de Gatchina où ils apprennent à lire, à écrire et à chiffrer, et suivent les exercices de la religion. Les élèves qui ont les capacités nécessaires suivent un cours complet de dix ans; les plus aptes aux études peuvent ensuite en commencer un second où les langues étrangères et les arts d'agrément sont compris, et plusieurs d'entre eux le continuent même aux frais de la maison à l'université. Les autres sont employés dans les ateliers, dans l'imprimerie, dans la pharmacie, dans la manufacture d'Alexandre, dans la fabrique de cartes à jouer, et dans les ateliers où se préparent les vêtemens, chaussures, et autres objets de nécessité journalière dans l'établissement et aussi pour le dehors. De même, les filles reçoivent une éducation soignée, et sont placées ensuite dans de bonnes maisons; celles qui restent au-delà du terme, qui est 20 ans, sont employées dans les cuisines, dans les dortoirs, dans les écoles, dans les ateliers de blanchissage, de couture, etc. Lorsqu'elles se marient, elles reçoivent une petite dot en outre des 25 roubles qu'on donne à tous les élèves sortant. L'entretien de tout l'hospice avec celui de Gatchina coûte annuellement près d'un million de roubles.

Des colonies agricoles fondées dans plusieurs gouvernemens en dépendent. Ses ressources sont les revenus du lombard, le monopole des cartes à jouer, le droit de 10 pour cent imposé aux spectacles et à tous les lieux publics d'amusement, etc. (1).

Par une froide et rigoureuse soirée d'hiver, en 1836, deux femmes, dont l'une était enveloppée de riches fourrures et dont l'autre cachait à peine sa nudité sous des haillons, d'une marche à la fois pressée et chancelante, côtoyaient le quai de la Moskwa; toutes deux tenaient serré contre leur cœur un objet qu'elles arrosaient de leurs larmes, répondant avec des étreintes convulsives et des sanglots comprimés aux faibles vagissemens qu'il semblait qu'un nouveau né exhalait sur leur poitrine. Du premier coup-d'œil qu'elles je-

(1) Schnitzler.

tèrent l'une sur l'autre, elles devinèrent que leur route avait un terme semblable, et toutes deux, par un instinct sympathique augmenté par l'effroi du silence et de la nuit, se rapprochèrent. Arrivées à l'embouchure de la Jaouza, un immense édifice se déroula devant leurs yeux, et ces deux femmes, saisies d'une même idée, s'arrêtèrent simultanément. Une fois encore elles considérèrent leur enfant, une fois encore elles approchèrent ses lèvres de leur sein. La lune se dégageant des nuages éclairait ce tableau de ses pâles rayons. Une des mères s'écria avec angoisse : Le lait de mon sein est tari ; ah ! j'ai tant souffert ! . . . . . . C'était celle dont les habillemens dénotaient la richesse et la haute naissance. L'autre s'écriait presqu'en même temps : ah! comme il a froid! et rien pour le couvrir. Je suis bien misérable ! Ces deux mères s'entendirent ; l'une présenta son sein à l'enfant deshérité du lait de sa mère, l'autre détacha une de ses fourrures surabondantes pour en couvrir l'enfant du pauvre. Et ces deux femmes, après bien des gémissemens, des prières, des larmes et des baisers entendus de Dieu seul, s'avancèrent résolument, sonnèrent à la porte de l'édifice, et de leurs propres mains remirent leur bien, leur idole, leur trésor le plus cher au concierge de l'hospice des Enfans-trouvés. Et comme la porte s'était refermée sur elles et que dans leur profond désespoir le monde entier sembla ne leur offrir que la solitude et le deuil de leur âme, elles se tournèrent l'une vers l'autre, ne pouvant contenir les sentimens qui les oppressaient, et celle qui semblait être une riche et puissante dame s'écria : Quel motif peut porter une mère à abandonner son enfant ? Dites, est-ce la misère ? Je vous donnerai de l'or, et vous irez le reprendre.

L'autre mère répondit : non, ce n'est pas seulement la misère, mais je ne veux point qu'il soit esclave ; en l'abandonnant je le fais libre.

Ah ! je vous comprends, dit l'autre mère ; et moi je ne veux point qu'il soit noble, je ne veux point qu'il hérite des crimes et des vices de ses aïeux ; en l'abandonnant je le fais libre, libre et capable de travailler à l'émancipation de la Russie entière.

Et ces deux femmes se quittèrent, l'une pour rentrer esclave dans son palais, l'autre pour rentrer esclave dans sa chaumière.

M[me] GATTI DE GAMOND.

LA CHASSE EN RUSSIE.

II.

ZIBELINE, ÉDREDON.

Nous avons dit qu'en Russie la chasse qui a pour objet les fourrures était d'une grande importance pour le commerce avec l'étranger. Nul pays au monde n'est pourvu en aussi grande abondance des animaux dont la peau peut servir à confectionner des objets de luxe ou de première nécessité. On dirait que la nature a voulu dédommager par ces richesses les contrées sur lesquelles pèse le climat le plus rigoureux du globe. Cela est au point qu'il existe dans quelques provinces de la Russie plusieurs espèces de petits animaux, remarquables par leur fourrure, et dont la chasse a été presqu'entièrement négligée jusqu'ici. Dans ce nombre on peut citer l'écureuil rayé et la belette couleur d'or, qui abondent en Sibérie ; le souslik, le pereveska et le spalax, qui pullulent entre le Don et le Dniéper. Cependant la peau de souslik (*mus citellus*) conviendrait au goût des Européens méridionaux ; le poil couleur d'or de la belette est très admiré par les Persans. Par contre, les dépouilles de lièvres et même de chats, composent un article considérable d'exportation ; en 1793, on embarqua 1,113 sacs faits avec des peaux, 607,000 peaux de ces deux espèces, dont la valeur s'élevait à 290,000 roubles. Il eut été plus convenable et plus

habile d'utiliser dans le pays cette masse de matériaux bruts, puisque la Russie importait annuellement une grande quantité de chapeaux ; mais aujourd'hui, que les manufactures s'y multiplient, les exportations de ce genre ont beaucoup diminué. Ainsi, les ressources commerciales des nations tendent à s'équilibrer et, tôt ou tard, il faudra que leurs rapports mutuels, en ce point, s'établissent sur de nouvelles bases.

De tous les animaux recherchés pour la beauté de leur poil, le plus estimé est la zibeline. Toutes les nations de l'Europe et de l'Asie y attachent un prix si élevé et si déterminé ; les riches, les grands seigneurs, les grandes dames, l'entourent d'une faveur si soutenue et si constante, qu'ainsi qu'il est arrivé aux castors, la race s'en éteint de jour en jour et finira par devenir imperceptible, pour ne pas dire qu'elle disparaîtra tout-à-fait : la faiblesse et le caractère inoffensif de ces pauvres petites bêtes ne sauraient lutter long-temps contre l'insatiable avidité qui arme contre elle des milliers de chasseurs d'autant plus acharnés qu'ils ne courent aucun risque ; les ours et les tigres, qui se défendent bien mieux, auront une plus longue durée sur la terre. De l'homme à l'animal, proprement dit, c'est exactement comme de l'homme à l'homme : la force et la perfidie l'emporteront toujours, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Une mesure administrative, prise depuis un temps fort reculé et basée sur le prix qu'on attache universellement à la fourrure de la zibeline, active singulièrement la guerre faite à cet animal : sa peau sert d'évaluation pour régler le tribut (*taslak*) que paient à la couronne toutes les peuplades de chasseurs sibériens. Chacune d'elles est taxée à un nombre déterminé de fourrures ; à la vérité, et vu la rareté actuelle de l'espèce, ce tribut, en beaucoup d'endroits, n'est plus que nominal. Mais bien que d'autres fourrures soient admises en règlement de compte, bien que la taxe soit souvent acquittée en argent sur le pied d'un rouble par peau de zibeline exigible, le droit du fisc n'en est pas moins maintenu.

On peut juger de la rapide décroissance du nombre des zibelines par les détails suivans :

Lors de la conquête, ou pour mieux dire lors de la prise de possession du Kamtchatka, en 1740, elles s'y trouvaient en si extrême abondance que, dans le cours d'un seul hiver, un seul chasseur pouvait, sans peine, s'emparer de soixante, quatre-vingt de ces animaux et même davantage. Les habitans du pays en faisaient alors si peu de cas, qu'ils prisaient au double la peau d'un chien, qui était pour eux d'une bien plus grande utilité. Pour dix roubles en quincaillerie ils donnaient en échange, et sans la moindre difficulté, des fourrures de zibelines pour une valeur de cinq ou six cents roubles. C'était alors un heureux temps pour les spéculateurs ; trente mille roubles, et au-delà, composaient ordinairement le bénéfice de quiconque se livrait au commerce du Kamtchatka pendant une seule année. Cependant, cette péninsule et les pays limitrophes sont encore les plus riches en zibelines, d'abord, parce que les montagnes en rendent la chasse difficile, ensuite, parceque la mer qui environne cette pointe du continent les empêche de fuir en d'autres contrées. On trouve cet animal dans les vastes régions qui s'étendent depuis les îles Aléontiennes et le Kamtchatka jusqu'aux districts de la Petschora et de la Kama. Mais il s'en faut de beaucoup que la qualité de la peau soit partout la même ; les plus belles zibelines viennent d'Jakoutsk. On en trouve quelquefois, mais rarement, de jaunes, et encore plus rarement de blanches.

Les kamtchadales sont les plus volumineuses de toutes, elles ont la peau épaisse et le poil long, mais elles ne sont pas d'un très beau noir ; aussi, la plupart vont-elles en Chine, où l'on connaît le secret de les colorer d'une manière solide ; en raison de ces différences le prix en varie nécessairement beaucoup : il y en a d'une telle beauté, qu'en Sibérie et sur le lieu même elles coûtent jusqu'à 50 roubles et au-delà.

La chasse aux zibelines, par les habitans du Kamtchatka, est d'une extrême simplicité.

On suit sur la neige la piste du précieux animal jusqu'à ce qu'on ait découvert sa retraite. Dès que cette petite bête aperçoit le chasseur, elle se réfugie dans un creux d'arbre qu'on entoure immédiatement d'un filet; puis on abat l'arbre, ou bien, en enfumant l'asile qu'elle a choisi, on la contraint à l'abandonner et à s'engager dans le filet où elle trouve la mort.

Passons à un autre objet de luxe.

Les opulens sybarites de nos jours, nos élégantes et délicates petites-maîtresses, ne se doutent guère des dangers qu'il faut braver pour recueillir le duvet moëlleux et léger dans lequel ils s'enfoncent voluptueusement durant l'hiver. Au moyen de ces échanges amenés par le désir de satisfaire aux besoins toujours croissans d'une civilisation raffinée, l'homme riche acquiert des jouissances en s'amollissant de plus en plus, l'industriel remplit ses coffres, mais le malheureux chasseur ne participe en rien aux avantages ni aux plaisirs dont il est l'instrument.

Le canard à duvet *(anas mollissima)* habite sur les côtes de la mer Blanche et de la mer du Nord. C'est lui qui fournit l'édredon si généralement estimé, que le lit d'une reine s'en passerait moins aisément que de soieries et de dorures. Cet oiseau, qui ne s'éloigne jamais des îles ou des bords de la mer, se plaît à construire son nid dans des places inaccessibles; pour y atteindre, il faut déployer tout ce que la nature humaine comporte de persévérance et d'intrépidité, toute la légèreté, la souplesse et la force affectées au corps humain. Car il s'agit de grimper au sommet de rochers escarpés dont les pieds sont battus par les flots, de se suspendre à leurs flancs, de s'insinuer dans les crevasses et les anfractuosités du roc les plus exposées, de s'accrocher aux aspérités les plus friables; encore, après tant de fatigues et de périls, n'est-on pas toujours assuré de rencontrer un de ces dépôts précieux.

Chaque nid contient cinq ou six œufs, couverts, avec un soin tout maternel, de plumes que les oiseaux s'arrachent eux-mêmes de dessus l'estomac. Les chasse-t-on de ce premier asile? de suite ils en construisent un autre en un lieu plus élevé, plus dangereux, et qu'ils garnissent soigneusement d'un nouveau duvet; lorsque celui-ci tombe entre les mains de leurs impitoyables persécuteurs, ils en font un troisième, mieux protégé et mieux tapissé que les deux précédens, mais alors c'est le dernier.

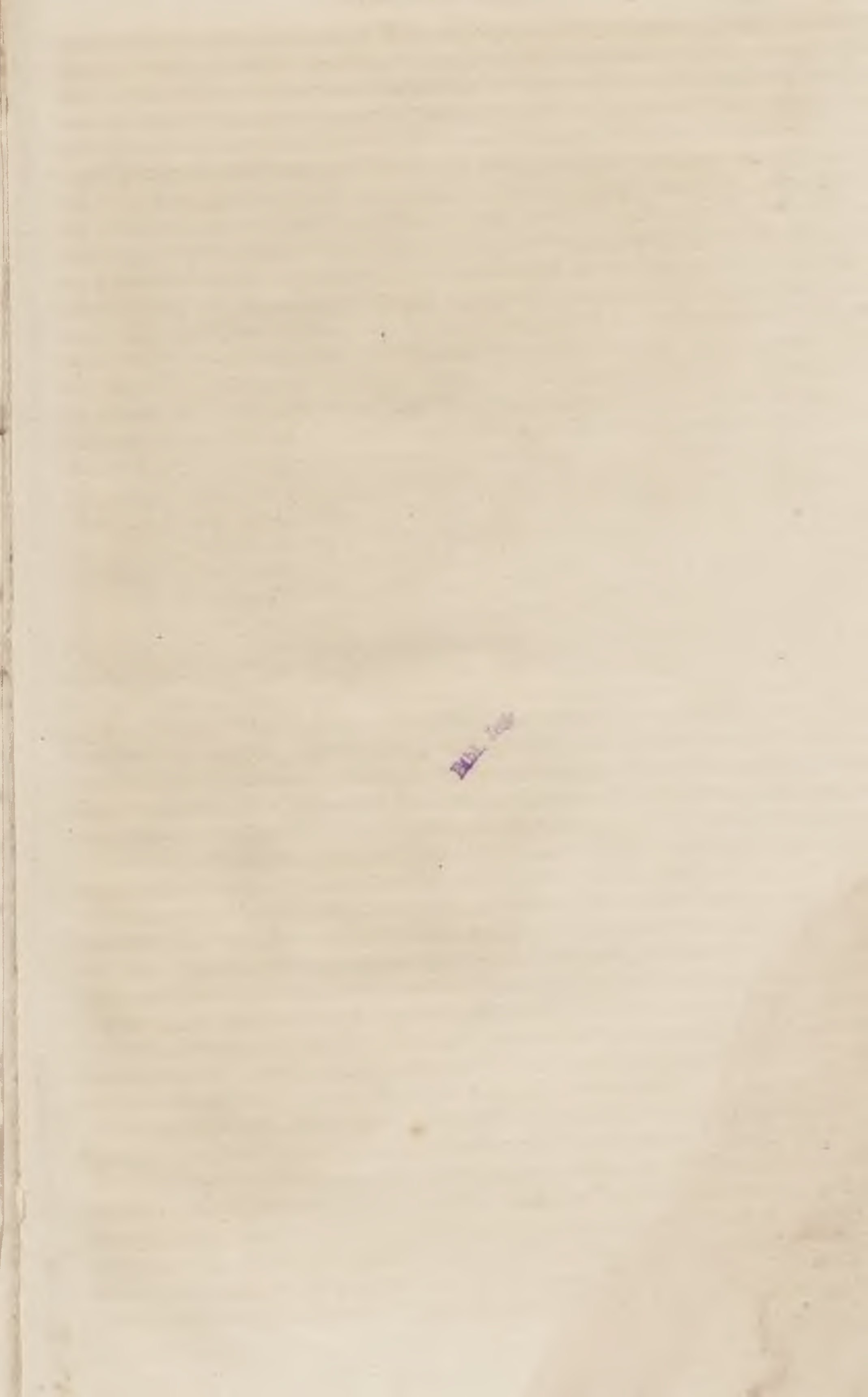
Toutes les plumes que l'édredon n'arrache pas de lui-même sont courtes, grossières, mal choisies; celles qu'on retire des nids ont besoin d'être nettoyées avec une attention et des précautions particulières. Aussi, d'un *poud* de duvet qu'on est parvenu à ramasser, à peine obtient-on quinze livres de bon édredon, c'est-à-dire moins de la moitié.

Celui qu'on apporte au marché d'Arkhangel vient de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, où les spéculateurs qui vont à la pêche des animaux marins le récoltent en même temps. Dans le district de Kola, quoiqu'il soit en moins grande abondance, on l'obtient à bien meilleur compte, parcequ'il y a là moins de débit qu'au marché d'Argkhangel.

L'édredon, comme le castor, comme la zibeline, deviendra de plus en plus rare, grâce à l'avidité de l'homme. Ses œufs sont très supérieurs pour le goût à ceux de toute la volaille domestique, et recherchés en beaucoup d'endroits comme un mets très friand. Outre cette circonstance, on a la mauvaise habitude de dépouiller les nids avant que les oiseaux aient élevé leurs petits; les canards, il est vrai, n'en feraient pas cette année un second et un troisième, mais le bénéfice qu'on retire de ces derniers est extrêmement incertain, vu l'escarpement toujours plus périlleux des lieux où l'oiseau se réfugie; puis, un délai bien entendu serait amplement compensé par la multiplication de l'espèce.

Ce duvet et les diverses sortes de plumes communes provenant de la chasse des autres oiseaux, entrent pour une valeur assez considérable dans le commerce d'exportation. Il y a quelques années qu'on en fit passer à l'étranger pour plus de 85,000 roubles; et cependant, malgré ses nombreuses ressources en ce genre, la Russie importe annuellement pour mille roubles et plus de plumes à écrire.

ARTHUR G.



ROGNEDA ET SON FILS



J. B. Gatti — Imp. Lemercier et de Bénard

Mon père, tuerez-vous ma mère devant votre fils

LOIS D'JAROSLAW.

Si nous jetons un coup-d'œil sur les premiers codes des différens pays, nous verrons qu'ordinairement les législateurs faisaient intervenir la religion, la révélation, pour donner plus de prestige, plus d'autorité aux devoirs qu'ils imposaient. Le prince russe, soit qu'il ait réuni les réglemens de ses prédécesseurs, ou qu'il en soit le seul auteur, base simplement sa nouvelle législation sur la vérité éternelle, sur la justice. VÉRITÉ RUSSE, voilà les premières paroles de ce code, voilà la simple formule qui indique la puissance d'Jaroslaw, puissance réelle, qui pour se faire respecter, n'avait besoin d'aucune fiction politique ou religieuse. Il est à remarquer aussi que Karamsin, jaloux d'enregistrer dans son histoire tous les mérites des princes russes n'a pas fait mention du titre qu'a donné Jaroslaw à son code. Peut-être l'historien qui recommande à ses compatriotes, comme la meilleure forme de gouvernement, *une sage autocratie basée sur la religion chrétienne,* craignait-il d'avouer que la Russie devait ses premières lois à un prince philosophe. Nous le répétons, ces lois tout imparfaites qu'elles sont, constituent la plus grande gloire de ce monarque; qu'on n'oublie point qu'elles datent de huit siècles.

VÉRITÉ RUSSE.

Respectez ces lois, telle est ma volonté.

I. Si quelqu'un tue un homme, l'assassiné sera vengé par ses parens, qui auront le droit de mettre à mort l'assassin. S'il ne se trouve point de vengeurs, ce dernier sera tenu de verser dans le trésor de l'État, savoir : pour un boyard la double amende ou quatre-vingts grivnas. Pour un page du prince, pour son cuisinier, son écuyer, un marchand, un préposé et le porte-glaive d'un boyard; enfin pour chaque homme libre Russe (Varègue ou Slave), quarante grivnas ou l'amende simple. Pour l'assassinat d'une femme, la moitié de l'amende. Il n'y a point d'amende pour un esclave; mais celui qui l'aura tué sans motif, devra en payer le prix à son maître. Pour le chef d'un village, préposé du prince ou d'un boyard, pour un artisan, un pédagogue et une nourrice, douze grivnas par tête. Pour un simple esclave appartenant, soit à un boyard, soit à un homme libre, cinq grivnas. Pour une servante, six grivnas, et en outre douze grivnas d'amende au profit de l'État.

II. Si, dans la chaleur d'une querelle ou dans l'état d'ivresse, quelqu'un tue un homme et se cache, le district dans l'arrondissement duquel s'est commis l'assassinat, devient responsable, et doit payer pour lui une amende. Pour en faciliter le paiement aux habitans, on peut leur accorder plusieurs termes, et même l'espace de quelques années. Cependant le district n'est chargé d'aucune responsabilité pour le cadavre d'un individu trouvé sur son territoire. Si l'assassin ne se cache pas, on lui fera payer la moitié de l'amende, et on exigera l'autre moitié du district. Si l'assassinat est commis sans aucune querelle, le district ne paie rien pour l'assassin; il le livre entre les mains du prince avec sa femme, ses enfans et tout ce qu'il possède.

III. Celui qui frappera quelqu'un paiera, pour un coup d'épée dans son fourreau, ou de la poignée de l'épée; pour un coup de canne, un coup de poing, de coupe ou de gobelet, douze grivnas; pour un coup de massue, trois grivnas; pour chaque contusion ou blessure légère trois grivnas, et une grivna à celui qui est blessé, pour se faire guérir. Pour toute blessure faite au pied et à la main, à l'œil, au nez, le coupable doit payer vingt grivnas au trésor et dix au blessé. Pour une mèche de barbe arrachée, douze grivnas au trésor; pour une dent cassée, la même amende, et une grivna au patient; pour un doigt mutilé, trois grivnas au trésor, et une au blessé. Celui qui menacera quelqu'un de l'épée, paiera une grivna d'amende; mais celui qui l'aura tirée pour sa défense n'y sera pas sujet, bien

qu'il en ait blessé son adversaire. Celui qui, de son chef et sans l'ordre du prince, se permettra de punir un citoyen de distinction, ou un laboureur libre, paiera au trésor douze grivnas pour le premier, trois pour le second, et une grivna à celui qui aura été frappé. Si, après avoir frappé un homme libre, un esclave se cache et que son maître ne le livre pas, celui-ci doit alors payer douze grivnas à l'offensé, qui a le droit de mettre à mort, partout où il le trouvera, l'esclave dont il a reçu l'offense. Si, dans l'état d'ivresse, un maître punit un serviteur à gages innocent, il devra lui payer le même dédommagement qu'à un homme libre.

IV. Lorsque dans le palais du prince (où se jugeaient ordinairement les affaires) le plaignant se présentera meurtri ou ensanglanté, il sera dispensé de fournir d'autres témoignages. S'il n'a ni meurtrissures, ni cicatrices, il devra alors présenter les témoins de la querelle, dont l'auteur paiera soixante counes. Lors même que le plaignant serait ensanglanté, il n'aura droit à aucune réclamation, si les témoins déclarent que c'est lui qui a commencé la querelle.

V. Chaque citoyen a le droit de tuer le voleur qui commet son crime pendant la nuit. Celui qui l'aura arrêté et garrotté, devra, avant le point du jour, le conduire au palais du prince. Le meurtre d'un voleur pris et garrotté est un crime, et le coupable paiera douze grivnas au trésor. Celui qui aura volé un cheval, doit être livré au prince, et privé de tous droits civils, tels que la liberté et la propriété. Le voleur domestique paiera trois grivnas au trésor. Celui qui aurait enlevé du blé d'une fosse ou d'une grange, paiera trois grivnas et trente counes. Le propriétaire reprendra son blé et exigera une demi-grivna du voleur. Celui qui aura dérobé du bétail dans l'étable ou dans une maison, paiera trois grivnas et trente counes au trésor; mais celui qui aura commis le vol dans la campagne, ne paiera que soixante counes. Outre cela, le maître pourra exiger, pour tout bétail qui ne lui sera pas restitué, un prix fixe, savoir : pour un cheval du prince, trois grivnas; pour un cheval ordinaire, deux; pour un étalon, une; pour un jeune étalon, six nogates; pour un taureau, une grivna; pour une vache, quarante counes; pour un bœuf de trois ans, trente counes; pour un bœuf d'un an, une demi-grivna; pour un veau, une brebis ou un cochon, cinq counes; pour un mouton ou un cochon de lait, une nogate.

VI. Pour un castor dérobé dans son terrier, la peine est fixée à douze grivnas. Si dans le domaine de quelque propriétaire, on trouve la terre remuée, ou des filets et d'autres marques d'une chasse défendue, le district devra alors trouver le coupable, ou payer l'amende.

VII. Celui qui aura tué un cheval d'autrui ou une pièce de bétail, paiera douze grivnas au trésor et une au propriétaire.

VIII. Celui qui abattra les bornes, qui labourera la ligne tracée pour barrière dans les campagnes, et pour séparer les propriétés, ou qui aura détruit la colonne et les palissades qui fixent les limites, paiera douze grivnas au trésor.

IX. Pour avoir abattu un arbre creux, dans lequel il y a un essaim d'abeilles, le coupable sera condamné à payer trois grivnas au trésor, une demi-grivna pour l'arbre, trois pour le vol des abeilles; et au propriétaire dix counes pour le miel d'une ruche pleine, et cinq counes pour celui d'une ruche entamée.

X. Celui qui aura abattu la perche ou le filet de l'oiseleur, ou qui en aura coupé les cordes, paiera trois grivnas au trésor, et une grivna à l'oiseleur; pour le vol d'un faucon ou d'un vautour, l'amende sera de trois grivnas au trésor et une à l'oiseleur. Pour un pigeon, on paiera neuf counes et autant pour une perdrix; pour un canard, trente counes, pour une oie, une grue ou un cygne, le même prix.

XI. Pour un vol de foin ou de bois, neuf counes au trésor, et deux nogates au propriétaire par charretée.

XII. Pour un canot en état d'aller en mer, le voleur paiera soixante counes au trésor, trois grivnas au propriétaire, et deux seulement si c'est un petit canot.

XIII. Celui qui aura mis le feu à une grange ou à une maison, sera livré au prince avec tout son bien, sur lequel on prélevera d'abord le remboursement du dommage causé au propriétaire.

XIV. Si les esclaves du prince, des boyards ou de simples citoyens sont convaincus de vol, on ne pourra exiger d'eux l'amende due au trésor, qui n'est exigible que des hommes libres; mais ils doivent la payer double au plaignant. Par exemple, après avoir repris son cheval volé, le propriétaire pourra exiger deux grivnas du maître de l'esclave, qui sera obligé de les payer pour racheter celui-ci, ou de le livrer en personne avec tous les complices du vol, à l'exception de leurs femmes et enfans. Si un esclave prend la fuite après avoir volé quelqu'un, son maître devra payer la valeur de chaque objet, selon le prix ordinaire. Le maître n'est pas responsable du vol commis par un domestique à gages, et s'il paie l'amende pour lui, ce domestiqne devient son esclave; il peut le vendre selon son bon plaisir.

XV. Si l'on enlève à quelqu'un son habit ou ses armes, il doit faire annoncer le vol en plein marché. S'il reconnaît ses effets chez quelque habitant de la ville, il s'informera près de lui où il les a pris, et fera avec lui des perquisitions sur ce vol. Si, en s'informant de l'un à l'autre, il retrouve le véritable voleur, il lui fera payer trois grivnas pour son crime, et reprendra ce qui lui appartient. Mais dans le cas où les recherches conduiraient à un homme demeurant hors la ville, le plaignant peut exiger la valeur de l'objet volé, du troisième accusé qui l'accompagne dans ses perquisitions ultérieures, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le voleur, auquel on appliquera alors la peine prononcée par la loi. Celui qui déclarera avoir acheté l'objet réclamé d'un homme inconnu ou d'un habitant d'une autre province, devra produire deux témoins, hommes libres, ou un douanier, pour affirmer par serment la vérité de son assertion; alors le propriétaire reprendra l'objet dérobé, sauf le recours de l'acheteur contre celui qui le lui a vendu.

XVI. En cas de vol d'un esclave, lorsque son maître l'aura reconnu, il se fera accompagner par lui dans ses perquisitions, pour retrouver le voleur; et après avoir exigé du troisième accusé son propre esclave en cautionnement, il continuera ses recherches jusqu'à ce que l'on ait découvert le coupable, auquel on fera payer, outre les frais, douze grivnas au profit du prince; alors le troisième accusé reprendra l'esclave qu'il avait donné en nantissement.

XVII. Lorsqu'un esclave prendra la fuite, son maître l'annoncera au marché; si dans le délai de trois jours il n'est pas rentré, et que le propriétaire le retrouve dans la maison d'autrui, le maître de cette maison sera tenu de le restituer et de payer trois grivnas au trésor. Celui qui sera accusé d'avoir fourni des vivres au déserteur, ou de lui avoir indiqué son chemin, devra payer pour un esclave mâle, cinq grivnas à son maître, et six pour une esclave, ou jurer qu'il n'a pas eu connaissance de leur fuite. Celui qui arrêtera un déserteur recevra de la part du maître une grivna de récompense; mais celui qui laissera échapper un esclave arrêté, paiera à ce maître quatre grivnas pour un homme et cinq pour une femme; sur quoi on lui fera remise d'un cinquième dans le premier cas, et d'un sixième dans le second, pour avoir arrêté le déserteur. Un propriétaire qui retrouvera un de ses esclaves dans la ville, réclamera l'assistance de la police, à qui il paiera dix counes pour l'arrestation du déserteur.

XVIII. Celui qui aura engagé l'esclave d'autrui à devenir le sien, perdra la somme qu'il lui aura donnée à cet effet. Il ne pourra éviter cette perte qu'en jurant qu'il le croyait libre. Alors en lui restituant le prix d'achat, le maître reprendra son esclave avec le bien qu'il aura acquis.

XIX. Celui qui montera le cheval d'autrui, sans la permission du propriétaire, paiera trois grivnas d'amende.

XX. Si un domestique à gages perd le cheval à lui confié pour son usage, il n'est responsable de rien; mais s'il perd la charrue ou la herse de son maître, il devra alors en payer la valeur, ou prouver que ces objets ont été dérobés pendant son absence, et lorsqu'il était sorti pour les affaires de son maître. Un domestique libre n'est pas responsable du bétail enlevé de l'étable; mais il devra en rembourser le prix lorsqu'il l'aura égaré au pâturage, et qu'il ne l'aura pas fait rentrer dans la maison de son maître. Si celui-ci maltraite son domestique, ou s'il ne lui paie pas ses gages, il sera condamné à une amende de soixante counes outre le paiement en question : s'il emploie la violence pour lui enlever son argent, il sera tenu de le lui restituer et de payer trois grivnas au trésor.

XXI. Lorsqu'un créancier réclamera ce que lui doit son débiteur, et que celui-ci niera sa dette, le premier devra fournir des témoins à l'appui de sa réclamation. S'ils affirment par serment qu'elle est fondée, il se fera rembourser son argent, et exigera en outre trois grivnas de dommages et intérêts. Dans le cas où la somme n'excéderait pas trois grivnas, le serment du créancier suffira pour constater la validité de sa dette; mais pour une réclamation de plus d'importance, on ne pourra se dispenser de l'appuyer par des témoins, faute de quoi elle deviendrait nulle.

XXII. Dans le cas où un marchand ayant prêté de l'argent à un autre, celui-ci viendrait à le nier, on ne devra pas exiger la preuve testimoniale, et on se contentera du serment de l'accusé lui-même.

XXIII. Si un marchand étranger confie sa marchandise à quelqu'un, sans être prévenu que celui-ci a beaucoup de dettes, le débiteur sera vendu avec tout son bien, et l'on emploiera le premier argent que l'on tirera de cette vente à solder le marchand étranger et le trésor : mais celui qui aura déjà perçu beaucoup d'intérêts, n'aura plus rien à prétendre.

XXIV. Si un marchand, dépositaire de marchandises ou d'argent qui ne lui appartiennent pas, les perd par force majeure, comme l'eau, le feu, ou le pillage de l'ennemi, il ne pourra être poursuivi par corps, et il aura la faculté de prendre des attermoiemens pour en rembourser la valeur; car les hommes ne peuvent être responsables des coups du malheur et des effets de la puissance céleste; mais si dans l'ivresse, par prodigalité ou par négligence, le marchand perd ou laisse avarier sa marchandise, alors il sera à la merci des créanciers, qui pourront lui accorder des facilités pour ses paiemens, ou le faire vendre comme esclave.

Si, se faisant passer pour libre, un esclave obtient, par cette ruse, de l'argent de quelqu'un, son maître devra rembourser cet emprunt ou renoncer à l'esclave; mais celui qui aura avancé de l'argent à un esclave connu pour tel n'aura rien à réclamer. Le maître qui aura permis à son esclave de faire le commerce devra aussi payer ses dettes.

XXVI. Si un citoyen confie à un autre des objets qui lui appartiennent, en dépôt, il n'y aura pas besoin de témoins, dans le cas où celui-ci nierait les avoir reçus; son serment seul suffira pour le faire reconnaître innocent; car on ne confie son bien qu'à un homme dont la bonne foi est à l'abri des soupçons, et en se chargeant de le conserver, il rend service au propriétaire.

XXVII. Celui qui place son argent à intérêt, ainsi que celui qui prête du miel ou du blé, doit le faire en présence de témoins, et recevoir ce qui lui revient d'après les conditions de son arrangement. Les intérêts par mois ne se paieront que lorsque la dette sera contractée pour peu de temps: celui qui restera devoir une année entière, ne paiera que les intérêts par quatre mois.

XXVIII. Toute accusation criminelle devra être appuyée par des témoins et par le ser-

ment de sept hommes. Le Varègue et l'étranger ne seront obligés de fournir que deux témoins. S'il ne s'agit que de coups légers, il ne faut en général que deux témoins.

XXIX. Les témoins devront toujours être pris parmi les hommes libres; ce n'est que dans une circonstance pressante et dans une affaire judiciaire de peu d'importance, que l'on pourra citer l'employé d'un boyard, ou un domestique serf. Mais le plaignant pourra profiter du témoignage d'un esclave, et exiger que l'accusé se justifie par le moyen du fer. S'il est reconnu coupable, il devra payer ce que le demandeur aura exigé: dans le cas contraire, celui-ci sera tenu de lui donner une grivna d'indemnité pour les douleurs de l'épreuve; il paiera en outre quarante counes au trésor, cinq counes au porte-glaive, et une demi-grivna à un des gens de la garde du prince. Lorsqu'un accusé sera soumis à l'épreuve, en raison de l'obscurité des dépositions d'hommes libres, après sa justification il n'aura rien à prétendre du demandeur, qui ne sera tenu de payer que ce qui revient au trésor. Dans le cas où il n'y aurait pas de témoins, le plaignant lui-même devra prouver la justice de sa réclamation, par le moyen du fer chaud; et cette épreuve sera employée pour juger en dernier ressort tous les procès pour meurtres, vol, ou fausses accusations, si l'objet de la demande judiciaire équivaut à une demi-grivna d'or. Si elle était d'une moindre valeur, on ferait l'épreuve par le moyen de l'eau; et si enfin elle ne se montait qu'à deux grivnas, ou à une moindre somme, on se contenterait du serment du plaignant.

XXX. Lorsqu'un homme de basse condition mourra sans laisser d'enfans, tout son bien sera versé au trésor. S'il laisse des filles à marier, on leur en remettra une partie; mais le prince n'a aucun droit sur la succession des boyards ou officiers de sa garde militaire. Dans le cas où ils n'auraient point d'enfans mâles, les filles deviendraient les seules héritières.

XXXI. Le testament du défunt doit être fidèlement exécuté. S'il était mort sans faire connaître ses dernières intentions, ses enfans hériteraient de tout son bien, sauf une partie qui serait remise à l'église pour le salut de son âme. La maison paternelle appartiendra toujours, et sans aucun partage, au fils cadet.

XXXII. La veuve jouira de ce que son mari lui aura assigné; du reste, elle n'a pas droit à la succession. Les enfans d'une première femme obtiendront le douaire, ou la dot, que le père aura accordée à leur mère. Il ne revient à la sœur que ce que ses frères voudront bien lui donner pour sa dot.

XXXIII. Si, après s'être engagée à rester veuve, une femme dissipe le bien de son premier mari, et en prend un second, on l'obligera à restituer aux enfans le déficit résultant de ses prodigalités; mais ceux-ci ne pourront faire sortir de la maison paternelle leur mère restée veuve, ni la priver de ce que son mari lui aurait assigné. Elle aura le droit de laisser tout son bien à celui de ses enfans qu'elle choisira pour son héritier, ou de le partager entre eux tous par portions égales. Si elle meurt *intestat*, tout son bien reviendra à celui de ses enfans, fils ou filles, chez lequel elle vivait.

XXXIV. Lorsque les enfans seront de la même mère, mais de différens maris, chaque fils prendra le bien de son père. Si le second époux dissipe le bien amassé par le premier, ses enfans devront, à sa mort, le restituer en totalité à ceux du premier lit, conformément au rapport des témoins appelés à cet effet.

XXXV. Si dans la discussion de leurs droits de succession, les frères portent l'affaire au tribunal du prince, l'officier chargé de faire les partages, recevra une grivna pour son travail.

XXXVI. Si, pendant la minorité de ses enfans, une mère convole à de secondes noces, on remettra les susdits par-devant témoins, sous la tutelle de leur plus proche parent, en leur adjugeant la maison de leur père défunt, avec tout son bien; pour prix de son travail et des soins qu'il aura mis à l'éducation de ses pupilles, le tuteur reprendra ce qu'il

aura ajouté. Mais la postérité des esclaves, ainsi que la génération du bétail, appartiendront aux enfans. Le beau-père pourra aussi être choisi pour tuteur : il devra tenir compte des pertes faites pour cause de mauvaise gestion.

XXXVII. Les enfans nés d'une esclave n'auront rien à prétendre dans la succession; mais il deviendront libres avec leur mère.

ROGNÉDA ET SON FILS.

Rognéda fut célèbre par ses malheurs et par sa beauté. Fiancée à Jaropelk, prince de Kief, elle est demandée en mariage par Wladimir surnommé le Grand, qui depuis fonda le christianisme en Russie. Wladimir, qui régnait seulement sur Nowgorod, prétendait ravir son royaume à Jaropelk, et en même temps sa fiancée; il prenait pour prétexte la mort d'Oleg, leur autre frère, attaqué par Jaropelk, également par un motif d'ambition, et tué dans le combat. Rognéda ne se contente point de refuser Wladimir, elle ajoute l'insulte au refus, en le traitant de fils d'esclave, ce qui était vrai du côté maternel. Wladimir animé par l'amour et la colère, marche précipitamment sur la province de Polotsk, qui avait été donnée en apanage au père de Rognéda; il entre en vainqueur dans Polotsk, s'empare de Rognéda, et fait massacrer son père et ses frères. Après l'avoir forcée à recevoir sa main sanglante et, selon l'antique usage, à s'agenouiller pour le déchausser le premier jour des noces comme seigneur et maître, il reprend ses premiers desseins contre son frère Jaropelk, celui que dut épouser Rognéda; il l'attaque dans Kief, le force à la fuite, et se rendant maître de sa personne par trahison, le fait assassiner.

Dans des temps si barbares, où un prince tel que Wladimir donnait à la fois l'exemple de hautes qualités et d'actes féroces et cruels, ne nous étonnons pas de voir Rognéda forcée à donner sa main au meurtrier de sa famille, moitié ambition, moitié amour, oublier son crime, et s'attacher bientôt uniquement à captiver le cœur de son époux. Mais s'il était aisé d'enflammer Wladimir, par la même raison il était difficile à une femme de long-temps le subjuguer; semblable sous ce rapport au grand Salomon, dont la sagesse échoua sous l'ascendant des femmes, Wladimir emporté de passion en passion ne connaissait pas de frein; non seulement usant du bénéfice de la loi païenne, il avait pris en mariage légitime quatre épouses, dont l'une, Rognéda; une seconde, la veuve enceinte de son frère Jaropelk; une Bohémienne pour troisième, une Bulgarienne pour quatrième, qui toutes lui donnèrent plusieurs fils, mais encore il avait plus de huit cents concubines. L'on peut juger, du jour où la jalousie pénétra dans le cœur de Rognéda, à quelles angoisses elle fut réservée. D'un caractère naturellement violent et passionné, elle était déchirée à la fois par les tourmens d'un amour outragé et par les craintes d'une ambition déçue; dans chaque rivale, elle voyait celle qui la supplantait dans le cœur de son époux, celle qui la supplantait dans sa dignité et dans son influence. Tantôt elle cherchait à ramener Wladimir par de nouvelles séductions qui échouaient sur son cœur blasé, tantôt par des torrens de larmes qui le fatiguaient et l'éloignaient davantage, plus souvent par des reproches et des imprécations, qui irritant le prince à un haut degré, attiraient à la malheureuse de durs traitemens.

Il finit même par tellement se fatiguer de ses larmes, de ses reproches et même de sa tendresse, que pour couper court, il la chassa de son palais avec son jeune fils Isiaslaw. L'infortunée se retira sur le bord de la Libéda, près de Kief. Un jour il prit fantaisie à Wladimir d'aller la visiter; Rognéda ne fit pas le semblant de ce qui se passait dans son âme, et comme la chaleur avait été forte, Wladimir, sur la fin du jour, s'endormit d'un sommeil profond. Tout-à-coup il s'éveille en sursaut, sans cependant qu'aucune main l'ait effleuré, qu'aucun bruit ait frappé son oreille, comme par un avertissement intérieur, et d'un mouvement brusque et soudain il arrête un poignard dont la pointe lui était dirigée

au cœur; une femme le tenait.... c'était Rognéda. Elle ne faiblit, ni ne s'épouvante, mais avec force elle lui récapitule les maux dont il l'a accablée : sa famille qu'il a massacrée, la violence de la passion qu'il lui a fait subir, et le dédain qui a succédé à l'amour. Plus les torts de Wladimir sont immenses, moins il est prêt à les reconnaître : il ne considère que le propre crime de Rognéda, se pose en juge implacable, la condamne à mourir, et se réserve à lui-même l'office de bourreau. Il lui ordonne de revêtir ses habits de noces, et d'aller se poser sur un lit somptueux dans le plus beau de ses appartemens.

La misérable femme se voit forcée d'obéir, et de s'orner elle-même comme victime.

Wladimir paraît, toujours animé de la même fureur, et résolu à l'immoler. Comme il s'avance, leur fils, le jeune Isiaslaw, qui leur doit le jour à tous deux, s'élance vers Wladimir, et lui crie en tendant ses faibles mains : Mon père, tuerez-vous ma mère devant votre fils!

Qui te savait là, dit Wladimir? et il se retira précipitamment.

Car, le cri d'un fils avait été compris; Wladimir insensible aux reproches de la femme, aux imprécations de l'épouse, reconnut tout d'un coup les droits inaliénables de la mère de son enfant.

Ce fut heureusement la garantie que la femme possèda dans les temps les plus durs d'oppression et de barbarie, le titre qu'elle ne saurait jamais perdre dans les temps les plus tristes de corruption. Opprimée, foulée aux pieds, méconnue, calomniée, outragée, la femme mère reste sacrée, et toujours si la force brutale vient à lever sur elle le glaive, quelqu'un de ses fils lèvera la voix pour elle et saura l'arrêter.

Wladimir assembla son conseil, et lui exposa ce qui venait de se passer. Les boïars se réunirent pour demander le pardon de la mère de l'enfant. Le prince non seulement accéda à cette demande, mais encore il donna en apanage à Rognéda et à son fils le gouvernement actuel de Vitebsk, où il fit bâtir une ville qu'il appela Isiaslavle.

Mme GATTI DE GAMOND.

POÉSIE RUSSE.

HERALD LE VAILLANT.

On croit assez généralement que la poésie est une divinité délicate qui ne se plaît que dans les climats doux et tempérés; que les riantes prairies, les frais ombrages, un ciel serein, des nuits brillantes, que toutes ces conditions sont nécessaires pour inspirer les poètes. Parmi les glaces du Kamtchatka, il est vrai, comme au milieu des déserts de l'Afrique, on ne trouve ni Homère, ni Tasse, ni Byron, ni Gœthe. Cependant nous pensons que partout où l'homme est susceptible de sentimens élevés, partout où l'enthousiasme et l'amour peuvent éclore, partout où les passions fermentent, la poésie, qui n'en est que l'expression, doit inévitablement se faire jour. Ainsi, la Russie qui, dans la moitié de son étendue, est soumise à un climat rigoureux; la Russie, avant d'être conquise par les grands ducs de Moscou; la Russie, où la gloire et l'amour ont pénétré, devait avoir sa poésie et ses poètes.

Sans doute, les souvenirs de ce genre y sont en petit nombre, grâce au temps qui détruit tout et au peu de moyens qu'on avait de les conserver.

Cependant les chants populaires, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours aux bords du Borystène, du Don, du Volga, nous rappellent encore quelques usages des Slaves païens. On y trouve la preuve que ces peuples, laboureurs, pêcheurs ou chasseurs, savaient marier le chant à la poésie pour adoucir les fatigues du travail, se créer une distraction passagère ou célébrer les fêtes de leurs divinités.

Une des plus anciennes poésies qui méritent ce nom est celle d'Herald, surnommé *le vaillant*.

Jaroslaw était père d'une fille nommée Elisabeth. Cette jeune princesse brillait parmi toutes celles du Nord par sa grâce jointe à une beauté extraordinaire. La nature ne s'était pas montrée avare envers elle; tout ce qui peut toucher le cœur des hommes elle le lui avait prodigué.

Herald, prince de Norwège, arrive à la cour de Jaroslaw pour combattre dans les armées du grand prince de Russie. Il voit Elisabeth, en devient amoureux, lui avoue sa tendresse et demande sa main.

Elisabeth est aussi fière que belle. Elle n'a rien à objecter à la naissance d'Herald, car le sang royal coule dans ses veines; mais elle lui reproche d'avoir un nom obscur, et déclare qu'elle n'accordera sa main qu'à un héros dont la renommée fera retentir le monde.

L'amoureux Herald quitte la Russie pour chercher des aventures et des périls. D'un bout du globe il court à l'autre; il abandonne la terre ferme pour franchir les mers, saisissant partout l'occasion de faire éclater sa bravoure et de s'illustrer par ses exploits.

Dans ses voyages aventureux, il rencontre des princesses qui s'éprennent de lui, mais il dédaigne leur hymen ne pensant qu'à Elisabeth.

La hautaine fille d'Jaroslaw le repousse toujours, toujours elle prétend qu'il n'a point encore acquis assez de gloire.

Herald se livre au désespoir, et les expressions de son cœur, les douleurs de son âme, il les rend dans une poésie touchante.

« Mes navires ont fait le tour de la Sicile. C'est alors que nous étions brillans et magnifiques; mon vaisseau brun, chargé d'hommes, voguait rapidement au gré de mes désirs; occupé de combats, je croyais naviguer toujours ainsi; mais j'aime, et une fille de Russie me méprise.

« Je me suis bien battu dans ma jeunesse avec les peuples de Drountein; ils avaient des troupes supérieures en nombre: ce fut un terrible combat; je laissai leur jeune Roi mort sur le champ de bataille : cependant une fille de Russie me méprise.

« Un jour nous n'étions que seize dans un vaisseau : une tempête s'élève et enfle la mer: elle remplit le vaisseau chargé; mais nous le vidâmes en diligence: j'espérais de là un heureux succès: cependant une fille de Russie me méprise.

« Je sais faire huit exercices; je combats vaillamment; je me tiens fermement à cheval; je suis accoutumé à nager; je sais courir en patins; je lance le javelot; je m'entends à ramer : cependant une fille de Russie me méprise.

« Peut-elle nier, cette jeune et belle fille, que ce jour où, posté près de la ville, dans le pays du Midi, je livrai un combat, je ne me sois courageusement servi de mes armes, et que je n'ai laissé après moi des monumens durables de mes exploits : cependant une fille de Russie me méprise.

« Je suis né dans le haut pays de Norwège, là, où les habitans manient si bien les arcs; mais j'ai préféré de conduire mes vaisseaux, l'effroi des paysans, parmi les écueils de la mer, et loin du séjour des hommes. J'ai parcouru les mers avec ces vaisseaux : cependant une fille de Russie me méprise (1).»

Ce que les armes, les exploits d'Herald n'avaient pu faire fut obtenu par cette poésie plaintive. Elisabeth, vaincue par la constance de son amant, lui offrit sa main, et quand celui-ci fut monté sur le trône de Norwège, Herald gouvernait le peuple, Elisabeth gouvernait Herald.

J. C.

(1) Chronique Islandaise, *Knytlinga Saga*. Mallet, Le Clerc.

LES FILLES DE JAROSLAW



J. B. Gatti.

Imp. d'Aubert et de Junca.

*Henri 1er roi de France épouse la première, la seconde partagea la couronne du roi de Norvège,
la troisième celle du roi de Hongrie. Enfin, sa sœur Marie devint l'épouse de Casimir 1er roi de Pologne.*


Bibl. Jag.

JAROSLAW, FILS DE WLADIMIR.

(1016 - 1054.)

REFLEXIONS SUR LE CODE D'JAROSLAW. — LUTTE CONTRE LE PRINCE DE POLOTSK ET CONTRE MSTISLAW. — GUERRE AVEC LA POLOGNE. — EXPÉDITION CONTRE CONSTANTINOPLE. — PA'X. — ALLIANCES D'JAROSLAW. — SA MORT.

On peut reconnaître au premier abord que le code d'Jaroslaw fut une compilation des lois de différens peuples ; on y aperçoit de la ressemblance avec la législation des Goths, et quelques dispositions rappelent les lois romaines. Il était impossible que les philosophes venus de Constantinople, lors de l'introduction du christianisme, n'exerçassent pas de l'influence sur cette rédaction, aimés et consultés comme ils l'étaient par le prince.

Ce qui nous frappe au premier coup-d'œil dans ce code, c'est que le fouet, le knout, ces instrumens horribles qui font la honte de ce pays, n'étaient pas connus sous Jaroslaw. Le sort des serfs, des esclaves, quoique déplorable, fut cependant mis sous la protection de la loi; les étrangers trouvaient une garantie pour leur personne et leur fortune, la propriété fut respectée, les droits de succession réglés.

Si nous y voyons que le meurtre d'une femme était puni moins sévèrement que celui d'un homme, il faut se souvenir que, dans ces temps barbares et belliqueux, la force physique et le courage étaient seuls appréciés; il est aisé de comprendre qu'on estima la perte d'un homme destiné naturellement à combattre les ennemis, plus haut que celle d'une femme dont la vie s'écoulait dans l'intérieur du ménage. On oubliait qu'aux femmes appartenaient l'éducation des enfans, le soin de préparer au pays des citoyens et des guerriers, aussi, nous ne cesserons de le répéter, ne faut-il point juger le code d'Jaroslaw d'après nos idées d'aujourd'hui. Cependant, si nous comparons la situation des Russes à cette époque avec leur état actuel, nous voyons que sous Jaroslaw les nobles, les bourgeois, les esclaves, les étrangers, les femmes et les enfans vivaient sous la protection de lois invariables, tandis qu'ils obéissent maintenant à un million d'ukases contradictoires et ensanglantés par des supplices qui font horreur aux nations civilisées.

Un prince qui avait donné un code au peuple, qui avait restitué aux habitans de Nowgorod leurs lois municipales et leurs libertés devait être chéri des populations. En effet, l'affection des Russes pour lui le rendit redoutable. A l'intérieur, il dompta ses parens rebelles; à l'extérieur, il sut faire respecter sa puissance, et la Russie, sous son règne, ce que l'on croira difficilement aujourd'hui, parvint au plus haut degré de splendeur qu'elle ait jamais eu.

Le prince de Polotsk, neveu d'Jaroslaw, osa attaquer et piller Nowgorod; Jaroslaw le poursuivit, le vainquit et transforma par sa générosité un ennemi redoutable en un puissant allié.

Il fut moins heureux d'abord dans la guerre contre Mstislaw, un de ses frères, qui était parvenu à s'emparer de la partie de la Russie située au levant et au midi du Dnieper; mais le frère rebelle mourut sans héritier, laissant la possession de ses domaines à Jaroslaw, qu'un nouveau triomphe attendait.

Pendant que la Russie, sous un prince doué d'un génie supérieur, commençait à jouir des bienfaits d'une sage législation, en Pologne, Boleslas-le-Grand venait de mourir, cédant le trône à un fils qui n'héritait d'aucune des grandes qualités de son père. Autant Boleslas avait été brave et entreprenant, autant Mieczyslas fut indolent et lâche. Le premier protégeait les peuples par une justice sévère et maintenait les

nobles dans le devoir ; le dernier, par une molle inaction, laissa un libre cours à tous les abus, aux exactions les plus criantes. Ce changement fatal eut deux résultats : la révolte du peuple, et le triomphe des voisins qui surent en tirer parti. Les paysans, opprimés par la double tyrannie des nobles et des évêques, levèrent l'étendard d'une terrible insurrection, préférant demeurer libres et païens plutôt que catholiques et soumis aux dîmes et aux corvées (1). Pendant qu'on brûlait les châteaux et qu'on pillait les églises, Jaroslaw, profitant de la guerre civile, non seulement se rendit maître encore une fois de la Russie rouge, mais regagna tout ce que Boleslas-le-Grand avait conquis.

Ici se présente un vaste sujet de méditation pour un homme d'état aussi bien que pour un philosophe. On voit, dans l'espace de quelques années, la Pologne triomphante planter ses aigles à Kief, prendre sous sa protection les princes russes et dicter des lois au nord épouvanté. Quel moyen lui assura cette brillante suprématie? La centralisation du pouvoir aux mains d'un monarque juste : oui, Boleslas fut puissant parcequ'il aima et pratiqua la justice. Un peu plus tard, les rôles changent. En Pologne, un roi indolent abandonne le peuple à la tyrannie des seigneurs; en Russie, au contraire, s'élève un législateur qui, par des lois sages pour son temps se fait chérir de la nation, et arrache d'un seul coup à la Pologne cette suprématie que Boleslas avait su fonder. Les conclusions liées à ce rapprochement remarquable sont faciles à tirer. En vain, un souverain commanderait-il à cinquante millions d'esclaves, il ne sera jamais réellement puissant tant qu'il ne saura pas ou ne voudra pas en faire des hommes.

Ayant affermi son gouvernement, et profité de la faiblesse de Mieczyslas, Jaroslaw désirait la paix afin de pouvoir se consacrer tout entier au soin de ses peuples; mais il fut forcé d'entrer en campagne contre l'empereur d'Orient. Cette guerre, après avoir coûté la vie à une énorme quantité de soldats de part et d'autre, se termina par un traité que l'épuisement des deux partis leur rendait également nécessaire.

Ces massacres eurent pour cause une querelle entre des marchands russes et des marchands grecs, dans laquelle un seigneur de haute naissance, envoyé par Jaroslaw, fût assassiné. En vain Constantin, monarque qui régnait alors à Constantinople, s'efforca-t-il d'apaiser la colère d'Jaroslaw : la guerre éclata. Les Russes, sous la conduite de Wladimir, fils d'Jaroslaw, s'embarquèrent au nombre de cent mille guerriers. Une horrible tempête s'éleva, dispersant les légères barques des Russes, ou les brisant contre des rochers. Ce que la fureur de la mer et des vents n'avait pu détruire fut presque achevé par le feu grégeois. Cependant, la tempête passée, les Russes réunirent ce qu'il leur restait de force, et remportèrent quelques avantages sur les Grecs. Chaque parti se conduisit avec une barbare férocité envers ses adversaires. Les Russes tuaient leurs prisonniers ou les réduisaient à l'état d'esclaves; les Grecs crevaient les yeux à tous les Russes qui tombaient dans leurs mains. Ainsi, l'influence d'une religion commune à tous fut impuissante contre la rage des combattans. Nous devons avertir, toutefois, que plusieurs historiens mettent en doute la réalité de cette expédition.

Les dernières années d'Jaroslaw ne furent troublées par aucune guerre; il put sans obstacle développer ses projets civilisateurs. S'adonnant lui-même avec ardeur à l'étude, il fit traduire un grand nombre de livres grecs et les déposa dans l'église de Sainte-Sophie construite par son ordre. Les artisans, les artistes arrivés de Constantinople bâtissaient d'autres temples et les ornaient de mosaïques et de peintures sur fond d'or. A Nowgorod, il établit une école où trois cents enfans étaient élevés et instruits avec soin. Il assura des revenus au clergé en lui imposant le devoir de se consacrer à l'instruction du peuple. Enfin, ce grand homme ne négligea rien de ce qui pouvait faire sortir la Russie de la barbarie et de l'ignorance.

(1) Naruszewicz.

Il n'est donc pas étonnant que la gloire d'Jaroslaw s'étendit alors dans l'Europe entière, et que les monarques les plus éloignés recherchassent son alliance. Henri Ier, roi de France, épousa une de ses filles; une seconde partagea la couronne du roi de Norvège; la troisième, celle du roi de Hongrie. Enfin, sa sœur Marie devint l'épouse de Casimir Ier, roi de Pologne.

Cette dernière union peut étonner, quand on se rappelle les luttes d'Jaroslaw contre l'indolent et inhabile Mieczyslas. Mais Casimir, qui succéda à celui-ci était un prince sage. Il mit un terme aux troubles intérieurs, fit régner l'ordre et la justice, et mérita le nom de restaurateur de la nation polonaise. Comprenant qu'une alliance avec les souverains de Kief serait plus utile à la Pologne que des guerres sans fin, il demanda la main de Marie. Deux princes tels que Casimir Ier et Jaroslaw étaient destinés à s'entendre. Les noces du roi polonais et de la princesse russe furent célébrées avec une grande solennité à Cracovie : le couronnement de la reine eut lieu à Gnesne. Cette alliance excita une grande joie dans les deux pays, car elle était le gage d'une prospérité mutuelle. Casimir fut pour Jaroslaw un allié fidèle, et Jaroslaw envoya plus d'une fois ses troupes au secours de son beau-frère. La Pologne était florissante alors, et d'un autre côté Kief se montrait la digne rivale de Constantinople. Or donc, il est prouvé par les enseignemens de l'histoire que ces deux pays, la Pologne et la Russie, peuvent exister l'un à côté de l'autre, et qu'unis dans un même but, ils pourraient contribuer ensemble à leur bien être, à leur félicité réciproques.

Comment se fait-il que la Russie, dont le territoire touchait presque à la mer glaciale et s'étendait jusqu'à la mer noire, dont les princes donnaient des reines aux premiers monarques de l'Europe, comment se fait-il qu'elle ait été oubliée, ignorée pour ainsi dire, jusqu'au règne de Pierre-le-Grand? C'est que le même Jaroslaw qui, avec Wladimir en fonda la puissance, commit une faute énorme qui perdit cet empire, car elle le livra aux barbares de l'Asie. En mourant, il partagea ses états entre ses fils, espérant qu'ils vivraient en bonne intelligence, et que les plus jeunes frères respecteraient leur aîné, destiné à gouverner Kief. Mais au contraire, il ne résulta de cette mesure qu'une rivalité funeste et des guerres intestines qui, en affaiblissant la Russie, finirent par la faire tomber sous le joug des kans des Tatars.

Tous les historiens, sans bien expliquer sa révolte contre son père, rendent justice aux vertus, à la sagesse d'Jaroslaw. Le seul Lomonosow lui fait un crime d'avoir rétabli les libertés de Nowgorod : on croira facilement que nous ne partageons point cette opinion. Jaroslaw maintint habilement son autorité, tout en respectant les droits des hommes libres; ce n'est pas sa faute si ses successeurs se déchirèrent mutuellement au lieu d'apprendre à l'imiter.

J. C.

KAMTCHADALES.

III.

SUPRÉMATIE DES FEMMES. — LIBERTÉ DES ENFANS. — MÉPRIS DE LA VIEILLESSE. — RELIGION. — AMOUR DE L'INDÉPENDANCE. — MALADIES. — LEUR CONDUITE AVEC LES MOURANS ET LES MORTS.

Dans la description que nous donnons des mœurs et coutumes des Kamtchadales, qu'on ne perde pas de vue que nous nous reportons au temps de leur indépendance, lorsque n'ayant eu aucun contact avec des étrangers, ils étaient entièrement enfans de la nature; depuis l'époque de la conquête, imbus des usages et des préjugés de leurs

vainqueurs, ils n'offrent plus que le mélange d'une nature primitive et de l'imitation servile des peuples qui les fréquentent.

Le trait distinctif des Kamtchadales est une liberté absolue, dont on ne saurait avoir idée dans les pays civilisés; sans ombre de gouvernement, ni d'autorité, ni de législation qui règlent la propriété et fassent la part des intérêts divers, chacun est maître de la hutte et des magasins qu'il a bâtis, des racines, des poissons et autres provisions qu'il a recueillies; chacun est libre de son corps, de ses mouvemens, de sa parole, de ses pensées, chacun prend la part qui lui convient de la terre, de l'air et des fleuves. Sans doute, ce fut le charme de la liberté, qui, déguisant au Kamtchadale les maux de sa condition sauvage, lui fit défendre son indépendance contre l'empire russe avec toute l'énergie dont l'homme est capable; il ne céda qu'à la dernière extrémité.

Non seulement l'homme est libre au Kamtchatka, mais contre l'ordinaire des peuplades sauvages où la femme est abrutie par l'esclavage, la femme y est entièrement libre, et même y règne en souveraine. Autant les Kamtchadales sont grossiers entre eux, autant ils sont soumis vis-à-vis des femmes. Nous avons vu de quel esclavage et de quelles souffrances même ils sont capables pour les obtenir comme épouses; elles les subjugent non seulement par leurs charmes, mais encore par l'empire moral plus puissant en remplissant les fonctions de prêtresses et de devineresses, ou si l'on veut de *sorcières*.

Il est très curieux, à prendre ainsi un peuple dans sa nature la plus grossière, d'y étudier les institutions primitives. La liberté absolue dont jouissent les femmes, et l'extrême licence des mœurs, qui les porte à se vanter du nombre de leurs amans et s'en faire gloire, semblerait, au premier abord, devoir porter obstacle à la famille, au nœud du mariage, d'autant plus que si l'amant est libre, le mariage est hérissé de difficultés, et que si la pluralité des femmes est permise aux hommes, la fidélité est exigée chez la femme. Cependant, tout Kamtchadale vit en famille; il prétend avoir à lui non seulement sa hutte, mais encore sa femme et ses enfans; et, bien qu'il lui importe fort peu le nombre d'amans qu'elle a eus avant de le connaître, s'il la soupçonne après leur union, il devient capable de l'immoler, tant les doux liens de famille et la foi dans le mariage sont des nécessités sociales.

Un singulier préjugé est celui qui fait considérer une veuve comme souillée et devenue impure par la mort de son mari. L'homme qui consent à vivre avec elle, devient lui-même impur aux yeux de la peuplade, et se fait payer cette sorte de déshonneur à un très haut prix.

Les femmmes Kamtchadales doivent sans doute leur empire aux dons que la nature leur a départis; très-supérieures aux hommes pour les formes physiques, elles l'emportent encore par l'esprit, l'intelligence et les qualités morales. Tandis que les hommes s'abandonnent à une affreuse gloutonnerie et à une dégoûtante ivresse, elles restent invariablement sobres; nonobstant la licence de leur conduite, elles ne manquent cependant point de modestie; la tête ordinairement recouverte d'un capuchon, si par hasard elles ont le visage libre et qu'un homme vienne à passer, elles détournent la tête; de même si un étranger entre dans la hutte, elles tournent le visage du côté de la muraille et continuent leur travail de la sorte.

Le divorce est admis par la coutume, et n'exige d'autre formalité que de se quitter du jour au lendemain, lorsque les parties intéressées trouvent qu'il y a motif.

Le mariage n'est défendu qu'entre le père et la fille, la mère et le fils, le frère et la sœur; c'est la coutume née de l'instinct naturel qui y porte empêchement.

L'enfant même est libre au Kamtchatka; dégagé de tous liens et seulement enveloppé d'herbe, on le dépose dans une espèce de berceau où une gouttière est adaptée pour l'écoulement des urines; lorsqu'ils s'inquiètent, les mères, tout en continuant leur be-

sogne, les attachent derrière leurs épaules, et les balancent doucement jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Elles les allaitent, autant qu'il veulent, jusqu'à trois et quatre ans, ce qui explique peut-être pourquoi, bien que glorieuses et envieuses d'être mères, elles sont généralement peu fécondes. Lorsqu'ils grandissent, ils peuvent aller et venir, sortir de la hutte et y rentrer, s'occuper comme ils l'entendent, et manger autant qu'ils le désirent, sans qu'aucune défense leur soit faite, ni aucune contrainte imposée. Cette liberté se prolonge même dans l'adolescence; à aucun âge les pères et mères ne s'opposent à la volonté de leurs enfans.

Malheureusement, comme dans la plupart des peuplades sauvages, la vieillesse n'est pas respectée au Kamtchatka; on fait sentir durement au vieillard que passé l'âge d'être utile, il n'est plus qu'un fardeau et un objet de dégoût pour ceux qui l'entourent.

D'un autre côté, si les femmes accouchent d'enfans chétifs, contrefaits, ou bien qui soient jumeaux, elles les étranglent et les jettent à dévorer aux chiens. Si elles craignent de les avoir conçus sous de malheureux auspices, dans un temps d'orage, ou dans un jour néfaste, elles font périr le fruit de leurs entrailles avant qu'il voie le jour, aux risques de leur propre vie. La superstition domine tous les peuples ignorans, elle a enfanté dans tous les temps les plus tristes absurdités et les plus grands crimes qui aient déshonoré l'humanité.

Les Kamtchadales ont une religion, et sont même partagés en diverses sectes. Les uns prétendent que leur Dieu Koutkhou créa la terre de sa propre substance, d'autres qu'il la prit dans le ciel et vint l'affermir sur les eaux de la mer. Une tradition rapporte qu'il y fit un long séjour, et laissa, en la quittant, deux enfans nommés Tigil et Sidouka qui, engendrant d'autres enfans, la peuplèrent. Une seconde tradition adoptée plus généralement dit que Koutkhou et sa femme, voyageant dans la presqu'île, laissèrent deux enfans des deux sexes au bord de chaque fleuve, fixant ainsi les limites du territoire de chaque peuplade. Effectivement, le droit de propriété est fondé au Kamtchatka sur cette croyance, et nul n'est tenté d'empiéter sur le terrain de son voisin.

Quoiqu'il en soit de ces traditions diverses, tous reconnaissent Koutkhou pour le créateur de la terre et l'auteur de leur être, en même temps que Tigil pour le bienfaiteur des hommes, à qui il enseigna la manière de construire des canots, de tirer des orties un fil pour former des filets, et en faveur desquels il peupla la mer et les fleuves de poissons, et la terre d'ours et de renards, mets favoris des Kamtchadales. Cependant, bien qu'ils comprennent la grandeur de ces bienfaits, et qu'ils considèrent leur terre comme un paradis terrestre, ils ne paient ces dieux que d'ingratitude, ne leur adressant aucun hommage, et les insultant, les outrageant à chaque contrariété qui leur survient. En revanche, ils sont beaucoup plus respectueux vis-à-vis les génies qu'ils supposent habiter les montagnes, les forêts, les torrens, et qui sont à leurs yeux doués d'un pouvoir malfaisant. Ils n'accordent une sorte de culte qu'à un dieu secondaire nommé *Doustekhtchik*; encore ne consiste-t-il qu'à lui élever un pilier dans les plaines, et y déposer des nageoires, des queues de poissons, et autres objets bons seulement à être jetés.

Ils croient à une autre vie où ils n'éprouveront aucune souffrance; ils reconnaissent une certaine fatalité, et ne sauveraient pas un homme qui se noie, le considérant comme condamné par les dieux mêmes.

Ils n'ont point de prêtres, n'ayant point de culte; les femmes qui se donnent pour intermédiaires entre eux et les dieux, et profitent de leur superstition, si elle ne la partagent, bornent leurs fonctions à interpréter les songes, prédire l'avenir, guérir les maladies, en prononçant des paroles mystérieuses sur des ouïes et des nageoires de poisson, où

en considérant les linéamens de la main. Il est très remarquable de retrouver chez les sorcières du Kamtchatka le même art exercé par les *Bohémiens* et les *Zingari.*

Si les Kamtchadales n'ont pas de culte, ils ont néanmoins des fêtes religieuses basées sur la superstition, une entre autres nommée *la purification des fautes,* dont les cérémonies bizarres semblent avoir pour but d'éloigner les génies malfaisans par la destruction de leurs idoles. La fête se passe en larmes, sanglots, contorsions, danses furieuses, convulsions et évanouissemens, offrant le symbole de la douleur et de l'expiation. Toutes les fêtes et divertissemens des Kamtchadales, comme de tous les peuples sauvages, portent le caractère d'une sorte de frénésie. Les mariages, les pêches et les chasses générales, sont des occasions de réjouissances. Les hommes s'abandonnent aux excès de la table, s'énivrant jusqu'à perdre complètement la raison, et engloutissant les morceaux tant que leur estomac surchargé les rejette.

Les femmes ne prennent part à ces orgies sauvages que pour récréer les convives par des danses vives et gracieuses, ou des chants naïfs, dont elles composent sur le champ les airs et les paroles. La danse des hommes porte le même caractère excessif que les plaisirs de la table; ils se font un point d'honneur à qui se fatiguera le plus, et ne s'arrêtent guère qu'en tombant de lassitude, lorsque leurs forces sont entièrement épuisées.

On prétend que leur manière de faire un ami est de l'étouffer doublement par l'excès de la chaleur et par la quantité d'alimens qu'ils lui mettent dans la bouche jusque dans le gosier et le forcent d'avaler. Il faut que ce dernier s'avoue tout-à-fait vaincu, et déclare n'avoir eu si chaud de sa vie, et n'avoir jamais tant mangé, pour que son hôte consente à lâcher prise, et lui permette de se rafraîchir et de respirer.

A la guerre, les Kamtchadales déploient la férocité ordinaire aux peuples sauvages. Ce n'est ni la gloire ni l'ambition qui les portent à attaquer leurs voisins, mais le vol, la rapine, le désir de faire des prisonniers qu'il condamnent aux plus rudes travaux, et surtout le motif de vengeance. La moindre dissension, fût-ce entre deux enfans de diverses peuplades, suffit à engendrer une guerre furieuse, où des tribus entières s'entredétruisent en massacrant femmes et enfans, et faisant subir les plus affreuses tortures aux prisonniers qu'ils ne réservent point. D'ailleurs le Kamtchadale ne manque point de courage; tombé au pouvoir des ennemis, il paraît insensible aux tourmens, et souvent il lui arrive, pour échapper à l'esclavage, d'égorger sa femme et ses enfans, et de se précipiter avec leurs cadavres dans un précipice; il appelle cela se faire un lit. M.

MOISLAW.

RÉVOLTE DES PAYSANS. — LUTTE DU PAGANISME CONTRE LE CATHOLICISME.—LIGUE DE CASIMIR Ier ET D'JAROSLAW CONTRE MOISLAW. — SON SUPPLICE.

Il se trouve des savans qui attribuent au catholicisme tout ce qui s'est accompli en Pologne de beau et d'héroïque. Le progrès de la civilisation, l'amour de l'indépendance, tout cela ils l'attribuent à la religion romaine. C'est une grave erreur, qui cependant ne nous étonne point. La Pologne, jusqu'à présent, n'a pas trouvé un historien. Ceux qui ont écrit sur ce pays étaient pour la plupart prêtres ou nobles. Guidés par un faux patriotisme, ou aveuglés par des préjugés, ils exaltaient le mérite de la caste, de la secte à laquelle ils appartenaient. Peu s'inquiétaient du peuple qu'ils ne connaissaient pas ou qu'ils méprisaient; ils se trompaient eux-mêmes, et trompaient les étrangers qui, sur leur parole, dépeignaient les Polonais comme un peuple orthodoxe chez lequel tous les habitans étaient frères, *où l'on ne rencontrait ni maîtres ni esclaves* (1).

(1) Lisez l'Européen de M. Buchez.

Nous engageons nos lecteurs à n'accorder aucune confiance à ces assertions que démentent les faits historiques. En traitant de l'histoire de Russie, nous serons souvent forcés de parler de la Pologne, laquelle était sans cesse en contact avec la première. Par là, nous serons conduits à examiner ce qu'il faut penser de l'intolérance et du fanatisme auxquels sont dus en réalité les désastres de ces contrées malheureuses. Nous prouverons par des chiffres et par des faits, d'abord, QUE LA POLOGNE N'EST PAS CATHOLIQUE; ENSUITE, QUE LE CATHOLICISME Y A INTRODUIT L'ARISTOCRATIE ET LA SERVITUDE; enfin, que l'intolérance et l'opression catholiques ont divisé et perdu la Pologne. Cette grave question, dont la solution renferme l'avenir du nord, a été traitée récemment avec profondeur par M. de Potter, dans son histoire du christianisme (1).

Avant d'entrer dans les détails de la lutte des paysans païens contre les nobles et les évêques, nous avons cru nécessaire de mentionner la triste influence que le catholicisme a exercé, afin que nos lecteurs ne s'étonnent point de ce que les Slaves païens s'insurgeaient au nom de leur liberté sauvage, contre les chrétiens qui leur apportaient des chaînes. Car il ne faut point s'abuser; dans le nord, l'évangile ne fut point prêchée aux pauvres ainsi que le voulait le Christ, il fut apporté aux princes et aux seigneurs comme un moyen d'assujettir et de dompter le peuple. Non, dans les premiers apôtres du christianisme aux bords de la Vistule, on ne saurait reconnaître des disciples du grand réformateur qui prescrivait l'amour du prochain et la fraternité. Leur conduite, leurs actions, la propagande qu'ils faisaient par le fer et la flamme, tout cela est une amère dérision de la morale de Jésus.

« LES LECHS (LECHITAE), DIT BOGUFAL ÉVÊQUE ET HISTORIEN, N'AVAIENT NI ROI NI « PRINCES, MAIS ÉTAIENT ACCOUTUMÉS A VIVRE COMME DES ENFANS DU MÊME PÈRE; ILS « CHOISISSAIENT DOUZE PERSONNES RECOMMANDABLES PAR LEUR SAGESSE POUR GOUVERNER « LE PAYS ET JUGER LES DIFFÉRENDS SANS TAXE NI IMPÔTS ». C'est un évêque qui donne ce témoignage honorable aux mœurs des premiers Polonais. Tel était, en vérité, leur état avant l'introduction de la religion catholique. Cette religion, au lieu de consolider leur égalité primitive, leur union fraternelle, apporta de l'occident, du milieu de l'Europe, tous les préjugés et tous les abus du moyen âge. Les prêtres, il est vrai, contribuèrent à répandre l'instruction, mais cette instruction devint le partage exclusif de la noblesse; ils aidèrent à concentrer le pouvoir dans la main des souverains; mais ce pouvoir fut tourné contre le peuple qui perdit son indépendance et fut accablé DE CORVÉES ET DE DÎMES. Les réglemens relatifs à ces dîmes et à ces corvées prouvent qu'en Pologne la servitude fut importée d'Allemagne et du pays des Francs; et même, presque tous les mots qui expriment d'un côté l'opression, de l'autre l'obéissance, étaient inconnus dans la langue slave et furent empruntés à un dictionnaire étranger.

Nous avons vu sous Mieczyslas l'indolent, que le peuple se refusait à payer les impôts qui l'écrasaient, à travailler pour enrichir les seigneurs; nous avons vu que, guidé par les souvenirs du passé, il rejetait le christianisme, égorgeait les nobles, brûlait les églises, se livrait à tous les excès qu'enfante l'ignorance et le désespoir. Ces massacres, ces pillages, ces incendies transformèrent une grande partie de la Pologne en cimetière; partout on voyait des cadavres et des décombres. Cependant à ces masses exaspérées, il manquait un chef. La lutte des serfs contre les nobles et les évêques était générale, mais elle éclatait sans ensemble. Ce ne fut que sous le règne de Casimir Ier que ces malheureux trouvèrent un homme courageux, éloquent et habile, qui résolut de les affranchir et de s'élever lui-même sur les ruines de la noblesse et des prêtres chrétiens; cet homme s'appelait Moislaw, selon Nestor; Meczslaus, selon Gallus; Maslaw, selon Longinus.

(1) Tome VIII. L'intolérance catholique a perdu la Pologne.

Sorti des rangs du peuple, dont il avait conquis la confiance et l'amour par son mérite, Moislaw parvint à gouverner la partie de la Pologne qui est située sur la rive gauche de la Vistule, et où sont bâties aujourd'hui Varsovie et Plock.

Les masses populaires, soulevées contre leurs opresseurs, le proclamèrent prince de Masovie, et se refusèrent à reconnaître pour roi Casimir, beau-frère d'Jaroslaw. Quand le roi polonais se mit en mesure de punir son audace, Moislaw s'apprêta à repousser la force par la force. Tous ceux qui ne voulaient ni travailler aux corvées, ni se soumettre aux dîmes, tous ceux enfin qui souffraient renonçaient au catholicisme et se rangeaient autour du chef des païens libres. L'armée de celui-ci se grossissait en outre des paysans de la Prusse qui avaient en horreur le clergé catholique, de sorte qu'en peu de temps elle fut bien supérieure en nombre à celle de Casimir.

Le roi de Pologne, ne se fiant guère à ses propres forces, eut recours à son beau-frère. Jaroslaw lui ayant envoyé des troupes russes, Casimir livra bataille à son ennemi. Tous les historiens s'accordent à rendre justice à la bravoure de Moislaw. Les insurgés se défendirent avec désespoir, mais la discipline et la bonne organisation d'une armée aguerrie triomphèrent du nombre, et leur chef fut forcé de se réfugier en Prusse. Ces événemens se passaient en 1041.

Cinq années plus tard, Moislaw apparaît de nouveau sur la Vistule. Il arrive seul, mais bientôt le bruit de sa présence retentit au milieu des serfs qui accourent se presser autour de lui : toute la principauté de Masovie obéit à ses ordres. Les païens des peuples voisins viennent le rejoindre, et bientôt sa nouvelle armée compte trente divisions et autant de chefs (1) : elle se compose de cavaliers et de fantassins tous armés de flèches et de sabres à deux tranchans.

Casimir se hâte de marcher contre Moislaw, il le rencontre près de l'endroit ou Plock s'élève aujourd'hui, mais à la vue des forces imposantes de son adversaire, il se troubla. Les chroniqueurs racontent que s'étant endormi, un esprit divin lui apparut et lui prédit la victoire (2), soit que ce fut une ruse du roi ou le simple effet du hasard, la nouvelle s'en répandit dans le camp et releva le courage de la noblesse. Un combat acharné s'engagea et dura jusqu'à la nuit. Moislaw fit des prodiges de valeur, et Casimir courut personnellement les plus grands dangers. On lit dans les chroniques que ce jour la Vistule fut toute rougie par le sang des malheureuses victimes. Enfin, la victoire se décida encore une fois pour Casimir, aidé par les troupes d'Jaroslaw. Le catholicisme, protégé par les Russes, triompha du paganisme et le peuple resta esclave. Moislaw se réfugia de nouveau chez les Prussiens, mais ils pensèrent qu'en l'immolant ils trouveraient grâce auprès du roi polonais; ils le pendirent avec cette inscription : *tu as voulu atteindre un but élevé, tu es élevé maintenant* (3).

Peut-être cette insurrection ne fut-elle pas sans résultat pour le peuple. Certes, Casimir croyait de son devoir de vaincre les rebelles par tous les moyens possibles, mais en même temps il songeait à détruire les élémens de discorde et de révolte. Quant à Jaroslaw qui, ainsi que nous l'avons vu, fit des lois contre les maîtres cruels et impitoyables, peut-être que, témoin des désastres amenés par l'oppression, il voulut prévenir ces tragédies sanglantes, en étendant sa protection sur les classes laborieuses.

Si le sentiment de la justice est impuissant sur le cœur des seigneurs russes et polonais, puissent les souvenirs des scènes horribles qui ont désolé les rives de la Vistule et du Volga les rendre plus humains envers les populations qu'ils oppriment. J. C.

(1) *In illo certamine triginta acies ordinates masovienses habuerunt*. Martin Gallus. Bogufal.

(2) Dlugosz (Longinus).

(3) *Alta petisti, alta tenes.* — Kadlubek. Longinus.



EXPULSION DES ISRAELITES



J. B. Gatti.

Imp. d'Aubert, paris

On excita une telle haine contre ces malheureux que Vladimir Monomaque pour sauver leur vie et leur fortune, les exila de la Russie

WLADIMIR MONOMAQUE.

(1113-1125.)

MASSACRE DES ISRAÉLITES. — ÉLECTION DE WLADIMIR MONOMAQUE. — SON REFUS. — ANARCHIE A KIEF. — WLADIMIR MONOMAQUE GRAND PRINCE. — EXPULSION DES ISRAÉLITES. — GUERRES ET SUCCÈS. — RÉVOLTE D'JAROSLAW. — SON EXIL. — GUERRE AVEC LA POLOGNE. — ENLÈVEMENT DU PRINCE WOLODAR. — MORT D'JAROSLAW. — TRAITÉ AVEC LES POLONAIS. — TESTAMENT DE WLADIMIR MONOMAQUE. — SA MORT.

C'est sous le règne de Swiatopelk que les annalistes commencent à faire mention des Israélites en Russie, lesquels y arrivèrent d'Orient. Ainsi que partout ailleurs il leur était défendu d'acquérir aucune propriété, les rangs de l'armée leur était interdits, ce qui les força de chercher à vivre par le commerce. Un autre résultat inévitable de ces mesures fut que, ne pouvant regarder comme leur patrie un pays qui les privait de l'égalité des droits, ils constituèrent une population à part qui eut sa religion, sa langue, ses mœurs séparés, et même un costume différent. Mais les richesses qu'ils retirèrent du commerce éveillèrent la jalousie des seigneurs; la dissemblance de leur religion excita l'animosité du clergé dominant, et l'usure, dont quelques capitalistes usaient indignement, finit par allumer contre eux une telle haine parmi les habitans de Kief, qu'ils étaient exposés sans cesse au pillage et au massacre. C'est à eux qu'on attribuait la peste, la famine et les autres fléaux, infaillible cortège des guerres civiles; c'est sur eux, enfin, qu'on se vengeait des calamités qui pesaient sur la Russie.

Ne nous étonnons pas qu'à cette époque les Kioviens traitassent cette race malheureuse avec une telle barbarie. Aujourd'hui encore, au dix-neuvième siècle, il se trouve des nations soi-disant civilisées qui font peser sur les juifs une législation exceptionnelle, comme s'ils étaient d'une autre nature que la nôtre, comme s'ils n'étaient pas notre prochain, nos frères et les enfans du même Dieu. Dans ces pays arriérés on leur reproche des défauts qui ne sont que le fruit d'une longue oppression, et l'on ne veut pas voir que la France, en les admettant à la communauté des droits, a fait d'eux de dignes citoyens.

A peine Swiatopelk, qui protégeait le commerce et les juifs, fut-il mort, que la populace de Kief, profitant d'un court interrègne, se jeta sur ces malheureux, pillant leurs trésors et massacrant vieillards, femmes et enfans. Cependant, les principaux habitans s'effrayèrent bientôt de ces horribles désordres qui pouvaient les atteindre eux-mêmes. Ils se rassemblèrent et déclarèrent, après une longue délibération sur la situation du pays, qu'on décernerait la couronne, non point à un héritier du sang royal, mais à celui des princes qu'on en jugerait le plus digne. L'élection devait remplacer la légitimité. Les renseignemens nous manquent pour établir quelle était la forme de ces délibérations et quelle partie des notables y prenait part; nous savons seulement que des députés choisis parmi les premiers citoyens de Kief se rendirent auprès de Wladimir Monomaque et lui offrirent le trône.

Ce prince qui l'avait dejà refusé une fois pour éviter la guerre civile, la refusa encore en reconnaissant qu'elle appartenait au fils de Sviatoslaw. Le peuple trompé dans son attente se jeta de nouveau sur les juifs, et la dévastation des biens de ces malheureux ne tarda pas à conduire à celle des autres propriétés. Les notables de Kief retournèrent vers Monomaque pour le conjurer de prendre en main les rênes du gouvernement. *Arrachez-nous*, dirent-ils, *à la fureur de la populace; préservez du pillage le palais du prince, nos propriétés et l'enceinte sacrée des monastères.* Enfin, Wladimir cédant à leurs instances apparut à Kief, et sa seule présence suffit pour appaiser la révolte.

Cependant telle était la haine contre les Israélites que, pour sauver leur vie et les débris de leur fortune, Wladimir fut forcé de les expulser de la Russie. Les historiens ne disent pas dans quelle contrée les exilés se rendirent; il nous semble qu'ils durent prendre le chemin de la Pologne; tolérante alors, elle offrait un asile à ces malheureux qu'on chassait de tous les pays de l'Europe et que les croisés forçaient par toutes sortes de barbaries à recevoir le baptême (1).

Wladimir, pendant son règne, répara les désastres causés par les guerres intestines. Il sut inspirer une si grande confiance aux autres princes, ainsi qu'aux turbulens habitans de Nowgorod, que la Russie, calmée à l'intérieur, devint imposante pour ses voisins; il était vainqueur partout. Son fils Mstislaw remporta deux victoires sur les Tchoudes. Georges, son frère, pénétra dans le pays des Bulgares et revint chargé d'un riche butin. Jaropelk, troisième fils de Monomaque, dompta les Polowtsi, leur prit plusieurs villes et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva une princesse d'une beauté rare qui vainquit son vainqueur et s'en fit épouser. A la même époque, Wladimir expulsait de la Russie ces hordes barbares qui, venues d'Orient, se répandaient vers le Don et le Dnieper.

Wladimir se rendit célèbre par le concours qu'il sut obtenir des princes apanagés pour repousser l'ennemi. Ses voisins recherchèrent son alliance; Alexis Comnène, empereur grec, lui envoya des dons précieux : un crucifix fait du bois de la vraie croix , la coupe de cornaline de l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or et le collier de Constantin Monomaque. Si nous devons ajouter foi aux modernes historiens russes, Neophyte, métropolitain d'Éphèse, chargé d'offrir ces présens à Wladimir, plaça sur le front du prince la couronne impériale et le proclama tsar de Russie. Mais les auteurs grecs ne font pas mention de cette circonstance, et Nestor, dont les précieuses chroniques jettent tant de lumière sur les annales du nord, termine sa courte mais remarquable narration au règne de Swiatopelk. Cependant, ce n'est pas à dater de Wladimir que les princes russes prirent le titre de tsar. Quatre siècles plus tard, nous verrons Ivan le Terrible se passer de l'élection et de la bénédiction des prêtres.

Cependant la paix fut un moment troublée par Jaroslaw, qui, selon les lois de succession, aurait dû régner à Kief. Ce dernier, loin d'être satisfait d'avoir pour épouse la petite-fille de Wladimir, n'eut pour elle aucun attachement et voulut même l'éloigner, ce qui excita l'indignaton du grand prince. Jaroslaw fut forcé de chercher un refuge en Pologne, auprès de Boleslas III; il y resta trois ans sans espoir d'être secouru, car Boleslas avait d'autres guerres sur les bras. Mais bientôt les Russes, eux-mêmes, voulant prévenir l'intervention du roi de Pologne, envahirent son pays, et ce fut surtout Wolodar, beau-fils de Wladimir, qui se distingua par ses ravages aux bords de la Vistule. Pendant que Boleslas s'apprêtait à tirer vengeance de cette invasion, un seigneur polonais, homme brave, d'une haute naissance, jura de lui livrer le prince Wolodar sans guerre ni effusion de sang. Boleslas accepta cette promesse sans deviner quelle ruse on emploierait pour la remplir. Pierre se fait suivre de trente compagnons d'armes, et se rend directement auprès de Wolodar. Là, il se plaint amèrement du roi de Pologne, feint d'être poussé par un vif désir de vengeance, et offre ses services. L'implacable ennemi des Polonais se laissa prendre à ce piège. Un jour qu'il se trouvait seul à la chasse, éloigné de ses courtisans, Pierre, qui avait gagné toute sa confiance, fondit sur lui avec ses camarades, et l'amena à Boleslas (2).

Les Polonais, réunis aux Hongrois, qui étaient accourus au secours d'Jaroslaw, approchaient de la ville de Wladimir; déjà le prince exilé se croyait sûr d'un triomphe complet,

(1) Lisez : *Question des Juifs polonais*, par J. Czynski.

(2) Kadlubek, Naruszewicz, Karamsin.

quand, dans un seul instant, tous ses projets furent renversés. Deux hommes, sortis de la forteresse, parvinrent à se placer en embuscade, et dans un moment où Jaroslaw passait sans escorte, ils le percèrent de leurs piques.

Après la mort d'Jaroslaw, les Hongrois retournèrent dans leur pays. Alors les princes russes résolurent de racheter, par de riches présens, la liberté de Wolodar. Le frère et le fils du prisonnier envoyèrent, pour sa rançon, des chariots et des chameaux chargés d'or, d'habits et de vases précieux. Les deux princes prirent, en même temps, l'engagement *de secourir la Pologne dans toutes ses entreprises* (1).

Wladimir consacra le reste de son règne à diverses améliorations dans l'administration de ses états. Il ajouta au code d'Jaroslaw des lois qui imposaient des bornes à l'usure. Voulant même en mourant être utile à sa patrie, il laissa à ses enfans un testament qu'on peut regarder comme une simple histoire de sa vie et un plan de conduite qu'ils devaient tenir après lui. Nous pensons bien faire en reproduisant ces documens précieux.

« Mes chers enfans, écrit-il, louez Dieu, aimez les hommes; car ce n'est ni le jeûne, « ni la solitude, ni la vie monastique, qui vous donneront la vie éternelle, c'est la bien- « faisance seule.

« Servez de pères aux orphelins; jugez vous-mêmes les veuves. Ne faites mettre à « mort ni innocent ni coupable, car rien n'est plus sacré que la vie et l'âme d'un « chrétien.

« Ne vous éloignez pas des prêtres; faites-leur du bien, afin qu'ils prient Dieu pour « vous.

« Ne violez pas le serment prononcé sur le crucifix. Mes frères m'ont dit : Aidez-nous « à chasser les fils de Rostislaf et à nous emparer de leurs provinces, ou bien renoncez à « notre alliance.—Mais je leur ai répondu : Je ne puis oublier que j'ai baisé la croix.

« Songez bien que l'homme doit être toujours occupé ; soignez donc vous-mêmes vos « affaires domestiques, et fuyez l'ivrognerie et la débauche.

« Aimez vos femmes, mais ne leur laissez aucun pouvoir sur vous

« Cherchez sans cesse à vous instruire. Sans être sorti de son palais, mon père parlait « cinq langues, chose que les étrangers admirent en nous.

« En guerre, soyez vigilans; servez d'exemple à vos Voiévodes; ne vous livrez au « repos qu'après avoir placé vos gardes. Ne vous désarmez jamais à portée de l'ennemi; « et, pour éviter toute surprise, soyez à cheval de bonne heure.

« Lorsque vous ferez un voyage dans vos provinces, ne souffrez pas que les gens de « votre suite fassent la moindre injure aux habitans, et traitez toujours à vos dépens le « maître de la maison dans laquelle vous vous arrêterez.

« Si vous éprouvez quelque indisposition faites trois prosternations jusqu'à terre devant « le Seigneur, et que le soleil ne vous trouve jamais sur votre lit. Aux premières lueurs « du matin, mon père, et tous les hommes vertueux dont il était entouré, faisaient ainsi; « ils glorifiaient le Seigneur; ils s'asseyaient ensuite pour délibérer, ou pour juger le « peuple, ou bien ils allaient à la chasse et dormaient dans le milieu du jour; ce que « Dieu a permis à l'homme comme aux bêtes et aux oiseaux.

« Quant à moi, je m'étais habitué à faire moi-même tout ce que j'aurais pu ordonner « à mon serviteur; nuit et jour, été comme hiver, j'étais dans une continuelle activité; « je voulais tout voir par mes yeux. Jamais je n'ai abandonné les pauvres ni les veuves « aux vexations des puissans. Je m'étais fait un devoir de l'inspection des églises et des « cérémonies sacrées de la religion, ainsi que de l'économie de mes biens, de mes écuries, « des vautours et des faucons de ma vénerie.

« J'ai fait quatre-vingt-trois campagnes et bien des expéditions; j'ai conclu dix-neuf

(1) Longinus.—« *In qualibet necessitate sibi invicem auxiliaturos.*»

« traités avec les Polovtzy; j'ai pris cent de leurs princes à qui j'ai rendu la liberté; j'en « ai fait mourir deux cents en les précipitant dans les rivières.

« Personne n'a voyagé plus rapidement que moi. Parti le matin de Tchernigof, j'arri- « vais à Kief avant vêpres.

« Dans ma jeunesse que de chutes de cheval n'ai-je point faites! me blessant aux pieds, « aux mains, me brisant la tête contre les arbres; mais le Seigneur veillait sur moi.

« A la chasse, au milieu des plus épaisses forêts, que de fois j'ai moi-même atteint et « lié ensemble des chevaux sauvages! Que de fois je fus renversé par les buffles, frappé « du bois des cerfs, foulé aux pieds des élans! Un sanglier furieux m'a arraché mon « épée de ma ceinture; ma selle fut déchirée par un ours; cette bête terrible se jeta sur « mon coursier qu'elle fit tomber sur moi; mais le Seigneur me protégeait.

« O mes enfans! ne redoutez ni la mort, ni les bêtes sauvages; confiez-vous à la Pro- « vidence, elle est au-dessus de toutes les précautions humaines.» J. C.

TSARSKOIÉ-CÉLO.

II.

HENRI DE PRUSSE.—FÊTE DONNÉE PAR CATHERINE A TSARSKOÏÉ-CÉLO.—L'ERMITAGE.—CONFÉRENCES SUR LE DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE.—MONUMENS DE TSARSKOÏÉ-CÉLO.

C'est dans les murs de Tsarskoïé-Célo que fut décidé l'acte le plus inique de la politique moderne, le démembrement de la Pologne. Ils servirent de théâtre aux fêtes célébrées magnifiquement en l'honneur de Henri de Prusse, envoyé par son frère, Frédéric II dit le Grand, pour traiter secrètement avec Catherine, au i dite la Grande, du partage d'un pays dont ils se prétendaient les protecteurs. L'assentiment de l'Autriche était nécessaire; Joseph II, plus philosophe encore que Catherine et Frédéric, était non moins ardent à la spoliation de la malheureuse Pologne. Si la philosophie était sur le trône au dix-huitième siècle, ce n'était pas celle de Marc-Aurèle. Ah! pourquoi les vertus n'accompagnent-elles pas ordinairement le génie, les grands hommes représenteraient les dieux sur la terre, et auraient à accomplir de sublimes missions.

Voici les détails de la fête donnée au prince Henri, à Tsarskoïé-Célo, en 1770.

A l'entrée de la nuit, l'impératrice, son fils Paul Petrowitz, le prince Henri et diverses personnes de la cour, au nombre de seize, se placèrent dans un immense traîneau, attelé de seize chevaux, couvert et entouré de doubles glaces qui reproduisaient les images sans nombre de tous les objets au-dedans et au-dehors. Ce traîneau, suivi de plus de deux mille autres, partit de Pétersbourg. Tout le monde était masqué en dominos.

Un chemin large et bien battu, avec des pyramides en marbre, pour marquer les distances en verstes, mène de la capitale à Tsarskoïé-Célo. Cette chaussée était éclairée, en tous temps, par onze cents lanternes. A un mille de Pétersbourg, les traîneaux passèrent sous un arc de triomphe immense et superbement éclairé. On trouva ensuite, à chaque mille, une grande pyramide, illuminée avec art, vis-à-vis de laquelle était placée une guinguette, où dansait des paysans et des paysannes. Chaque guinguette offrait une nation différente, que son costume, ses danses et sa musique faisaient aisément reconnaître.

A une demie-lieue du château de Tsarskoïé-Célo, s'élevait une haute montagne, représentant le Vésuve lançant des torrens de flamme. Cette éruption artificielle dura tous le temps que les traîneaux défilèrent à la vue de la montagne.

L'intérieur du château de Tsarskoïé-Célo était éclairé par un nombre infini de bougies. On y dansa deux heures dans différentes salles. Tout-à-coup le canon se fait entendre, le

bal cesse, les bougies sont éteintes, tout le monde se place aux fenêtres, et l'on jouit du spectacle d'un très beau feu d'artifice. Ensuite le canon donna le signal de rallumer les bougies. On avait servi un souper splendide. Au sortir de table, on dansa encore jusqu'au matin.

L'impératrice séjourna quelques temps au château : elle passait toutes ses soirées avec le prince Henri, dans l'appartement favori, appelé l'Ermitage.

Il occupe une aîle entière du palais impérial. On y entre par une galerie remplie de tableaux, dont la plupart sortent du fameux cabinet de Crozat, que Catherine fit acheter à Paris. Les autres pièces sont deux salons très élégamment ornés, et une salle à manger, dans laquelle on est servi sur des tables de confidence, de différentes grandeurs. Nul domestique n'entre dans cet appartement ; on n'a qu'à frapper le plancher pour en voir sortir à l'instant des tables couvertes de tout ce qu'on désire. A cette salle communique un jardin d'hiver, où l'on se promène dans des allées bien sablées, sous des arbres verdoyans, et au milieu de fleurs et de fruits de toutes espèces. Ce jardin est voûté ; une douce chaleur y est constamment entretenue par des poêles qui sont au-dessous ; dans la saison la plus rigoureuse, l'on y cueille la pêche, l'ananas, l'hyacinthe et la rose.

Au-dessus est une terrasse, où l'on trouve un second jardin dans le goût asiatique, mais on ne peut en jouir que l'été.

Il y a aussi à l'Ermitage, un théâtre où l'on jouait des pièces composées par l'impératrice et ses courtisans, qui souvent contenaient la satire des cours étrangères ou de quelques personnages ridicules de Pétersbourg (1).

Cependant, au milieu des fêtes et des plaisirs, Catherine et Henri poursuivaient leur but secret, et bien que le traité qui démembre la Pologne ne fut conclu que deux années après, toutes les clauses en furent arrêtées dès ce moment. Les puissances qui n'en profitaient point, et pouvaient s'y opposer, le souffrirent par insouciance et par un égoïsme mal entendu, dont aujourd'hui elles aperçoivent clairement les funestes conséquences ; Catherine comptait si bien sur l'apathie du reste de l'Europe, qu'elle disait au prince Henri : « J'épouvanterai la Turquie ; je flatterai l'Angleterre ; chargez-vous d'acheter « l'Autriche pour qu'elle endorme la France. »

La Pologne, surprise par artifice et par violence, fut enchaînée et condamnée à l'esclavage sans que le Midi, ni l'Orient, ni l'Occident, qu'elle protégeait contre les hommes du Nord, leur opposant son corps pour barrière, s'élevassent contre cette immense iniquité. Et soixante ans après, comme si la cause des Hellènes avait épuisé toute l'humanité et la générosité de l'Europe, la victime palpitante fut égorgée aux yeux des nations qui considérèrent le sacrifice, si ce n'est avec sang-froid, du moins avec inertie,..... ne songeant point que les peuples sont solidaires les uns vis-à-vis les autres.

Et maintenant lorsqu'on considère les magnificences du château impérial de Tsarskoïé-Célo, lorsqu'en visitant ses merveilles, la pensée se reporte volontiers au règne de Catherine II, et s'en retrace toutes les grandeurs, tout-à-coup l'image de la Pologne vient en détruire le prestige et en ternir la gloire. Si nous contemplons les monumens glorieux fondés par Catherine dans les parcs superbes de sa résidence, tels que : la colonne rostrale, élevée en l'honneur du comte Fœdor Orloff, pour la victoire qu'il remporta, en 1770, sur les côtes de la Morée ; une autre colonne consacrée à la gloire du comte Alexis Orloff Tchermenski ; l'obélisque en marbre, destiné à conserver la mémoire de la bataille gagnée contre les Turcs, par le feld-maréchal Routmansof Zadounaïski, en 1770, sur la rivière de Ragoul ; l'arc de triomple en marbre, par lequel Catherine II voulut récompenser le dévouement que montra le prince Grégoire Orloff, à l'occasion de la perte de Moscou,

(1) Castera.

et qui est placée à l'entrée du jardin, du côté de Gatchina. (1) Si nous contemplons, dis-je, ces belles pages, gravées en quelque sorte sur le granit, de l'histoire de Catherine, notre œil s'écarte involontairement, et recherche le monument honteux, signe d'opprobre, sur lequel une main invisible, vengeresse de l'humanité, aurait écrit en caractères sanglans, *la spoliation de la Pologne*, tache ineffaçable pour ceux qui l'ont accomplie et pour ceux qui l'ont soufferte.

Souverains, élevez à vous-mêmes les monumens glorieux de votre règne; le souffle de de la postérité en détruit aisément le prestige et le mensonge, pour ne laisser place qu'à la triste réalité des choses. M.

DES ESCLAVES EN RUSSIE.

I.

En Russie, les paysans esclaves sont partagés en quatre grandes sections :

1° Les esclaves de la couronne, qui sont la propriété de l'autocrate, lui paient un impôt appelé *obrok,* et sont employés en son nom à des travaux publics;

2° Les paysans de l'économie; ils étaient jadis la propriété des évêques, des églises ou des monastères;

3° Les paysans attachés à l'exploitation des mines;

4° Les paysans des particuliers; c'est la section la plus nombreuse et la plus mal partagée.

Pour se faire une idée approximative des souffrances de ces derniers, il faut d'abord ne pas oublier quelle est la rigueur du climat russe, et qu'une année commune donne 170 jours dont la température moyenne est de 24 1/2 degrés au-dessous de zéro du thermomètre de Réaumur. C'est pourtant dans un tel pays de glace, qu'au plus fort de l'hiver le paysan, dont le cou est tout à fait nu, n'a pour tout vêtement qu'une peau de mouton, serrée par une ceinture autour de la taille, des souliers d'écorce attachés avec des cordons de même nature, des gants sans doigts, et pour abri qu'une cabane de bois, où il mange, au milieu de son bétail qui le lui dispute, un pain noir dont on ne saurait se faire une idée en Europe.

Ces malheureux sont attachés à la glèbe, ou plutôt ils sont réduits à une condition pire encore. Car s'il ne leur est pas permis de quitter le village où ils sont nés sans avoir obtenu le consentement du maître, d'un autre côté celui-ci peut, à son gré, les transférer d'une contrée dans l'autre : en sorte qu'on voit des esclaves qui ne connaissent d'autre univers que le village dans lequel ils sont nés, comme on en rencontre d'autres conduits par troupeaux de cent hommes, pour travailler à plusieurs centaines de lieues de leur pays natal.

Il n'est point de travaux si pénibles que l'esclave russe ne soit forcé d'exécuter; c'est à lui de marcher et d'agir là où les chiens, les bœufs et les chevaux refusent le service; et s'il s'arrête, par fatigue ou par impossibilité de vaincre les obstacles, le bâton de l'intendant est là pour lui faire aussitôt retrouver la force et l'ardeur du désespoir. Il y a dans les châtimens quotidiens ordonnés par les cruels et ignorans boïars, un si barbare arbitraire que, sur toute une vaste surface de 375,175 milles carrés, on pourrait dire n'entendre que des cris et des gémissemens de victimes; que de fois on a vu, dans ces

(1) On a élevé depuis, du côté de Tavlofsk, le beau portique en fonte de fer avec cette inscription en russe et en français : *A mes chers Compagnons d'armes*, par laquelle l'empereur Alexandre a voulu témoigner sa reconnaissance à l'armée.

sanglantes exécutions où les malheureux flagellés expirent au milieu de lacérations atroces, un fils, instrument forcé de la colère du maître, lever le fouet sur son père ou sur sa mère!...

Cette flagellation, du moins, est-elle le châtiment d'un grave délit? Oh! non; pour l'infliger, il suffit du prétexte le plus léger, d'un plat renversé, d'un salut qui n'a pas été assez humble, d'un sommeil que la lassitude de la veille a trop prolongé, d'une maladie même qui vient apporter dans les travaux de l'esclave une interruption involontaire.

Le bâton est, en un mot, le grand moyen des nobles pour maintenir et diriger les esclaves; c'est le bâton qui impose à ceux-ci le métier qu'ils doivent apprendre et exercer, qui en fait des artisans, des musiciens, des chasseurs, des cuisiniers; mais il les dépouille en même temps de toutes leurs facultés morales, il ternit la vivacité naturelle de leurs petits yeux, il les rend lourds dans le travail : on peut voir à la Bourse de Pétersbourg un matelot anglais venir aisément à bout de ce que ne pourraient faire trois esclaves russes.

Le sort des femmes n'est pas plus tolérable que celui des hommes; condamnées comme eux aux travaux les plus durs, comme eux vouées à la misère et au fouet, elles ont ce malheur de plus, qu'elles ne sont pas même libres de conserver leur innocence. On les considère comme des instrumens faits pour servir aux débauches non seulement du maître, mais encore de tous ceux qu'il lui plaît d'appeler à les partager. Il s'est trouvé des monstres qui n'ont pas craint de se jouer des lois les plus saintes de la nature, en commandant à un fils de faire l'amour à sa mère, à une fille d'entrer dans lit de son père.

Mais ce que l'on rencontre fréquemment, c'est l'union d'un jeune homme de dix-neuf ans avec une femme de quarante; car ce moyen est un de ceux qu'emploient les seigneurs pour accroître le nombre de leurs esclaves.

Les femmes, comme les hommes, sont forcées de se livrer à la profession désignée par le maître. En Russie, et principalement à Moscou, les boïars ont souvent leur théâtre particulier et leur orchestre, dont leurs esclaves sont les acteurs et les musiciens. Que de fois on a vu ceux-ci fouettés pour un trait mal rendu, ceux-là bâtonnés pour un rôle mal saisi; rois superbes sur le théâtre, venant humblement dans la coulisse tendre leur corps d'esclave aux coups du bourreau!

Mais à ce malheureux, pour le soutenir dans une vie toute de privations et de désespoir, il faut bien quelque moment d'un oubli consolateur; c'est l'eau-de-vie qui les lui procure, une eau-de-vie forte, piquante, que l'art n'a point adoucie, qui sent le cuivre brûlé, qui enivre, abrutit, dessèche les sources de la vie, mais qui, pour un moment du moins, anéantit la pensée des souffrances endurées, et de celles qui se préparent encore pour l'avenir.

La superstition est le grand moyen conservateur de la tyrannie et de l'esclavage. L'homme persécuté, maltraité, réduit au désespoir, cherche des moyens de consolation dans tout ce qui frappe son imagination; il se crée des idoles et il se prosterne devant ses propres œuvres. La baraque de l'esclave russe est toujours tapissée de mille images de saints; on le voit implorant grâce, baisant la terre, invoquant, comme ses consolateurs, saint Nicolas et la sainte Vierge. Les prêtres, dont la mission devrait être de dissiper son ignorance, de lui enseigner sa propre dignité et l'estime de soi-même, de fléchir la barbarie de ses oppresseurs, viennent au contraire, s'associer aux boïars pour assurer et compléter son exploitation.

Soyons surpris, après cela que, dans un tel pays, il se trouve plus de 200,000 milles carrés de terres incultes, et que les arts et l'industrie y soient réduits a une telle nullité, qu'on est contraint d'y recourir à des colonies d'étrangers.

Quelques philosophes ont attribué au climat l'esclavage russe, et ils ont ajouté que la Providence, équitable dans ses arrêts, a donné aux serfs du nord l'insensibilité pour

adoucir leur triste position. Quel blasphême et quelle ignorance de l'histoire de ce pays ! L'homme, dans quelque coin du globe qu'il se trouve, cesse-t-il jamais d'être une créature intelligente et sensible? Jetons un coup-d'œil sur les fastes de la Russie et sur son état actuel ; nous verrons ces esclaves qu'on regarde comme dépourvus de sensibilité, ne laisser échapper aucune occasion de manifester leur haine, d'exercer leurs vengeances, de secouer, pour les briser, les chaînes qui les accablent. Quel est le pays dont les annales nous offrent autant d'assassinats, autant d'incendies qui dévorent les richesses des nobles? Eh bien! par quelles mains sont agités ces poignards, sont allumées ces flammes, si ce n'est par les mains de ces esclaves, d'autant plus terribles que leur soif de vengeance a été plus longtemps comprimée! La Jacquerie, qui brûla en France tant de châteaux et fit couler le sang de tant de nobles, ne fut qu'un évènement de peu d'importance, si on la compare à La Jacquerie russe. Qu'on se figure voir des masses immenses, tout à coup soulevées, inonder comme un torrent tout le pays, renversant les palais, frappant la terre de stérilité, roulant dans le sang de la noblesse, à qui elles ne laissent pas même le temps de crier merci !

Souvent aussi l'on a vu des esclaves se réunir au nombre de plus de cent mille, pour s'expatrier et chercher asile dans les pays voisins. En 1774, six cent mille Kalmuks aimèrent mieux émigrer dans les déserts de la Chine que de supporter plus long-temps le joug moscovite.

Enfin la Russie a eu ses usurpateurs, comme on veut bien les appeler, qui d'une simple cabane de paysans, ont su s'élever jusqu'au trône, en faisant appel aux esclaves, en déclarant la guerre aux seigneurs. Elle a eu ses Spartacus, devant qui tremblait l'oligarchie moscovite.

Il ne faut pas penser non plus que l'indolence des paysans russes explique la cruauté de leurs maîtres. Ils ne manquent ni d'esprit, ni d'adresse, ni de bonne volonté, sitôt qu'une main humaine les dirige. Les étrangers qui s'en servent pour domestiques nous en donnent un témoignage certain. Voilà ce que nous raconte à ce sujet un voyageur aussi profond que consciencieux.

« Le serf russe, dit M. Fabel, dans son ouvrage intitulé : *Promenade de Saint-Pétersbourg*, a une aptitude étonnante pour prendre toutes les formes, pour acquérir toute « sorte de talens ; il sait tout imiter : langues, arts, manières ; il saisit tout avec facilité ; il « a de l'adresse pour tout. J'ai pris hier Fédor au hasard, je l'ai dépouillé de son sarreau « de paysan. J'en aurais fait mon secrétaire, mon écuyer, mon maître-d'hôtel, mon intendant : n'ayant besoin que d'un laquais, j'en fis mon laquais. Le lendemain du jour où je « le pris à mon service, je ne le reconnaissais plus. Il parut le matin en grosse cravate, « souliers cirés à nœuds, les cheveux dressés en crête, et le tablier retroussé par un bout ; « il me servit du thé d'un air affairé ; au bout de huit jours il y mettait de l'élégance : « il avait pris exemple sur des valets de chambre. Mais ce n'est pas tout, il sait tous les « métiers ; je l'ai trouvé tricotant des bas, racommodant des souliers, faisant des paniers « et fabriquant des brosses. Quelquefois il se cuit du pain et se fait des gâteaux aux « poissons. J'ai goûté avec plaisir de ses choux aigris par la fermentation et de son gruau. « Un jour je le surpris se faisant une balalaïka (espèce de petite guitare à deux « cordes) avec son couteau ; enfin je ne lui ai rien encore ordonné qu'il n'ait su exécuter. « Il a été, au besoin, mon menuisier, mon sellier, mon tailleur, mon serrurier. Il n'exécutera pas tout cela en perfection ; ce n'est pas ce qu'on demande d'un domestique, mais « il saura me tirer de l'embarras du moment. »

Cependant on aurait tort d'attribuer aux tsars l'état pénible des serfs. Nous allons voir comme tous les efforts de Catherine, de Pierre III et d'Alexandre, échouèrent contre l'obstination des seigneurs, qui dans leur ignorance aveugle, pensent que l'affranchissement des esclaves amènera leur ruine. J. C.

MSTISLAW, JAROPELK, VIATCHESLAW, ENFANS DE WLADIMIR.—USURPATION DE VSEVOLD, FILS D'OLEG.—LUTTE ENTRE LA BRANCHE CADETTE ET LA BRANCHE AINÉE.—ANARCHIE A NOWGOROD.—MORT D'IGOR.

(1125-1146.)

Le temps écoulé depuis Wladimir Monomaque jusqu'à l'invasion des Tatars Mongols, c'est-à-dire depuis l'an 1125 jusqu'en 1218, ne voit que des princes médiocres qui se disputent la possession de Kief, s'arrachent mutuellement leurs apanages, et souvent ne rougissent pas de rechercher l'alliance de Polowtsi pour assouvir leur ambition, ou venger leur amour propre blessé. Mstislaw, fils de Wladimir, occupe le trône de Kief et se voit forcé de secourir le prince de Tchernigof chassé par son neveu. L'autre fils de Wladimir, successeur de Mstislaw, ayant donné des apanages aux enfans de son frère aîné, excita la jalousie et la révolte d'une foule de petits princes. Enfin, quand le troisième fils de Wladimir, Viatcheslaw, fut appelé à gouverner, un des princes de la branche aînée s'éleva contre lui et le contraignit à abandonner Kief. Par suite de cette usurpation, Vsevold, fils d'Oleg, arriva au pouvoir. Celui-ci conçut le dessein de réunir tous les apanages sous sa domination, et nous sommes convaincus que c'était là le seul moyen de rendre au pays la paix et la prospérité; si ce plan eût pu s'effectuer, peut-être un siècle plus tard la Russie unie, civilisée, puissante, eut repoussé Gengis-Khan. Mais le succès ne couronna pas la grande pensée de Vsevold. Ses armées ayant été battues, il fut obligé de faire la paix et de se renfermer dans sa principauté de Kief.

Pendant ces luttes de familles ennemies, pendant ces guerres civiles, les habitans de Kief et de Nowgorod reprirent peu à peu leurs anciennes prétentions; aux princes faibles ils promettaient leur appui, mais toujours en échange de concessions nouvelles. Les fiers Nowgorodiens choisissaient, puis chassaient leurs souverains ou les emprisonnaient, et pourtant ne pouvaient se passer d'en avoir. Sous le règne du grand prince Jaropelk, ils refusèrent d'obéir à Vsevold, fils de Mstislaw, et lui dirent : « Tu as oublié les sermens que tu avais fais de mourir avec nous, tu as cherché une autre principauté, va donc maintenant où tu voudras. » Après l'avoir chassé ils le rappelèrent, mais en lui imposant des conditions. Les fonctionnaires publics devaient être élus par eux; la république devait exister au sein de la monarchie : forme bâtarde où le peuple n'a point assez de pouvoir pour se gouverner tout seul, où le monarque n'a pas assez de force pour faire le bien. Vainement Vsevold rappelé se soumit-il à leurs exigences; ils se rassemblèrent quelques temps après et le condamnèrent solennellement à l'exil. Voici les griefs qu'ils alléguèrent contre lui.

1° Qu'il ne surveillait pas assez *le petit peuple*, et qu'il n'aimait que le plaisir, les faucons et les chiens.

2° Qu'il avait ambitionné le gouvernement d'une autre province.

3° Qu'au combat il avait le premier abandonné le champ de bataille.

4° Qu'il n'avait point d'opinion précise et déterminée.

L'emprisonnement du prince suivit sa déchéance; ils ne le laissèrent libre qu'à l'arrivée de Sviatoslaw qu'ils avaient élu à sa place. Pense-t-on qu'ils furent enfin satisfaits de ce choix ? Non. Les inconstans Nowgorodiens appelèrent bientôt un nouveau prince. Vsevold, fils d'Oleg, prévoyait les malheurs que cette anarchie devait attirer sur sa patrie; il marcha pour faire rentrer Nowgorod dans l'obéissance, mais il échoua en cette occasion comme dans son entreprise contre les princes apanagés.

Alors il tourna ses regards vers la Pologne dont l'intervention avait déjà sauvé plusieurs fois la Russie des discordes civiles. En prêtant leur appui aux grands princes russes, les rois polonais acquéraient non seulement de puissans alliés, mais encore ils se créaient une barrière contrel es peuples barbares qui surgissaient de l'Orient.

Mais cette fois la Pologne n'était pas plus heureuse que les peuples soumis aux sceptres des descendans de Rourik. La guerre civile dévastait les bords de la Vistule en même temps qu'elle ensanglantait Kief, Nowgorod, Wladimir. Boleslas III, ce grand monarque, vainqueur en quarante-sept batailles, qui s'était distingué par une sage administration et une justice exemplaire, avait commis, en mourant, une faute qui détruisit tous les fruits de son règne glorieux; c'était de répartir la Pologne entre ses enfans. Ce partage eut les mêmes résultats qu'en Russie; Wladislas, l'aîné des fils, prétendit régner seul, et ses frères défendirent l'héritage qui leur avait été légué par leur père.

Le fils d'Oleg résolut de s'allier avec Wladislas; il pensait que celui-là une fois devenu maître, l'aiderait à s'emparer de la même autorité; mais en Pologne les évêques sont tout-puissans. Ils prirent parti contre Wladislas et le forcèrent à s'expatrier. Les Russes revinrent sans gloire dans leur pays, et quant à Vsevold, malheureux dans toutes ses tentatives, il mourut peu regreté de ses sujets.

Plusieurs historiens ont reproché à Vsevold une ambition démesurée, une cupidité sans bornes; nous pensons qu'ils ne l'ont pas compris. Une sage politique commandait de réunir sous une même direction les petites principautés qui morcelaient la Russie, c'était le seul moyen de mettre un terme aux guerres civiles dont le pays était sans cesse accablé.

Après la mort de Vsevold, son frère Igor, autre fils d'Oleg, lui succéda, mais les habitans de Kief avaient appris de ceux de Nowgorod à imposer des conditions à leurs princes. Ils se rassemblèrent, et quand le frère d'Igor s'enquit du motif de cette réunion, ils lui répondirent : *Nous demandons justice. Les juges nommés par Vsevold ont opprimé les faibles, jurez pour vous et pour votre frère que désormais vous serez vous-mêmes nos juges, ou que vous choisirez pour vous remplacer les seigneurs les plus dignes de ce noble emploi.* Igor descendit de cheval, baisa la croix, et promit au peuple que le nouveau souverain remplirait tous les devoirs du père le plus tendre et le plus juste.

A peine Igor fut-il assis sur le trône, qu'Isiaslaw, un des descendans de Wladimir Monomaque rassembla une armée formidable sur les bords du Dnieper. « Frères et « amis, dit-il aux seigneurs et aux soldats qui l'accompagnaient, je n'ai point contesté « au digne Vsevold le droit de régner avant moi, il était mon beau-frère, MON AINÉ, et je « l'ai respecté comme un second père. Mais quel droit Igor et Sviatoslaw ont-ils de nous « commander? Le ciel, je l'espère, favorisera ma cause; je monterai sur le trône de mon « ayeul et de mon père, ou bien je périrai glorieusement sous vos yeux ! »

Les Kioviens n'avaient pas oublié le mérite de Wladimir et conservaient de l'affection pour ses descendans. En vain Igor voulut-il résister, force lui fut d'abandonner Kief. Isiaslaw, fils de Mstislaw, petit-fils de Wladimir, à peine en possession du pouvoir, ordonna de poursuivre Igor. Le fugitif ayant été trouvé caché dans un marais, on l'amena devant son heureux rival qui le fit charger de chaînes et enfermer dans un monastère.

Les parens d'Igor prirent les armes pour le délivrer et le rétablir à Kief, mais leur tentative fut infructueuse. Igor désespéré demanda à prendre l'habit monacal; Isiaslaw y consentit, et le prince détroné fut transféré de sa prison dans un monastère à Kief.

Mais le frère d'Igor tenta des efforts nouveaux; il appela d'autres princes à son secours, et même n'hésita pas à s'allier aux Polowtsi afin de relever la puissance des descendans d'Oleg. Les Kioviens ayant appris que ses partisans avaient obtenu quelques succès entrèrent en fureur, enfoncèrent les portes du monastère d'Igor et massacrèrent cet infortuné. Là ne se borna pas leur barbarie; après avoir dépouillé le cadavre, ils le

traînèrent à travers les rues jusque sur la place du marché. Puis, par un singulier retour sur eux-mêmes, à peine le meurtre était-il consommé qu'ils le renièrent en songeant qu'ils venaient de massacrer un innocent dont tout le désir était de finir ses jours au fond d'un cloître. *Ce n'est pas nous qui sommes ses meurtriers*, s'écriaient-ils, et ils versèrent d'abondantes larmes aux funérailles de la victime qu'ils venaient d'immoler. J. C.

JEUX POPULAIRES EN RUSSIE.

Tout peuple a ses jeux, ses danses, ses chants, lesquels, par un cachet de nationalité, révèlent son esprit propre, son génie particulier; ils influent sur son caractère en même temps qu'ils en sont le produit. Les jeux nationaux, les réjouissances publiques sont entre les mains de ceux qui gouvernent les nations, un des moyens les plus puissans d'amélioration morale et intellectuelle, en même temps qu'un juste dédommagement aux sueurs et aux peines du peuple. Par tout pays et en tout temps, le peuple s'est montré avide de jeux publics; privé en quelque sorte par son dénuement et sa misère de distractions habituelles, de récréations, de divertissemens, soit dans son logis, soit dans les endroits publics où l'on s'amuse pour son argent, et d'un autre côté, cependant, avide par sa nature d'émotions vives, et en quelque sorte de secousses violentes, la population va les chercher dans les rues, sur les places publiques; à un arrêté gouvernemental qui commande des fêtes pour le peuple, il se répand en foule pour aller en jouir sans jamais s'en rassassier; à défaut de fêtes à son intention, il demeure spectateur ardent des réjouissances des riches, de leurs divertissemens et de leurs magnificences. Mourant de faim, il considère avec une sorte de satisfaction leurs tables surchargées de mets; sans feu, ni lumière, il s'épanouit aux clartés étincelantes qui brillent à travers les croisées; il se jettera sous les pieds des chevaux pour mieux contempler les somptueux équipages; par une soirée humide et pluvieuse, il restera attentif au son de la musique, au bruit de la danse. Le peuple a ses jeux propres, peu coûteux, où dans les momens de récréation il peut exercer son adresse, sa vigueur, son agilité, où surtout il assouvit son besoin d'émotions par les chances hasardeuses du gain et de la perte. Tout est spectacle pour le peuple, il s'arrête à tout incident des rues, une voiture qui verse, un ivrogne qui passe, des gens qui se querellent, une mendiante qui chante, un singe, un ours, un orgue de Barbarie, qui gagnent le pain d'un malheureux. Une émeute, un soulèvement, une révolution, sont des scènes dont souvent il devient acteur sans l'avoir voulu. Et enfin, l'échafaud attire une foule éperdue que la curiosité avide seule conduit, et qui, par une corruption involontaire, en emprunte des mœurs inhumaines et féroces, tellement que dans des momens de crise, elle devient capable d'élever de ses propres mains l'échafaud et la potence, et de devenir elle-même bourreau.

Et ceux qui ordonnent journellement l'échafaud, qui rassassient la foule de la vue des supplices, demandent pourquoi le peuple est féroce? Le peuple est surout ce qu'on le fait; comme les enfans, il a sa nature particulière, mais qui se modifie extraordinairement par l'éducation. Le besoin de spectacles et d'émotions, est chez lui indestructible; c'est à ses gouvernans à tirer parti de ce besoin, comme du moyen le plus prompt, le plus efficace, le plus général d'enseignement et de régénération.

Si l'on doute de l'influence des jeux publics sur l'esprit et le caractère des populations, que l'on consulte l'histoire et que l'on observe l'influence des divertissemens populaires sur les peuples de nos jours. Dans l'ancienne Grèce, les jeux olympiques, les solennités théâtrales, les exercices gymnastiques, les discussions schoslastiques, et surtout les

émotions habituelles du Forum, ne firent-elles pas des Grecs, et principalement des Athéniens, le peuple le plus beau, le plus adroit, le plus courageux, le plus héroïque, le plus intelligent, le plus spirituel, le plus artiste, en un mot, doué de l'aptitude la plus puissante et la plus universelle. Et au contraire, chez les Romains, le spectacle habituel des combats effroyables des gladiateurs ne finit-il point, et lorsque les jours glorieux furent passés pour la république, par abrutir le peuple, le rendre féroce et sanguinaire, en même temps que lâche; car en dernier lieu, y eut-il une populace au monde plus vile que le peuple romain maître de l'univers? Les jeux publics à Sparte faisaient partie du code qui la régissait, et ce fut leur influence principalement qui en entretint les mœurs factices. De nos jours, toute pompe, toute grandeur, tout but moral et religieux ont disparu des jeux publics; toute idée, tout esprit, tout sens quelconque en sont effacés; en vain y chercherait-on quelque grand enseignement, soit même un développement des forces physiques, soit un exercice pour l'intelligence; toute nationalité même est éteinte dans les réjouissances de commande, ce sont partout illuminations, feux d'artifice, chemins plantés d'arbres, fenêtres pavoisées, drapeaux, parades, concerts, échafaudages d'un jour, et le tout élevé aux frais du peuple que l'on amuse ainsi avec son argent; et pour le courant de l'année, on lui réserve supplices, marque, cours d'assises, attroupemens, émeutes, sans compter pour les pays privilégiés, le knout et la bastonnade, dont les acteurs assez ordinairement sortent de ses rangs. Mais pour en revenir aux jeux proprement dits, si on y recherche un caractère national, quelque développement de l'esprit ou du corps, que l'observateur s'arrête uniquement à ce qui est chez chaque nation traditionnel et spontané; qu'il observe les fameux combats de taureaux en Espagne, les mascarades en Italie, les Kermesses chez les Flamands, le théâtre en France; le patin, le traîneau et les montagnes de glace en Russie, ainsi que ses bains de vapeur; qu'il recueille en tous pays les danses et les airs nationaux; qu'il étudie les jeux particuliers d'adresse ou de hasard inventés par chaque peuple et lui servant de délassement journalier, et il pourra en tirer des conclusions certaines pour ses mœurs, son caractère, ses aptitudes, son degré de force et d'intelligence. Mais partout il aura à regreter que des fêtes publiques, des solennités vraiment nationales, ne soient point instituées dans le but d'élever l'âme et l'intelligence d'une nation, et de lui procurer les plaisirs les plus vrais, ceux de nous agrandir à nos propres yeux, et de perfectionner toutes nos facultés.

Nous allons ici détailler les jeux particuliers des Russes, qui servent à leurs délassemens habituels et de passe-temps à la foule de cochers, de laquais, d'esclaves de tous genres, qui attendent dans l'oisiveté le bon plaisir de leurs maîtres. On verra que ces jeux exercent principalement le coup-d'œil, l'agilité, l'adresse, la force, et très peu l'esprit et l'intelligence. Nous parlerons ensuite des jeux sur la glace, des bains, et enfin des réjouissances publiques et des étranges mascarades qui eurent lieu sous le règne de Pierre-le-Grand.

Jeu de Swayky. — Ce jeu demande un coup d'œil juste et une main exercée; il consiste dans l'art de lancer une pointe de fer, garnie d'une grosse tête, de manière qu'elle tourne en l'air et revienne se planter dans un petit cercle de fer planté pour la recevoir. Chacun des joueurs joue à son tour jusqu'à ce que tous aient achevé le nombre de coups déterminés, et que l'un d'eux ait placé la pointe dans le cercle autant de fois qu'on en est convenu. Supposons qu'un des joueurs ait fait entrer la pointe dans l'anneau trente fois, tandis que son adversaire n'ait réussi que dix-sept fois; le premier joueur recommencera encore treize fois, tandis que le second sera obligé, par les règles du jeu, non seulement à relever la pointe et la présenter au vainqueur, mais encore à payer tous les nouveaux coups qui auront porté dans l'anneau.

Jeu de Babki, ou *des Osselets.* — Le jeu de Babki, que l'on trouve souvent représenté sur

les vases étrusques, doit être fort ancien, et peut-être l'est-il autant dans le Nord de l'Europe que dans le Midi, où ces vases ont été faits. Pour jouer ce jeu, on commence par se procurer des osselets, qu'on trouve toujours à acheter à bon marché. On choisit un terrain uni pour les placer en paire sur deux lignes; on marque un but éloigné de quinze ou vingt pas des osselets. L'avantage de jouer le premier est réservé à celui qui lance son *Bitka*, ou osselet, le plus loin au-delà de ce but. Tant que le joueur abat des osselets, il continue à jouer; s'il n'en renverse qu'un, il retire également celui qui est vis-à-vis, la paire ne devant jamais être séparée. Le joueur qui a le premier retiré son enjeu, devient *damascheka*, c'est-à-dire qu'il ne joue plus dans cette partie, et ramasse, à la fin, tous les osselets restés debout. Les perdans rachètent les osselets pour un prix convenu, et on recommence une nouvelle partie.

Jeu de Pristinky.—Ce jeu, qui fait l'amusement des enfans dans d'autres pays, n'est point dédaigné par les bourgeois et les paysans russes. On trouve dans tous les coins de la ville de Pétersbourg des hommes qui se livrent à ce passe-temps innocent et peu coûteux. Chacun des joueurs tient une pièce de monnaie qu'il lance contre un mur, de manière à la faire rebondir au loin; le suivant en fait de même, mais en dirigeant la force de son coup de façon à faire tomber sa pièce dans le voisinage de celle de son adversaire; s'il est assez heureux pour qu'elle n'en soit distante que d'un pas, la pièce lui appartient.

L'escarpolette.—Un amusement vraiment national, auquel se livrent les jeunes paysans des deux sexes, les jours de fêtes et dimanches, est celui de l'escarpolette. Deux jeunes filles, ou un jeune garçon et une jeune fille, se placent debouts aux deux extrémités d'une planche pour la tenir en équilibre et la forcer à garder la même position; une troisième personne s'assied dans le milieu, en donnant quelques coups de pieds à l'une des extrémités; la personne, qui est à l'extrémité opposée, est élevée, par l'élasticité de la planche, à une hauteur de trois et même de six pieds. Pour obvier à tout accident qui pourrait blesser la décence, les filles lient, avec un mouchoir, leurs jupes au-dessous des genoux. Cet exercice demande de l'adresse et de l'à-plomb, car si le sauteur ne se soutient pas sur l'extrémité de la planche, il court risque d'être renversé.

Jeu de Gorodki. — Ce jeu fait l'amusement des cochers et des domestiques dans toutes les villes de Russie. On prépare dix morceaux de bois arrondis, et plus ou moins longs, qui portent le nom de *Gorodki.* Après avoir tracé sur le terrain deux carrés, éloignés l'un de l'autre de quinze ou vingt pas, dans lesquels on place les gorodkis en nombre égal et arrangés en piles, les joueurs, partagés en deux bandes, tirent au sort pour savoir laquelle jouera la première. Le joueur se place auprès de son carré, et lance de suite deux gros bâtons contre les gorodkis qui sont dans le carré des adversaires; s'il est assez heureux pour les faire sortir tous du carré, la partie est gagnée; les perdans sont obligés de prendre les gagnans sur leurs épaules, et de parcourir ainsi, jusqu'à quatre fois, la distance qui se trouve entre les carrés.

Dans les jeux où leur intérêt est engagé, les Russes montrent beaucoup de finesse et de ruse. Il n'est pas rare de les voir dans leur propre pays, ainsi que dans les pays étrangers, faire des dupes et exploiter l'ignorance des paysans et du bas peuple. Il existe surtout un jeu où les Kosaks se signalent par leur malice; ce jeu consiste à clouer un poinçon au milieu d'une bandelette en cuir; celui qui le place de manière à ce que le poinçon reste au milieu, gagne la somme convenue. Mais comme le résultat dépend tout-à-fait de celui qui lie la bande, il est facile de voir que les Kosaks ne risquent rien, et sont toujours sûrs de gagner.

Mme GATTI DE GAMOND.

LES ESCLAVES EN RUSSIE.

II.

VÉRITABLES AUTEURS DE LA DOULOUREUSE SITUATION DES SERFS. — PIERRE III VICTIME DE SES PROJETS DE RÉFORME. — VAINS EFFORTS DE CATHERIFE II POUR AMÉLIORER LEUR SORT. — ALEXANDRE ARRÊTÉ DANS SES VUES LIBÉRALES PAR LES SEIGNEURS RUSSES. — INFLUENCE DE LA VIEILLE ARISTOCRATIE SUR L'ÉTAT ACTUEL DES PAYSANS.

Nous avons déjà dit plusieurs fois et nous le répétons encore, on ne doit point attribuer exclusivement tous les maux qui affligent la Russie aux princes qui règnent sur elle. Un gouvernement complètement despotique, une autocratie dans la véritable signification du mot est une chose aujourd'hui impossible en ce pays. Le souverain ne peut se passer d'agens fidèles, dévoués, prêts à obéir à son premier signal; pour former en corps ces indispensables serviteurs, il faut les associer à l'exploitation générale des masses. C'est par des faveurs, par des concessions, qu'on parvient à créer une caste sur laquelle s'appuie la dynastie impériale. Ces privilèges se maintiennent par l'autorité des siècles et semblent se changer en droits inattaquables. Le plus odieux de leurs résultats, c'est la servitude du peuple au profit des seigneurs; les tsars, malgré leur puissance, ne porteraient pas atteinte impunément à cet état de choses. Pense-t-on que le plus froid despote ne préférerait pas commander à des sujets dociles tels que les paysans de la Prusse et de l'Autriche plutôt qu'à des esclaves abrutis et fouettés, dont les cris de douleur et de désespoir ont pénétré plusieurs fois jusqu'aux palais du Kremlin et de Tsarkoïé-Célo. Comment penser que le tsar n'ait jamais jeté un coup d'œil sur les paysans de la couronne, et ne les ait comparés à ceux des boïars et des seigneurs particuliers? Les premiers ne sont pas surchargés de travail, ils n'endurent pas la misère, et la justice leur est rendue avec assez d'équité; car elle émane de juges choisis en grande partie parmi les paysans eux-mêmes; mais les seconds! ah, nous ne tracerons pas de nouveau les détails horribles que nous avons déjà donnés.

Pierre III, ce monarque bienveillant qui supprima la chancellerie secrète, et donna à la noblesse plus de liberté qu'elle n'en possédait avant lui, pourquoi a-t-il succombé? Quelle fut la cause de son supplice? par quels ordres fut-il massacré? Ceux qui examineront attentivement l'histoire de son règne trop court seront convaincus que c'est à sa prédilection pour le système d'administration de la Prusse, et surtout au désir qu'il manifestait de dépouiller les membres du clergé de leurs biens territoriaux, de leurs esclaves, que Catherine fut redevable de la facilité avec laquelle elle lui enleva la couronne.

Cependant, soit qu'elle fut inspirée par des sentimens humains, et qu'elle voulut étonner l'Europe par son libéralisme; soit qu'elle fut effrayée par Emilien Pugatchew qui en brisant les fers des esclaves faisait trembler Moscou et Saint-Pétersbourg, elle songea sérieusement à l'affranchissement du peuple russe. On peut se rappeler le fameux congrès où elle invita les représentans de toutes les provinces de son vaste empire à exprimer leur avis sur le nouveau code qu'elle se proposait de donner à la Russie. La question des paysans y fut agitée une des premières. Qui donc mit obstacle à leur affranchissement? Est-ce Catherine? Non, certes. Mais quelques nobles de l'assemblée osèrent dire QU'ILS POIGNARDERAIENT LE PREMIER QUI DEMANDERAIT CETTE ÉMANCIPATION. La colère des boïars croissait rapidement, elle éclata bientôt en menaces. Catherine trembla pour son trône, l'assemblée fut dissoute et les députés renvoyés (1).

(1) André Szouwalow. — Castera, vie de Catherine II.

Ne pouvant abolir l'esclavage d'un seul coup, elle chercha par différentes dispositions particulières, par plusieurs établissemens de bienfaisance à ouvrir des voies de libération aux futures générations des esclaves. Sachant combien le sort des serfs particuliers était plus dur que celui des serfs de la couronne, jamais elle ne fit don à personne d'aucune propriété territoriale prise parmi les terres de la Russie proprement dite, mais elle se montra moins humaine envers les serfs de la Pologne. Elle encouragea le général Botlin à publier des recherches sur la situation présente et l'origine de l'esclavage en Russie. La société économique de Saint-Pétersbourg posa par son ordre cette question importante : *Lequel est le plus avantageux à l'état, que le paysan possède du terrain en propre, ou qu'il n'ait que des biens meubles ? Mille ducats donnés par l'impératrice étaient le prix destiné à l'auteur de la meilleure solution.*

Alexandre témoigna pour les serfs une bienveillance plus grande encore. Jamais il ne donna en présent, non plus que Catherine, aucun fief seigneurial, disant qu'il ne voulait pas aggraver le sort des serfs impériaux. Par l'ukase du 12 décembre 1800, il autorisa les paysans de la couronne à acquérir des biens immeubles. Dans l'espace de dix années, 400,000 esclaves-nés furent affranchis; ils devinreut propriétaires, et la valeur de leurs possessions s'éleva à cinq millions de roubles (1). En 1803, il autorisa le rachat des esclaves, de gré à gré. Par ce moyen, il créa une classe de cultivateurs libres, dont le nombre, au bout de six ans, montait à 14,000. Enfin, par un réglement du 20 février 1810, ce prince abolit l'esclavage en Livonie.

Sans doute, ces améliorations partielles sont loin de satisfaire le plus ardent de nos vœux, mais elles prouvent que les souverains de la Russie n'apportent aucun obstacle à l'affranchissement des serfs. Ils sont, au contraire, entravés dans leurs projets par les boïars et les seigneurs trop ignorans pour comprendre que les paysans pourraient être rendus libres, sans que la fortune de leurs maîtres actuels en fut diminuée.

Cependant quelques seigneurs russes eux-mêmes se sont occupés de cette grave question. Nous citerons particulièrement le comte Stroïnowski, sénateur, à qui l'on doit un ouvrage intitulé : *Des stipulations qui pourraient avoir lieu entre les propriétaires et leurs paysans.* Puis, Kaisarof, auteur d'une brochure qui a pour titre : *De manumittendis servis.*

Les efforts d'Alexandre, le progrès des lumières et de l'industrie, des relations plus étroites avec l'Europe, ont commencé, dans le nord, une ère pleine d'espérance pour les classes les plus nombreuses. Par malheur, à la mort de l'avant-dernier autocrate, une lutte terrible éclata entre la vieille aristocratie et la Russie nouvelle. Le parti qui voulait régénérer le pays par une révolution succomba, et sur ses ruines les boïars raffermirent leur sceptre sanglant. L'empereur qui règne aujourd'hui, n'est que leur premier esclave, et sera peut-être leur victime. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire cet ukase que nous empruntons au *Moniteur* français.

« Nous voyons, par les rapports des commandans des gouvernemens, que dans quelques contrées les paysans de la couronne et des propriétaires, trompés par des faux bruits semés par des malintentionnés, s'écartent de l'ordre légal, dans la supposition de la part des paysans de la couronne, qu'ils ont été affranchis du paiement des impôts, et de la part des paysans des propriétaires, qu'ils ont été dispensés de l'obéissance à leurs seigneurs; plaignant l'erreur de ces paysans, et désirant les ramener à leurs devoirs par des mesures appropriées à notre bonté paternelle, nous ordonnons qu'on publie dans tous les endroits ce qui suit :

1° Tous les bruits sur l'affranchissement des paysans de la couronne, du paiement de leurs impôts, et de celui des paysans et fermiers seigneuriaux, de L'OBÉISSANCE à leurs seigneurs, SONT DES BRUITS MENSONGERS, inventés et répandus uniquement par avidité

(1) Storch.

du gain, par des malveillans, qui, au moyen de ces bruits, veulent s'enrichir aux dépens de la simplicité des paysans.

2° Toutes les classes dans l'empire, et dans ce nombre sont aussi compris les paysans de la couronne et des seigneurs, ainsi que les fermiers, doivent remplir avec la plus grande exactitude les obligations qui leur sont imposées légalement, et obéir sans contradiction aux autorités qui leur sont proposées.

3° Si malgré notre présent ordre, on découvre encore ultérieurement parmi les paysans de la couronne ou des seigneurs, de même que parmi les gens employés au service des fermes, quelques désordres provenant de faux bruits répandus sur un prétendu affranchissement d'impôts, et DU POUVOIR LÉGAL des seigneurs, alors les coupables encourront notre juste indignation, et ils seront, sans délai, punis suivant toute la rigueur des lois.

4° Il est strictement enjoint aux chefs des gouvernemens de veiller sans relâche à ce que les propagateurs de bruits et propos semblables soient livrés de suite aux tribunaux, pour qu'ils décernent contre eux les punitions légales.

5° Comme il nous a déjà été adressé immédiatement de la part des paysans des demandes qu'il est impossible d'accorder, et qui se fondent sur les bruits et propos susdits, NOUS ORDONNONS, POUR METTRE FIN A CES DÉMARCHES QU'ON NE PEUT TOLÉRER, et pour maintenir l'ordre et la tranquillité, que les auteurs de ces pétitions soient, comme perturbateurs de la tranquillité générale, remis aux tribunaux et punis suivant toute la rigueur des lois. Le sénat dirigeant prendra sans retard les mesures convenables pour porter le présent ordre à la connaissance générale et prescrit que, pendant six mois, à compter de la réception du présent ordre, il en soit fait lecture les jours de dimanches et de fêtes dans les églises, sur les places publiques et les marchés, et qu'ils soient intimés aux chefs de veiller exactement à l'exécution des mesures prescrites dans notre ordonnance, dont pour prévenir tout désordre, nous les rendons immédiatement responsabl (1). *Signé* NICOLAS.»

Comment! vous ne voulez pas même laisser aux malheureux l'espoir d'un meilleur avenir? Vous regardez comme un crime d'adresser une réclamation, de proférer une plainte? Dans le siècle où nous vivons, il est impossible d'admettre qu'un prince, réellement libre, soit capable de signer un édit aussi barbare.

Nous regardons la question d'affranchissement des serfs russes comme étant de la plus haute importance. L'oppression qui règne au nord est outrageante pour l'humanité, elle est un crime contre la religion chrétienne, qui avait pour mission d'effacer la différence entre les maîtres et les esclaves; elle est opposée à la gloire et à la prospérité de la Russie, en la maintenant dans une barbarie indigne du dix-neuvième siècle; enfin, elle est dangereuse pour la tranquillité de l'Europe tout entière en l'exposant à de continuels envahissemens (2). Nous poursuivrons donc avec zèle nos recherches et nos observations à cet égard. Dans le courant de notre ouvrage, nous tâcherons de faire mieux ressortir les tristes résultats de ce système, qui change toute la population du nord-est de l'Europe en hommes machines, machines passives, machines inertes pour faire prospérer l'agriculture, l'industrie, les arts, et les sciences, mais assez fortes, assez puissantes, pour envahir les pays voisins, pour porter la destruction, la misère, la peste et l'esclavage partout où l'ambition de leur maître voudra les conduire.

J. C.

(1) *Moniteur français*, juin 1826.

(2) Voyez l'article : *Le Soldat en Russie.*



FUNÉRAILLES D'IGOR

J. B. Gain

Imp. d'Aubert paris.

Après l'avoir massacré, les habitans
de Kief viennent pleurer à ses funérailles.

ISIASLAW II, FILS DE MTISLAW.—JOURI, FILS DE WLADIMIR, LUI DISPUTE LA COURONNE. CHANCES DIVERSES DES DEUX RIVAUX. — MORT D'ISIASLAW. — ROSTISLAW, FILS DE MSTISLAW, AINSI QU'ISIASLAW III, NE FONT QUE MONTER SUR LE TRÔNE POUR LE CÉDER A JOURI. MORT DE JOURI.—ANDRÉ, FILS D'JOURI. KIEF CESSE D'ÊTRE LA CAPITALE DE LA RUSSIE. —SIÉGE DE KIEF. —GUERRE DES NOWGORODIENS CONTRE LES SUÉDOIS. —LEUR TRIOMPHE.—MORT D'ANDRÉ.

(1146-1175.)

Isiaslaw II, grand prince de Kief, redoutant la vengeance du frère de l'infortuné Igor, lui donna sa nièce en mariage. La paix semblait affermie par cette alliance, mais Jouri, prince de Soudzal et fils de Wladimir Monomaque, réclama la souveraineté de la Russie; bientôt il assiégea Kief, cité malheureuse sur laquelle se dirigeaient toutes les ambitions des princes de la branche cadette et de la branche aînée. Après d'inutiles efforts, le fils de Monomaque ne rougit pas de s'associer à son tour les plus cruels ennemis de la Russie, les barbares Polowtsi; la victoire couronna son entreprise. Au bout de trois ans d'un règne agité, Isiaslaw II quitta Kief laissant le pouvoir à Jouri, surnommé Dolgorouki, le même dont nous avons parlé dans l'introduction, celui qui, après avoir massacré Etienne Koutchko, jeta sur sa tombe les premiers fondemens de Moscou. Jouri ne fut pas long-temps tranquille et fut obligé de prendre la fuite, Isiaslaw ayant reparu à la tête de nombreux partisans. C'est un spectacle affligeant que celui de ces expulsions mutuelles, accompagnées toujours de sang et de carnage, et dont la plume de l'historien ne saurait vaincre la triste monotonie. Jouri revint avec des troupes nouvelles et cette fois fut vainqueur. Isiaslaw, mis en fuite, eut recours aux Hongrois; grâce à 10,000 de ces étrangers, il put reconquérir sa couronne.

Isiaslaw crut consolider sa souveraineté en y associant Viatcheslaw, son oncle. Pensant qu'avec la coopération de ce vieillard aimé du peuple et descendant de Wladimir il serait assez puissant, il renvoya les soldats hongrois, mais Jouri ralluma la guerre civile; toutefois ce dernier fut vaincu et contraint à demander la paix.

Quelques années plus tard, Isiaslaw mourut regreté du peuple; car, sur la fin de sa vie, il avait su repousser ses ennemis et gouverner avec justice, avec fermeté.

La mort d'Isiaslaw réveilla les prétentions et les espérances de Jouri. Kief ne fut occupé, par Viatcheslaw et Rostislaw, que quelques momens. Isiaslaw III, descendant d'Oleg, le remplaça. Mais à peine eut-il appris que Jouri s'approchait, qu'il se hâta d'expédier une députation à sa rencontre pour lui faire acte de soumission. L'œil s'égare, la mémoire se trouble dans cette foule de princes qui se succèdent si rapidement et ne règnent que quelques jours, pour le malheur d'un peuple exposé à tous les fléaux de ces interminables guerres civiles.

Jouri devint donc encore une fois maître de Kief. Dès le commencement, il eut à combattre ces Polowtsi, dont, peu auparavant, il avait imploré la honteuse alliance. Cette guerre, à peine terminée, il apprit que les Nowgorodiens s'étaient révoltés et avaient chassé son fils après l'avoir librement élu eux-mêmes. Il se préparait à marcher pour les soumettre, quand la mort vint le surprendre. Le peuple de Kief, qui avait obéi sans murmurer pendant son règne, ne le sut pas plutôt mort, qu'il manifesta une indignation furieuse, se jeta sur son palais, le pilla et massacra ses courtisans et ses serviteurs.

Kief, cette ville opulente, cette rivale de Constantinople, entourée d'une immense murailles en brique, avec sa porte dorée, qui rappelait celle de Bysance; Kief avec ses quatre cents églises, avec sa civilisation, son luxe, ses richesses, dépérissait chaque jour de plus

en plus, victime de cette affreuse anarchie. Son commerce, autrefois si vaste, s'en allait diminuant toujours; les guerriers de Rourik, les citoyens de Wladimir, d'Jaroslaw, n'y avaient pour successeurs que des hommes amollis et corrompus; enfin, cette capitale, vers laquelle se dirigeaient tant d'ambitions, n'était plus qu'une puissance vaine. Un prince, d'un esprit supérieur, sut, dans ce temps, l'apprécier avec sagesse; c'était André, fils de Jouri. Pendant que tous les descendans d'Oleg et de Monomaque tournaient leurs regards et leurs armes contre cette capitale, lui se renfermait dans son apanage de Souzdal. *Ici*, disait-il, *règnent encore la simplicité des mœurs, l'obéissance du peuple et le dévouement des boïars; tandis qu'à Kief, ville frontière des Hongrois, des Polonais, des Polowtsi, tout n'est que pillage, meurtre, guerre civile et guerre étrangère.*

Aussi, quand par droit de succession, cet héritage dangereux vint à lui échoir, quand les Kiowiens l'appelèrent à régner sur eux, il accepta le pouvoir, mais ne voulut pas siéger à Kief. Ce changement fut un arrêt de mort pour cette cité; nous verrons si, malgré le génie d'André, il ne fut pas également funeste à la Russie entière.

André de Souzdal, une fois décidé à faire de Wladimir, non seulement sa résidence, mais encore la capitale de la Russie, ne laissa échapper aucune occasion d'abaisser Kief et Nowgorod, seules villes qui pussent rivaliser avec la cité nouvelle que Monomaque avait fondée et que ses successeurs avaient embellie. Par ce changement de résidence, il arriva que les princes de Kief ne furent plus considérés comme chefs de la Russie. Durant le temps qu'André resta à Wladimir, les Kiowiens placèrent à leur tête Isiaslaw, fils de Dawid; mais le pouvoir de ce prince se bornait à sa résidence, puis à quelques autres villes telles que Nowgorod, Smolensk et Tourow: tout le reste, tout le nord-est obéissait à André, dont la domination s'étendait jusqu'aux limites de Kief et renfermait les principautés de Souzdal, Rostof et Moscou. Quand Kief et la Russie méridionale étaient en proie à l'anarchie et aux invasions étrangères, Jouri, satisfait de la décadence de la vieille cité, conduisait ses armées contre les hordes barbares qui habitaient au bord du Don et du Jaïk; il vainquit les Bulgares à plusieurs reprises, et brûla leur capitale. Non content de ces succès, il bâtit sur leur territoire plusieurs places fortes, pour mettre à jamais un terme à leurs excursions, et assurer son empire sur eux. Pendant ce temps, le prince de Kief était forcé de combattre contre ses voisins qui lui disputaient sa principauté, et qui l'en chassèrent, pour en être ensuite chassés à leur tour.

Ici arrive le moment où les habitans de Nowgorod développent toute leur puissance et s'illustrent par de hauts faits d'armes. Cette population de commerçans et de guerriers offre un spectacle digne d'une profonde attention. Quoi de plus remarquable que l'esprit commercial, qui élève cette cité au plus haut degré d'opulence sans rien lui enlever de sa fierté et de son courage? Ses marchands-soldats, malgré leurs princes qu'ils choisissent et qu'ils jugent, se servent des formes républicaines. Si, à propos de leurs affaires intérieures, des divisions éclatent, ils ne manquent jamais de se réunir en faisceau, dès qu'il s'agit de résister à un ennemi étranger. S'ils avaient su donner de l'unité à leurs efforts, nul doute que Nowgorod fut devenu le berceau de la civilisation du nord-est de l'Europe; mais ils n'étaient unis qu'à l'instant du danger présent et contre les ennemis extérieurs. Ils ne prévoyaient pas que leurs dissentions, que leurs guerres civiles, préparaient leur perte; Nowgorod devait régner dans le nord sous peine d'être enseveli sous ses ruines.

Les Suédois voulurent s'emparer de Nowgorod, Charles VII avait à cœur de continuer les conquêtes du roi Eric. Vaines tentatives, les troupes des Suédois furent détruites, leurs barques anéanties. Cette brillante victoire, en couronnant la bravoure des Nowgodiens, accrut encore la prospérité dont ils jouissaient, et leur cité contracta une étroite alliance avec les villes anséatiques.

Mais sitôt que l'ennemi eut disparu, l'anarchie releva la tête, Sviatoslaw fut chassé : il

implora le secours d'Jouri. Le grand prince de Wladimir voyait d'un œil jaloux la gloire de Nowgorod. Sentant que pour agrandir sa puissance il fallait abaisser cette cité, il prit le parti du prince exilé, afin d'affaiblir du même coup Nowgorod et Kief, qui soutenaient les Nowgorodiens.

Ce fut vers l'ancienne capitale de la Russie qu'il dirigea sa marche, portant partout le fer et la flamme. La ville de Rourik, d'Jaroslaw, de Monomaque, après deux jours d'attaques sanglantes, fut prise d'assaut. Pendant trois jours les maisons, les monastères, les églises, furent livrés au pillages. Les vainqueurs avaient oublié qu'ils étaient Russes, et se comportaient envers leurs frères comme des barbares. On emporta toutes les richesses de Kief, les images précieuses, les ornemens sacerdotaux, les livres, même les cloches. Le peuple était désolé de tant de désastres, mais André s'en réjouissait, car il pouvait dire : « *En anéantissant Kief, j'ai élevé Wladimir.* »

Kief détruit, il ne restait à l'ambition d'André qu'à faire éprouver le même sort à Nowgorod. Vainqueur de cette ville puissante, il pouvait devenir maître du nord ; mais c'est là qu'il devait être délaissé par la fortune. Les peuples tributaires de Nowgorod avaient réclamé la protection d'André : il court à leur aide. Mais en vain le triomphateur de Kief multiplie-t-il ses efforts ; la bravoure des Nowgorodiens fit des prodiges. Il s'agissait de leur salut, ils combattirent avec désespoir ; l'armée des assiégeans fut vaincue et taillée en pièces.

Ici, nous devons admirer la sage politique des vainqueurs ; appréciant le génie d'André, au lieu d'abuser de leur triomphe, ils demandèrent à ce prince de leur envoyer son frère, puis son fils pour les gouverner ; leur désir fut rempli. Il semblait qu'alors la Russie devait revenir à son ancienne splendeur, puisque le grand prince de Wladimir était maître de Kief, et que son fils régnait à Nowgorod. Mais un crime pèse sur cette famille, elle a un meurtre à expier. C'est le père d'André qui ordonna la mort d'Etienne Koutchko ; en l'immolant, le fondateur de Moscou oublia que la victime avait des enfans, et que lui-même laissait des successeurs. Les enfans de Koutchko ne pouvant venger leur père sur le meurtrier, résolurent d'assouvir leur haine sur le fils. Ils formèrent une conjuration, et à l'époque où André était au plus haut de sa puissance, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Cette mort est regrettable ; nous sommes convaincus que le gouvernement prolongé d'André eut sauvé la Russie.

Mais la fin déplorable de ce prince livra le pays à une anarchie nouvelle, et les guerres civiles avaient recommencé leurs ravages, quand les hordes asiatiques marchant de victoires en victoires, de conquêtes en conquêtes, parurent sous la conduite d'un homme supérieur qui ambitionnait la domination universelle. J. C.

MARIAGE EN RUSSIE.

INTRODUCTION.

I.

Les coutumes et cérémonies du mariage sont extrêmement caractéristiques des mœurs en tous pays. Elles font en quelque sorte préjuger avec certitude la condition précise des femmes, le degré de servitude ou d'autorité, de mépris ou de considération, dans lequel elles sont tenues chez les différens peuples, ce qui sert en même temps de pierre de touche aux progrès des lumières et du bien-être chez ces mêmes peuples : car, en tous temps, l'esclavage et l'abrutissement de la femme dérivent de la barbarie des nations qui l'y condamnent ; de même que sa dignité et et sa liberté ressortent d'un état avancé de la civilisation.

Parmi les lois et coutumes, variées à l'infini, qui président au mariage, et dont la plupart ne consistent plus que dans une lettre morte dont on a perdu le sens primitif, il en est quelques unes de saillantes qui constituent le fond même de l'institution, ses bases fondamentales, et non pas seulement ses formes accidentelles. Au fait, qu'importe les fêtes, les rites, les paroles sacramentelles, les costumes, les contorsions des assistans, les simagrées de l'époux et de l'épousée, qui partout en varient la cérémonie; les différences essentielles aux yeux de l'observateur, celles auxquelles il s'attache exclusivement comme lui révélant, d'un trait, la situation respective de l'homme et de la femme chez chaque nation, c'est d'abord : si la loi permet la polygamie, ensuite si les mariages sont basés sur les convenances naturelles, sur la libre inclination des deux parties, sur un certain degré de connaissance et d'intimité qui leur ont permis de se connaître auparavant, et enfin, en troisième lieu, si la fortune n'est considérée que comme un accessoire apporté sur le pied d'égalité par le plus riche, soit la femme, soit l'homme, dans l'association commune; ou bien si, comme cela se pratique généralement chez tous les peuples primitifs, le mari achète aux parens la femme qu'il prend; tandis que chez les peuples avancés, ce sont les parens, au contraire, qui, sous le nom de dot, donnent beaucoup d'argent à l'homme qui veut bien se charger de leur fille à titre d'épouse légitime.

Or, en examinant le mariage sous ce point de vue, nous trouverons la polygamie autorisée par la loi chez tous les peuples qui considèrent la femme comme d'une nature subalterne, et le mariage comme une chaîne qui lie l'esclave à son maître. Nous trouverons chez tous les peuples barbares, la femme livrée, par le seul arbitre des parens, à un homme qu'elle ne connaît pas, même de figure, et qui ne la connaît également point. Nous la verrons assujettie à des coutumes humiliantes, et exposée, pour un caprice, pour une fantaisie arbitraire de son maître, à être renvoyée ignominieusement à ses parens. Nous la verrons achetée littéralement par le mari, qui, en échange de son or, la considère comme marchandise, comme servante, comme animal domestique, forcée, par sa condition, à lui rendre tous les services qu'il en exige, sans qu'il lui soit tenu à aucune reconnaissance, ni à d'autres ménagemens que ceux que l'on conserve à l'égard d'un esclave utile.

Effectivement, dans cette condition, la femme est considérée comme *chose*, comme esclave; c'est le premier état où elle a vécu, sauf exceptions, chez les peuples barbares, qui considèrent la force physique comme la qualité la plus essentielle, et où le droit du plus fort fait loi; heureuse encore lorsque la religion même ne la constitue pas corps sans âme, machine dénuée de volonté, ainsi que chez les Musulmans, ou bien, ce qui est plus affreux, impure et souillant tout ce qu'elle approche, ainsi qu'on le raconte des Samoyèdes et autres peuplades sauvages. C'est en partant de ce degré de malheur et d'opprobre, que l'on peut juger des progrès apportés à la condition des femmes dans les pays les plus avancés en civilisation.

Sans doute l'idéal du mariage serait des nœuds formés d'un libre assentiment, par inclination réciproque ou mutuelle convenance, où les conditions arbitraires de fortune et de naissance ne seraient comptées que comme hazard, et où les époux auraient un droit égal à se soustraire à une chaîne devenue pesante. Or, en jetant un coup d'œil sur les mœurs générales des peuples de l'Europe, les plus avancés en bien-être et en lumières, si nous cherchons la condition précise des femmes dans les lois du mariage, nous trouverons : que si la jeune fille n'est pas précisément livrée par ses parens à un époux inconnu, enfermée dans une caisse comme en Chine, ou recouverte de triples voiles comme en Turquie, du moins il est commun qu'elle l'ait à peine vu, et, au fond, ne le connaisse point; que si elle n'est pas vendue littéralement par ses parens, du moins les convenances de fortune et les préjugés de naissance président essentiellement au mariage, et prédominent les sym-

pathies naturelles : que si l'époux n'achète pas sa femme, en revanche, il exige de l'or pour la prendre, autrement dit, que s'il ne l'achète point, il se vend lui même sans néanmoins aliéner son droit de disposer et de sa femme et de la fortune qu'elle lui apporte ; que si le mariage n'est pas un marché patent, il est, de fait, un marché tacite, un contrat où toutes les clauses sont disputées, arrachées, où l'enchère est ouverte, où la femme est traitée réellement comme *chose*, comme marchandise ; que si elle n'est point traitée généralement comme esclave, et condamnée aux travaux abrutissans, ce n'est d'abord que par exception, car les femmes du peuple sont, de fait, esclaves et courbées sous le poids du travail, et ensuite c'est plutôt par l'adoucissement général des mœurs et par la beauté, les grâces et l'esprit des femmes, cultivés au sein de l'aisance, et qui désarment ses oppresseurs que par le bénéfice de la loi, ou par la juste appréciation de ses droits naturels : et encore, pour ces femmes, que sait-on si une certaine oppression secrète et les douleurs morales ne leur rendent pas, de fait, la vie plus dure que l'excès du travail et l'abrutissement ne la rendent aux esclaves. Si le mari n'a pas droit de répudier sa femme au premier caprice, il a celui de la tyranniser au plus haut degré, sans qu'elle puisse, en quelque sorte, se soustraire à la tyrannie, tant elle est enchaînée au joug, même dans les pays où le divorce est permis, par mille convenances et mille préjugés, position de fortune, pudeur, délicatesse, crainte de l'opinion, crainte de la misère, crainte du scandale.

Enfin, si la polygamie est défendue, les femmes n'y gagnent pas beaucoup sous le rapport de la fidélité de leur époux, et elles y perdent certainement, en ce qu'elles ne sont pas assurées, en se vendant comme sous la loi Mahométane, d'avoir du pain pour le reste de leurs jours.

D'où nous pouvons conclure, s'il est vrai qu'on juge avec certitude du degré de civilisation d'un peuple par le degré de liberté et de dignité qu'y possèdent les femmes, et du degré de liberté de la femme par les lois, usages et coutumes du mariage, nous pouvons conclure, dis-je, qu'à tout prendre, la différence n'est pas grande, ni le progrès immense, du moins sous ce rapport, entre les peuples dits barbares et sauvages, entre les peuples idolâtres, païens, musulmans, avec les pays les plus civilisés de l'Europe chrétienne. Et que si un Turc, un Kamtchadale, un Iroquois, un Chinois, se donnaient la peine de venir étudier nos mœurs à leur point de vue, ils trouveraient sans doute à décrire des lois, coutumes et usages parmi nous, aussi bizarres, aussi arbitraires, aussi absurdes et aussi monstrueux qu'aucun de ceux que les chrétiens d'Europe vont observer dans leurs pays.

Ce qui n'empêche que, dans cet état général des mœurs, il y ait des exceptions qui se rapprochent heureusement de l'idéal que nous nous sommes formé, exceptions qui ne se rencontrent point dans les pays où la femme est totalement abrutie ; exceptions qui, à vrai dire, différencient la société dite civilisée de l'état de barbarie, en témoignant d'une manière précise le point d'où elle est partie, et le but où elle marche ; exceptions, qui en réalisant le plus haut degré de bonheur et de perfection où l'homme et la femme puissent atteindre dans l'état du mariage, raccommodent avec son institution même les amis de l'humanité.

La Russie avec ses peuples primitifs et ses peuples conquis, nous présente en quelque sorte le tableau complet de la civilisation connue, depuis l'état sauvage jusqu'aux développemens les plus raffinés de l'industrie et de toute l'organisation sociale ; nulle contrée au monde n'offre une aussi prodigieuse variété de lois, mœurs, coutumes, usages ; nulle étude n'est aussi curieuse et aussi féconde pour l'observateur. C'est par cette variété qu'il peut juger précisément les influences diverses que reçoit l'homme, tant pour son bonheur que pour le développement de son intelligence, des divers degrés de l'état social par lesquels il s'élève. De cette étude une foule de problèmes surgissent pour le philosophe ; car de la civilisation naissent mille vices inconnus aux peuplades sauvages, et si

parmi ces dernières nous découvrons misère, privations, superstitions, cruautés, d'un autre côté, cependant, nous y trouvons un bonheur inconnu aux sociétés plus avancées, la jouissance de la plus large liberté, jouissance si chère à ces hommes barbares, qu'ils ne veuillent l'échanger à aucun prix, et savent combattre et mourir en la défendant. Mais ce n'est point ici que nous prétendons examiner et résoudre cette grande question de la liberté sauvage et de la dépendance sociale; nous ne voulons traiter que de la dépendance particulière de la femme, qui, à vrai dire, n'a connu jusqu'à présent de liberté réelle dans aucun état de la société.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'histoire de la Russie proprement dite, nous verrons la condition des femmes constamment modifiée par toute révolution qui agit sur le fond même de la société, sur les mœurs et coutumes. Tant que la Russie fut païenne, ainsi que chez tous les peuples slaves, les femmes étaient honorées, respectées, et l'on y tenait la foi conjugale en si grand honneur, que l'adultère y était sans exemple, et qu'il était commun de voir les femmes ne pas vouloir survivre à leur époux. Sous les Varègues, la femme fut asservie; ces peuples guerriers étaient autorisés par leur loi à prendre plusieurs femmes et plusieurs concubines; nous avons vu que Wladimir en avait jusqu'à huit cents, et quatre épouses légitimes. Quelle dignité peut conserver la femme, de quelle fidélité peut-elle se faire loi, lorsque l'homme ne la considère que comme instrument passager de ses plaisirs, et lui associe autant de rivales que ses fantaisies le lui suggèrent? Dans tous les pays où la polygamie est permise, l'abrutissement seul de la femme lui fait supporter les misères de sa condition. Dans cet état, l'époux a même en quelque sorte droit de vie et de mort sur son épouse, car il lui est permis de la châtier et de la faire mourir si elle tombe en faute. Nous avons vu le même Wladimir, nommé le Grand, lever le glaive sur son épouse égarée par la jalousie, et ne s'arrêter de la tuer que par les larmes de leur jeune enfant. La femme se releva sous la loi chrétienne; l'histoire nous rapporte comment les Polonais, sous le règne de Boleslas II, furent subjugués par les charmes des belles et séduisantes Kioviennes; ils en oublièrent tous leurs devoirs et leurs propres femmes. Kief, à cette époque, était la capitale de la Russie; elle tirait ses richesses principalement de son commerce avec Constantinople, en même temps qu'elle en empruntait les mœurs grecques. L'invasion des Tatars amena une nouvelle révolution dans la condition des femmes; sous la domination de ces peuples encore barbares, elles furent réduites en servitude. Exclues de la société, renfermées comme esclaves dans leur logis, condamnées aux travaux domestiques, elles perdirent à la fois les charmes et les qualités les plus exquises de leur sexe : car chez la femme comme chez l'homme, la liberté seule les développe et les entretient. Une innovation heureuse fut le choix que le tsar faisait d'une épouse parmi ses sujettes, accordant la préférence à la plus belle. Malheureusement la tsarine, pour être élevée au-dessus des autres femmes par le rang, n'était pas autrement privilégiée; enfermée dans son palais, elle ne sortait que recouverte de triples voiles, nul homme ne pouvait la voir; le médecin même n'avait pas la permission de la regarder, et ne pouvait tâter son pouls qu'à travers un crêpe. Et cependant, au milieu de cet esclavage, l'influence de la femme savait se faire jour. Quoi de plus frappant que l'empire qu'Anastasie, élue tsarine, acquit par ses vertus sur son époux, Ivan-le-Terrible. Tant qu'elle vécut, elle sut adoucir son caractère, vaincre sa férocité, en faire un prince généreux et équitable; après sa mort, le naturel d'Ivan reprend le dessus, et il redevient, comme avant son mariage, un monstre adonné à tous les excès et à toutes les cruautés. Dans cet état de barbarie, il fallut que Pierre-le-Grand vint ordonner, avec tout son despotisme, que les femmes jouissent dans son empire de la même liberté que les autres femmes d'Europe, qu'elles sortissent librement, et partageassent les plaisirs de la société. Elizabeth en régnant, par le seul fait de la domination d'une femme, élargit le cercle de leur liberté et releva leur

l'Amirauté.



Regnier del.

Imp. d'Aubert, paris.

FONDE PAR PIERRE LE GRAND EN 1705.

condition. Catherine II fit davantage; elle travailla à l'amélioration et au bien-être de son sexe par une foule d'établissemens utiles, tels que l'hospice des Enfans-Trouvés et l'école de Smolna, dont nous avons déjà fait mention. Aujourd'hui, dans les villes principales de Russie, la condition des femmes est à peu près semblable à celles des autres villes de l'Europe chrétienne, sauf les différences qu'y apportent les vices de l'aristocratie, et les vices de l'esclavage. Pour faire ressortir ces observations générales, nous nous proposons de détailler dans une seconde partie les cérémonies du mariage, faisant ressortir la condition des femmes dans les diverses classes qui partagent la société; nous commencerons par la Russie proprement dite, après quoi nous jetterons un coup-d'œil sur les pays conquis et réunis à la Russie à diverses époques.

M[me] GATTI DE GAMOND.

L'AMIRAUTÉ.

Pierre-le-Grand ayant conçu la grande idée de créer une marine en Russie, ne négligea rien de ce qui pouvait lui faciliter l'exécution de son projet. Dans ce but, entre autres établissemens, il fonda l'amirauté en 1705. Ce n'était dans l'origine qu'un monument en bois, entouré d'une palissade et d'un rempart, avec une tour de bois au milieu. Murée en 1711, et régulièrement fortifiée de 1716 à 1718, elle devint pour Saint-Pétersbourg une seconde forteresse, en même temps que son principal chantier. Ce ne fut qu'en 1727 que tout l'ensemble des bâtimens fut reconstruit en briques.

En 1734, Anne l'orna d'une tour élevée qu'elle fit dorer avec de l'or de ducats, ainsi qu'on le voit aujourd'hui.

Sous Paul, on y fit de nouveaux embellissemens; on éleva de nouveaux remparts, on entoura les glacis d'une balustrade, et l'on construisit dans l'enceinte un vaste magasin en pierres. Elle forme le point le plus central de la ville, et donne un nom aux quatre principaux quartiers. Voici la description que l'abbé Georges en fit en 1799. «L'Amirauté est baignée sur son flanc septentrional par la Néva, et entourée de tous les autres côtés par un rempart muré, flanqué de bastions à batteries, environné de fossés pleins d'eau, de palissades et de glacis pour protéger les chantiers qui y sont établis. On peut y construire à la fois six vaisseaux de guerre et les lancer (sur des chameaux) dans la Néva, qui les portent jusqu'à Kronstadt, par le golfe de ce nom. J'y ai vu construire et lancer à l'eau un vaisseau de 130 canons et deux de 60.»

Pendant le règne d'Alexandre, ces remparts, ces palissades, ces ponts-levis disparurent; la façade de l'édifice fut entièrement restaurée; il fut ceint d'un boulevard à quatre rangs d'arbres et d'un trottoir par lequel les trottoirs des quais de la Néva furent liés entre eux; et qui rétablit la communication interrompue en cet endroit. Aujourd'hui la façade principale est ornée d'un portique et de plusieurs frontons à colonnes; sous le toit règne, dans toute la longueur, un large bas-relief en stuc représentant des emblèmes, des trophées maritimes et des figures mythologiques. Sur la galerie, en avant du toit, sont placées des statues qui dissimulent en quelque sorte le peu de hauteur de l'édifice. A la voûte d'entrée s'adossent deux figures colossales ou atlantes portant le globe; la tour carrée qui surmonte cette voûte est entourée d'une colonnade au-dessus de laquelle s'élance en l'air l'aiguille dorée portant sur sa pointe un vaisseau. En outre des chantiers, l'intérieur renferme un très-beau musée naval et d'histoire naturelle. On y voit une riche collection zoologique et botanique, les costumes, armes et ustensiles des indigènes des îles Sandwich, Aléoutes et des Renards, un canot très remarquable provenant de ces mêmes peuples, et des têtes en momie qui leur ont appartenu. Dans la première salle on conserve des modèles de vaisseaux russes et étrangers, des machines navales

hydrauliques; dans un cabinet on voit des plans et dessins, dont quelques uns sont de la main de Pierre-le-Grand, des instrumens de mathématiques, etc. La bibliothèque contient près de 50,000 volumes, dans lesquels sont comprises toutes les relations de voyages par terre et par mer. La grande salle où siége le conseil de l'amirauté est ornée d'un beau plafond, et des armoiries de tous les gouvernemens russes et de marine (1).

M.

OPULENCE DE QUELQUES SEIGNEURS RUSSES.

Nous avons déjà tracé le tableau de la misère des esclaves, nous voulons à présent donner idée de l'opulence de quelques seigneurs russes. La fortune que quelques uns d'entre eux possèdent est énorme. L'histoire nous prouve que les particuliers, en Russie, étaient assez riches pour entreprendre des opérations que des souverains à peine auraient pu réaliser. Nous savons que c'est à la fortune de Strogonof qu'on doit la découverte et la conquête de la Sibérie. Nous aurons occasion de citer à ce sujet, dans le courant de notre ouvrage, plusieurs traits qui exciteront l'étonnement du lecteur. Nous nous bornerons, pour le moment, à donner quelques détails sur la fortune du comte Shermboff, que les voyageurs, à cause de sa magnificence, ont surnommé le duc de Bedford de la Russie. Il possède d'immenses hôtels à St-Pétersbourg, habités par plusieurs familles notables, dont les logemens occupés par quelques unes se paient plus de vingt mille roubles. Il ne touche point à ce revenu pour ses propres dépenses, et le met de côté pour des actes de bienfaisance. Il habite lui-même un magnifique hôtel, et, indépendamment de ces biens qui déjà forment une fortune considérable, il est propriétaire de toute une ville située sur le chemin de Moskou, nommée Pawlowa, qui contient 25,000 maisons et cinq églises. Tous les habitans de cette ville, dont la plupart jouissent d'une position aisée, sont ses esclaves. Elle rappelle Birmingham par l'activité de son commerce sur la mer Caspienne.

Il faut ajouter ici que plusieurs seigneurs russes traitent leurs serfs avec humanité, leur permettent de s'enrichir, et, d'un autre côté, par un orgueil de caste, s'obstinent à ne point les affranchir, les laissant ainsi exposés éternellement aux caprices et à la brutalité des seigneurs moins humains qui viendront après eux. Ces malheureureux souvent font d'énormes sacrifices pour conserver leurs maîtres, dans la crainte d'empirer leur position par un changement quelconque.

« Au moment où j'étais à Saint-Pétersbourg, dit M. Karr, dans son voyage autour « de la Baltique, le comte était plongé dans la plus profonde affliction par la perte de son « aimable épouse, qui avait été jadis l'une de ses esclaves; elle lui a laissé en mourant « un fils qui fait sa consolation, et que l'empereur a élevé au rang de gentilhomme, « mesure rendue nécessaire par une mésaillance qui eût privé cet enfant de la fortune et « des dignités de son père.

« Le comte Shermboff, qui a sous sa dépendauce 142,000 esclaves, perdit une fois « en un jour quatre-vingt mille roubles au jeu; ne pouvant réaliser sur-le-champ une « somme aussi considérable, il proposa à la personne qui la lui avait gagnée, d'accepler « un bien de cette valeur. Aussitôt que ses vassaux eurent vent de cette transaction, ils « levèrent cet argent entre eux, dans la crainte d'avoir un autre propriétaire, et l'en- « voyèrent à leur maître.

M.

(1) Schnitzler.



Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.